HOMÉLIES
SUR LA GENÈSE

NIHIL OBSTAT :
Lyon, 8 avril 1943
J. du BOUCHET, s. J.
Præp. Prov. Lugd.

IMPRIMATUR :
Lyon, 10 avril 1943
A. BOUCHE
v. g.

V»

SOURCES CHRÉTIENNES

loUeclion dirigée par H. de Lubac, S. J., et J. Daniélou, S. J.

ORIGÈNE

HOMÉLIES SUR LA GENÈSE

TRADUCTION ET NOTES DE

Louis DOUTRELEAU, S. J.

INTRODUCTION DE

P. Henri de LUBAC, S. J.

ÉDITIONS DU CERF, 29, bd de La Tour-Maubourg, PARIS
ÉDITIONS DE L'ABEILLE, 9, rue Mulet. :: :: LYON

W –

INTRODUCTION

Dom Capelle dut consacrer naguère un savant article à prouver que saint Ambroise ne prenait pas Melchisédech pour le Père éternel x. Quel gros ouvrage ne faudrait-il pas, si l'on voulait établir avec le même soin, par l'examen minutieux de tant de textes allégués à tort et par la production de tant d'autres habituellement méconnus, qu'Origène ne fut pas le fol « allégoriste » que si souvent l'on pense ! L'erreur est si invétérée, elle a pour elle tant de garants, elle conspire aussi, il faut le dire, avec tant de nos préjugés, que les meilleurs historiens la renouvellent sans y regarder de plus près. Ceux même qui, de loin en loin, se lèvent pour la combattre, malgré qu'ils en aient, lui sacrifient encore[1]. De cet « allégorisme » on a d'ailleurs presque toujours trop de dédain pour s'attarder à en préciser les traits, si bien que l'idée qu'on s'en forme échappe, par son inconsistance même, à une discussion en règle. Quand on parle en effet d'« excès de symbolisme », d'« allégorisme outré », que met-on

1. D. B. Capelle, Notes *de théologie ambrosienne. 1. La personne de Melchisédet ; Recherches de théologie ancienne et médiévale,* 1931, p. 183-189.

2. Tel l'abbé .Jules Martin, *La critique biblique chez Origine,* dan» lca *Annales de philosophie chrétienne,* t. 151, p. 241 ss. Mgr Freppcl se croyait généreux en disant que « même ʌ l'égard des livres de l'Ancien Testament, ses préférences no vont pas jusqu'à une exclusion systématique · de l'exégèse littérale ; *Cours d'éloquence sacrée,* t. X, p. 140. M. RenéCadiou lui-même, nu cours d'un excellent chapitre sur le symbolisme d'Origènc, écrit : « Les Alexandrins sacrifièrent facilement l'histoire dans leur désir d'imposer le symbolisme, alors que la révélation chrétienne est d'abord un fait historique · : *La feunMse d'Orlgéne* (1936), p. 54. Nul cependant n'a peut-être mieux commenté qu'Origène le verset de l'Épltre aux Hébreux, qu'il cite dans le *Periarchtn,* l. *2,* c. 3, n. 5 : « Le Christ s'est montré une seule fois dans le cours des âges, pour abolir le péché par son sacrifice. ·

au juste sous ces mots ? S'agit-il seulement, par exemple, d'un « manque de sobriété », d'une trop riche profusion de symboles, ou de quelque principe corrosif ?... Comme les Homélies d'Origène sur l'Hexateuque, dont ce volume ouvre la série, ne sont guère d'un bout à l'autre qu'un vaste répertoire d'interprétations allégoriques, nous voudrions essayer ici de tirer au clair une question devenue si obscure, d'abord en forçant les jugements reçus à se préciser ; puis, non pas « défendre » notre auteur,, mais simplement chercher à savoir ce que, en fait, il a pensé 1. Cela suppose, avec une lecture attentive des. textes, un effort pour reproduire en soi le mouvement de l'esprit qui les a jadis animés.

Docilité méthodique, dont il n'y a pas à conclure quoi nous présentions l'exégèse origénienne comme un modela à suivre de tout point. Que le lecteur veuille bien croire,] au surplus, que nous mesurons autant que quiconque laJ distance qui nous sépare irrémédiablement de cet alexan-l drin du nic siècle et de son univers intellectuel. Pas plus! que la vie elle-même, la pensée ne rebrousse chemin! Peut-être néanmoins qu'après la longue course qu'ellol vient de fournir à travers les terrcs-desséchées du ratio-j nalisme et du positivisme, elle se trouve aujourd'hui mieux disposée à comprendre et même à recueillir, pour , lui rendre la vie en nous, ce qui s'est exprimé d'éternel i en ces formes désormais mortes. Les puits qu'Origène a^ creusés jadis sont depuis longtemps ensablés. Mais la' même nappe profonde est toujours là, qu'il peut noue-; aider encore à retrouver, pour étancher la même soif. '

I

«Extravagances»2, «jeu puéril»3, «étranges diva-

1. La présente introduction trouvera sa suite dans les deux volumes sul-l vont», qui contiendront les homélies d'Origènc sur l'Exodo et sur le Lévl-I tique. Nous n'envisageons ici que la question du sens littéral ; viendra l ensuite la question du sens spirituel, puis la doctrine des Homélies.

2. Cf. Yves Courtonne. *Saint Basile cl VHellénisme,* 1934, p. 67.

3. J. Denis, *De la philosophie d'Origine,* 1884, p. 33 : « L'exégèse allégo- l

gâtions » \ a dévergondage de l'imagination » 2, beaucoup ne découvrent rien d'autre dans les interminables pages des commentaires ou des homélies d'Origène. L'allégorisalion qu'elles ne cessent de faire des données bibliques n'est à leurs yeux qu'un immense — et fastidieux — contre-sens. Elle procède, pensent-ils, d'une « méthode chimérique », elle est. le fruit d'une «herméneutique décevante » . Leur auteur ne s'y serait livré, par une « audacieuse originalité» qui constituait «dans toute la force du terme une rupture avec la tradition »4, que pour développer « ses vues personnelles » sous le couvertd'une explication des Livres saints, pour «infuser largement l'hellénisme dans la tradition biblique » δ, pour substituer à « l'absurdité du texte pris dans son sens littéral » une «vérité métaphysique» reçue d'ailleurs6. Il aurait cherché de la sorte à surmonter le conflit qu'il sentait en lui-même entre l'hellénisme et le christianisme : en effet, grâce à une interprétation allégorique de l'Écriture, celui-ci trouvait en celui-là sa signification spirituelle, et la lettre de Moïse conduisait à l'esprit de Platop 7. La pensée du commentateur, en réalité, ne devrait

rlquc, voilà l'unique procédé do découverte, réel ou apparent, qui constitue la méthode d'Origène, si l'on peut donner lo nom de méthode à ce jeu d'imagination,. P. de Labriolle. ***Saint Ambroise cl l'exégèse allégorique*** **: «Des érudits tels que saint Jérôme ne purent s'empêcher de remarquer ce qu'il y avait d'un peu puéril dans cc jeu ·, Annata** ***de philosophie chrétienne,*** **t. 155, p. 603.**

1. F. Cumont, ***Recherches sur le s-jmMisme funéraire des Romains,*** **1942, p. 10, note.**

2. E. Amann, ***Revue des sciences religieuses,*** **1936, p. 403, note.**

3. F. Cumont, op. ***cit.,*** **p. 10.**

4. L. Gry, ***Le millénarisme,*** **1901, p. 90, note 3.**

5. A. et M. Croiset, ***Histoire de la littérature grecque,*** **t. 52, 1901, p. 851.**

6. 1·:. Vacherot, ***Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie,*** **t. 1, 1846, p. 282-283.**

7. Nygron, ***Agape and Eros,*** **tnid. Watson, p. 2, vol. 1, p. 136-137 et 153-154 : «Orison, in fact, lives his religions life in both of the two rival spiritual worlds. He is by fullest conviction a Christian, but an equally convinced Platonis!... The possibility of » reconciliation of the conflicting motifs he finds in the allegorical method of interpretation By its aid he could reinterpret the Platonic arguments and myths in a biblical direction. But, still more important, thanks to the allegorical Interpretation of Scripture, ho could also regard Platonism as tho hidden, spiritual meaning of Christianity. »**

rien à l'Évangile *. Sa méthode ne serait qu'une tentative « pour sauver l'idée du naufrage des faits», pour retrouver l'essence de la religion « après avoir ruiné l'historicité des textes sacrés », et l'on devrait le considérer comme l'ancêtre des grands idéalistes modernes, l'auteur du dangereux principe qui devait aboutir un jour à la *Vie de Jésus* d'un Strauss a. Tandis que d'autres exégètes, plus simplement chrétiens, s'occupaient des besoins du peuple, notre grand alexandrin, délaissant les préoccupations pastorales immédiatement pratiques, n'aurait guère songé qu'aux intellectuels à convertir 2. Pour les attirer, il aurait appliqué à la Bible la méthode qui était la leur à l'égard de leurs poètes et de leurs mystères. Il aurait ainsi « transformé des légendes antiques en des mythes philosophiques »4 5 et son exégèse aurait pris, «en face de l'Ancien Testament, l'attitude de la philosophie stoïcienne vis-à-vis d'Homère et de la mythologie populaire »8. a Sauf les intentions», elle équivaudrait à «la critique d'un Celsc et d'un Porphyre »e. Renchérissant sur celle d'un Philon, elle volatiliserait le sens littéral, le sens réel des textes, ne voulant voir « dans le texte sacré qu'une perpétuelle allégorie »7, et, pour le profit

1. E. de Faye, *Origine,* t. 3, p. }59-160.

2. Albert Lévy, *David-Frédéric Strauss* (1910), p. 56. Edgar Quinet, *De la vie de Jésus par le docteur Strauss. Revue des Deux Mondes.* 1" décembre 1838, p. 592 : « Ce système (de l'interprétation allégorique) qui dans le fondest le seul vraiment dangereux pour la croyance en Allemagne, remonte principalement à Origènc... Un danger Imminent couvait dans cette doctrine, puisque, après avoir spéculé sur des événements comme surdes figures, 11 n'y avait qu'un pas ή faire pour s'attacher exclusivement au sens Idéal, et que l'allégorie était toujours près d'absorber l'histoire. La lettre tuo, mais l'esprit vivifie. Mais qui ne volt qu'à son tour l'esprit en grandissant peut tuer et remplacer la lettre ?Ccci est l'histoire de toute la philosophie Idéaliste dans ses rapports avec la fol positive. ·

3. P. de Labriollc, *loe. eit.,* p. 600. Cf. *Histoire générale de ('Église,* par Fllchc-Mnrtln, t. 4, 1937, p. 32.

•l. E. de Fayc, *Origènc,* t. 1, 1923, p. 20.

5. A. Baumstnrck, *Liturgie comparée,* dans *Irenikon,* 1931, p. 17. Rendant compte de l'ouvrage do R. Cadlou, *La jeunesse* d'*Origine,* le R. P. de Ghcllinck observe que son explication derallégôrismc origénlen « fait la place bien étroite aux rationalisants païens ». *Nouvelle revue théologique,* 1936, p. 938.

6. Vacherot, *loe. cil.*

7. P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne,* t. 1, 1901.

d'une théologie suspecte, elle irait jusqu'à nier l'historicité des récits révélés *.

Croyants et incroyants rivalisent ici d'anathèmes. Au reste, ceux-ci ne datent pas d'hier. Pour ne pas remonter maintenant jusqu'à l'antjquité, Richard Simon reproche à Origène d'affecter a je ne say quelle Théologie profonde » et de porter « si loin le sens spirituel, qu'il semble détruire la vérité de l'histoire » 2. Tel était déjà l'avis du célèbre cardinal du Perron. Selon lui, le « fourneau d'Origène... distille et alambiqué toute la Religion en allégories » ; « par le mensonge de ses allégories, il déprave la vérité de l'histoire », ne cessant de « fondre et dissoudre toute la solidité de l'Escriture en songes et rêveries », de convertir toute sa substance « en vanitez et élusions », et, par cette abolition du sens littéral, de « réduire en fumée les principaux articles du Symbole ». « Maladie spirituelle », « phrénésie spirituelle », « impies spiritualités », prononce le cardinal 3. Scs lecteurs ne devaient point s'étonner d'un tel verdict, depuis longtemps en cours. A la fin du xiii® siècle, un Ulrich de Strasbourg ne

p.346. Vacherot, *op. clt.,p.* 286. E. deEaye.op. *ell.,* t. I, p. 110 et 115 : Dan» les homélies sur la Genèse et l'Exode, · partout l'histoire est sacrifiée à l'allégorie. A plusieurs reprises, Origènc écarte le sens littéral parce qu'il le considère comme inadmissible... Le plus souvent il le déclare absurde... » Mgr Duchesne lui-même écrivait en 1877, *De Macario Magnete et scriptis ejus,* p. 25 : · Excedit (Macarius) limites et sensus haud dubie historicos alie* gorica expositione evertit. Audaciam igitur eam exosi plerique Orientalium partium doctores non diu se continuerunt, quin adversus allegorias, Origcnemque principem carum fautorem, acriter contenderent. ›

1. R.-ll. Malden, *The J.* o/ *thcol. Studies,* t. 16, p. 511 et 512 : « It Is doubtful whether the Bible should be considered to have any literal meaning al all... He reads the Bible without any historical perspective whatever... As a Jew oven Philo had to pay some regard to the literal and historical sense of the Old Testament; but the reins of Origen's imagination knew no such restraining influence... »

2. *Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament,* 1693, p. 46 et 47. Richard Simon eût été plus équitable s'il s'en était tenu à ce qu'il venait de dire : « On a reproché autrefois aux Chrétiens qu'Origènc étoit l'auteur de ces sens mystiques, qu'ils trouvoient dans la Loy do Moyso : mai» on no leur rendolt pas justice en cela, puisque les Juifs les avolent mis en usage lontems auparavant, et qu'ils sont même autorisez par saint Paul »

3. *Traité de PEucharistie,* 1622, l. 2, p. 210 ; l. 1, p. 140, etc.

caractérisait-il pas « l'erreur d'Origène » en ces termes : «tout doit être si bien entendu spirituellement, qu'il n'y a rien de vrai dans la lettre de l'Ancien Testament »[1] ?!

A ce verdict, n'opposons pour l'instant qu'un double témoignage. Celui de dom Ceillier d'abord, déclarant qu' « on ne peut douter qu'(Origène) n'ait eu pour le sens littéral une affection toute singulière » et qu'« il s'est toujours éloigné de deux écueils également dangereux dans l'explication de l'Écriture Sainte : l'un de vouloir tout interpréter à la lettre, et l'autre de vouloir tout prendre dans un sens spirituel[2]». Puis celui du Père Lagrange : « La vérité est qu'Origène met rarement en doute la réalité des faits[3]. » S'il arrive si souvent qu'on s'y méprenne, c'est peut-être qu'au lieu de le lire — du moins de le lire autrement que par fragments, — on se laisse influencer par un certain nombre de causes, qu'il pourra être bon d'indiquer et de discuter tout de suite afin de dégager le terrain.

Presque toujours, nolons-le tout d'abord, les exemples qu'on allègue pour soutenir qu'Origène méconnaît la réalité de l'histoire biblique, sont pris à ses commentaires du récit concernant le paradis terrestre, la tentation et la chute. Ainsi chez du Perron. Ainsi, depuis, chez maint autre. Base bien étroite pour une telle généralisation. Comme si cette page initiale de nos Livres saints n'offrait pas en effet un caractère unique, appelant de l'exégète un traitement à part ! Comme s'il n'apparaissait pas de plus en plus clairement qu'il est impossible de la comparer à une histoire du temps des Rois ou du temps des Macchabées ! Croit-on vraiment que nous aurions avantage à suivre plutôt ici saint Épiphane qui s'écriait, pour attester la réalité matérielle des faits qu'Origène lui semblait volatiliser : « J'ai vu moi-même l'eau du Géhon, je l'ai vue, dis-je, de mes yeux de chair, c'est une eau qui se laisse palper, boire, et qui n'a rien de spirituel »? Ne vaudra-t-il pas mieux imiter un saint

1. Liber de *summo bono.* 1. 1. tract. 2, c. 10.
2. *Apologie de la morale des Pères de l'Eglise,* 1718, p. 109-112.
3. *Eclaircissements sur la méthode historique,* 1905, p. 26.

Cyrille d'Alexandrie, tout heureux de pouvoir opposer aux railleries de Julien l'Apostat sur l'histoire du paradis l'interprétation reçue de son grand devancier[1] ? Celte interprétation n'est d'ailleurs absolument pas du même type que celles des philosophes païens commentant leurs fables, ni même que celles d'un Philon commentant comme lui Moïse. Il ne peut s'agir, bien entendu, de nier qu'à l'un comme aux autres Origène doive beaucoup. Il était de son temps et de son milieu. Mais qu'on ne confonde pas un fait de culture et un fait de doctrine ! Pour les philosophes, il n'est pas question d'êtres personnels ni de faits spirituels ; l'individualité sensible des héros ou des dieux se transforme sous leur regard en la nature des choses, ou de l'âme, ou de la divinité partout diffuse: leur allégorie fait tout «évanouir dans les éléments du monde»[2] Pour Philon lui-même, les choses et les personnes mêmes dont parle le récit sacré sont surtout des symboles (quoi qu'il en soit de leur réalité propre) des facultés ou des états intérieurs de l'âme[3]. Pour Origène au contraire, sans préjudice d'un tel symbolisme qu'il n'avait aucune raison de repousser, il s'agit toujours essentiellement d'une histoire. Cette histoire, dans le cas présent, il la spiritualise, ou, si l'on préfère, il l'intériorise : il ne la détruit aucunement. Elle demeure dans sa pensée, quoique selon des modes peut-être discutables, ce qu'elle était dans la Bible et ce qu'elle demeure encore pour l'Église : le premier acte du drame de notre salut.

On s'est ici laissé trop impressionner par le souvenir d'anciennes querelles. On a trop écouté, par exemple, les accusations lancées par saint Jérôme à la suite du

1. Epiphane, ***Lettre à Jean de Jérusalem,*** **ch. 5. Cyrille,** ***Contre Julien,*** **1.3. Il nous est difficile, uvouons-lc, de p.irtagor ici l'émotion manifestée par dom Bernard Maréchal,** ***Concordance des SS. Pires de l'Église...*** **(1743), t. 2, p. 322 : « C'est, selon lui, une grossièreté de s'imaginer que Dieu ait planté un Jardin, qu'il... se soit promené dans le paradis terrestre, qu'Adam s'y soit caché sous un nrbro... »**

2. ***Homilies clémentines,*** **h. G, c. 20.**

3. Sur Philon et l'histoire, voir Lagrange, ***Le Judaïsme avant Jésus-Christ,*** **p. 551-554 ; F. Grégoire,** ***Le Messie chez Philon d'Alexandrie, Ephemerides theol. lovan.,*** **1937.'**

patriarche d'Alexandrie Théophile, celles aussi de saint Épiphane. Mais les premières sont trop passionnées pour être recevables, d'autant plus qu'on sait la désinvolture avec laquelle Jérôme, imitant en cela le peu recommandable Théophile, fît subitement succéder le blâme à l'éloge, — sans cesser de copier celui qu'il se mettait à vilipender[1]. Quant aux secondes, elles trahissent un manque évident d'information. Homme étroit et de peu de jugement, quoique d'intention droite, l'évêque de Salamine accueille contre Origène une légende absurde. Il ne craignait pas de déformer et de simplifier à outrance les opinions qu'il entendait condamner. « On ne relève pas sans souffrir, nous dit le R. P. Maurice Villain, les formules massives découpées inconsidérément » par le saint homme « à travers le Periarchôn et les Commentaires, isolées de leur contexte, défigurées même, et dont l'implacable critique tire les conséquences les plus étrangères à la pensée de leur auteur[2] ».

Il en faut dire autant des jugements portés par les écrivains de l'École d'Antioche : un Diodore de Tarse, un Théodore de Mopsueste, un Eustathe d'Antioche, un Paul de Samosate. Ce sont des rivaux, et qui ne surent point être équitables. Leur hostilité va jusqu'aux injures[3].

1. Par exemple, dans son commentaire sur Jérémie, Jérôme pille Origène sans le nommer, « et pour ne pas s'exposer au reproche d'origénisme, il mêle à ses emprunts de violentes attaques contre l'exégèse allégorique. Il va même, dans une lettre au pape Damase, jusqu'à s'approprier le Juif derrière lequel Origène abritait déjà ses Interprétations. » P. Lejay, *Revue d'hist. et de litt. rel.*, 1900, p. 74. Saint Augustin lui faisait remarquer-un jour sa versatilité: « Origenem vero ac Didymum, reprehensos nus to lego in recentioribus opusculis tuis, et non mediocriter nec de mediocribus quaestionibus, quam vis Origenem mirabiliter ante laudaveris » (Jérôme, *Epistolae*, éd. Hilberg, t. 2, p. 414). Théophile parlait couramment des « blasphèmes d'Origène, de ses « erreurs scélérates », de ses « folles », de ses « fraudes », etc.; l'enfer, disait-il, n'a rien imaginé de pire, rien de pire n'est sorti de Sodome ou de Babylone... (*Ibid.*, p. 143, 157-158. 162-175, 191-206, etc.).

2. *Rufin et l'Aquilée, la querelle autour d'Origène. Recherches de science religieuse*, 1937, p. 8-9. Cf. Epiphane, *Haer.* 61.

3. « Radoteurs », « conteurs de fables », « mauvais plaisants », « insensés », telles sont quelques-unes des épithètes que Théodotc applique aux disciples d'Origène (P. G. G6, 508 ss.), contre lesquels il avait écrit un traité sur l'allégorie et l'histoire.

Leur injustice ne recule pas devant l'absurde. Diodore incrimine Origène pour avoir traité d'allégories les récits de Moïse, alors qu'on les appellerait plus exactement « énigmes » ; mais c'est qu'il entend le mot d'allégorie au sens grec, qui supprime la réalité de l'histoire, et non au sens paulinien, qui était habituellement celui d'Origène x. Comme le feront nombre de modernes, Théodore mêle ensemble les deux reproches de négation de la lettre et d'abus du sens typique[1]. *Allegoriae nubilo universa confundit* : ainsi parle l'auteur d'un petit traité sur Isaïe, VI, 1-7, qui est sans doute Eustathe ; mais ce n'est qu'un cri de mauvaise humeur, qu'il nous est impossible de prendre au sérieux 3. Et si. dans son traité sur la Sorcière d'Endor, l'évêque d'Antioche accuse à nouveau Origène d'« allégoriscr toutes les Écritures », c'est pour lui reprocher de se contredire en voulant prendre à la lettre les paroles de la Pythonisse, au lieu de les « expliquer en figure» comme il le fait lui-même4. Si bien qu'en réa-

1. Le seul exemple qu'il supporte à l'appui est tiré du récit do la tentation : au Heu du serpent, Origène mot le diable, alors que ▮ le diable agissait par l'intermédiaire du serpent · : *Prelate au commentaire sur I« psaumes,* et *Préface* au ps. 118 ; tr. Mariés, *Récit, de te. rel.,* 1919, p. 89 et 95.

2. *In Gai.* 4, 24 (Swete, p. 73-75), et Mansi, *Concll. nova colt.,* t. 9,*p. 211. 11 fuit lui aussi dévier la querelle sur l'interprétation du paradis. — Pourquoi, de part et d'autre, transforme-t-on si souvent cette opposition d'‹ Antiocho » et d'« Alexandrie » on un conflit do la science et de l'esprit ? Théodore de Mopsueste, beaucoup moins spirituel qu'Origène, était aussi, malgré scs mérites, beaucoup moins savant.

3. *Tractatus in Esaiam* 6, 1-7, éd. Morin, *Anecdota maredsolana,* vol. 3, P. 3, 1903, p. 104-103. Origène blasphème, il délire, il est plein de témérité, d'impiété, «sic aedifleat mendacium ut destruat veritatem ·, etc. (p. 107, 118-121). Malgré des doutes émis par G. Mercati, dom Morin pensait qucl'autcur de l'opuscule ne pouvait être que Jérôme. Le R. P. Cavalière incline à croire que c'est la traduction (par Jérôme) d'un traité d'Eustathc, et cette opinion nous parait la plus vraisemblable. (F. Cavallcra, *Saint Jérôme,* t. 2, 1922, p. 81-80.)

4. Ch. 21 et 22. · Lui qui a osé allégoriscr toutes les Écritures, il ne rougit pas d'entendre à la lettre ce seul passage... Parlant du paradis que Dieu avait planté en Eden, il n'a pas horreur d'appeler · fables «le récit sur les choses créées et achevées par Dieu, tel que son serviteur Moïse l'a consigné !... N'allégorisc-t-il pas aussi le récit des puits creusés par Abraham ? Il tire tout en allégories tirées des noms et volatilise les choses... Il a rempli l'univers de son verbiage iucontincnt cl vain. Or, lui qui à son habitude farcit

Üté, le véritable grief de cet Antiochien contre l'Alexandrin est un grief d'étroit littéralisme !

Trop facilement aussi, des historiens en ont cru les assertions d'un Photius ou d'un Porphyre. Selon Photius, la méthode d'exégèse « allégorique » n'aurait pas de fondement dans la tradition primitive de l'Église ; elle ne serait qu'une tradition alexandrine, venue en droite ligne de Philon[1]. Or c'est là certainement une erreur. « Lourd dogmalicien, a écrit Mohler, Photius était absorbé par ses formules, et il n'était pas en état de discerner l'unité intérieure sous la diversité des expressions[2] » ; pas davantage, ajouterons-nous, d'apercevoir, sous certaines analogies et nonobstant certains emprunts, les diversités de doctrine et d'attitude. Ce qui nous reste de l'ancienne homilétiquc chrétienne, aussi bien qu'une œuvre comme le *Dialogue* de saint Justin, sans parler du Nouveau Testament lui-même, suffit à réfuter l'assertion du savant mais partial patriarche de Constantindple[3]. Anastase le Sinaïte était bien plus proche de la vérité lorsqu'il écrivait que « les plus anciens des Églises », c'est-à-dire, outre Philon, « le célèbre Papias de Hiérapolis, et Irénée de Lyon, et Justin martyr et philosophe, et l'Alexandrin Pantène.. » avaient « contemplé spirituellement les choses dites du paradis, en les rapportant à l'Église du Christ[4] ».

Plus radicale que celle de Photius était l'assertion de Porphyre, selon qui Origène aurait tout simplement emprunté aux « Grecs » les procédés propres à le débarrasser d'une Bible qui te gênait et dont il avait honte. La

tout d'allégories, Il n'a pas su expliquer en figures les seules paroles de la Pythonlsse ! » Dans scs *Origeniana,* I. 2, c. 2, q. 13, Huet tancera vertement Eustathe. · On ne peut sc défendre, dira le P. Prat, *Origine,* p. xl iii, de l'impression que le docte patriarche d'Antioche a mal choisi son terrain d'attaque. ·

1. *BiblMh.,* 105 : « Philon, de qui j'estime que provient toute l'interprétation allégorique de l'Écriturc dans l'Eglise. ·

2. *Vie d'Attianase le Grand,* I. 1, tr. fr.. p. 82.

8. On trouvera des indications dans l'ouvrage récent de P. Lestringant, *Essai sur l'uniti de la Révélation Biblique,* Paris, 1942.

4. *In Hexaemeron,* 1. 7. Anastase ne parle Ici que do ce qui l'intéresse, mais sa remarque peut étro généralisée.

fortune de cette page a été si grande, qu'il importe de la relire :

Certaines gens, remplis du désir de trouver le moyen, non pas de rompre tout à fait avec la pauvreté des écritures judaïques, mais de s'en affranchir, recourent à des commentaires qui sont incohérents et sans rapport avec les textes, et qui apportent, non pas une explication satisfaisante pour les étrangers, mais de l'admiration et de la louange pour les gens de la maison. Ils prônent en effet comme des énigmes les choses qui, chez Moïse, sont dites clairement, et ils les proclament pompeusement des oracles pleins de mystères cachés ; ils fascinent par la fumée de l'orgueil le sens critique de l'âme, puis ils font des commentaires...

Cette sorte d'absurdité vient d'un homme que j'ai rencontré dans ma première jeunesse, Origène... Grec élevé dans les doctrines grecques, il est allé échouer dans cette entre-Frise barbare. Dans sa conduite il vivait en chrétien, et à encontre des lois ; mais dans les croyances relatives aux choses et à la divinité, il était Grec, et il transportait l'art des Grecs aux fables étrangères. Il fréquentait sans cesse Platon ; les œuvres de Numénius, de Kronius, d'Apollo-Îihanc, de Longin, de Moderatus, de Nicomaque et des tommes instruits dans les doctrines pythagoriciennes, étaient son entretien ; il se servait aussi des livres de Chérémon le Stoïque et de Cornutus. C'est auprès d'eux qu'il connut la méthode allégorique des mystères des Grecs ; il l'adapta ensuite aux Écritures des Juifs[1].

Il est vrai quOrigène fut quelque temps l'élève d'Ammonius Saccas ; mais il n'était pas alors « dans sa première jeunesse ». Il avait déjà fourni une première carrière de catéchiste et entrepris de grands travaux sur l'Écriturc. Il est vrai aussi qu'avant le Periarchôn, il avait rédigé des *Stromales* et quelques autres courts traités philosophiques, mais l'initiation à l'hellénisme dont témoignent, ces œuvres n'en était pas moins relativement tardive[2]. Porphyre se trompe donc, ou du moins il présente les choses sous un jour tendancieux, en laissant croire qu'Origène avait reçu une éducation païenne[3].

1. Dons Eusébe, *Hist. eccl.,* I. G, c. 19, n. 9 (Grapin, t. 2, p. 205). Cf. Lnbrlollo, *La réaction païenne,* p. 262-265.

2. Cf. Cadlou, *La /eunesse d'Orlgènc.* Cependant, reproche analogue de la part de Marcel d'Ancyre, dans Eusdbo, *Contra Marc.,* I. 4 (P. G. 24, 761).

3. Sans doute Porphyre no dit pas absolument, comme le lui reproche TUIemont *(Mémoires...,* t. 3, p. 497), qu'Origène a passé du paganisme au

Par ailleurs, il u'a pas seulement mauvaise grâce à critiquer chez un adversaire le procédé qu'il admite chez les siens : il était incapable de comprendre l'originalité de l'attitude chrétienne en face du double Testament. « Origène, dit très bien Mgr Freppel, n'avait nul besoin d'apprendre des représentants de l'hellénisme que l'Ancien Testament est une figure du Nouveau [1]. Ajoutons que, voulant attaquer la Bible, Porphyre devait frustrer les « galiléens » des ressources que la méthode allégorique leur offrait pour sa défense. Renouvelant l'œuvre de Celse, qu'Origcne venait précisément de réfuter, il entendait bien ne pas se laisser priver des avantages dont son prédécesseur avait joui dans sa polémique ; aussi ne songe-t-il point à remarquer que Celse le contredisait et le réfutait par avance, en accusant, bien avant l'époque même d'Origènc, les chrétiens de chercher à allégoriser leurs livres. Enfin, pratiquant lui-même un allcgorismo au profit de la cause païenne — qu'on se rappelle son traité sur *L'antre des nymphes,* — il était naturellement porté à concevoir de la même façon celui qu'il rencontrait chez son émule chrétien, d'autant plus que ce qui l'intéressait — ou l'irritait — plus particulièrement, c'était les essais pour interpréter le récit des origines humaines et pour expliquer les anthropomorphismes bibliques. Eusèbe, qui nous a conservé son témoignage, en perçoit bien la faiblesse ; mais il y trouve un côté flatteur qui, sans décourager son indignation, l'empêche de le criti- quer autant qu'il conviendrait : «Ceci soit dit, conclut-

christianisme ; la question de conversion religieuse proprement dite n'est pas duns sa perspective. Son jugement n'en est pas moins à l'inverse de la réalité des faits. «Le philosophe néoplatonicien, disait cependant E.dcFaye, mérite ici la plus grande confiance. Il est fort exactement renseigné. » Λ la page suivante, il est vrai, le mémo auteur ajoutait : « H croit qu'Origéne est, né païen, a été élevé païen*, mais il l'en excusait aussitôt nu prix d'une hypo-, thèse : « L'erreur s'explique facilement, si l'on admet qu'en effet Origène est né avant que son père devint chrétien. » *Origine,* t. 1, p. 20 et 21. Hypo-I thèse plus que gratuite, et qui n'expliquerait rien.

1. Cours d'éloquence *saerie,* t. X, p. 158. La critique faite par Porphyre: était déjà adressée à Origène de son vivant ; cL *Gai.,* h. 13, 3 : ' Ta science vient de notre culture ; ta recherche et ton enseignement eux-mémes sont pris à notre école. »

il, comme preuve de la calomnie de ce diseur de mensonges, et aussi de la grande habileté d'Origène, même dans la science des Grecs 1 ». Les lecteurs d'Eusèbe n'ont trop souvent retenu que la dernière partie de ce jugement, ce qui leur a fait accepter sans réserve l'assertion de Porphyre. «A part la malveillance, dit l'un d'eux, la définition que Porphyre formule de l'allégorie est parfaite ; clic s'applique à merveille à l'exégèse d'Origène 2. »

Pourquoi donc accorder ainsi plus de crédit à la malveillance d'un adversaire mal informé, qu'à l'apologie d'un disciple ? Cette préférence étonnante a une excuse. Origène lui-même semble l'avoir d'avance approuvée par quelques-unes de scs déclarations. C'est un mauvais tour que lui a joué l'apologétique. Dans son traité *Conlre Celse,* il lui arrive de se placer au point de vue de son adversaire, et l'argumentation qu'il entreprend *ad hominem* l'amène à fausser les perspectives de sa propre pensée. Cclse s'était moqué du « mythe » d'Èvc : il lui répond par la labié de Pandore. Pour écarter les indignations el les railleries à l'adresse de la Bible, il fait ressortir les analogies qui existent entre certains de scs récits et ceux de la tradition grecque ; si, à ces derniers, les intellectuels païens savent trouver un sens profond, les chrétiens n'en sauront-ils pas faire autant pour les leurs ? « Les Grecs seuls ont-ils le privilège de couvrir d'un voile leur sagesse3? » Saint Jérôme, à qui l'on reprochait

1. *LoC. fit.,* p. 209.

2. E. de Frtye, *Origine,* t. I, p. 20. Labrlolle, *lac. cil.,* p. 5116 : · Au témoignage de Porphyre, Il aurait largement profité aussi des ouvrages dos stoïciens Chérémon et Cornutus ; et la façon dont ceux-ci interprétaient les mystères grecs lui aurait donné l'idée d'on faire autant pour les écritures juives ▮. Nygrcn, op. *cit,,* p. 154 : · His younger contemporary, the Neoplatonic philosopher Porphyry, aptly write of him... · J. Lcbrcton, dans *VHi»-tairc de I'figtixe* de Fichc-Martin, t. 2, p. 282 ; etc.

3. *Contra Celxitm,* I. 4, c. 17, 38, 42, 48. · Faut-11 prendre allégoriquement In fable d'Hésiode sur la femme, qu'il prétend donnée aux hommes par Zeus pour punir le larcin du feu. et au contraire n'apercevoir aucun sens caché dans le récit qui nous montre la femme tirée par Dieu de lu côte de l'homme pendant son sommeil ? Quelle bonne foi y a-t-il à admirer le récit d'Hésiode comme un mystère philosophique voilé par une fable, et à railler celui de Moïse comme n'oflranl rien de plus ù l'esprit que son sens littéral ? · ▮ Quand on Ht dans les auteurs grecs la généalogie fabuleuse de leurs dieux et l'histoire

certains arguments de sa polémique avec Jovinien. a fait judicieusement appel, pour se défendre, aux nécessités de la controverse, et il n'a pas manqué de citer Origène et son *Conlra Celsum* 1. Cette fois, il avait rai son. On remarquera d'ailleurs qu'aussitôt après avoii revendiqué pour les chrétiens comme pour les « Grecs le droit d' « aJlégoriseï », Origène se garde d'user de ci droit, au sens grec : il justifie la littéralité du déluge e de l'arche 2. C'est qu'en réalité sa doctrine vécue, cell· qui ressort de son exégèse même et qu'il formule tout ai long de son œuvre, est bien différente de celle qu'il sembl· supposer en passant pour répondre à Celse, et qui ni constitue, au reste, qu'une partie de sa réponse. Elle ll déborde en tout cas et l'intègre dans un ensemble d'uni tout autre inspiration. Pour en juger, il vaudra mien: le voir à l'œuvre que de s'en tenir à quelques textes exo tériques, nécessairement tendancieux.

Le voir à l'œuvre, c'est, il faut bien le redire, ce qui i manqué le plus. Beaucoup des allégations que nous avoni rappelées seraient tombées d'elles-mêmes, après lecture Mais Origène n'est pas lu.. Si nous en négligeons la vivai cité, explicable de la part d'un disciple qui avait connu, le maître vivant, la plainte de Pamphile est aujourd'hui encore d'actualité :

de leurs douze principales divinités, on explique cela par l'allégorie et 01 admire : nos livres sacrés, au contraire, quoi qu'ils racontent, c'est un pari pris de les tourner en ridicule. · Cf. 1. -l, c. 51, la notice élogieuse sur Nmné nius, qui, au rebours de Celse, «a reconnu que nos Écritures contenalen de* allégories et non point des absurdités ·.

1. ***Epist.*** **49, 13 (Hilberg, t. I, p. 368-370) : «Legimus in scholis... plu esse genera dicendi, et inter caeteru, nliud esse « gumruitikôs » scrlbci aliud « dogmatikôs »... Origencs, Methodius, Eusebius, Apollinaris mult versuum millibus scribunt adversus Celsum ct Porphyrium : considerat quibus argumentis et qunm lubricis problemata diaboli spiritu context subvertant, et, quia Interdum coguntur loqui, non quod sentiunt, sed que necesso est, dicantur esse gentiles... ı Frtppel,** ***loc. cit.,*** **p. 283 : · Envisage comme argument** ***ad hominem,*** **la thèse d'Orlgène no laisse rien à désirer.**

2. ***Contra Ctlnim,*** **1. 4, c. 42. Quelque peu étonnante est la méthode qi déclare employer Nygrcn, op.** ***cil.,*** **p. 171 : «Thus fur, Origen's two mal works, the « Contra Celsum » and the · Di principiis », have furnished oi material. The Homilies offer additional material, but no sttc/ı** ***as to alter at vieto of*** **Origen's Interpretation of Christianity. ·**

| Nous voyons ses adversaires le blâmer et l'insulter sans aucun égard... Ils se rendent en cela souvent ridicules... II en est beaucoup qui, si on leur demande de préciser le livre et le passage où se trouvent les idées qu'ils combattent, sont obligés d'avouer qu'ils l'ignorent, qu'ils n'en ont jamais rien lu, et ne le savent que par ouï-dire... ›.

On ne lit pas Origène, sinon par fragments, et sans faire un effort suffisant pour le comprendre. Ou bien, on l'aborde avec des préjugés. Tel du Perron, à qui tout « spiritualisme » était suspect, comme pouvant servir la cause de Calvin 1. Tels beaucoup de nos contemporains, dans les générations précédentes. Persuadés que la lettre et l'esprit, la réalité et le symbole, la science et la mystique ne peuvent que s'opposer, portés par les exigences de leur tâche à mettre surtout en valeur la réalité historique et la littéralité du dogme, participant aussi quelquefois à l'incompréhension du siècle pour tout ce qui dépasse les données dites « positives », ils étaient prédestinés à le méconnaître 3. Leur tendance anti-mystique s'impatientait de son perpétuel mysticisme. On a cru aussi, certains croient encore que sa méthode d'exégèse a fait l'objet d'une condamnation 4. Enfin, sans se l'avouer,

1. ***Apologie d'Origènr.*** **(P. G. 17. 5-16). — M. Lucien Febvrc lui-même, qui Ut de si près tant de textes, croit avoir vu dans Origène qu'il se livre « ft mille plaisanteries sur l'histoire du déluge, sur l'arche renfermant en l'espace de quelques coudées tous les animaux de la création. sur Sodome et Gomorrhe, sur Loth et se» filles, — tout cela avec une liberté, une audace, un cynisme que n'a point dépassé Voltaire » ! /X** ***problème de l'incroyance au XVI· tiède*** **(1942), p. 171-175 ; ot, p. 340 : « Les plaisanteries [de Rabelais] sur l'arche de Noé ? Nous avons vu qu'elles étaient plutôt pôles, au regard des libertés que prenait Origène avec les récits « puérils » de la Genèse. »**

2. Il trouvait par ailleurs dos alliés chez les calvinistes eux-mêmes, qui, en vertu de leur idée de la révélation de l'Ancien Testament, repoussent la doctrine traditionnelle sur son interprétation spirituelle.

3. Caractéristique d'un ftge est, par exemple, cette observation de Mgr Batiffol, ***Littérature grecque chrétienne,*** **1897, p. 173:· L'intérêt des homélies origénicnnes est trop peu remarqué... Origène y reste l'exégète allégoriste systématique qu'il est toujours ; mais le moraliste et le catéchiste y ont une part plus grande, et qu'il conviendrait d'étudier. ·**

•l. Ainsi Cuinont, dans une phrase équivoque, ***loe. eit. :*** **« La méthode chimérique de ce puissant exégète devait, malgré sa condamnation, exercer une séduction durable... » E. Dorsch,** ***De Inspiratione sanctae Scripturae,*** **1912, p. 256 : « Patres, voce unanimi, universi modum Origcnis impugnabant, reprobabant, condemnabant... » H est dlfllcilc do s'expliquer pareille**

on en a voulu parfois à son génie. On a poursuivi en lui sans d'ailleurs le comprendre, une doctrine et une pratique de l'intelligence spirituelle qu'on ne comprcnai pas davantage, mais qu'on n'osait pas rejeter ouvertement en elles-mêmes. Attitude périlleuse, en son pari pris de sécurité. Car, s'il est vrai qu'il y a un «spiritua iisme outrancier», le «libéralisme outrancier», exclusif n'apparaît pas moins funeste. Il n'est pas moins contraire à la tradition de l'Église. Les historiens chrétien qui ne l'ont pas oublié ont su, par là même, rendre à Origène meilleure justice. Tels un Lagrange[1], un Durand ou un Prat[3]. Tel aujourd'hui M. le chanoine Bardy[4] Tel, avant eux, un Môhler. « Partout, disait celui-ci, Origène déploie une profonde connaissance du christianisme partout il en fait ressortir le caractère original » ; les uns changeaient alors la révélation chrétienne en une « spéculation fantastique », les autres en donnaient une «interprétation grossièrement matérielle » : il la sauva de ce'

erreur historique. C'est un fait que Pères grecs et latins en grand nombre suivent exactement Orlgène dans leurs commentaires ; que les auteurs d< la *PhUocalie* reproduisent intégralement le livre 4· du *Periarch&n* : ce n'es pas de ce côté-lù qu'ils jugent prudent de filtrer In doctrine de leur maître que dans la querelle origénlste il n'est pas question des principes d'exéjÿatc que dans le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, c. 17, Origènc apparal encore comme le type mémo du docteur vénéré...

1. *Loc. cil.* : « On ne tarda pas à s'apercevoir que le genre d'interprétatioii de ceux d'Antioche entraînait pour la foi chrétienne des conséquences autre·· ment pernicieuses... ·

2. *Did. apol. de la foi chrét.,* s. v. *Exé'jèxe,* t. I, col. 1825.

3. *Origine (La pensée chrétienne,* 1912), p. xvi : · On l'a souvent accusé· d'admettre dans la Bible... des passages dépourvus de tout sens littéral ...imputation aussi injuste qu'elle est commune ·, etc. ; et p. xix-xx : * Ce· danger (du littérnlisme) n'était pas chimérique... On est tenté d'appliquer· le */dix culpa* de saint Augustin à cette réaction, exagérée sans doute, mais· nécessaire. Qui sait si l'exégèse n'allait pas verser dans le terre à terre du· chiliaste égyptien Népos ? Et l'essor exégélique d'Anliocheet de Cappadoce· était-il possiblesans la vigoureuse impulsion d'Origène ? · Cf. Antoine Malvy,· *Ix Pire Ferdinand Prat, Noua, revue théol.,* 1938. p. 1105 : «Chaque page,· chaque ligne, chaque mot porte et va flageller tel de nos contemporains· dont l'esprit, plus étroit que celui de saint Epiphane, aurait réussi certal·· nement ù brûler Origènc s'il lui avait été donné de vivre en même temps quo· le plus grand des théologiens, celui dont les restes mal réchauffés nous per>9 mettent encore de ne pas vivre trop à l'étroit sous le joug de la lettre. · 1

4. *Origine (Les moralistes chrétiens),* p. 19.

double péril ; « l'interprétation mystique des Écritures, telle qu'il la pratique, est dans un rapport intime avec la naissance d'une conception plus pure du christianisme 1 ». Témoignage auquel faisait bientôt écho celui de Newman, déclarant que « l'usage de l'Écriture en son sens spirituel est une des caractéristiques principales de l'enseignement dans l'Église 2 ».

Un mouvement de retour s'esquisse aujourd'hui en faveur du grand spirituel méconnu, et l'on commence à convenir plus largement que son exégèse est, en son fond, toute traditionnelle3. N'en avons-nous pas pour garants non seulement des disciples comme Grégoire le Thaumaturge, Denys d'Alexandrie ou Firmilien de Césarée, mais aussi les plus grands parmi ses successeurs, chez les Latins comme chez les Grecs, un Athanase comme un Didyme, un Basile comme un Grégoire de Nazianze, un Jean de Jérusalem comme un Jean Chrysostome (dont le génie est cependant tout autre), un Hilaire comme un Ambroise, sans parler de ceux des générations plus tardives ? Mais si nous voulons savoir, avant de nous engager dans un examen plus direct, comment le jugeaient ses disciples immédiats, ceux qui avaient assisté d'une façon régulière à ses homélies, qui avaient bénéficié de ses entretiens intimes et qui avaient reçu, pour ainsi dire, l'empreinte de son âme, écoutons l'un des plus grands d'entre eux, qui fut lui-même un apôtre et un saint :

Il conseillait de ne s'attacher à personne, pas même à celui qui, au témoignage de tous, serait plein de sagesse, mais de suivre Dieu seul et ses prophètes. Lui-même éclairait merveilleusement tout ce qu'il y avait d'obscur et d'énigmatique dans les paroles sacrées... Nul n'écoutait Dieu d'une manière plus intelligente... Peut-être vaut-il mieux dire que le Maître de toutes choses, Celui dont la voix résonne

1. *Patrologie,* tr. fr., t. 2, p. 123-124 ; *De l'unité dans l'Église,* appendice?.
2. *Essai sur le développement,* 10· cd., p. 346.
3. Voir par exemple H. lietzmann, *Histoire de l'Église ancienne,* tr. fr., t. I, p. 267 ; J. Munck, *Untersuchungen...,* p. 213. Déjà en 1895 R. Tliainin, *Saint Ambroise et la morale chrétienne* au iv* siècle, p. 82-83. Plajdoycr tendancieux de « Jean Latalx », *La Palrologie,* dans la *Heouc du clergé français,* t. 22, I960, p. 180-181.

dans celle de ses amis les prophètes, ... le prenant lui auss pour ami, avait fait de lui son porte-parole..., en sorte que s'il y avait quelqu'un d'âme dure et sans foi, mais désireu d'apprendre, venant ù lui pour s'instruire, cet homme s trouvait en quelque sorte forcé de s'unir à lui, de croin et de suivre Dieu. Il avait reçu le don d'explorer et d découvrir... C'était, je crois, par une communication d l'esprit divin. La même puissance qui avait inspiré les pra phètes éclairait leur interprète. Il avait reçu le plus bea' don, une part splendide, celle d'être auprès des homme celui qui expliquait Dieu '.

II

A Celse, qui se moquait ou s'indignait tour à tour de « fables » de la Bible, Origène ne répond pas seulemen par l'argument *ad hominem* qu'on a vu. Ce païen, dit-i encore, « méconnaît totalement l'esprit de nos Écritures en sorte qu'il s'en prend non à elles, mais à sa façon ; lui de les entendre 1. » 11 n'a pas su pénétrer l'intentioi des auteurs sacres, ni. le caractère de leurs récits. S'i l'avait fait, il sc serait rendu compte de deux choses, qu eussent anéanti sa critique.

D'abord, que beaucoup d'histoires bibliques sc jus tifient en elles-mêmes, qu'elles sont possibles, accep tables, édifiantes, sans qu'il soit besoin de recourir i aucune sorte d'allégorie ; bien différentes en cela de: fables grecques, dont Platon avait raison de chasser le: inventeurs de sa République. C'est ainsi qu'il n'y a riei d'indigne de Dieu dans le déluge ; rien d'iinpossibh dans la construction de l'arche ; rien de choquant dam l'aventure des filles de Lot, pourvu toutefois qu'on l'en tende bien ; rien d'inutile, mais au contraire des leçoni très précieuses, dans l'histoire de Joseph 3. N'oublioni pas d'ailleurs que s'il y a dans la Bible des traits naïfs des façons humaines de parler de Dieu, c'est qu'elli s'accommode à tous, aux simples comme aux savants

1. **Grégoire le Thaumaturge.** ***Eloge ifOrlgtne,*** **e. 15.**
2. ***Contra Celsum,*** **1. 4, c. 17, 18, 14. 53.**
3. ***Op. cil.,*** **1. 4, c. 37, 40, 50, 71 ; I. 6, c. 2.**

car il faut que chacun puisse recueillir, de la doctrine chrétienne, ce dont son esprit et scs dispositions le rendent capable [1].

En second lieu, celles même des histoires de l'Ancien Testament qui paraissent moins significatives, sc justifient cependant en ce qu'elles sont les figures des réalités spirituelles qui constituent le Nouveau Testament. Il en est même « qu'on ne peut lire sans comprendre qu'elles renferment un sens figuré». L'Écriture, en effet, a raconte souvent des faits véritables, pour les faire servir de base à des vérités plus hautes », et si elle ne dédaigne pas de nous retracer des actions apparemment charnelles, c'est pour que nous les transposions selon l'esprit de notre foi. Il faudra donc « d'abord en montrer le sens littéral, puis on s'efforcera d'en lever les voiles mystiques ». Voici par exemple Jacob acquérant de grandes richesses et multipliant ses troupeaux auprès de Laban son beau-père. Celse s'en raille, « il ne voit pas que ce qui arrivait aux brebis de Jacob était une figure, et que le récit en a été fait pour notre instruction... Parmi nous, en effet, des hommes aussi differents dans leurs mœurs que ces brebis étaient variées dans leurs couleurs, sont entrés dans l'héritage du Logos, qui est appelé figurativement Jacob : car cette histoire de Jacob et de Laban figurait la vocation des Gentils embrassant la doctrine du Christ [2] ». Un homme comme Celse est sans doute incapable de comprendre cela ; ne vivant pas de la foi, il ne perçoit pas le lien des deux Testaments ; aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il accuse des chrétiens de « chercher, par une folie incroyable, à mettre du rapport entre des chpses qui n'en comportent aucun. » Du moins, qu'on ne prétende pas que ces chrétiens sont, dans leur Église même, des novateurs, agissant ainsi « par honte » et « pour se tirer d'affaire»! L'Écriture elle-même nous avertit que certains de ses récits contiennent des figures, et notre maître en « allégories », c'est saint Paul [3].

1. *Op. cit.,* I. 4. c. 20, 41, 12. 45. 47.
2. *Op. cit.,* I. 4, c. 21. 43, 44. 49.
3. *Op. cil.,* I. 4. c. 38, 47, 51.

Si donc un souci d'apologiste en face du monde païen et lettré explique pour une part l'allégorisme d'Origène ce souci est loin d'être prédominant, et ce serait une erreur que de nous y appesantir. Surtout, rien n'autorise à y voir un souci d' « helléniser ». Aussi bien notre apologiste avait-il en face de lui deux autres groupes d'adversaires, qui l'occupaient davantage : les Juifs et ceux que nous appelons aujourd'hui les Gnostiques ou, comme il avait coutume de dire en les opposant les uns aux autres : « les hommes de la circoncision » et « ceux de l'hérésie »[1].

Les uns et les autres ont ceci de commun, qu'ils aigrissent la vraie méthode à suivre » pour lire les Livres saints et c'est pourquoi ils sont également hors de la voie. Les premiers, « rivés à la lettre des prophéties qui concernent le Sauveur », refusent de croire en lui, « parce qu'ils* l'ont pas vu annoncer aux captifs la délivrance matérielle, ni rebâtir ce qu'ils regardent comme la véritable Cité de Dieu, ni exterminer les chars d'Ephraïm, ni manger le beurre et le miel... » Leur cœur est demeuré « épais et stupide » et ils ne l'ont point reçu. Cependant, ils possèdent les Écritures et ils dénient aux disciples du Christ le droit, de les interpréter. — Tout autre est à première vue la position des « hommes de l'hérésie ». Disciples de Valentin, de Basilideou de Marcion[2], « divisés en plusieurs opinions, faisant toutes sortes d'hypothèses mythiques » ces « adeptes de la prétendue gnose » s'entendent tous à rejeter cette Écriture ancienne que les Juifs gardent

1. ***Periarchôn,*** **I. 4, c. 8.** ***Num.,*** **hom. 7,** 1 : **Les uns fit les autres partisans mal de Moïse... Comparer Tertulllen, rédigeant l'Zdberstu** ***Judaeos*** **et IMΛ** ***sus Marcionem.***

2. Constamment Orlgènc cite ensemble ces trois noms. Cependant, c' surtout contre les marcionites et les Valentiniens, contre Apelles et con Héracléon qu'il doit lutter. « Les busilidiens font figure de comparsi (G. Hardy, ***Basilidiens, Dictionnaire d'histoire ecclésiastique,*** **t. 6, col. 117 Cf. RenéCadiou,** ***La jeunesse d'Origène,*** **p. 130 : « C'est la gnose encore vivai au début du m* siècle que nos documents font connaître. Onia surpre chez Orlgène en pleine vie, prèchéc dans les conférences, proposée dans l interprétations de l'Écrlture... · Voir notamment les hom. sur** ***Jouit,*** **11,** 1 **14 et 15, et les hom. sur** ***Ezéchlel.*** **Λ Césaréc, il rencontrait surtout le cionlsine, dont les églises étaient puissantes en Syrie.**

jalousement. Ils prétendent qu'elle contient mille choses impossibles, odieuses ou déraisonnables L C'est que, ne la prenant eux aussi qu'à la lettre, «la recevant charnellement », ils refusent d'y voir l'œuvre du Dieu bon, Père du Sauveur. Ainsi briscnt-ils l'unité des deux Testaments, rejetant le seul vrai Dieu pour se forger on ne sait quelle divinité qu'ils estiment plus haute, mais qui n'est en réalité qu'une idole. Tout comme les Juifs» ils sont en dehors du salut, et pour la même raison : leur rejet du sens spirituel 23

Les uns et les autres sont encore, en ce IIIe siècle, des adversaires redoutables pour ГÉglise. C'est donc une chance de les pouvoir atteindre par la même arme, du môme coup! Grâce à l'intelligence spirituelle, l'Églisc s'affranchit du judaïsme sans avoir à renier ГÉcriture ; celle-ci devient pleinement digne de Dieu, sans plus gêner la liberté chrétienne. Tous ses livres sont en pleine « harmonie », du premier jusqu'au dernier ·. Le christianisme apparaît à la fois ancien et nouveau : ancien comme le monde, nouveau comme l'aurore, ancien et nouveau comme le Christ. La Bible n'est pas conservée seulement comme un document capital, comme des archives contenant quelques titres de noblesse et quelques prédictions miraculeuses : elle reste vraiment l'Écriture, la vivante Parole de Dieu, — sans pourtant demeurer comme un code. Elle est le Livre d'aujourd'hui comme d'hier, chaque jour elle nourrit de sa substance éternelle les fidèles du Christ 4.

1. *Gen.,* **h. 2. 2.**

2. *Periarchôn,* **l. 4, c. 8.** *Levit.,* **h. 13,1 et 4 : · Qui ergo séparant Christum a Creatore Deo patre suo, haeretici, et Judaei, qui solum Patrem recipiunt» ; h. 5,1 : · S'éloignant des Écritures, il* sc sont éloignés aussi du Dieu qui les a données mix hommes». Joe., h. 12, 3 : «dum haec nolunt sicut sancto Spiritu dignum est intcliigere, declinaverunt a tide.· *I Hcg.,* **h. 1, 13.** *Malt.,* **t. 15, 3 : » Si Marcion n parlé d'une façon conséquente lorsqu'il a dit qu'il ne faut pas ullégorlser l'Écriturc. »** *Luc.,* **h. 16 ; etc.**

3. Jo., t.10, 26 ; etc.

4. Contre les gnostiques, In position des catholiques était forte. Cetto arme de l'interprétation spirituelle, elle n'était point improvisée. Ils ne l'avaient point forgée en hâte contre ces nouveaux ennemis. Dès le premier Jour, c'avait été leur arme contre les Juifs, et contre leurs frères les Judéo-

Faisant face de la sorte aux ennemis de droite et de gauche, Origènc a conscience de n'inventer aucun argument nouveau, de n'inaugurer aucune tactique nouvelle. Il a conscience aussi de n'être pas seulement le défenseur de la foi menacée, mais le protecteur des humbles croyants. Combien d'entre eux n'ont-ils pas été séduits par la «lettre» juive! Combien ne cèdent-ils pas aux promesses que l'hérésie leur fait d'une doctrine plus profonde ! Si l'on ne sait pas tirer de la Bible elle-même, pour leur nourriture, un enseignement spirituel, « les docteurs hétérodoxes s'emparent des âmes faibles qui se pressent alors autour d'eux pour en obtenir un aliment que nous savons impur et défendu x. »

Il faut ici nous débarrasser de la représentation encore trop courante d'un Origène tout intellectuel, ésotérique et rationalisant, pour envisager en lui l'apôtre et l'homme d'Église qu'il était avant tout. Que les audaces de son génie ne nous cachent pas les élans de sa piété. Que les déficiences de sa doctrine — déficiences inévitables che^ un penseur du ni® siècle, le premier de tous à construira une théologie — ne nous fassent pas méconnaître la pure qualité de sa foi.

Sa formation, ne l'oublions pas, fut toute chrétienne ; disons même toute ecclésiastique. Bien des traits, dansi ses homélies, nous le rappelleraient au besoin. « Nous] dit-il, qui sommes dé l'Église » ; «moi, Homme d'Église] •vivant dans la foi du Christ et place au milieu de l'É-l glise 2»... «Quand il parle du «monde», c'est presque toujours au sens évangélique, soit du monde qui passe] soit surtout du monde mauvais, dont le Christ viens

chrétiens. Et c'était Paul qui lui avait donné sa frappe. Ceux qui ne'vouj latent pas s'en servir semblaient n'avoir qu'une ressource : repousser comma apocryphes les textes dont les hérétiques tiraient argument. Ainsi fait l'auj tour des *Homélies clémentines* : h. 2, 38-52 ; h. 3, 3-5 ; h. 18, 20.

1. *Jo*.. t. 5, 4. *Exod*., h. 3, 2 : « ne forte subripiunt simplicioribus qui-l busqué fratrum nostrorum per sermonis ornatum. » *Malt*. sen, 137 : AüJ lieu du vin qui réjouit le cœur de l'homme et de l'eau rafraîchissante du] Verbe, les hérétiques n'oilrent à l'âme que · le vinaigre intellectuel › de li-uril mythes. Gen.,-p. 4, β : · Dressons-nous contre les hérétiques pour la défense de nos frères, etc. · *Selecta in Job*. 20, 19.

2. *Jos*.. h. 0. 8. *Levit.,* h. 1, 1, *Is.,* h. 7, 3 ; etc.

nous libérer ». Malgré le témoignage d'Eusèbe, on peut se demander s'il a jamais figuré parmi les disciples de Clément, dans le sillage duquel nous avons trop l'habitude de le voir [1]. Tandis que Clément, conservant après sa conversion le vocabulaire des Grecs, désignait encore la doctrine de Moïse et le christianisme lui-même sous le nom de «philosophie barbare», il oppose les «barbares» qu'étaient les Égyptiens aux « saints » que furent les grands hommes d'Israël [3]. Il s'était initié à la Bible sur les genoux de son père, et il affirma toujours qu'en dehors d'elle «il n'y a rien de saint » [4]. Il enveloppe dans une même réprobation idolâtres, hérétiques et philosophes ; ces derniers sont pour lui « les docteurs du siècle » ; il les voit ligués avec les hérétiques contre la foi chrétienne, insultant à sa simplicité. Cette simplicité de la foi est tout autre chose à scs yeux que l'attachement à « la simple lettre»; c'est une vertu, c'est une perfection, il professe pour elle un véritable culte : elle est, dit-il, « la. virginité de l'âme»; l'esprit d'enfance et l'humilité lui font cortège [5].

Dans sa dévotion à la personne du Sauveur on discerne un accent de tendresse qui lui est propre. Il salue avec émotion la première apparition du nom de Jésus dans la Bible et il observe que ce nom n'y est jamais porté par un pécheur [6]. Lointain précurseur de saint Bernard, il sait que Jésus ne peut être « trouvé » que dans la solitude et le silence du cœur ; il veut qu'on le cherche avec zèle, avec persévérance, au besoin dans l'angoisse et la douleur ; qu'on l'interroge, et qu'on écoute ses réponses — et c'est cela même, pour lui, la recherche du sens des Écritures. Il loue ceux qui le contemplent et qui

1. *Exod.,* h. 9. 4. *Num.,* h. 18, 4. Jo»., h. 6, 4 ; h. 10, 3. *Matt, str.,* 131.

2. Aucune allusion à Clément duns les chapitres si détaillés d'Eusèbe sur l'éducation d'Origénc. Celui-ci est élevé par son père, qui meurt martyr. Il n alors dix-sept ans. Clément, dont l'enseignement s'adressait à des hommes mûrs, venait «le fuir Alexandrie. Cf. G. Bardy, Les *origines de l'école d'Alexandrie,* dans les *Recherches de science religieuse,* 1938, p. 83-86.

3. *Num.,* h. 25, 3.

4. *Matt, ser.,* 18.

5. *Leoit.,* h. 12, 5 et 7. *1 Reg.,* h. I, 10. *Matt.,* t. 15, 8 ; t. 16, 25.

6. *Exod.,* h. 11, 3. *Matt, ser.,* 121.

lui demeurent unis « par un lien de tendre affection » « Mon Jésus, dit-il, mon Seigneur, mon Sauveur ». Cette note personnelle est si bien devenue chez lui une habitude, qu'il lui arrive de l'introduire à l'intérieur de ses citations 2. 11 y a là quelque chose de nouveau, comme une conquête de la piété chrétienne. Tertullicn, sans doute* avait déjà dit : « Mon Christ » 3, mais cette expression signifiait simplement : le Christ tel qu'il est à mes yeux, tel que ma foi me le montre et tel que je le revendique, par opposition à celui que Marcion imagine, au « Christ de Marcion » *. D'une façon analogue, il disait que le vrai Christ est le « Christ du Créateur », le « Christ d'Isaïe », le « Christ des prophètes », etc. ; ou bien, discutant de Moïse ou de Paul, il disait : « mon Moïse », « mon Apôtre 5»... En ces chapitres polémiques de *ΓAdversus Marcionem* il s'agissait de « deux Christs », c'est-à-dire de deux conceptions du Christ qui s'affrontaient. Si Tertullien employait ce singulier et cette première personne :' *meus, mihi,* c'était en raison du caractère personnel qu'il imprimait à sa lutte avec son adversaire. C'étaient deux; hommes qui se battaient en duel : « Ton Christ », dit-il encore en interpellant Marcion. Deux hommes, mais au nom de deux Églises : Γ Église hérétique de Marcion et la grande Église catholique 0. Quand Tertullien disait « mon Christ », c'était donc l'équivalent pur et simple de : «le Christ de l'Église, de la tradition catholique, de la foi orthodoxe », et ce possessif marquait simplement l'attachement personnel du vigoureux lutteur à cette foi '. Origène est d'une autre trempe. Comme Jean

1. Rom., 5, 10. *Lue.,* h. 18, h. 19. h. 32.
2. *Exod.,* h. 3, 2.
3. *Ado. Marcionem,* l. 3. 17 et 19 ; l. 4, 7, 13, 21, etc.
4. *Op. cit.,* l. 4, 10, 13. 14, etc. · Jésus Marcionls » : 36. « Mihi vindico Christum, mihi defendo Jcsum » : I. 3, 16. · Si non meus esset Christus » : I. 4, 25.
5. *Op. cit.,* I. 4,8 ; 13. 18, 28 : i. 5,1. Ou encore, du Dieu te) que le conçoit Marcion : « Deus suus » (1.4,8) ; ou, sur l'Evangile : · Ego meum dico verum ; Marcion, suum. Ego Marcionis adfirmo adulteratum ; Marcion, meum (L 4, 4).
6. *Op. cit.,* l. 3, 21 ; I. *4,* 9, 13, 21.
7. Ici ou là cependant, sous ce sens fondamental, on discerne une légdn

l'évangéliste, il s'est «penché sur la poitrine de Jésus» Celui pour lequel il aurait voulu, tout jeune, affronter le martyre, avait ravi pour toujours les profondeurs de son Ame.

Sa piété se double d'un souci d'orthodoxie très vif. Souvent il met en garde contre le péril des fausses doctrines, «dont la nature humaine, dit-il, a du mal à sc purifier ». Il exige qu'on s'en préserve par la vigilance et par la prière. La « fermeté doctrinale» est une des vertus qu'il a le plus à cœur 2. Il faut, dit-il encore, « se garder de commettre une faute de tête », c'cst-à-dirc « d'avoir des pensées différentes de la foi de l'Église sur les dogmes divins» ; il faut recevoir la loi de Dieu dans l'esprit que l'Église nous enseigne, et ne pas faire comme les hérétiques, qui ne scrutent les Écritures que pour y trouver de quoi confirmer leurs propres doctrines 3. — Est-cc là vraiment le même homme que l' « allégoriste » qu'on nous dépeint ? Et si les deux tableaux sont incompatibles, lequel faudra-t-il choisir ? — Toute hésitation disparaîtra, toute dualité sera résorbée, si l'on a soin de remarquer que c'est précisément le souci d'orthodoxie qui explique l' « allégorisme » d'Origène. Lorsqu'il se heurte par exemple aux anthropomorphismes de la Bible, ce n'est pas d'abord au nom de la raison, c'est au nom de la foi de l'Église qu'il éprouve le besoin de les interpréter : *Alienum hoc est ab Ecclesiae fide* 4. Pareillement, pense-t-il, « qui donc osera dire que la Parole de Dieu

nuance qui anticipe sur le sentiment de piété personnelle qui, plus tard, se fera jour ; ainsi l. 4,11 : · Teneo meum Jcsum ·. · Remarquer, écrit le R. P. Mersch, *Le corps mystique du Christ,* t. 2, p. 12, note 2, le ton avec lequel il dit · mon Christ · dans un mélange d'amour sincère et de chicane ». — Le mot de Tertullien est repris par Mgr Plantier en conclusion de ses études polémiques contre Renan et Huvet : *Lettres pastorales,* t. 2, p. 604. — Saint Ambroise reprendra le · meus Jesus · d'Origène : *Epist.* 32, 4.

1. Jo., préface.

2. *Malt. ser.,* 93. *J.,* t. 20, 22, etc. Sur le souci d'Origène des · ecclesiastica dogmata ·, de la ' praedicatio ecclesiastica », voir P. Batiffol, *L'Église naissante et le catholicisme,* 5* éd., p. 371-377.

3. *LMt.,* h. 8, 11 ; h. 7, 5 ; h. 4, 5. Il poursuit In ‹ fausse monnaie · do ceux qui se sont forgé leur doctrine hors de l'Église : *Ps.* 36, h. 3.11.

4. Gen., h. 3, 2.

n'a rien d'utile et n'apporte rien au salut, mais qu'elle se contente de raconter des choses survenues jadis et sans rapport avec nous ? *Impia haec, et aliena a catholica fide sententia est*1. «Pour soutenir une telle opinion, il faut nier l'unité de la Loi et de l'Évangile, l'unité du Dieu de Moïse et du Dieu Père de Notre-Scigneur Jésus-Christ. Au contraire, chercher le sens spirituel de l'Écriture afin de s'en nourrir, c'est la traiter en catholique, *verbum Dei catholice tractari.* C'est la recevoir des mains de Jésus et se la faire lire par lui. C'est agir en « fils de l'Église » 2.

Certes, cette exégèse attire à ses auteurs quelques tracas. « Ceux qui comprennent spirituellement la Loi » subissent parfois « une vraie persécution » de la part de « ceux qui la comprennent charnellement » 3. Plût au ciel que ceux-ci ne fussent jamais que les infidèles ou les Juifs ! Mais il y a les Ébionites, à peine différents, d'eux 4. Il y a même quelques catholiques inconséquents.! Origène en compte plus d'un jusque parmi ses auditeurs. Ils se moquent volontiers de ses interprétations. Au besoin, ils emploient contre lui la calomnie. Ils lui· reprochent d'en prendre à son aise et de faire violence·· à la Loi de Dieu, d'en corrompre le sens par des artifices^ humains; ils l'accusent d'abuser des procédés de la rhétol rique, de « truquer les mots » pour se lancer dans des allé-i gorics obscures... « Que vient nous raconter ce sophiste ?·‹ demandent-ils ; ses explications sont ineptes et vaines ;] toujours il cherche quelque moyen d'échapper au sens de la lecture et de nous débiter ses songes » 5. Tels ces] Philistins de jadis, qui cherchaient toujours querellel aux Patriarches et ne cessaient de jeter pierres et bouel

1. A'um., h. 27, 2. *Gen.,* b. 0, 1 : · Si quis haec secundum liltcram solum! audire vult eC intclligere, magi* cum Judaeis quam cum Christianis debet, hnbere auditorium. · *Levit.,* h. 14, 2.

2. *Levit.,* h. 4, 5. *Num.,* h. 13, 2. *Jos.,* h. 9, 8.

3. *Gen.,* h. 7, 2.

4. *Malt.,* t. 11, 12. *Gen.* h. 3, 5. Lee Judéo-chrétiens étalent encore nctifd en Palestine au tempe où prêchait Origène.

5. *Levit.,* h. 7. i ; h. 9, 2 ; h. 16,2 et 4 ; h. 10,1. *Gen.,* h. 13,3. *Cant. comm.* I l. 1. *Ezech,* h. 6.

dans les puits que ceux-ci venaient de creuser 1. Il n'est pas contre eux sans réponses topiques. Néanmoins, il avoue sa perplexité ; empruntant les paroles de la chaste Suzanne, il leur dit : « Des périls m'entourent de tout côté ; si avec vous je consens à m'en tenir à la lettre, c'est pour moi la mort ;si je n'y consens point, je ne vous échapperai pas. » Cependant, ajoute-t-il\ « mieux vaut tomber entre vos mains sans avoir fait le mal, que pécher en présence du Seigneur ». S'il écoutait les « amis de la lettre», il aurait conscience de pécher 2. Il ne veut pas être de ceux qui, possédant les clés de la science, n'entrent pas dans l'intérieur des Écritures et, autant qu'il est en leur pouvoir, empêchent les autres d'y entrer 3.

Au reste, quand bien même son mode d'interprétalion ne lui apparaîtrait pas comme une condition impérieuse d'ortfyodoxic, il y tiendrait comme au mode traditionnellement reçu dans l'Église et prescrit par Dieu lui-même. Ce n'est pas sans raison, en effet, que ceux qui sont attachés à la lettre tiennent l'Apôtre Paul en suspicion45 Comment serait-il possible de recevoir les Épîtres comme inspirées, si l'on prétend s'en tenir, malgré leur enseignement si clair, à la lettre de ΓÉcriture ? Une telle aberration ne sera pas son fait : « Chrétien, dit-il, je m'adresse à des chrétiens, à qui doit être chère l'autorité de ΓApôtre ; si quelqu'un, gonflé d'arrogance, dédaigne ou méprise les paroles de l'Apôtre, cela le regarde. Pour moi, je m'attache fidèlement aux apôtres ; je m'efforce de recevoir et de comprendre les divines Écritures comme la Tradition nous l'apprend *. »

1. ***Gen.,*** **h. 12. 4.**

2. ***Levit.*** **. h. !, 1 ; h. 16, 6 ; h. 14, 2 ; · Je lutte pour la foi de l'Église contre celui qui, croyant au Christ, admet les Écritures mais ne veut pas en recevoir le sens. · Jo„ t. 5, préface : « C'est un devoir. Je pense, quand on peut exercer le magistère de l'Église dont on porte le caractère authentique, et quand on est capable de réfuter les adeptes de la prétendue gnose, de combattre les fictions des hérétique» ; il faut leur opposer Je message de la foi chrétienne, comme un haut retranchement, occupé par l'harmonie de la doctrine commune fi ce qu'on appelle l'ancien et le nouveau testament. »**

3. ***Matt, ter.,*** **15.**

4. ***Exod.,*** **h. 9, 1.**

5. ***Levit.,*** **h. 7, 4 ; h. 15, 3 : Il imite · les docteurs qui ont vu dans loi Écritures divines des types et des images des choses futures. »**

/N cette autorité de l'Apôtre, Origène a constamineut recours. C'est avec une conviction profonde qu'il se proclame son disciple 1. Dans l'exposé qu'il fait de sa méthode au quatrième livre du *Periarchôn,* il lui consacre tout un chapitre 2. Dans ses homélies, il ne se lasse pas de le citer. Il ne veut, dit-il, que suivre le chemin sur lequel Paul le précède 3. 11 a comme l'obsession de scs princi* paux textes sur le sujet (y compris, bien entendu, ccuj de l'Épître aux Hébreux). Chez Paul, il trouve le principe de son exégèse et quelques exemples de son application. La lettre tue, mais l'esprit vivifie ; la Loi est spirituelle ; tout ce qui arrivait aux Israélites leur arrivait en figure et fut consigné pour notre instruction : voilà le principe. Lorsqu'il l'énonçait, Paul savait ce qu'il disait ; jamais, par exemple, «il n'aurait eu l'audace d< parler de nourriture spirituelle et de breuvage spirituel si la doctrine de toute vérité ne lui avait appris qu< telle était bien la pensée de l'auteur de la Loi »; de même lorsqu'il parlait des fêtes, des nouvelles lunes et du sah bat, s'il les appelait les « ombres des choses à venir n, i les comprenait mieux, sans doute, que « nos prétende docteurs actuels » 4. « Nous avons », disait-il, « le ser du Christ », et ce sens le guidait dans sa lecture de FAl cien Testament, il lui en faisait rejeter le voile et cor lempler les mystères d'un œil parfaitement libre ; « l visage découvert, disait-il encore, nous contemplons l gloire du Seigneur 5 ».

Sans doute, les épîtres de Paul ne contiennent qu'u nombre restreint d'exemples de ccttc intelligence spi rituelle. Mais lui-même n'a-t-il pas dit : « Ce n'est pas l temps d'entrer dans le détail », comme pour nous insinut

1. Gen., h. G, 1 : « Quiconque veut entendre ce récit et ne le comprend, que selon la lettre, ferait mieux de se ranger parmi les Juifs... Mais quicouqi veut être chrétien et disciple de Paul doit écouter Paul qui dit que la l est spirituelle cl qui déclare, parlant d'Abrahnm, de son épouse et de s ills, que c'est un sujet allégorique. · H. 1, 17. *Num.,* h. 7, 5 ; Paul est s< témoin, · Idoneus testis », h. 26, 6.

2. *PcriarchAu,* I. 4, c. 13.

3. *Num.,* h. 3, 3.

4. Gen., h. G, 1. *Exod.,* h. 7, 1. *Levtt.,* h. 15, 3 -, h. 16, 1 ; etc.

5. Gen., h. 1. 17 : h. 11, 3. *Exod.,* h. 12, 1. *Num.,* h. -i. 2.

qu'il faudrait le faire plus tard ? C'est donc à nous de nous avancer maintenant dans la voie qu'il nous a ouverte, à nous de « cultiver les germes » que FApôtre a semés, à nous d'appliquer les règles qu'il a données, à nous d'exploiter les symboles dont il a tracé l'esquisse : tel ce symbole du Tabernacle dans l'épître aux Hébreux 1... La carrière est infinie, car le principe est sans limitation. Si vraiment «la Loi est spirituelle», il faut qu'elle le soit reconnue en tout 2. Si l'histoire d'Abraham et de ses épouses est une « allégorie », les autres récits doivent l'être également. Ces choses, assurément, se sont passées selon la chair et doivent être étudiées d'abord selon l'histoire ; mais si nous ne voulons pas «donner les mains aux ennemis du Christ », si nous voulons être chrétiens et disciples de Paul, nous ne devrons pas nous arrêter avant de les avoir comprises selon l'esprit 3.

Cette persuasion d'Origène n'est pas seulement sincère : elle est, reconnaissons-le, en grande partie fondée. « Il a conscience à bon droit, écrit M. Lietzmann 45 de l'accord qui existe entre ses conceptions et la Bible ; il n'a besoin d'aucune allégorie pour retrouver les éléments de sa doctrine chez Paul et dans les évangiles. » C'est qu'il a vraiment «vécu dans la Bible» et, quoi qu'il en soit des autres sources de sa pensée, c'est vraiment d'elle qu'il a tiré la moelle de sa théologie 67 Il avait grand soin de ne rien avancer qui ne fût, à son avis, dans l'Écriture, et sa règle était, même dans scs interprétations les plus personnelles, de se conformer toujours aux normes d'interprétation de l'Église e. Elles nous apparaissent donc hors de sujet, les réflexions que faisait J. Denis à son propos, et qui inspirent encore quelques historiens.

1. *Levlt.,* h. 8, 5. *Jos,, h.* 5, 1. *Exod.,* h. 9, 1, etc.

2. Gen., h. 11, 1. Cf. *PcriarcMn,* i. 4, c. 3 : certains mots des épîtres • ouvrent, par une étroite ouverture, d'immenses pcrpcctives ».

3. *Exod.,* h. 5, 1 ; b. 9, 1 ; h. 10, 2. *Gen.,* h. β, 1 ; h. 7, 2.

4. *Histoire de l'Église ancienne,* tr. fr., t. 2, p. 323.

5. Claude Mondésert, *Le symbolisme chez Clément d'Alexandrie, Recherches de science religieuse,* 1936, p. 178-179.

6. *Matt. scr.,* 47. *Levit.,* h. 13, 3. Gen., h. 7, 5; h. 12, 5 : « et secundum ea quae in ecclesia didicisti, tcmptact tu bibere de fonte ingenii (ut. ·, etc.

7. Homélies sur la Genèse.

« L'exégèse allégorique, disait Denis l, est une des forme de la liberté de la pensée en face d'un texte que l'on con tinue à révérer et à regarder comme le dépositaire d(toute vérité. C'est à son ombre que l'on innove dans les religions soi-disant immobiles et immuables ; c'est à soi ombre que naissent et se développent des religions sor ties de religions plus antiques. » En réalité, dans le cai d'Origène, il ne s'agissait pas d'une liberté de pensej individuelle, mais seulement de la liberté de la pensé] chrétienne et de la vie chrétienne à l'endroit du judaïsme! et sa méthode n'était pas non plus un instrument d| libération : la libération avait été l'œuvre du Christ et] depuis lors, l'exégèse spirituelle en constituait seulement — avec des procédés où l'artifice entre assurément poui une grande part — une justification rétrospective. Chei Origène, cette exégèse s'épanouit dans des proportioni immenses : elle n'en conserve pas moins le môme caraci tère. Elle n'est nullement ésotérique. Encore bien moini est-elle une façon d'abriter des opinions téméraires ou une doctrine rationaliste. C'est au grand jour qu'il exposd ses interprétations 23 S'il pratique une certaine «écono| mie », c'est à l'imitation de la pédagogie divine, car « lJ dispensateur des mystères doit choisir le moment d'amej ner les pensées nouvelles sans faire de mal à l'auditeur » fl Son allégorisme n'est pas spécialement à l'intention del raffinés : plus souvent, nous l'avons vu, il vient au secouri des humbles 45 Aussi a-t-on pu remarquer que « les homa lies prononcées devant les fidèles sont aussi riches dd sens allégorique, sinon plus, que les commentaires publia pour le petit groupe des discipies 0 ». Ses opinions « osées J| qui sont peu nombreuses, sont proposées simplement! sans malice aucune, sans formules excessives de précatd tion. Autant il veut qu'on étudie l'Écriture avec soini non pas d'une façon négligente et comme en passanfl autant il repousse à son endroit les attitudes critiqua

1. *De la philosophie (l'Origine,* p. 33.
2. Ce point a été reconnu par E. de Fayc, *Origine,* t. 3, p. 155.
3. *Jo.,* t. 20, 2. Cf. CûdlOU, *La jeunesse d'Origine,* p. 325.
4. *Jos.,* h. 10, 2 ; etc.
5. Cadiou, *op. cil.,* p. 52.

et les trop humaines curiosités 1. Il n'aimait pas les « âmes gourmandes ». Il disait à ses disciples : « Appliquez-vous avant tout à lire les saintes Ecritures avec les principes de la foi et l'intention de plaire à Dieu ; ce qui est le plus nécessaire pour comprendre, c'est la lumière 2 ». « Craignons, disait-il encore, que par une présomption téméraire, la science que nous cherchons à tirer des Écritures ne se transforme en péché3». Bien loin d'avoir sa source dans un état d'esprit plus ou moins sceptique ou rationaliste, cette luxuriance de sens spirituels répandue dans nos Homélies est tout au contraire le déploiement d'une confiance exubérante, qui s'épanche naïvement devant les auditeurs. C'est une surabondance de foi dans la divinité des Écritures, un jaillissement mystique 45

Combien pâle, à côté de ces trésors de science divine qu'il puise ainsi à pleines mains, lui paraît la sagesse humaine des philosophes 6 ! Ce n'est pas qu'il n'admette aucun usage des disciplines profanes à l'intérieur de la doctrine sacrée : les dépouilles des Égyptiens sont de bonne prise ! Cette allégorie fameuse est, comme tant d'autres, d'Origène ; toute la tradition postérieure la fera sienne, et quand on songe qu'elle doit revenir sous la plume d'un Pierre Damien, puis d'un Grégoire IX, on est moins tenté d'y voir un manifeste d'intellectualisme intempérant ! Remarquons au surplus que ces «dépouilles» ne valent qu'une fois rapportées en terre sainte, pour l'édification du Tabernacle : celui qui descend en Egypte pour s'y adonner aux sciences profanes court au con-

1. *Jos.,* h. 1, 4. *Exod.,* h. 4, 2; etc.
2. *Psatm.,* 11, 3. *Lettre á Grégoire,* 4.
3. *Levit.,* h. 5. 9.
4. H. von Balthasar, *Le •mysterion· d'Origine, Rechercha de science religieuse,* 1030, p. 531-535. · Longtemps, écrit M·· Lot-Borodlne, les critiques sc sont abusés sur le prétendu Intellectualisme du plus grand des exégètes. Erreur duc probablement à une fausse interprétation du concept mtme de In gnose chrétienne, etc. · *L'aridité dans l'antiquité chrétienne. Études carmélitaines,* oct. 1937, p. 19G.
5. *Cant, comm.,* 1. 1 : « Odor unguentorum tuorum, spiritualis scilicet intelllgentia et mystica, super omnia aromata, moralis naturalisque philosophiae. »

traire do grands dangers Ces sciences n'en ont pa moins aussi un rôle propédeutique : l'apologiste imiter les patriarches, qui ne craignirent pas de contracter de unions avec des concubines et des étrangères, mais dan un âge avancé, pour une chaste descendance ; ains fera-t-il concourir à son enseignement «la littérature la grammaire, la géométrie, l'arithmétique, la dialee tique », « et si de semblables unions nous amènent : exposer nos idées, à discuter, à réfuter des contradic teurs, et qu'à ce propos nous puissions en converti quelques-uns à la foi, et si, maniant mieux qu'eux leur propres méthodes, nous les persuadons de recevoir l vraie philosophie du Christ et la vraie piété de Diei alors on pourra dire que nous avons eu des enfants d la dialectique ou de la rhétorique comme d'une étrai gère ou d'une concubine 1. » Et de même encore qui Moïse écouta les conseils de son beau-père Iothor, prêtr· d'un dieu étranger, ainsi, « s'il nous arrive de trouver dan· la bouche d'un païen quelque parole sage, nous ne 1· mépriserons pas aussitôt à cause de son auteur ; cafl il ne convient pas, sous le prétexte que nous tenons d· Dieu une Loi, de nous enfler d'orgueil et de dédaigne· les paroles des sages, mais, selon le mot de l'Apôtre, fl nous faut tout éprouver, pour retenir ce qui est bon 3fl En tout cas, jamais on n'utilisera les doctrines du siècfl sans les avoir purifiées, sans en avoir retranché tout cfl qui en elles est stérile et mort \ Ces « doctrines étraifl gères » doivent être « dominées » et a tenues à merci » fl Sans doute, à côté de scs mensonges, « la philosophi· hellénique» a des éléments non méprisables de vérité, c· saint Paul «voyait dans les paroles de la sagesse du mondfl

1. *Lettre à Grégoire, 2.*
2. *Gen.,* h. 11, 2.
3. *Exod.,* h. 11, 6. Cf. lo témoignage do Grégoire le tlinumaturge, Etofl *d'Origine,* 15 : · Nous pouvions npprendre n'importe quelle doctrinal Quand uno pensée antique était vraie, elle était à nous... ·
4. LeuiL. h. 7, 6.
5. *Malt. contm.,* 17, 13. Origènc sait que cela est difficile ; *lettre «* 2 : ▮ Pour l'avoir appris par mon expérience, je peux dire moi aussi que bl^H rare est celui qui a su enlever ù l'Égypte scs objets utiles, puis en sortir, piifl les disposer pour le culte de Dieu. »

une grandeur manifeste 1 ». Mais, pour ne pas se laisser surprendre, on se rappellera toujours que, comme jadis Isaac et Abimélech, la philosophie et la foi sont tantôt en paix et tantôt en guerre, et qu'il ne faut rien recevoir de la première qu'après avoir vérifié son accord avec la seconde 2.

Plus souvent encore, Origène met en garde contre les dangers de la philosophie. Il la compare aux idolotythes condamnés par l'Apôtre, au « ferment des Pharisiens » que Jésus dénonce à ses disciples 3, au lingot d'or dérobé par Achab, malgré l'ordre de Josué, à Jéricho : objet maudit, qui séduit par sa beauté brillante et qui souille toute l'assemblée 4. Il l'accuse de corrompre la foi par ses sophismes, comme Eve fut séduite par l'astuce du serpent 5, de tromper l'homme sage avec la variété de ses thèses comme Salomon fut trompé par ses femmes 6. Il observe qu'elle laisse toujours ceux qui la suivent dans l'incertitude et le doute, et que, telle l'épouse d'Abimélech et ses servantes, elle demeure sans fruit tant que Dieu n'est pas venu la guérir 7. « Ne touche pas, dit-il, aux doctrines perverses, ne désire pas les aliments fallacieux de la philosophie, qui te détournent de la vérité : voilà le jeûne qui plaît à Dieu 8. » Certes, il ne refuse pas l'usage de telles nourritures « à ceux qui ont reçu la pleine connaissance de la vérité », c'est pourquoi son langage et sa méthode seront autres avec un petit groupe de disciples fervents et cultivés qu'avec la masse du peuple chrétien : il n'y a rien là que de très normal. Mais il veut toujours qu'on veille à « ne pas blesser ceux qui ont encore peu d'instruction dans le Christ » et qui pourraient se laisser prendre au piège. Au fond, son ambition est d'« abaisser la prétention hautaine de l'éloquence grecque» pour incliner l'esprit «vers l'humilité et la simplicité

1. Confra *Celsum,* préface, I. 5.
2. Gen., h. 14, 3.
3. *Num.,* h. 20, 3. *Lcvit.,* h. 5, 7.
4. *Jos.,* h. 7‘ 7.
5. *Lcvit.,* h. 12. 5.
6. *Num.,* h. 20, 3.
7. *Cant, comm.,* I. 2. *Gen.,* h. β, 3 ; ci. h. 13, 3.
8. *Lcvit.,* h. 10, 2.

du langage inspiré » Pour lui, l'Égypte, au sens spir tuel, n'est pas seulement l'exil de l'âme loin de sa ten promise : c'est aussi la philosophie grecque, et les eau de l'Égypte, ce sont « ses dogmes inconsistants et imm< raux ». Aussi semble-t-il à peine exagéré, en fin de compt de parler, avec un de ses récents interprètes, de « l'étoi nante aversion » qu'il éprouve pour cette philosophi « qu'il connaît cependant fort bien 1 ».

Pourrons-nous croire dès lors qu'il ait transformé l christianisme, à l'usage de ceux qu'il appelait les pa faits, en une sorte de sagesse philosophique, abandon nant la croix du Christ aux « commençants » ? Cet» façon de présenter sa pensée est infidèle. A sa base, non· trouvons le même malentendu qui s'est déjà montré ■ nous sous plusieurs de ses formes. Il est très vrai qu'Ori· gène, une fois de plus à la suite de saint Paul, veut prêche· une sagesse qui dépasse la «simple foi » et que son pa» fait doit aller au delà de la lettre qui lui retrace le rcc» de la passion et de la mort du Sauveur. Mais qu'on ne lifl prête pas je ne sais quel mépris hautain ! Il n'en main· tient pas moins que la prédication de Jésus crucifié es· essentielle, il sait que sans le bois de la croix la lèpre d» péché ne peut être guérie. Pour lui, se convertir cst«ven» à la croix du Christ » et la sagesse du parfait consiste pré· cisément à repousser avec plus de force la sagesse d(fl monde, à lui être crucifié 3. Nous aurons plus tard l'ocfl casion de voir le rôle capital qu'il reconnaît à la croi» pour l'intelligence de toute l'Écriturc et l'ingéniositfl dont il fait preuve pour en trouver partout, comme la· tradition l'y engageait, des symboles dans l'Ancien Tes· tament. Observons seulement ici qu'il la célèbre ave· des accents qui ne trompent pas. « Pour bien annonce· Jésus, proclame-t-il, il faut l'annoncer crucifié : quelque chose manquera, si, annonçant que Jésus est le Christ»

1. *Gen.,* h. 10. 2.

2. Holland, *The conception o/ the Gospel in the Alexandrian Theology,* Oslo· 1938. Cf. le compto rendu par .J. Hering, *Itevuc d'histoire et de philosophic religieuses,* 1939, p. 300.

3. *Gen.,* h. 13, 4. *Lcvlt.,* h. 8,10. *Malt. ser.,* 32 et 35. H note, *Gen.,* h. 2, âfl « la plénitude religieuse » avec laquelle Paul a parlé · du mystèrede la croix >>

on fait le silence sur quelqu'un de ses miracles ; mais il manquera bien davantage, si l'on omet de dire que Jésus a été crucifié x. » Peut-être n'y a-t-il point de vérité dogmatique sur laquelle il insiste davantage que sur la rédemption par le sang de Jésus a. Il a certes, vivement senti le scandale du *mysterium crucis* : lorsqu'on dit que le Seigneur de Majesté fut crucifié, lui qui était descendu du ciel, qu'une pareille affirmation semble tortueuse et difficile à croire ! Mais le scandale se change en un triomphe de la foi, et ce qui paraissait « sottise » se transforme alors en sagesse, « en une sagesse si grande, qu'elle dévore toute la sagesse des Égyptiens, c'est-à-dire do ce monde ». La lumière de la croix, en pénétrant l'intelligence du croyant, en chasse toutes les ténèbres qu'y avaient accumulées les errements des philosophes 3. C'est cette lumière de la croix qui, rayonnant de leur vie, fait de tous les saints des martyrs, c'est-à-dire des témoins du Sauveur. Si les démons craignent et tremblent, la cause n'en est pas autre encore que la croix du Christ, qui les a vaincus. C'est par elle que nous les vaincrons encore. Aussi nous faut-il porter fidèlement sur nous son signe, en sorte que nous puissions dire, nous aussi, comme l'apôtre Paul : « Je ne veux me glorifier en rien, sinon dans la croix de mon Seigneur Jésus-Christ 4 ! »

1. ***.Mail.,*** **t. 12, le.** ***Jo,,*** **t. 2, 4 : ‹ Même quand nous arrivons à la contemplation la plus élevée du Logos, peut-être n'oublierons-nous pas tout à fait lu passion, la réalité corporelle qui nous a introduits par lui dans le mystère. ·**

2. E. de Paye écartait cette évidence par un argument dont la naïveté décourage la critique. « Si ces textes (scripturaires), disait-il, n'avaient pas existé, et si Origènc n'avait pas été tenu de les interpréter, il n'aurait probablement pas formulé même l'ébauche de doctrine qu'on lui attribue» : ***Origine,*** **t. 2, p. 232 ; et. t. 3, p. 320 : · On peut se demander si Origène aurait songé à y faire figurer la croix, s'il n'avait pas eu à tenir compte des textes bibliques cju'il ne pouvait écarter ? › etc.**

3. ***Exod.,*** **h. 5, 4< h. 4, β ; etc.**

4. ***Jo.,*** **t. 2, 28.** ***Exod.,*** **h. 6, 8.** ***Jttg.,*** **h. 9, 1 : il faut prendre · l'étendard de la croix · pour atlronter les persécutions. — Selon E. de Faye encore, Origènc aurait · maintes fois soutenu... que c'est seulement au profit des simples croyants, des νφιιοι, parvttH,** ***simpliciores,*** **que Jésus-Christ est mort sur la croix ».** ***Origine,*** **t. I, p. 122 ; cf. t. 2, p. 237 ; t. 3, p. 212. Le seul texte auquel l'auteur nous renvoie,** ***Is.,*** **h. 7, 1, dit tout autre chose. On peut d'ailleurs se demander si son affirmation n'est pas plutôt un nou-sens Qu'une erreur...**

III

Ayantexorcisé le préjugé qui fait si souvent malentende l'allégorisrne d'Origène et nous étant mis au fait sur so véritable esprit, nous pouvons maintenant aborde l'examen de sa doctrine relative au sens de l'Écritur et d'abord au sens littéral.

La Bible est pleine de mystères : les homélies nous l rappellent presque à chaque page. Tout, dans Phistoii sainte, se passait en mystère ; tout ce qui fut écrit ei mystère *. Il y en a tant, qu'il est impossible de les explo ter, ou même de les apercevoir tous. Leur grandeur sui passe nos forces. Leur densité est écrasante. « Voye quel poids de mystères nous accable 1 !» Plus nous avan çons dans notre lecture de la Bible, plus ces mystère s'accumulent. C'est comme une immense incr, et lorsqu nous avançons sur sa rive, avec le petit radeau que corn tituent nos faibles moyens, un sentiment de craint sacrée nous envahit 3... Rien, dans ΓÉcriture, n'est di comme au hasard, rien n'est rapporté en vain 4. Le moindres détails de vocabulaire, les moindres anomalie de rédaction cachent un nouveau mystère : l'Espri Saint ne les a pas voulus sans de profondes raisons 5.* L texte sacré doit donc être « ausculté » partout avec l plus grand soin e. Voilà ce qu'Origène répète à propo de tout, et c'est ce qui frappe aussitôt son lecteur. Mai ce caractère mystérieux de la Bible, il ne l'aflïrme pas a' détriment de son caractère historique. L'esprit ne veu pas faire tort à la lettre. Si c'est la réalité du mond' visible qui figure le monde invisible 7, ainsi ce sera li

1. Gen., b. 4, 2 ; h. 9.1 ; h. 10, 2 ; h. 15, 5 et 7. *Exod.*, h. 2, 4.

2. *Jot.*, h. 25,4. *Gcn.*, h. 10, 5. *Exod.*, h. », 3. *Lcoit.*, h. 3,8. Num., h. 20, i *Cant, comm.*, 1. 3.

3. *Exod.*, h. 9,1. *Gcn.* h. 9, 1.

4. Rien n'est fait ou dit ‹ casu, otiose, fortulter, inaniter, frustra, coin muniter ›. Co luxe de synonymes est peut-ôtre dû à la plume de Rufin.

5. Leott., h. G, β ; h. 14, 3 ; h. 8, 2, etc.

G. *Levll., h. 3,* 1.

7. *Gen.*, h. 1, 11 et 14-15.

réalité de l'histoire biblique qui figurera les choses du salut. Origène a lutté contre le docétisme 12 et ce qu'il n'admettait point au sujet du Christ, il n'était pas disposé davantage à l'admettre au sujet de sa préparation en Israël. En son Écriture comme en sa vie terrestre, pensait-il, le Logos a besoin d'un corps ; le sens historique et le sens spirituel sont entre eux comme la chair et la divinité du Logos a. Il faut donc croire d'abord que les choses sont arrivées comme elles sont racontées : les Juifs ont seulement le tort de s'en tenir là. Contre eux et ceux qui leur ressemblent, a nous défendons à la fois la lettre et l'esprit des Écritures », ne voulant pas plus « maudire la lettre » que « blasphémer l'esprit » 3.

Sans doute il s'agit souvent de miracles. Mais ce n'est pas une raison pour passer par dessus «l'interprétation obvie ». « Plaise à Dieu qu'il m'arrive d'être appelé insensé par les infidèles, moi qui ai cru de telles choses 4 !» On verra dans ce -volume, par l'exemple de l'arche de Noé, quel soin méticuleux Origène apporte à justifier la lettre la plus exacte des récits les plus extraordinaires, contre les objections ironiques d'un Apelles. L'aventure des filles de Lot, l'histoire d'Abraham, les dix plaies d'Égypte, le passage du Jourdain, le soleil arrêté, les histoires de Balaam, de Gédéon, de Débora, etc., rien non plus en tout cela qu'il songe seulement à mettre en doute. Céthura, l'épouse qu'Abraham reçut alors qu'il était «plein de jours », peut bien être pour lui la dialectique ou quelque autre science : cela n'empêche pas qu'à la page suivante, il indique en la reine de Cedar sa lointaine héritière 5. Ce n'est certes pas le merveilleux qui l'embarrasse ! De

1. Pnr exemple, *Periarchôn,* l. 1, préface, 4 ; l. 2, c. 6, n. 2.

2. Izott.. h. 1, 1.

3. *Exod.,* h. 5, 1. *LwiL,* h. 14, 2.

4. *Jos.,* h. 11, 1. *Luc.,* h. 7. C'est à la lettre aussi qu'il prend le fait do la création, sans se soucier des répugnances de l'hellénisme : Gcn. *comm.,* t. 1 et 3 ; *Periarch.,* l. 2, 4 ; l. 3, 5, etc.

5. Gen., h. 11, 2. Obligé do reconnaître ces faits, E. de Faye ajoute : « On se demande si Origène n'a pas conservé ces récits parce qu'il ne pouvait foire autrement. Il nous apprend que certain gnostique niait la réalité matérielle de l'arche. Origène pouvait-il donner raison à un hérétique ?...» *Origine,* t. 1, p. 15.

bien des passages il pourrait dire ce qu'il dit à propos de la mort de Moïse, en une formule qui résume à l'avance les beaux développements augustiniens sur le miracle : « histoire à la fois étonnante en son récit, et magnifique] par son sens » x.

Qu'il s'agisse d'ailleurs d'épisodes, comme c'est le cas surtout dans la Genèse et dans l'Exode, ou de préceptes, comme c'est le cas dans le Lévitique, son principe est le même : les uns et les autres contiennent de profondeurs divines, mais ils « n'en conservent pas moin leur signification littérale » 2. Celle-ci est toujours néces saire à connaître. C'est par son étude qu'il convient di commencer, elle sert normalement de base à l'intelli gence spirituelle 24 Il arrive que par elle-même elle soi utile et édifiante, quoique ce ne soit pas toujours le cas l Donc, chaque fois que la chose sera possible, « que l· texte de l'histoire nous édifie d'abord » 5Ø C'est aprè l'avoir exposé qu'on se demandera *en outre* quel est L sens « plus intérieur » qui s'y cache, quelle « allégorie il convient d'en dégager 8. On se gardera notammen de la tendance à négliger la lettre de certains précept pour s'élever aussitôt à l' « allégorie » ou s'échapper pi la « tropologie » : un tel spiritualisme n'est pas de bo: aloi, et la perfection plus rafiinée dont il se targue risqw de faire manquer aux devoirs élémentaires du chrétien T

L'immoralité de certains actes rapportés par les éci vains sacrés ne sera pas plus une raison de les mettr en doute, que le merveilleux de certains autres faits Ce sera seulement une raison de plus, pour nous, d'e: chercher la signification spirituelle. Car « Dieu, dans s sagesse, a disposé toutes choses de telle sorte que le bo: vouloir de l'homme lui serve pour des fins bonnes, e son mauvais vouloir pour des fins nécessaires 8 », et d

1. *Num.,* h. 22, 2.
2. *Periarchôn,* I. 4, c. 19.
3. *limd.,* h. 10, 2. *I-evlt.,* h. 14, 1. *Num.,* h. 5,1 ; h. 9, 5 ; b. 25, G ; etc.
4. h. 3, 2 et 6 ; etc.
5. *Num.,* h. 20, 1.
6. *Gcn.,* h. 1, 8-1G ; h. 2, 3 ; etc. *Num.,* h. 11, 3.
7. *Malt.,* t. 15. 15-18.
8. *Num.,* h. 14. 2.

même qu'il tire ainsi le bien du mal, Dieu tire notre édification des récits les moins édifiants.

Ce n'est pas que tout absolument, dans la Bible, doive être pris à la lettre. Il y a, quoique en petit nombre, certains épisodes « purement spirituels ». Parfois, l'Écriture « entremêle à l'histoire des détails qui n'ont pas eu lieu, d'autres qui étaient impossibles, d'autres qui auraient pu arriver mais qui ne sont pas arrivés de fait ». Ainsi certaines pages « n'ont pas de sens corporel » [1]. L'interprétation spirituelle apparaît alors comme un expédient destiné à leur trouver un sens dont elles seraient autrement dépourvues. Fort de cet expédient commode, peut-être Origène se résigne-t-il quelquefois un peu vite, à l'exemple de Clément et de Philon, à déclarer en effet la « lettre » impossible, pour avoir commencé par la vouloir trop stricte : comment, dit-il par exemple, appliquer la loi du Lévitique « œil pour œil, dent pour dent » au meurtrier d'un nouveau-né, lequel n'a pas encore de dents ? C'est que, dans sa persuasion que tout est donné dans la Bible « principalement en vue du sens spirituel », que « son but principal est l'enseignement spirituel », il est toujours prêt à admettre, en l'admirant, que la Providence divine ait parsemé récits et préceptes de certains détails absurdes ou impossibles, comme de « pierres d'achoppement », « pour exciter les esprits les plus pénétrants et les plus attentifs à scruter les profondeurs de l'Écriture et à y chercher un sens vraiment digne de Dieu » ; tandis que, « si l'utilité de la Loi mosaïque apparaissait partout clairement, ou si le récit était toujours limpide et suivi, nous ne croirions pas qu'il y eût autre chose que le sens naturel [2] ! »

Singulière conception, dont une partie au moins se retrouvera chez saint Augustin [3], comme elle se trouvait déjà chez Clément. Il ne faudrait pas, cependant, nous en exagérer la portée. En fait, Origène n'abuse pas du

1. *Perlarchôn,* l. 1. c. 12 et 19.
2. *Op. dt.,* l. I, c. 15.
3. Chez Pascal aussi. Voir également Paul Claudel, *Introduction* au *livre de Ruth,* p. 61, note.

principe qu'il a posé. Quand il se permet de mettre en doute la littéralité de tel détail, c'est avec le sentiment que ceux môme qui *valde amici sunt litterae* seront forcés d'en convenir [1]. Au fond, il nie la lettre en des cas beaucoup moins nombreux qu'il ne paraît lui-même le dire, et presque toujours ce n'est qu'en des points minimes. Pour comprendre exactement sa pensée, il importe en effet de remarquer que sa terminologie est différente de la nôtre. Toutes les fois qu'il rencontre un anthropomorphisme, une métaphore, une parabole, une expression figurée, il dit qu'il faut prendre cela en un sens spirituel ; il en refuse le sens littéral, ou plutôt, selon scs termes les plus habituels, le sens «historique» et «corporel». Nous dirions aujourd'hui qu'il s'agit là de « sens littéraux figurés» et, pour la chose, nous serions d'accord avec lui [2]. « Notre conviction au sujet de l'Écriture, dit-il, est qu'elle a tout entière un sens spirituel, mais qu'elle n'a pas tout entière un sens corporel ; car souvent le sens corporel se révèle impossible»[3]. Une telle déclarationi nous étonne? Le « souvent » "qu'elle contient nous inquiète ? Écoutons-le s'expliquer lui-même : « Dans les Écritures divines, le sens suivi de l'histoire *(historialisi consequentia)* ne se tient pas toujours et manque parfois,

1. *Leoil.,* h. 16. 6.

2. Cf. Prat, *Origine,* p. 128-129 ; et p. xvi : · Ce sens corporel, désigné · encore par une douzaine de synonymes, n'est pas du tout notre sens littéral. » Freppel, *Cours d'éloquence sacrée,* t. X, p. 136 et 152 : · Origènc a confondu le sens métaphorique, q.5 est un sens littéral, bien quo figuré, avec le scnM mystique... Mais (U) n'a méconnu la valeur d'aucunc de ccs significations· quoiqu'il ne les distingue pas suffisamment l'une de l'autre... Ici l'erreuf C»t plutôt dans la forme du langage qu'au fond de la pensée. ·

3. *Perlarchûn,* 1. 4, 20. Gen., h. 7, 5 : « L'outre est la lettre de la lof, dont boit ce peuple charnel pour en tirer quelque Intelligence ; cette lettre lui fait souvent défaut et ne peut avoir d'explication, car en bien des points l'interprétation historique n'en peut mais. » Galilée écrira en 1615 à la grande-duchesse Christine : « Je ne crois pas que l'on puisse nier que le sens de l'Ecriture soit fréquemment obscur et bien différent du sens littéral. Il s'ensuit· que si l'on voulait toujours s'arrêter au sens littéral, on pourrait, en se trompant, faire apparaître dans les Ecritures non seulement des contradictions· et des propositions erronées, mais encore de graves hérésies et des blasphèmes. Il faudrait en effet, attribuer à Dieu des pieds, des mains, des yeux. I des affections corporelles et humaines, etc. »

comme, par exemple, lorsqu'il est dit : *des épines naîtront dans la maison de l'homme ivre* (Prov., 26, 9), ou, à propos du temple construit par Salomon : *ni marteau ni hache ne fut entendu dans la maison de Dieu* (1 Reg., 6, 7), ou encore dans le Lévîtiquc, lorsqu'il est ordonné de *faire inspecter la lèpre des murailles, des peaux et des fils de tissage par les prêtres pour la guérir* *. » Ou encore : « En lisant que Dieu se promenait le soir dans le jardin et qu'Adam se cacha sous l'arbre, il n'est personne, je pense, qui ne voie là des figures et ne cherche des sens cachés dans un récit d'apparence historique, mais qui ne s'est point passé à la lettre comme il est raconté. » Et peut-on en croire Isaïe, lorsqu'il dit que le lion, le lionceau et les dragons volants portent leurs richesses à dos d'âne et de chameau ? « Evidemment le prophète énumère ici dans l'Esprit Saint les tribus hostiles des pires démons », qui surchargent de leurs tromperies les âmes dévoyées... 1 Enfin, « si nous passons à l'Évangile pour y faire semblable recherche, y aurait-il chose plus insensée que le mol *ne saluez personne en chemin ?* Les simples s'imaginent que le Sauveur a réellement donné aux apôtres cet ordre : et la joue droite souffletée est bien la plus invraisemblableJustoirc : car à moins d'être estropié, c'est de la main droite qu'on frappe et c'est la joue gauche qu'on atteint ; autre impossibilité : l'œil droit qui scandalise ; puisque nous avons deux yeux, pourquoi tout faire retomber sur le droit ? etc. 3 ».

Qu'on parle de vocabulaire inadéquat et, si l'on veut, de subtilité paradoxale, on ne peut ne pas ajouter : mise au point très rassurante. Lorsqu'Origène distingue *ex*

1. ***Gen.,*** **h. 2, 6.** ***Selecta in Genesim*** **: · A propos de co fait, quo la partio de l'homme qui venait d'Otrc façonné sur laquelle Dieu souilla un soufilo de vie, est appelée · nez ▮ dans le texte d'Aquiléc cl de Symmaque, et · face » dans les Septante, il faut dire qu'on no doit pas s'attacher ù la lettre de l'Écriture commo à la vérité, mais chercher le trésor qui y est caché. »**

2. ***Periarchôn,*** **I. 4, 10. Orlgéne ajoute : · Et Caïn fuyant la face de Dieu invite manifestement le lecteur prudent ii chercher ce que signifie la face de Dieu et comment on |>eut la fuir. — Mais pourquoi multiplier les exemples? Il n'y n qu'il feuilleter les livres saints pour y trouver maint récit qui ne peut s'entendre à la lettre. »** ***Lrvit.,*** **h. 16, 6.**

3. ***Periarchôn,*** **1. 4, c. 18.**

professo, dans le *Pcriarchôn,* trois sortes de textes, dont la troisième ne doit pas être entendue selon l'histoire mais seulement selon l'esprit, on aurait donc tort de s'émouvoir. Car si l'on excepte de cette troisième catégorie les textes qui sont manifestement à prendre au sens figuré, il s'agit là plutôt d'une possibilité théorique, dont les applications pratiques, en fait, seront fort rares, et c'est surtout un souci de symétrie qui les fait mentionner de la sorte. L'un des moins « allégorieants » parmi les Pères, saint Jean Chrysostome n'a-t-il pas dit, en termes presque identiques : « 11 est dans l'Écnture certains passages que nous ne devons entendre qu'à la lettre, d'autres qu'il faut prendre dans un sens différent de la lettre, d'autres enfin que nous devons prendre à la fois dans le sens littéral et dans celui qui est figuré par les mots s1? On songe aussi à saint Ignace de Loyola, distinguant dans ses *Exercices* trois modes d'« élection », parmi lesquels il range, quoique les cas n'en soient guère à prévoir, le mode par révélation divine...

On cas cependant est à retenir : celui des textes concernant nos origines et nos fins dernières. On a vu plus haut combien c'était à tort qu'on faisait à Origène, faute de le comprendre, le grief d'avoir traité le récit de nos origines comme un allégoriste païen traitait ses mythes. La remarque vaut pour l'annonce de nos fins dernières. En la spiritualisant, en réagissant contre ceux qui, dans leur interprétation de l'Écriturc, se laissent tromper par les mots au point de tomber dans « des fables ineptes et de vaines fictions » 2, Origène a travaillé pour l'orthodoxie. Il a détruit l'erreur millénariste, alors encore puissante et soutenue par ces *solius litterae discipuli* qui le traitaient lui-même en suspect 3. Du même coup, il

1. *Pcriarchôn,* I. 4, c. 15-20. Chrysostome, *In ps.* 9, 4. — On no peut raisonnnblcincnt reprocher h Origène, d'une part d'avoir mal distingué sens typique et sens figuré, et d'autre part d'avoir nié le sens historique do nombreux textes. Ces deux reproches s'annulent l'un l'autre.

2. *Cant.,* pro!. : · ...nu point mémo do croire qu'apnès la résurrection on usera d'une nourriture corporelle, et que l'on boira, non point de cette véritable vigne destinée à une existence étemelle, mai; d'une vigne matérielle... ·

3. *Pcriarchôn,* I. 2, 2-3. *Mali.,* t. 17, 35. *Psalm.,* 4, 0 ; etc.

a permis à l'Église d'accueillir sans crainte dans son canon le livre de l'Apocalypse. Car l'argument le plus fort des millénaristes était précisément tiré de cette « Révélation », qu'ils interprétaient à la lettre, en sorte que la plupart de leurs adversaires ne voyaient de moyen de les combattre qu'en la rejetant comme apocryphe. Origène, lui, eut le mérite de réfuter l'erreur tout en sauvant l'authenticité du Livre saint. Ici encore se vérifie la remarque de Newman : le sort de l'interprétation mystique et celui de l'orthodoxie sont liés.

A qui parcourt les *Homélies,* les explications qui précèdent paraîtront d'abord insuffisantes. Est-ce qu'en maint endroit Origène ne semble pas faire fi du sens littéral des textes qu'il commente ? Ne déclare-t-il pas. que seule son interprétation spirituelle permet de les recevoir ? Beaucoup s'y sont en effet trompés. Dans des formules innocentes, ils ont cru voir des abîmes de négation. Ne citons ici qu'un exemple, celui de Mgr Freppel, qui étudie cependant Origène avec une intelligente sympathie. Certains passages, apparemment trop clairs dans leur intention négatrice, découragent la bonne volonté de l'interprète :

> Au lieu, dit-il, de chercher l'idée derrière le fait, Origène sacrifie quelquefois le fait à l'idée. En expliquant l'épisode de Rébecca, il ne craindra pas de s'exprimer ainsi : « Je l'ai dit bien souvent, dans tout cela il n'y a pas de narration historique, mais un tissu de mystères ». Cette remarque, il la généralise pour les faits relatés dans les premiers chapitres de l'Exodc : « Ne nous imaginons pas que les divins livres racontent les faits et gestes des Égyptiens ; ces livres ont été écrits pour nous servir d'instruction et d'avertissement... » Mais ce qui dépasse toute mesure, ce sont des {>hrases telles que celles-ci : « Si nous nous attachions à la ettre, de manière ù interpréter les prescriptions légales dans le sens où elles sont comprises par les Juifs, je rougirais d'avouer que Dieu eût donné de pareilles lois l. »

Mgr Freppel n'avait pas compris son auteur 2. Pour éviter à notre tour un contre-sens, il est nécessaire de déga-

1. ***Op. cit.,*** **t. X, p. 146 et 148.**

2. Mgr Freppel dépend Ici de dom Charles de la Rue, auteur d'une Préface eu tome second de son édition d'Origène : ***Synopsis ortgfnlanae melhodi ad***

ger plus explicitement qu'Origène lui-même ne le fait d'ordinaire le raisonnement, partout latent, qui lui sert à justifier nombre de ses exégèses.

Ce raisonnement, le voici en substance. S'il n'y avait pas sous la lettre une intention cachée de l'Esprit qui va au delà de ce qu'elle dit, cette lettre elle-même serait souvent incroyable, soit à cause de ce qu'elle offre quelquefois de choquant, soit à cause de ses apparentes contradictions, de ses illogismes, soit enfin à cause de sa banalité même. Nous n'aurions alors affaire qu'à une fable, à un racontar. Mais (et c'est le second point du raisonnement, que plusieurs n'ont pas remarqué) le sens spirituel, qui donne sa vraie valeur au texte, en justifie la lettre dans sa littéralité même. Il sauve cette lettre par surcroît. La conséquence est que les Juifs, ou ceuid qui se mettent à leur école, ne reconnaissant pas ce sens spirituel des faits ou des préceptes, s'enlèvent le droit d'y voir des faits ou des préceptes réels. Les littéralistes purs sont donc bien embarrassés pour sauver *leuÀ* lettre [1] !

Nous pouvons distinguer dans ce raisonnement deujÇÎ étapes, dont l'une ou l'autre suffit souvent en pratique et' qui, lorsqu'il s'agit de la Législation divine, se confondent.^ D'abord, on ne voit pas pourquoi l'Esprit, sans une intention secrète, aurait fait consigner tels faits dans l'Écrn turc ; puis, en eux-mêmes déjà, ces faits n'auraient par-] fois aucune raison d'être ; leur bizarrerie les rendrait! invraisemblables. Il y a en effet certains détails, inj croyables à les considérer seuls, qui ne s'expliquent!

Scripturarum interpretationem **(reproduite dans Mignc, P.G., 12). Procédant un peu comme devait le faire Nygrcn (cf. supra, I, note 45), De lu Rue s'c.ifl fait son Idée d'après quelques passages du *PeriarcMn* et du *Contra* CrisiuM dont il s'est exagéré la portée. D'où ses étonnantes erreurs d'interprétation] que des historiens de mérite feront leurs, sans y regarder do plus prie. Tel dom Bernard Maréchal, op. *cit.*, p. 321 : · Il traite de fable... l'histoire dJ Rébccca prise ù la lettre, ajoutant que cette narration, comme bien d'autrea ne contient quedes mystères, et non une histoire véritable. »Et dom Maréchal de conclure que c'est lù un « système aïïreux · (p. 324)...**

1. On peut comparer ce raisonnement d'Origène avec celui de certains] apologistes, ne voulant pas se charger do défendre l'idée d'une révélation] divine hors le cas de l'incarnation.

et donc ne peuvent être crus que s'ils étaient destinés par Dieu à porter un enseignement mystique.

Voici par exemple les guerres dont les livres de Josué et des Juges sont pleins. Le scandale n'est pas que ces guerres aient, eu lieu : les hommes sont naturellement belliqueux et cruels, et nous savons bien qu'il y a beaucoup de mal sur la terre. Mais le scandale serait que l'Esprit Saint eût voulu positivement nous en transmettre le récit, sans autre but. Ce scandale cesse pour faire place à l'édification, s'il y a une interprétation ultérieure, si une leçon mystique ou morale so dégage de ces faits, si « ces guerres charnelles portent la figure de guerres spirituelles », et dès lors il ne saurait plus être question d'en mettre en doute la réalité L Et que me sert de savoir que tel obscur roi de jadis fut pendu à un double bois ? L'Esprit Saint n'aurait certes pas pris soin de me faire savoir ce fait pour lui-même ; mais si j'apprends par là qu'il y a une double vertu dans la croix du Sauveur, et si ce « mystère » s'élargit encore en évoquant l'arbre de la science du bien et du mal, alors mon âme est édifiée et la consignation du fait dans le livre inspiré a trouvé sa raison suffisante a. Que m'importerait la position des mains de Moïse pendant le combat des Hébreux contre Amalech, si je n'étais induit à penser qu'en attestant ce détail l'Esprit « préfigurait des mystères futurs 3 » ? Ou encore, croira-t-on aisément que le Maître du ciel et de la terre ait voulu contracter alliance avec l'homme par le rite charnel de la circoncision, comme l'affirment les docteurs de la Synagogue, si l'on ne discerne pas dans ce rite la figure de la circoncision spirituelle, comme saint Paul nous enseigne à le faire 4 ? Le livre des Nombres nous parle longuement des recensements auxquels furent soumis les fils d'Israël et des lieux où ils campèrent dans le désert : « de quelle utilité cela m'est-il ? quel progrès en retirent ceux qui lisent

1. *Jos.,* h. 15, i.
2. *Jos.,* h. 8. 6.
3. 1 *Reg.,* h. 1, 9. C'est exactement ainsi que raisonnera saint Jean Chrysostome : *Jn Matt.,* hom. 3, n. 3-4, etc.
4. Gen., h. 3, 4 ; h. 10, 2 et 4. *Levit.,* h. 3. 3. Jos., h. 9. 4.

et méditent jour et nuit la loi de Dieu ? » Mais si no en trouvons « une intelligence digne des lois de l'Esprit tout étonnement cessera ,. Le Lévitiquc ordonne q les oblations cuites au four, à la casserole ou à la poi reviennent au prêtre qui les aura offertes : est-ce cho digne du Dieu tout-puissant, de donner du ciel de l< oracles, de légiférer ainsi sur le four, la casserole et' poêle ? « Non, ce n'est pas ainsi que les enfants de l'Égli ont appris le Christ, les apôtres ne leur ont pas donné d idées si basses du Seigneur de Majesté » ; mais si no consultons «l'interprétation spirituelle que l'Esprit doni à l'Église » de ce sacrifice, alors nous n'aurons plus peine à croire que le Seigneur ait pu dicter à Moïse tels détails, en raison de leur sens prophétique 13 Et « ce n'était en vue du mystère », quelle raison pourrait bien y avoir de donner ces précisions sur « le sicle saint qui doit acheter le bélier de l'absolution ? Selon la lett seule, une telle indication, d'autres encore, paraisse: ridicules : le législateur a donc voulu nous faire entend quelque chose de plus, il nous conduit de la sorte comD par la main vers une intelligence supérieure 8...

Ainsi pour une foule d'autres traits un peu partqî dans la Bible : les adversaires de l'allégorie «fournisse^ matière à dénigrer Moïse n et, à travers Moïse, Dieu lu même est atteint. Car si tu ne considères que l'insiga fiance de la chose en elle-même, elle te semblera indigi de Dieu ; mais « si tu regardes à la grandeur du mystènj qui s'y trouve contenu, alors tu seras édifié.

Dans les développements de ce genre, certaines exprd sions peuvent surprendre. Le contexte général les expliqu Constamment, à propos des faits bibliques, Origène ave tit ses auditeurs que « ce ne sont pas là des histoires que «le Saint Esprit ne s'est pas proposé d'écrire di histoires r, etc. *Non historia# narrantur* : on ne not raconte pas des faits pour le plaisir de nous les racontd Nous pourrions presque traduire : ce n'est pas « des fl

1. *Num.,* **h. 1.** 1 ; **h. 27, 6; h. 25, 3.**
2. *Lcvil.,* **h. 5, 5; cf. h. 3,3; h. 10,1.**
3. *Levit.,* **h. 3, 8; h. 4, 5; etc.** *Num.,* **h. 7. 2.**

toires », des inventions qu'on nous raconte (l'expression comporte donc tout le contraire d'une négation du sens historique) ; tel récit est bien réel, précisément parce que ce n'est pas « une histoire ordinaire»; mais, s'il ne comportait que son sens extérieur, il faudrait dire en effet que cela n'est pas arrivé *. Origène reprend sans doute ici, pour le repousser, un mot de polémique, employé par Apelles. Ce disciple de Marcion, qui avait transformé la critique moralisante de son maître en une critique rationalisante, prétendait en se raillant, dans ses *Syllogismes,* que le Saint Esprit dans la Bible avait «conté des histoires»... Tout en réfutant l'objection, Origène concède qu'un Juif aurait souvent du mal à s'en défaire.

Plus étonnant serait l'emploi du mot « fables » a, s'il n'était le plus souvent accompagné de l'épithète «judaïques », avec référence au texte de l'épître à Tite. Ces «fables judaïques», «vaincs, inutiles, ineptes», c'est l'interprétation purement littérale de la loi 3. S'en tenir à cette interprétation, c'est *inlelligere secundum historiam* : encore une expression que nous aurons garde de prendre à la lettre ! Lorsqu'Origène dit : « Ce n'est pas un homme qui a écrit ces choses, c'est l'Esprit Saint » 4, il n'entend pas nier, c'est trop clair, l'action de l'écrivain sacré ! Pareillement, lorsqu'il dit que l'arbre sous lequel Abraham offrit un repas au Seigneur était le cœur même du patriarche 5, il ne volatilise pas pour autant l'arbre de Mambrc ! Il use simplement d'un tour .de langage analogue *h* celui que reprendra saint Ambroise pour parler de Melchisédecb ; il imite Jésus, qui disait : « Jean-Baptiste, c'est Élic », et saint Paul, qui disait aussi : « Cette pierre, c'était le Christ. » Nous usons tous sans penser à mal, de tels raccourcis.

1. *Gen.,* h. 0, 2; h. 7, 1 ; h. 10, 2 : · Haec fabula» putas et historia narrare in scripturis Spiritum sanctum ? . et 4. *Exod.,* h. 5, 1 ; etc. CL Plaute : · satis historiarum » (assez de racontars).

2. Le mot ne connote pas toujours une négation ; ainsi *Gen.,* h. 5, 3 : • illa famosissima fabula. ›

3. *Gen.,* h. 3, C; h. 6. 3 ; h. 10, 1 ; h. 13, 3. *Exod.,* h. 5, 1 ; etc.

4. Num., h. 20. 3.

5. Gen., h. I, 3. Cf. *Selecta in Num.* (P. G. 12, 580 C).

De même, lorsqu'on lit, dans la première hoinéli sur l'Exode : « Ces choses n'ont pas été écrites pour l'his toire et il ne faut pas penser que le livre saint non raconte les actes des Égyptiens », on doit comprends que le but du livre de l'Exode est notre instruction spi rituelle, sans aucun préjudice de sa valeur historique [2] Lorsqu'Origène oppose aux prescriptions du Lévitiqui concernant « les agneaux, les boucs et les veaux », « Ici vrais sacrifices qui purifient le peuple aux jours de fête » son intention n'est pas de contester les faits rituels d la loi mosaïque, ni même leur légitimité, mais d'en déga ger le sens et de montrer par là « combien sont admirable et magnifiques les choses signifiées par de tels récits » [3] Et encore, si tel ou tel de ces récits nous est dit a ne pa tenir en sa lettre », cela peut signifier simplement qu tel menu détail qui s'y trouve n'est pas à prendre ei rigueur de termes ; que telle expression, au cours d'ui récit d'ailleurs historique, cache une signification spi rituelle [4] Enfin l'on se rappellera que le terme mêmi d'allégorie, dont Diodore de Tarse devait reproche l'usage aux alexandrins, est, comme nous l'avons di plus haut, d'origine paulinienne et qu'Origène l'emploi dans le sens de saint Paul, tandis que le terme de « thé rie » que Diodore préfère n'était ni scripturaire ni vraime) traditionnel : en cela, l'École d'Antioche devait semontr plus dépendante du platonisme et de la mystique grecque

1. Exod., h. 1, 5. Do même encore, lorsqu'il «Ut refuser d'entendre l passage · selon 1'histoire », H n'en nie pas pour autant l'historicité; Ici i Ift, il précise : « pas seulement selon l'histoire · *(Gen.*. h. G, 1 ; *Levtl.,* h. 5; *E:tch.,* h. 12,2; *Luc.,* h. 37 ; *Mail. sa·.,* 27. etc.). Lorsqu'il obser que «dans le texte des évangiles ce ne sont pas des fables et des récits q les évangélistes ont rédigés, mais «les mystères », la pensée de contest les faits évangéliques ne l'effleure même pas, et le contexte immédiat l même suppose la réalité du fait qui donne lieu à cette observation ; Cn *comrn.,* h. 1, 4 : · comme le parfum a répandu de tout côté son odei ainsi le nom du Christ fut répandu, dans la terre entière Jo Christ t nommé, son nom est un parfum répandu. ·

2. *Num.,* h. 24, 1.

3. *Gen.,* h. 7, 5 ; etc.

4. Seul un *a priori* malveillant explique ici l'attaque de Diodore. Origl entendait au fond le plus souvent par · allégorie » Λ peu près la même ch< que Diodore par « théorie ». La différence n'est que do point de vue : · al

« Qui met en doute, remarque Origène lui-même, la réalité historique des faits concernant Agar et Sara ? L'Apôtre nous dit cependant que ces choses sont dites en allégorie, et il les tourne en figures des deux Testaments I. »

Nous ne serons cependant tout à fait à l'aise dans notre lecture des Homélies et nous ne cesserons de trouver étranges certaines de leurs façons de dire, que si nous nous plaçons exactement au point de vue de leur auteur. Origène *tierd compte du temps.* Il envisage ΓAncien Testament en tant qu'ancien ; non précisément en ce qu'il fut, mais ce en qu'il est devenu depuis l'avènement du Christ et en raison de cet avènement. Encore une fois, il n'en nie pas la lettre (qu'il s'agisse de récits ou de lois), mais il le déclare désormais, en cette lettre, dépassé, mort, enseveli. Ce point de vue rejoint, notons-le, celui de saint Paul et de l'épître aux Hébreux 2. Les fondeurs de statues, avant de couler l'airain, l'argent ou l'or, « font une maquette en argile. Celle-ci est nécessaire, mais seulement pour un temps ; une fois l'œuvre achevée, elle ne sert plus de rien. Ainsi en est-il de tout ce qui est raconté dans la Loi et les Prophètes : c'étaient

goric » offre un sens objectif, pur référence au texte lui-même, tandis que • théorie »se référé plutôt au lecteur, offrant ainsi un sens subjectif. L' « allégorie · est perçue par la « théorie». (Au contraire, le même mot d'histoire, en français comme en grec, s'emploie aux deux sens, objectif et subjcc-llf). C'est parce qu'il y a vraiment dans ln Bible un sens allégorique, que Diodore était autorisé ù le découvrir par sa · théorie ». On sait que Grégoire de Nysse divisera sa Vie *de Moïse* en « histoire · et · théorie ».

• Théorie» pouvait se réclamer de quelques antécédents chrétiens. Cf. Pscudo-Chrysostomc (Hippolyte t), *lu Pascha s. I.* : Οἰωρεῖσθαι χρὴ nvtv-[χατιζώ . Peut-être Origène lui-même (s'il faut Ici se fier aux traductions do Rulln) avait-il employé le mot une fois ou l'autre en ce sens, quoique sans précision technique ; cf. Gen., h. 8, 10 : · omnia enim quae gesta sunt, ad visionem perveniunt. »

Cf. A. Vaccaei, La Otwpia *nella scuola esegeltca di Antiochia,* dans *Hlblica,* t. I, 1020; H. N. Bate, *Some technical Ternis* o/ greeA *exegesis,* dans *The J.* ci/ *Iheol. Studies,* t. 2-1. (Mais l'un et l'autre auteur, adoptant trop le point de vue polémique nntiochien, négligeant trop de consulter Origène lui-même et omettant de se référer à saint Paul pour l'ἀλληγορία alexandrine, mettent entre les deux notes une opposition excessive.)

1. *Num.,* h. 11,1. *Gen.,* h. 7,2;· Les chosesdont on nepeut douter qu'elles se soient passées dans la chair, l'Apétre les dit allégoriques », etc.

2. Cf. *llcbr.,* I. 1 ; 8, 13.

les figures des choses à venir. Mais l'Artiste est venu lui-' même, il a transformé cette Loi, qui était l'ombre des biens futurs, en l'image même de ces biens » *.

Comme c'est bien plutôt la question des observances; que celle de l'histoire qui se pose ici et qui faisait l'objet de contestations avec le judaïsme, disons que ce qui put être et fut jadis religion, serait maintenant, pour une part du moins, superstition 1. Dès l'origine, lorsqu'il ; dictait la Loi à Moïşe, Dieu l'a fait en vue de son sens spirituel. S'adaptant aux conditions humaines, à la faiblesse du peuple, Moïse a cependant prescrit le rite extérieur, comme signe et véhicule pratiquement indis* pensable de ce sens spirituel 3. «Sachant », par exemple, « quelle était la vraie circoncision », il n'en a pas moins imposé la circoncision charnelle ; « sachant que la vraie pâque à immoler était le Christ, il ordonna néanmoins d'immoler l'agneau pascal » 45 Seulement, les Juifs n'ont trop souvent observé que les rites, négligeant ou méconnaissant l'esprit qu'ils avaient mission de signifier, et qui devait déjà se découvrir à eux dans une certaine mesure. C'est en quoi, dès avant le Christ, ils furent coupables. Telle fut notamment l'hypocrisie des Pharisiens 6. En tout cas, depuis l'avènement du Sauveur, l'esprit a déserté le rite, il est passé aux Gentils. Aussi faut-il maintenant laisser tomber la lettre de la loi, dans tout ce quelle avait de figuratif, de même qu'il ne faut plus

1. ***Levit.,*** **h. 10, 1.**

2. Tel est parfois le sens de l'expression « Judaicae fabulae».

3. C'est la distinction entre ‹ opéra · et · opéra opertnn ·, ccs dernier étant les œuvres oti s'est découverte ft Moïse « interior aliqua et occulti iiitelligcntia ·. ***Levit.,*** **h. 6, 3. Num., h. 5, 2 ; h. 23, 5. Si donc, pour quclqut motif quo ce soit, il arrive ft Origène de contester lu matérialité d'un précepte raosalque.ce ne sera pas en vertu de sa croyance nu sens spirituel.En principe, il admet aussi nettement que possible que la Loi, Jusqu'à l'Evangile, devait être reçue et pratiquée à la lettre. La lettre de la loi précède l'esprit, comme Moïse précède le Christ et comme l'homme terrestre selon saint Paul précède l'homme céleste :** ***Levit.,*** **h. 16, 7, etc. C'est trompé par les écrivain^ d'Antioche que M. Pirot a écrit,** ***Théodore de MopsucMc,*** **p. 10 : « Origène allégorisc dans le Pentateuquc presque toutes les lois », entendant par là qu'il en nie la lettre.**

4. ***Num.,*** **h. 5, 1.**

5. ***Matt. scr..*** **27.**

et connaître le Christ selon la chair ». Les défenseurs de cette lettre sont les défenseurs d'un cadavre. La laissant à d'autres, l'Église de Dieu s'édifie par l'esprit 1. « Le voile est ôté », c'est-à-dire que la lettre est arrachée, et que son sens caché apparaît désormais à découvert a. Pourquoi donc nous attacherions-nous, par exemple, à d'anciens sacrifices ? « Notre Pâque est immolée, c'est le Christ » 3.

Au reste, périmé en droit, le rite mosaïque est également mort en fait, par la dispersion de la nation juive et la destruction du Temple. Les sacrifices ne peuvent plus être offerts selon la chair 4. Reconnaissons en cette ruine l'action de la Providence. Elle doit faire réfléchir les descendants d'Israël. Elle facilite l'accès des Gentils dans l'Église 5. Quant à nous, chrétiens, «ayant maintenant entre les mains cette loi donnée par le ministère de Moïse » et sachant qu'elle est spirituelle, nous ne pouvons que « nous détourner des figures désormais détruites pour chercher les biens qui sont là où est le Christ, à la droite de Dieu. » Nous que le Christ a fait passer de l'ombre à la vérité e, ne retournons pas en arrière : car en prenant l'ombre pour la vérité, nous traiterions la vérité de mensonge '.

IV

Les *Homélies sur la Genèse,* comme la plupart des autres homélies d'Origènc qui nous ont été conservées,

1. *Gen.,* h. 6. 3. *Levlt.,* h. 4, 2 ; h. 5, 7-8 ; h. 10, 1 ; h. 13. 6. *Num.,* h. il, 1-2 :· Les disciples de i'Iîvanglle · doivent faire trois parts dans la Loi;une seule des trois est périmée : « il y a certaines choses qui ne doivent *phut* du tout être observées à la lettre... » (telles la manducation de l'agneau pascal ou la circoncision). Encore un passage qui a été lu à contresens...

2. Num., h. 26, 3 ; h. 11, 1-2. *Levit.,* h. 4, 10 ; etc.

3. *Gen.,* h. 10, 3. *Levit.,* h. 5,8 : « vetera,quae sunt secundum litteram · ; h. 13, 6 : ‹ litterae habitus praeterit, et manent illa;..quae sensus continet spiritalis. ·

4. *Exod.,* h. 11, 0.

5. Num., h. 23, 1 ; etc.

6. *Matt.,* t. 11. 12 ; t. 1Ô, 3. *Levit.,* h. 2, 2 ; h. 7, 4 ; etc.

7. *Levit.,* h. 12, 1

furent prêchées à Césarée de Palestine, après son ban nissement d'Alexandrie, qui eut lieu l'an 232. Aucunt donnée certaine ne nous permet d'en préciser davantage la date, mais il y a toutes chances pour qu'elles soien notablement postérieures au début de l'exil. En effet si nous en croyons Eusèbe (dont il ne faut peut-être pas cependant, prendre le renseignement à la lettre), c'cs seulement à partir de la soixantaine qu'Origènc aurai consenti à laisser fixer sa parole par les sténographes l Comme il prêchait, au dire de saint Pamphile, presqw tous les jours 2, et qu'en conséquence il devait la plupar du temps improviser, on peut croire qu'aucune trace n'a dû rester des homélies qui ne furent point ainsi recueillies. Né vers 184, il mourut peu après 250, — probablement en 253, — épuisé par les supplices qu'il avait endurés pour la foi pendant]a persécution de Dèce. Nous aurions donc là une partie de l'œuvre de ses dernières années.

Ces homélies sont au nombre de seize. Tel est le chiffri que donnait Cassiodore 3. Le morceau qui figure comnn dix-septième homélie dans les manuscrits et les ancienne éditions, et qui est encore reproduit comme tel pa Aligne, est une dissertation de Rufin d'Aquilée sur le Bénédictions des Patriarches. La méprise des copiste, s'explique par le fait que cette dissertation est tout à fait dans la manière origénienne et que Rufin est précisément le traducteur de nos homélies, dont nous ne possédons plus, sauf pour de rares et courts fragments, le texte grec.

Le latin de Rufin est donc le truchement obligé entre le texte d'Origène et nous. C'est sur lui qu'a été faite

t. *Hitl. eccles.,* I. G, c. SG. Certaines homélies plus courtes, simples résumés, comme le sont plusieurs des homélies sur Isaïe, sont probablcmen antérieures ή la soixantaine. Les homélies sur saint Luc semblent égalemca relativement anciennes. Au reste, · le problème de la chronologie n'a io qu'une Importance secondaire, car on retrouve partout le même esprit, les mômes tendances, et on no peut saisir aucun développement dans la méthode du prédicateur », G. Hardy, *Origine,* dans *D. T. C.,* t. XI, col. 1498.

2. *Apologie pour Origine* (P. G. 17).

3. Cassioclore, *Institui.,* I. i, c. i, n. 9 (éd. Mynors, p. 15).

la présente traduction [1]. Or, quelle est sa fidélité ? Que vaut Rufin comme traducteur ? Au premier abord, deux constatations ne laissent pas d'être inquiétantes. Une comparaison est possible, quoique sur une base assez étroite, grâce à quelques fragments du texte original recueillis par Procopc de Gaza dans son commentaire sur l'Heptatcuquea. Ce texte de Procopc, dans I'ensemble, ne paraît pas suspect. Il est, nous dit le R. P. Maurice Villain, « toujours plus court — parfois de beaucoup — que celui de Rufin ; il est nerveux, précis, technique ; il abonde en remarques de critique textuelle sur les variantes des versets commentés d'après les Septante, Aquila, Symmaque, Théodotion, et l'on reconnaît en ceci la manière d'Origènc, qui restait professeur jusque dans ses prédications. Rufin, qui interprétait pour des Lutins, n'a pas cru devoir s'embarrasser de ces remarques. Il semble, par contre, qu'il ait pris l'initiative de nombreuses additions. Sa version produit des citations scripturaires étrangères au texte de Procope ; il arrive aussi qu'une même citation soit plus longue chez Rufin et qu'elle s'encadre d'un contexte d'histoire sainte destiné à piquer l'attention du lecteur, sans équivalent dans le grec... On signalera enfin que les inversions des phrases et des paragraphes sont très nombreuses [3]. » En second lieu, Rufin lui-même ne nous avertit-il pas avec candeur du genre de libertés qu'il a pris avec son auteur ? « J'ai voulu, dit-il, compléter les improvisations auxquelles Origène se livrait devant les fidèles,

1. Tous les manuscrits que nous possédons de la traduction des homélies, sur la Genèse, l'Exode et le Lévitiquc, proviennent d'un unique archétype, quo M. Bachrens, leur éditeur, date du v· siècle. Cet archétype aurait été écrit dans l'Italie du Sud et conservé h la bibliothèque d'Eugipplus à Castellum Lucul'anum. près de Naples, ou à celle de Cassiodore à Vivarium.

Bachrens, *Origencs Werke, sechster Band.erstel Tell* (Leipzig, 1020), dans *Die Gricchtschen Chrisllchcn Schriltstellcr der ersten drel Jahrhundcrtc,*

Les titres des homélies et les sous-titres sont du traducteur français.

2. Sur le commentaire do Procopc, cf. E. Lindl, *Die Oklateuchkatene des Prokop von Gaza und die Septuaginlafonchung* (Munich, 1902) ; R. Devrcesse, art. *Chaînes exégitlquee grecques,* dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible,* t. I, col. 1OS7-1OS9 et 1103-1105.

3. *Rufin (TAquilée* (à paraître).

dans un but d'édification plus que d'exégèse ; ainsi ai-je fait pour les homélies sur la Genèse et l'Exodc et surtout pour les sermons sur le Lévitique, transformant en une « exposition » ce qu'il disait *niodo oratorio.* Ce travail de complémentation, j'ai tenu à l'assumer, pour éviter que sa façon de soulever les questions et de les laisser inachevées (ce qui lui arrive souvent dans ces homélies) n'engendrât le dégoût chez le lecteur latin '. »

Nous voilà donc sur nos gardes. Cependant, il n'y a pas lieu de tirer de là des conclusions trop pessimistes. La différence de longueur entre Rufin et Procope peut aussi bien s'expliquer, en nombre de cas, par une suppression de Procope que par une addition de Rufin a. Par ailleurs, celui-ci n'est pas un faussaire qui se dissimule et dont on pourrait redouter le pire : c'est un honnête homme qui prend ses libertés sans penser à mal, et; qui le dit sans détours. L.ibertés, somme toute, légères. Dans le cas d'une œuvre comme le *Periarchôn,* il y a plus de raisons de craindre certaines infidélités, et ces infidélités peuvent être plus graves, — encore que, même alors, on se soit quelquefois alarmé plus que de raison 2. Mais le genre même des *Homélies* les défendait contre une altération sérieuse. «Si le texte de Rufin est orthodoxe », dit encore le R. P. Villain, c'est apparemment «que rien n'était à censurer dans la doctrine du prédicateur. » Au reste, pour apprécier une telle œuvre, il n'est sans doute pas indispensable d'en avoir une tra-| duction rigoureusement littérale. Et si une bonne condi-ij tion pour bien traduire est d'aimer son auteur, cette] condition se trouvait parfaitement réalisée : «le plus] grand docteur de l'Église, dit Rufin, le plus sage et le j

1. Rufin. ***Peroratio in interpretationem Epistolae ad Ilomanos*** **(P. G. 14, ; 1291-94).**

2. Procope était un caténisto ; c'est dire qu'il ne se gênait pas pourchan-1 ger ou arranger les textes des auteurs qu'il citait. Il résume, il adapte. On] ne doit Jamais perdre de vue ce fait, pour apprécier les fragments grecs des : homélies d'Origènc qu'il nous a transmis.

3. C'est ainsi que certaines pbrasçs orthodoxes du ***PcriareWn,*** **écartées j comme dues à Rufin, ont dû ensuite être rétablies. Cf. Cadiou,** ***La*** **jranrsse J** ***dOrigène,*** **p. 238, note.**

plus savant après les Apôtres. » Il s'abrite ici derrière Jérôme, mais sa sincérité est manifeste. Sans doute, il craint que son « style défaillant » ne desserve Origènc, et se dit incapable de bien rendre « le mouvement de la phrase origénienne » *. Cela même est une flatterie à l'adresse de Jérôme, qu'il fallait prendre soin de ménager en toute manière, et, au moins pour ce qui concerne nos homélies, la modestie est excessive. On n'imite pas facilement le génie, et la marque du génie est ici partout. Les homélies traduites par Rufin sont animées d'un bout à l'autre d'un double mouvement, oratoire et spirituel, qui a toutes chances d'être celui même dOrigène. La phrase en est presque toujours d'une merveilleuse fluidité. On y sent en maint endroit le style parlé, avec ses longueurs, ses redites, ses reprises, avec cette lenteur un peu tâtonnante de l'improvisation, et de temps en temps ce procédé par interrogations et réponses qui conjugue l'avantage du piquant et de la clarté. Il semble vraiment qu'à travers Rufin on entende encore, familière et émue, la voix du grand homéliste.

L'homélie est un genre aussi ancien que l'Église. Origène ne l'a ni créé, ni même sensiblement modifié [1]. Comme bien d'autres l'avaient fait avant lui, il a, sur l'invitation de l'évêque, distribué au peuple chrétien le pain de la parole. Beaucoup plus que son exégèse sur sa prédication, c'est ici sa prédication qui a réagi sur son exégèse. Dans quelle mesure pouvait-il choisir le texte sur lequel il devait parler ? Comment se répartissait la lecture de la Bible au cours de l'année liturgique ? Ces questions sont obscures. Les usages ont dû varier. Ce qui est certain, c'est au moins qu'une certaine suite

1. *Prologue* à la traduction du *Periarchôn* (P. G. 11, 111-114). Cf. G. Bardy, *Recherches sur l'histoire du texte et des versions latines du De principiis dOrigène* (Lllle-l'aris, 1923).

2. La plus ancienne homélie chrétienne qui nous ait été conservée est peut-être l'écrit connu sous le nom de *Deuxième épltre* de Clément aux Corinthiens. Cet écrit, qui n'est pas une lettre, mais une homélie, peut remonter aux environs de l'an 150. Un peu plus tardive est une homélie de saint Méliton de Sardes, dont un papyrus vient de nous rendre lo texte. Cf. Campbell Bonner, *The Homily on the Passion by Metito,* dans les *Mélanges Franz Cuinont* (1936), t. 1, p. 107-119.

s'imposait. Or, il n'y avait pas alors d'un côté la leçor d'Écriturc sainte, s'adressant à un auditoire choisi, cultivé, curieux de science biblique, et de l'autre, le sermon, destiné aux besoins pratiques de la vie chrétienne. C'était de la page du livre sacré qu'on venait de lire 1 qu'il fallait tirer, *hic el nunc,* l'enseignement du peuple 2. Le prédicateur devait tout d'abord, éventuellement, écarte! le scandale que risquait de produire tel ou tel passage : jamais, dit Origène, les apôtres n'auraient transmis, la Bible « pour être lue dans les églises », s'il n'y avait un moyen de la comprendre sans scandale 3. Ce moyen, c'était au prédicateur à le trouver. Tâche doublement nécessaire, à cause de l'hérésie qui rôdait, toujours prête à profiter de l'occasion pour ravir les brebis de la grande Église en faisant blasphémer le Dieu de ΓAncien Testament. Puis il fallait faire œuvre positive, « édifier n l'assemblée, « l'église de Dieu », comme dit Origène, usant de la vieille appellation reçue des Juifs 4. Le prédicateur devait donc tirer de son texte les éléments d'une exposition doctrinale, et de là passer à la pratique, stimuler son auditeur au combat spirituel, donner le branle à son âme, promouvoir son élan vers Dieu. Lorsque l'ordre du jour comportait la lecture de quelque récit scabreux du temps des Patriarches, ou de quelque

1. Lorsqu'il y avait plusieurs lectures, l'évêque pouvait désigner cell que le prêtre devait commenter dans l'homélie. Origène, *Beg.,* h. 2, 1 **• ...Arbitratu suo partem, quam vult, proponat episcopus, ut in id studiur nostrum conferamus ».**

2. En certains cas cependant, pour satisfaire un désir des auditeurs, 1 **prédicateur pouvait expliquer quelque autre passage. Origène, Nom, h. 15,** 1 **: « Licet nos ordo lectionum quae recitantur, de illis dicere magi exigat quae lector explicuit, tamen, quoniam nonnulli fratrum dcposcun ea potius quae de prophetia Balaam scripta sunt, ad sermonem disputatio nis adduci, non ita ordini lectionum satisfacere aequum credidi, ut desiderii auditorum. · Parfois aussi, i'homélistc pouvait traiter rapidement un autr sujet avant d'interpréter la lecture qui venait d'être faite. CL *Gcn.*. h. 3,** 1

3. /fox., h. 15. 1.

•1. *lien.,* h. 10, 5 : ı Co n'est pas le temps maintenant de commenter, mai d'édifier l'église de Dieu » ; h. 3, 6 : « ad ecclesiam Domini aedificandam ‹ *Exod,,* h. 2, 4 : ‹ Breviter tamen aliqua nobis pro ecclesiae aedificationi pulsanda sunt · ; h. 4, 5 : « ne ergo ex desperatione silentio nos tradamus, quod utique non aedificat ecclesiam Dei... · *Levit.,* h. 7, 1 **; h. 14.** 1 **; etc.**

loi rituelle du Lévitique, le problème eût pu être embarrassant, et c'est en songeant à cette situation concrète qu'on peut comprendre le mot de Claudel sur «les maigres mamelles du sens littéral». Saint .Augustin dira un jour à son auditoire : « Si hoc tantum volumus intelligere, quod sonat in littera, aut parvam aut prope nullam aedificationem de divinis lectionibus capiemus 1 ». Telle était exactement la pensée d'Origène, parce que telle était d'abord sa situation. Écoutons-le s'expliquer, un jour qu'on vient de lire une page du livre des Nombres, qui ne paraît pas immédiatement inspirante :

... Nécessairement, ceux qui entendent réciter dans l'église les rites sacrificiels, l'observance des sabbats, ou d'autres choses semblables, sont choqués, et disent : « Qu'y a-t-il besoin de lire cela à l'église ? à quoi nous servent les préceptes judaïques et les observances d'un peuple méprisé ? Ces choses concernent les Juifs, que les Juifs s'en occupent! »

Afin donc de prévenir ce scandale des auditeurs, il faut s'appliquer à la science de la loi, il faut entendre et expliquer tout ce qui est lu selon ce principe, que la loi est spirituelle. Prenons garde que par la faute des doctes, par leur lâcheté et leur négligence, les faibles et les ignorants ne soient induits à mépriser Moïse. Mais tournons-nous vers le Seigneur, afin qu'il arrache devant nous le voile de la lettre... 2.

Telle est l'idée maîtresse, toute pratique comme on le voit, en même temps que toute traditionnelle, d'où sont nées ces homélies d'Origène, « ses plus belles œuvres peut-être, celles en tout cas où il met le plus de lui-même et où il se découvre le plus complètement 3. » Il est au soir d'une vie déjà longue. Il a couru les aventures de la pensée avec une hardiesse parfois téméraire mais qui n'a jamais ressemblé aux écarts de l'hérésiarque. Il a souffert, persécution, dans l'Église même, subi les calomnies et l'exil, goûté la trahison de plusieurs amis et disciples. Son expérience est maintenant profonde. Son âme

1. *Serina* 201 de *tempore.*

2. *Xum.,* h. 7, 2. *Lartt.,* h. 5, 1 : · linee omnia ni»! alto sensu accipitunus quam liiterae sensus ostendit, sicul saepejam diximus, cum in ecclesia recitantur, obstaculum magis ct subversionem Christianae religioni quam horlaUoncm aedificationemque praestabunt. ·

3. G. Bardy, *Origine {les moralities chrétiens),* p. 15.

est restée sereine. Passons sur tout ce qui nous déconcert· dans ces procédés d'exégèse si différents des nôtres ; n nous laissons pas agacer par cette subtilité volontie: bavarde qui est si contraire à nos goûts. Abstenons-noi de juger dans l'abstrait une méthode d'interprétation qi fait parfois obstacle à la véritable intelligence des texte Nous ne pourrons alors manquer d'être saisis par cetl extraordinaire aptitude à tout spiritualiser. Nous seror entraînés par ce « rythme pressant et doux » l qui n procède d'aucune recherche d'art mais qui vient dire< tement de l'âme. Telle homélie résonnera longtemf en nous, et pourra nous être comme un haut refugi Origène alors nous sera devenu un ami. Par lui nous ser devenu sensible une fois de plus le miracle de la trad tion chrétienne, qui n'est pas seulement transmissi' d'une lettre, mais communion dans un esprit,— da l'Esprit.

1. R. Cadiou, *La jeunes* d'Origine,* p. 29.

I

LA CRÉATION

Le premier jour.

1. — « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre ». Quel est le commencement de tout, sinon notre Seigneur et « Sauveur universel », le Christ Jésus, « premier né de toute créature » ? Or c'est dans ce commencement, c'est-à-dire dans son Verbe que « Dieu fit le ciel et la terre », selon ce que dit l'Évangéliste Jean au début de son Évangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout par lui a été fait et sans lui rien n'a été fait. » L'Écriture ne parle pas d'un commencement temporel ; mais elle dit que c'est « dans ce commencement » qu'est le Sauveur, qu'ont été faits le ciel et la terre et « tout ce qui a été fait » 1.

Gen., 1.1 ; Tim., I, 15 ; Jn. I,3

1. Cette interprétation de « in principio » ne diffère pas de celle qu'Origène a donnée au début du commentaire de saint Jean. Mais celui-ci contient un développement étendu sur le rôle du Verbe comme principe de création. Devenu « sagesse animée », d'« image de Dieu » qu'il était, le Verbe a le pouvoir de transmettre aux êtres et à la matière, dont les idées et les images sont en lui, existence et forme concrète (Jn *Jo.*, t. 1, 22). — Que la traduction, qui a voulu retenir le mot traditionnel de «commencement », ne laisse aucun doute : Origène veut écarter ici toute interprétation temporelle. Une telle interprétation se fût heurtée à ses théories préexistentielles. Ne fallait-il pas en effet réserver pour les êtres préexistants un ciel et une terre extra-temporels ? Tels sont ce ciel et cette terre créés in *principio,* différents du firmament et de la terre visibles, comme on va le voir ; créatures du premier jour, qu'Origène place en dehors du temps. Déjà Philon (De opif. *mundi,* 26) avait écarté le sens temporel de *in principio,* et Clément d'Alexandrie avait reconnu (*Strom.* 6, 7, 58) qu'il fallait l'entendre du « Fils premier-né ».

Gen., i, 2, Les t£n£brcs ° Mais la terre était invisible et informe ; les ténèbres couvraient l'abîme et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux ». La terre était invisible et informe avant que Dieu eût dit : «Que la lumière soit», et avant qu'il eût séparé la lumière des ténèbres, selon que l'indique l'ordre du récit. Dans la suite, Dieu ordonne que le firmament soit, et il l'appelle « ciel ». Quand nous en viendrons là, nous dirons la différence qu'il y a entre ciel et firmament et pourquoi le firmament a été appelé Ciel; mais maintenant il est dit : « Les Ténèbres couvraient l'abîme. » Quel est cet abîme ? C'est celui dans lequel se trouveront[1] « le diable et 8es an£es ". I' est clairement désigné dans ('Évangile quand il est dit du Sauveur que les démons qu'il chassait «lui demandaient de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme ».

Apoc.,xn, (XX ' ,3)

Lc., vin, 31

Aussi Dieu dissipe les ténèbres, selon qu'il est écrit : « Et Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Et Dieu appela la lumière Jour, et il appela les ténèbres Nuit. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut un jour. »

L'explication littérale, c'est que Dieu appelle la lumière Jour et les ténèbres Nuit.

Le Temps l ' Mais, selon le sens spirituel, voyons pourquoi Dieu, après avoir, dans ce «commencement» dont nous avons parlé plus haut, « fait le ciel et la terre », après avoir dit : « Que la lumière soit », après avoir séparé la lumière et les ténèbres, appelé la lumière Jour et les ténèbres Nuit et dit qu'il y eût un soir et qu'il y eût un matin, voyons pourquoi Dieu a dit : «Ce fut un jour» et non pas : « Ce fut le premier jour. »

1. il faut maintenir ici le futur. Il n'y a pus lieu de lire ▮ erat · plutôt que « erit ·. Outre que le futur s'accorde mieux avec l'idée d'un abîme précxls-] tentlel — et nous ne savons pas si Origène n'envisage pas ici cette précxls* tcncc, — il renvoie au rétablissement général des choses aux derniers temps, ou apocatastase, dont la pensée n'a cessé de travailler Origéne. Plus bas (bom. 1, 2 et 10), nous trouvons le présent : serait-ce que l'nblmc préexistentiel est alors devenu une réalité temporelle ?

C'est parce que le temps n'existait pas avant le monde, mais qu'il a commencé à partir des jours suivants. C'est le deuxième, le troisième, le quatrième et les autres jours qui commencent à désigner le temps[1].

Le *deuxième jour.*

Ciel et firmament.

2. — « Et Dieu dit : Qu'il y ait un firmament entre les eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et il en fut ainsi. Et Dieu fil le firmament. » Gen., 1,6-7

Comme auparavant le ciel, Dieu fait maintenant le firmament. Il fit d'abord le ciel, dont il est dit : « Le ciel est mon trône », et ensuite, le firmament, c'est-à-dire le ciel corporel. Un corps présente évidemment de la fermeté et de la résistance[2] ; c'est ce qui explique que le firmament « sépara l'eau qui est au-dessus du ciel de celle qui est au dessous .» is., lxvi, 1 Gen., i, 7

Comme tout ce que Dieu allait faire était constitué d'esprit et de corps, il est dit que le ciel, c'est-à-dire la substance spirituelle, où Dieu repose en quelque façon comme « sur un trône », fut fait « dans le commencement » et « avant toutes choses ». Quant au firmament, c'est un ciel corporel. Le premier ciel, que nous avons qualifié de spirituel, c'est notre esprit (mens nostra) qui est essentiellement spirituel (spiritus est) ; autrement dit c'est notre homme spirituel qui voit et contemple Dieu ; et le ciel corporel ou firmament, c'est notre homme extérieur, celui qui voit avec les yeux du corps[3]. Col., I,17

1. Cf. Plillon, De *opif. mundi,* 36 : · Le temp* n'existait pas avant le monde, mais Il est survenu ou en mime temps que lui ou après lui. ·

2. Philon, foc. *cil.* : · Le Créateur fit d'abord la première et la meilleure dee parlies (du monde), le ciel, qu'il appela justement firmament ù cause de son caractère, corporel ; car un corps présente naturellement de la fermeté, étant donné qu'il a trois dimensions. ·

3. On saisit Ici des traces des théories orlgénicnnes sur l'Anfe. Duns une première existence (in principio, ante omnia) où elle n'était qu'osprit, l'âmo avait en quelque sorte la perfection de la spiritualité et contemplati Dieu ïi loisir. Mats il fal'ait que la cr.'ation fût · composée d'esprit et de corps ·. L'âme, tout en gardant sa nature d'origine, déchut donc en entrant dans le

Et de même que le ciel a été appelé firmament parce qu'il sépare les eaux qui sont au-dessus de lui de celles qui sont au-dessous, ainsi l'homme, établi dans un corpsj s'il peut réaliser une séparation entre «les eaux supia rieurcs qui sont au-dessus du firmament et celles qui] sont au-dessous », sera lui aussi appelé Ciel ou « homme
I cor., XV, céleste », selon la parole de l'Apôtre Paul : « Notre demeura est dans le ciel. »

Phil.. HI. 2û

Voilà ce que contiennent ces paroles de l'Écriture a « Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui sont sous le firmament de .celles qui sont au-dessus. Et Dieu appela le firmament Ciel. Et Dieu vit que cela était, bon ; et il y eut un soir, et il y eut un matin, ce fut le second jour. »

Les eaux d'en haut. x Que chacun de vous prenne donc, à cœur la tache de separer « l eau qui est en haut de celle qui est en bas », afin de com|
Jn., vu, 38 prendre et de s'assimiler cette eau spirituelle « qui cstl
Jn., IV, I1 au-dessus du firmament » pour tirer de « son sein des fleuves d'eau vive »« jaillissant jusqu'à la vie éternelle η loin, bien loin de l'eau d'en bas *, c'est-à-dire de l'eau de: l'abîme où l'Écriture place les ténèbres et où habitent
Apoc.,XII, 7 ; XX, 3 «Je prince de ce inonde» et le «dragon» ennemi « avec ses anges », comme il a été dit plus haut.

En participant à l'eau supérieure qui est au-dessus des cieux, le fidèle devient céleste : il s'applique aux choses

monde. Le travail actuel de l'homme est comme une reconquête de l'étaU primitif par une incessante transformation du sensible au profit du spirituel ou par une séparation du sensible. D'oü l'importance de l'opposition homme terrestre-homme spirituel dans In spiritualité d'Origène, ainsi que la néces-, sité très vivement sentie d'une attitude spirituelle en "toute circonstance;]

1. C'est à propos de ce passage, semble-t-il, que saint Jérôme écrit *(Epttt.* 51, 5) : « Qui ne repousserait sur-Je-chnmp... les propos d'Origène, quoad II] dit que les eaux qui sont au-dessus du firmament ne sont pas des eaux, mali' des forces angéliques, et qu'à l'inverse les eaux qui sont sur la terre, c'est-ù-| dire sous le firmament, sont les puissances contraires, les démons ? Com-ment se fait-il donc que nous lisions qu'au déluge les cataractes du ciel s'ou-j vrirent et que les eaux inondèrent la terre ? Les paroles d'Orlgcnc sont trom-peuses et haïssables; clics sont injurieuses ù Dieu et à ses mints. » Sfllntl Basile *(In Hccarm.,* 3, 9) repousse de même cette distinction entre les eaux du ciel et celle* de la terre.

supérieures et élevées, n'a aucune de ses pensées en la terre, mais toutes dans le ciel et « cherche les choses d'en haut où le Christ se tient à la droite du Père ». Et c'est coi.,.ui, i ainsi qu'il se rend digne de cet éloge de Dieu qui se trouve dans notre texte : « Et Dieu vit que cela était bon ».

Le troisième jour.

Devenlr.une terre

Ce qui est ensuite raconté au troi- 8j^me jour a]a même signification.

L'Écriture dit : « Et Dieu dit : Gen., I, 8
que l'eau qui est sous le ciel se réunisse en une seule masse et que l'élément sec apparaisse. Et il en fut ainsi. »

Nous donc, cherchons à réunir «l'eau qui est sous le ciel » et à la chasser loin de nous, pour qu'apparaisse alors l'élément sec, c'est-à-dire nos œuvres humaines, « afin que les hommes, voyant nos bonnes œuvres, glorifient Mt., v, 16
notre Père qui est dans les cieux ». Si nous ne nous séparons pas de ces eaux qui sont sous le ciel, c'est-à-dire des péchés et des vices de notre corps, l'élément sec ne pourra pas apparaître en nous ni recevoir l'assurance de progresser vers la lumière. « Car celui qui fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, pour que ses œuvres ne témoignent pas contre lui. Mais celui qui marche dans la vérité vient à la lumière x, pour que ses Jn., 3, 20, 21
œuvres soient manifestées et qu'il apparaisse qu'elles ont été faites en Dieu. » Cette assurance ne nous sera donnée que si, comme les eaux, nous séparons et rejetons loin de nous les vices du corps qui sont les principes de nos péchés. Cela fait, l'élément sec en nous ne restera plus sec, comme nous allons le voir.

L'Écriture dit en effet : « et l'eau qui est sous le ciel G«*·. J. θ
se réunit dans son lieu et l'élément sec apparut. Et Dieu appela l'élément sec : Terre, et l'amas des eaux : Mer ». Or, de môme que l'élément sec, une fois séparé de l'eau, comme nous avons dit tout à l'heure, ne demeure plus l'élément sec, mais prend dès lors le nom de Terre, ainsi

1. (Lacune dans le texte ; conjecture.)

nos corps : qu'une semblable séparation s'opère en eui ils ne resteront plus «secs», mais prendront le nom d Terre, parce qu'ils pourront désormais porter du frui pour Dieu x.

Après avoir « fait au début le ciel et la terre », Dieu f ensuite le firmament et l'élément sec ; il appela le firmi ment Ciel, lui donnant le nom du ciel qu'il avait cri auparavant, et il appela l'élément sec : Terre, car il li donna le pouvoir de donner des fruits. Si donc il en es qui restent encore délibérément secs, s'ils ne produise! aucun fruit, s'ils portent « des épines et des ronces «bonnes ù alimenter le feu », ils sont eux aussi, à voir c qu'ils produisent, « bons à alimenter le feu ». Mais qu'u zèle attentif les ait séparés des eaux de l'abîme, qui son les sens du démon, et qu'ils se montrent une terre fertili ils doivent dès lors espérer que Dieu les introduira dan « une terre où coulent le lait et le miel ».

Gen., UI, 18
Hebr., VI, 8
Is„ jx, 17, 18
Ex., XXXIII, s

Porter du fruit. , 3. — Voyons ensuite quels son les fruits que Dieu ordonne di produire à cette terre qu'il a ainsi nommée. « Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : que la terre fasse pousse des herbes de gazon portant semence selon leur cspèc et ressemblance, des arbres à fruit produisant du frui ayant en soi sa semence selon son espèce sur la terre Et il en fut ainsi. »

Gen., i, 10-11

Selon le sens littéral, on nous montre ici les fruits qw produit la Terre alors qu'elle n'est plus l'élément sec.

Mais, comme tout à l'heure, revenons encore à nous Nous voici désormais nous-mêmes « terre » et non plu; «élément sec». Apportons donc h Dieu des fruits abon dants et variés, pour être, nous aussi, bénis par le Père qui dit : « Voici l'odeur de mon fils comme l'odeur d'un champ fécond que le Seigneur a béni », et pour que s'ac- complisse en nous la parole de l'Apôtre : « Une terre recevant la pluie qui tombe souvent sur elle et produi- sant une herbe utile à ceux qui la cultivent a pari à la

Gcn., XXVH.27
Hebr., vi.

iW Avant la pluie qui tombe souvent sur elle et produi»

1. L'homélie 26 sur les Nombres, n. 5, os: un long commentaire de ce passage.

bénédiction de Dieu. Mais celle qui produit des épines et des ronces est jugée de mauvaise qualité, près d'être maudite et l'on finit par y mettre le feu [1] ».

4. — « El la terre produisit des herbes de gazon portant semence selon leur espèce et ressemblance, et des arbres à fruit prduisant du fruit ayant en soi sa semence selon son espèce sur la terre. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir, et il y cul un matin, ce fut le troisième jour. » Gen., i, 12-13

Dieu ordonne que la terre produise non seulement des herbes de gazon, mais aussi la semence, pour pouvoir ne pas cesser de porter du fruit ; non seulement des arbres à fruit, mais des arbres produisant des fruits qui aient en eux leur semence selon leur espèce, pour pouvoir, grâce à cette semence, ne pas cesser de porter du fruit.

Nous donc, semblablement, nous devons à la fois porter du fruit et avoir en nous-mêmes nos semences, c'est-à-dire garder dans notre cœur les semences de toutes les bonnes œuvres et de toutes les vertus ; ainsi enfoncées dans nos esprits, elles nous feront accomplir avec justice tous les actes qui se présenteront. Car les fruits de ces semences, ce sont nos actes qui proviennent « du bon trésor de notre cœur ». Le., vi, 45

Si nous écoutons la parole et si, après l'avoir entendue, notre terre produit aussitôt de l'herbe, et si cette herbe, avant d'être mûre et de porter du fruit, vient à se dessécher, notre terre sera appelée « caillouteuse ». Mais si la parole s'implante dans notre cœur avec des racines si profondes qu'elle produise le fruit des bonnes œuvres et porte la semence des biens à venir, alors vraiment chacune de nos terres porte son fruit, l'une cent, l'autre soixante, l'autre trente pour un, selon ce qu'elle peut. Mt., xm, 23

Et remarquons bien que notre fruit ne doit comporter nulle zizanie ou ivraie, qu'il ne doit pas se trouver sur les bords du chemin, mais qu'il doit être semé dans le chemin lui-même, dans ce Chemin qui dit «Je suis la Voie», pour que les «oiseaux du ciel» ne grapillent pas Le., viu,5 Jn., xiv.o

1. Origène commente cette parole de l'Apôtre dans la 16· homélie sur le Lévitique, n. 2.

uos fruits ni notre vigne. Et même, s'il est donné à t
Is., v, 6 d'entre nous d'être une « vigne »x, que celui-là se gar< de porter des épines au lieu de grappes : sinon cette vigi ne sera «ni taillée, ni cultivée »ct les nuées n'auront pi l'ordre de « laisser tomber la pluie sur elle » ; elle deviei dra un désert où croîtront les épines.

Le quatrième jour.

^îe^hrist et* : l'Église.

5. — Après cela, c'est le momen pour ^rmamcnt» d'être muni d luminaires. Dieu dit en effet
Gcn.» 1,11 «Qu'il y ail des luminaires au fir marnent du ciel pour qu'ils luisent sur la terre et séparen le jour et la nuit. »

De même qu'au firmament que l'on avait auparavant nommé ciel, Dieu ordonne qu'il y ait des luminaires pour « séparer le jour et la nuit », ainsi en sera-t-il de nous pourvu que nous tâchions de porter le nom et la réalité du « ciel » : en nous, les luminaires qui nous illumineront
Jn.. vin. seront le Christ et son Église. Car le Christ est « la lumièn
12 du monde » et il éclaire l'Église de sa lumière. Et commi la lune reçoit, dit-on, sa lumière du soleil afin d'éclaire; elle aussi la nuit, ainsi l'Église, recevant sa lumière du Christ, éclaire tous ceux qui se trouvent dans la nuit de l'ignorance.

Mais s'il en est de tellement avancés qu'ils soient déjà
Rom., « fils de Dieu », s'ils « marchent honnêtement comme en
XIII, 13

1. Rien do moins précis d'ordinaire que la manière dont Origène désigne les différents degrés spirituels. Ces degrés, qui ne sont pas issus de chissifl-catlons rationnelles aux limites bien définies, correspondent à une plus ou moins grande ouverture de l'ûmc aux mytèros chrétiens. Ils sont suggérés à Origène par les images bibliques. Ici, l'état do *vigne* semble être supérieur Λ celui de *terre,* mais aucune indication no précise la nature «le cette supériorité. Ailleurs, Origine distinguera les degrés scion Indiflérence qu'il trouve, entre Noé et les animaux de l'arche (hom. 2), entre Abraham et Lot (hom. 4), entre Isaac et Ismaël (hom. 7), entre Rebecca et scs chameaux (hom. 10), entre la terre et l'élément sec (hom.l), entre la terre et le ciel (hom. 1)., etc. 11 serait vain, croyons-nous, do chercher là autre chose qu'une simple distinction d'expérienco entre chrétiens plus ou moins parfaits.

plein jour », « en fils du jour et. de la lumière », ceux-là c'est le Christ lui-même qui les illumine, comme le soleil le jour.

6. — « Qu'ils soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années ; qu'ils servent de luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre. Et cela fut ainsi. »

Comme ces luminaires que nous voyons au ciel servent de signes « pour marquer les époques, les jours et les années », éclairant du haut du firmament ceux qui sont sur la terre, ainsi le Christ, illuminant son Église, fait de ses commandements des signes par lesquels nous apprenions à éviter «la colère à venir» ; de la sorte, loin que I These., v
«ce jour nous surprenne comme un voleur», nous pour- 5
rons parvenir à « l'année miséricordieuse du Seigneur ». θ®"·· ll \5
G est donc le Christ qui est « la lumière vraie qui illumine 10
tout homme venant en ce monde », et l'Église, recevant Mt.» ni. 7
sa lumière, devient elle-même «lumière du monde»,l'®·»111·7
illuminant «ceux qui sont dans les ténèbres», selon cette l *hcss-v·
parole du Christ à ses disciples : «Vous êtes la lumière n.» 1 x i, 2
du monde». D'où il ressort que le Christ est la lumière Jn., 1,9
des Apôtres, etlcs Apôtres à leur tour la lumière du monde. Roïn ". 10
Car les Apôtres «n'ont ni tache, ni ride, ni rien de sem-
Liable » ; ils sont l'Église véritable, selon cette parole
do l'Apôlre que Dieu « a voulu faire paraître devant lui
cette Église glorieuse, sans tache, sans ride ni rien de
semblable ».

7. — « Et Dieu fit deux grands luminaires, le plus grand Geu., I, ig·
pour présider au jour, le plus petit pour présider à la 19
nuit ; il fit aussi les étoiles. Et Dieu les plaça au firmament
du ciel pour luire sur la terre, pour présider au jour et à
la nuit et pour séparer la lumière et les ténèbres. Et Dieu
vit que cela était bon. Et il y eut un soir, et il y eut un
matin, ce fut le quatrième jour. »

De. même que le soleil et la lune sont, d'après l'Écri-
turc, les grands luminaires au firmament du ciel, ainsi,
en nous, le Christ et l'Église r. Mais Dieu a ajouté des
étoiles au firmament ; il faut donc voir aussi ce qui en

1. Μώηο comparaison duns la 23· homélie sur les Nombres, n. 5, cl dans le commentaire de saint Jean, t. 6, 37.

nous, c'est-à-dire dans le ciel de notre cœur, tient lieu d'étoiles.

Moïse est une de ces étoiles [1] : il luit en nous, ses actes nous illuminent. De même Abraham, Isaac, Jacob, Isaïe, Jérémie, Ezéchicl, David, Daniel et tous ceux dont «l'Écriture a rendu témoignage parce qu'ils ont mérité Hebr.,xi,5 les complaisances de Dieu ». Car, de même qu' « une étoile I Cor., xv, diffère en éclat d'une autre étoile», ainsi chaque saint 41 répand à sa mesure sa lumière sur nous.

De même que le soleil et la lune illuminent nos corps, ainsi le Christ et l'Église illuminent nos esprits. Du moins les illuminent-ils si nous ne sommes pas des aveugles spirituels. Car, de même que le soleil et la lune ne laissent pas de répandre leur clarté sur les aveugles qui ne peuvent cependant accueillir la lumière, ainsi le Christ envoie sa lumière à nos esprits ; mais l'illumination n'aura pas lieu si notre cécité y fait obstacle. Dans ce cas, que les aveugles suivent d'abord le Christ en criant : « Ayez Mt., IX, 27 pitié de nous, Fils de David », et lorsqu'ils auront, grâco à lui, recouvré la vue, ils pourront être irradiés par la splendeur de sa lumière.

Encore tous ceux qui voient ne sont-ils pas également illuminés par le Christ, mais chacun l'est à la mesure dont il peut recevoir la lumière. Les yeux de notre corps ne sont pas également éclairés par le soleil : plus on monte en des lieux élevés, plus on en contemple de haut le lever, mieux on en perçoit aussi l'éclat et la chaleur ; de même notre esprit, plus il montera et s'élèvera près du Christ et s'offrira de près à l'éclat de sa clarté, plus magnifiquement et plus brillamment aussi il sera irradié de sa lumière, comme il le dit lui-même par le prophète:» Approach., i. 3 chez-vous de moi et je m'approcherai de vous, dit le Sei- Jer., gneur », et ailleurs : « Je suis un Dieu qui s'approche et xxni'23 non pas un Dieu lointain».

Ce n'est cependant pas de la même manière que nous Mt., xxv, allons tous à lui, mais « chacun y va scion ses possibilités propres ». Ou bien nous allons à lui avec les foules et il

1. Cf. hom. 9, 2 : « Dans le peuple juif il y a eu beaucoup de justes et de prophètes qu'on peut assimiler à bon droit aux étoiles du ciel. »

nous restaure « en paraboles » pour que nous ne défail- Mt., xm,
lions pas à jeûn « sur la roule » ; ou bien continuellement 31
nous «restons à ses pieds», ne nous préoccupant que Mc" VII',
d'écouter sa parole «sans nous laisser troubler» par lcs‘3"
divers soins du service, « choisissant la meilleure part Le., x, 39
qui ne nous sera pas ôtée ». A s'approcher ainsi de lui,
on reçoit bien davantage sa lumière. Et si, comme les
Apôtres, sans nous éloigner jamais, si peu que ce soit, Mt., xm,
nous sommes fidèles à demeurer avec lui « dans toutes 36
ses tribulations », alors, ce qu'il avait dit aux foules, il XXIÏ›
nous l'explique en secret, et c'est avec plus de clarté
encore qu'il nous illumine.

Enfin, si l'on est capable d'aller avec lui jusqu'au sommet de la montagne, comme Pierre, Jacques et Jean, Mt., xm,
on n'est plus seulement illuminé de la lumière du Christ, 23
mais de la voix du Père lui-même.

Le cinquième jour.

pensées.

8. — « Et Dieu dit : que les Gen., I, 2e
caux produisent des êtres qui
rampent et des oiseaux de la terre
qui volent sur la face du firmament
du ciel. Et cela fut ainsi. »

L'explication littérale, c'est qu'au commandement de Dieulescaux produisent les êtres qui rampent ctlesoiseaux, et qu'ainsi nous connaissons l'auteur des choses visibles.

Mais voyons aussi comment cela se passe au firmament de notre ciel, c'est-à-dire dans la ferme réalité de notre esprit et de notre cœur.

Je crois qu'une fois que notre esprit a été illuminé par le Christ, notre soleil, il lui est ordonne de se servir des eaux qui sont en lui pour produire des êtres qui rampent et des oiseaux qui volent, c'est-à-dire d'étaler au jour les bonnes et les mauvaises pensées pour opérer la séparation du bien et du mal, puisqu'aussi bien l'un et l'autre viennent du cœur1. C'est de notre cœur, en effet, que Mt., xv, ie

1. On pourra trouver étrange ce conseil d'étaler au jour nos mauvaises pensées. Ne vnudrait-U pus mieux les tenir cachées ? Origène ne pense pas

sortent, comme des eaux, les bonnes et les mauvaise; pensées. Sur la parole et sur l'ordre de Dieu, étalons-le; donc les unes et les autres au regard et au jugement de Dieu, afin qu'illuminés par lui nous puissions séparer ce qui est mal de ce qui est bien, autrement dit pour que nous puissions nous séparer de ce qui rampe sur la terre et donne des préoccupations terrestres.

Quant à ce qui est meilleur, c'est-à-dire aux oiseaux, laissons-les voler non seulement sur la terre mais au firmament du ciel ; c'est-à-dire qu'il nous faut étudier le sens et la raison d'être des choses de la terre aussi bien que de celles du ciel, et connaître les «êtres rampants» qui nous sont nuisibles.

Mt., v, 28 Regardons-nous une femme avec concupiscence, nous voilà devenus « reptile » venimeux ; mais si nous avons
Gcn., le sens de la retenue, une Égyptienne aura beau s'éprendre
xxxix, de nous, nous sommes « oiseau » : laissant entre ses mains nos vêlements d'Égypticn, nous échapperons d'un coup d'aile à scs infâmes embûches. Nous laissons-nous tenter à l'idée de voler, c'est faire œuvre de « reptile » détestable*;
Le., XXL mais si, quand bien même nous ne disposerions que de
2, « deux petits sous », nous avons l'idée de les verser en aumône au « don de Dieu », c'est là agir en « oiseau » affranchi des choses terrestres et se dirigeant à tire d'ailes vers le firmament. Si nous nous laissons prendre à l'idée que nous ne devons pas aller jusqu'à endurer les souffrances du martyre, c'est là une pensée de «reptile» venimeux ; mais si nous consentons à l'idée d'avoir à combattre jusqu'à la mort pour la vérité, c'est là une pensée d' « oiseau » qui nous détache de la terre et nous élève vers le ciel.

que les sources du mal qui sont en nous nous soient imputables ù faute. H pense qu'il est bon de les connaître pour en discriminer les effets, sous le regard inférieur. Autrement dit, nous devons apprendre à connaître lo bien et le mal. La concupiscence est un état de fait, qui déclenche tous ces mouvements premiers qu'Origène classe dans la catégorie des *irrationabilia*. La vertu consiste Λ les repousser ; elle rentre, avec tout ce qui l'étaye, dan» la catégorie des *rationabilia*. — On remarquera que le vocabulaire n'est pas encore fixé par rapport à bien des notions qui seront élucidées plus lard : tentation, i>éché, occasion do péché, péché matériel, péché formel... Cet enseignement, tout à fait élémentaire, semble s'adresser â des catéchumènes, comme les exemples choisis portent aussi ù le croire.

On tiendrait le môme raisonnement pour tout autre péché ou vertu. Aussi faut-il séparer les « reptiles » des «oiseaux», puisque les eaux qui sont en nous ont reçu l'ordre de les produire au regard de Dieu pour les séparer.

9. — « Et Dieu créa les grands animaux aquatiques et tout être qui rampe. Les eaux les produisirent chacun selon son espèce, et tout volatile ailé selon son espèce. » Gen., i, 21

Au sujet de ces animaux comme au sujet de ceux dont nous venons de parler, il faut comprendre que nous devons nous aussi, produire « de grands animaux aquatiques » et des « êtres qui rampent selon leur espèce ». Dans ces grands animaux aquatiques, il faut voir, à mon avis, les pensées impies et tous les desseins abominables contre Dieu. Car, cela même, il faut le produire au regard de Dieu et l'exposer devant lui, afin de séparer le bien du mal et pour que le Seigneur assigne à chacun sa place, comme nous allons le voir.

10. — « Et Dieu vit que tout cela était bon, et il le bénit en disant : croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer et que les oiseaux multiplient sur la terre. Et il y eut un soir, et il y eut un matin, ce fut le cinquième jour. » Gen., 1,21-23

C'est dans la mer que les animaux produits par les eaux, les grands animaux aquatiques et tout être qui rampe, doivent demeurer, là où habite «le dragon que Dieu a formé pour se jouer de lui ». Mais les oiseaux doivent multiplier sur la terre ; et, comme nous l'avons dit, celle-ci était auparavant Γ* élément sec», tandis qu'elle est appelée maintenant Terre. Ps CIV·26

à tirer du mal.

On peut se demander pourquoi les grands animaux aquatiques et les êtres qui rampent représentent le mal, et les oiseaux le bien, étant donné qu'il est dit d'eux tous indifféremment : « Et Dieu vit que tout cela était bon. »

C'est que, pour les saints, les oppositions sont profitables, puisqu'ils peuvent les vaincre et que cette victoire leur mérite une gloire plus grande auprès de Dieu. Job, en effet, pour avoir soutenu les attaques du diable

Job., i, 0 qui avait demande pouvoir contre lui, acquit une gloire deux fois plus grande après la victoire. La preuve en est qu'il recouvra en double ce qu'il avait perdu en cette vie, image sans conteste de ce double qu'il devait recevoir dans le ciel.

iiTim., π, L'Apôtre dit que «nul n'est couronné qui n'a loyalement combattu». Et, de fait,le moyen d'y avoir un combat s'il n'y a pas d'adversaire ? La beauté et l'éclat de la lumière ne se remarqueraient pas si ne survenait l'obscurité de la nuit. En louerait-on pour leur chasteté, si l'on n'en condamnait pour leur luxure ? En glorifierait-on pour leur courage, s'il n'y en avait de lâches et dej timides ? Goûtez ce qui est amer, ce qui est doux paraît, à côté, bien préférable. Arrêtez-vous à quelque chose de sombre, ce qui est clair paraîtra plus attrayant. Bref, la considération des méchants fait ressortir la gloire des bons x.

C'est pourquoi l'Écrilure dit indistinctement de tout : « Et Dieu vit que cela était bon. »

Or, il n'est pas écrit : « Et Dieu *dit* que cela était bon », mais : « et Dieu *vit* que cela était bon ». C'est que Dieu voyait les avantages des choses et ce qui leur permettrait, malgré ce qu'elles étaient, de mener les bons à la perfec-
Gcn., i, 22 tion. Aussi dit-il ensuite : «croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer et que les oiseaux multiplient sur la terre », autrement dit : que les grands animaux aquatiques et les êtres qui rampent soient dans la mer, comme nous avons dit plus haut, et les oiseaux sur la terre.

1. Cf. Num., h. 14, 2 : · Dieu n*a pas fait lu malice ; cependant, alors qu'il peut empêcher les autres d'en être les auteurs, il ne le fait pus, mais par leur moyen Il so sert de lu malice là où elle est nécessaire. Par l'intermédiaire des méchants, il glorifie et affermit ceux qui tendent ù l'éclat des vertus. Supprimer la malice serait en effet du même coup supprimer ce qui s'oppose à la vertu ; et la vertu, sans rien qui s'oppose à elle, ne brillerait pas et no saurait prendre ni éclat ni fermeté. La vertu qui n'est ni éprouvée ni affermie n'est pas la vertu. » Et. h. 9, 1 : · Rendez-vous compte que c'est surtout par comparaison avec le mal que le bien apparaît comme bien. Qui se douterait que la lumière est un bienfait, si nous n'étions soumis aux ténèbres de la nuit ? Qui so douterait do la douceur du miel, s'il n'avait jamais goûté l'amertume ? Ecartez le diable et le* puissances ennemies qui luttent contre nous : les vertus morales, privées d'opposition, ne pourront resplendir. ·

Le sixième jour.

Les animaux de la terre. L'homme terrestre.

11. — « Et Dieu dit : que la terre produise des êtres vivants selon ,eur espèce, des quadrupèdes et des êtres qui rampent et des bêtes de la terre selon leur espèce. Et il en fut ainsi. Et Dieu fit les bêtes de la terre scion leur espèce et tous les êtres qui rampent sur la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. » Gen., ï,24-25

L'explication littérale ne fait aucune difficulté. Car il est dit d'une manière évidente que c'est Dieu qui a créé les êtres vivants, les quadrupèdes, les bêtes et les serpents de la terre.

Mais, pour le sens spirituel, il convient de rattacher ce passage à nos explications précédentes.

Tout à l'heure, le texte portait : « que les eaux produisent des êtres vivants qui rampent et des oiseaux volant sur la terre au firmament du ciel », mais il porte maintenant : « que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, des quadrupèdes et des êtres qui rampent et des bêtes de la terre selon leur espèce ». Pour ce qui est des êtres produits par l'eau, nous avons dit qu'il fallait les interpréter comme les mouvements et les pensées de notre esprit qui viennent de l'intime du cœur. Quant h ce qui est dit maintenant : « que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, des quadrupèdes, des êtres qui rampent et des bêtes de la lerre selon leur espèce», je pense qu'il faut entendre par là les mouvements de notre homme extérieur, autrement dit de l'homme charnel et terrestre. Car là où il est question de la chair, il n'est pas fait mention d'oiseaux mais seulement de quadrupèdes, de bêtes qui rampent et de bêtes de la terre. Au dire de l'Apôtre, «le bien n'habite pas dans ma chair » et « la sagesse de la chair est ennemie de Dieu»; aussi, ce que produit la terre, c'est-à-dire notre chair, c'est ce qui fait l'objet de ce commandement du même apôtre : « Faites mourir vos membres, ces

Rom., vu, vin, 7 coi., ni, 5

membres de l'homme terrestre, la fornication, l'impureté, la luxure, l'avarice, l'idolâtrie » et le reste.

Puis quand, sur l'ordre de Dieu, par son Verbe, toutes les choses visibles eurent été faites, quand fut aménagé cet immense monde visible et qu'eurent été du même coup allégoriquement figurés par là les ornements de ce monde plus petit qu'est l'hommel, alors l homme lui-même fut créé, comme il est dit dans la suite.

Gen., 1,20

La création de l'homme.

12. — « Et Dieu dit : faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer et les oiseaux du ciel, sur les êtres vivants et sur toute la terre et sur tous les êtres qui rampent sur la terre. »

Par suite de nos explications antérieures, c'est l'homme tel que nous l'avons décrit qui reçoit de Dieu ordre de dominer les bêtes nommées plus haut : oiseaux, êtres qui rampent, quadrupèdes et tous les autres.

Nous avons dit quelle interprétation allégorique leur donner, quand nous avons expliqué que l'eau, c'est-à-dire l'esprit de l'homme, avait reçu l'ordre de produire le sens spirituel, tandis que la terre devait produire le sens charnel, en sorte que ce soit l'esprit qui domine les animaux et non pas ceux-ci l'esprit. Car l'homme, ce grand « ouvrage » de Dieu pour lequel le monde entier fut créé 2, Dieu le veut non seulement pur et exempt, mais encore au-dessus de tout ce que nous avons dit.

Epi·., il, i‹›

Mais voyons maintenant par les paroles mêmes de l'Écriture quelle sorte d'animal est l'homme.

1. La doctrine du «microcosme· était un Heu commun (cf. Aristote, *Phys.*, 8, 2 : Philon, *passim*, etc.), qu'Origène adopte, mais pour le dépasser.

2. Lactancc. *De Ira Del,* 13, 1 : « **On comprendra quelle grando vérité Il y a dans l'opinion des stoïciens qui disent que c'est pour nous que le moudo a été construit. · Cicéron, *De nat. Deorum,* 1. i, 02,** 15-1 : «**Tout ce qui est dans le monde n été préparé et réalisé pour le bien des hommes. » Origine, *C. Cels.,* 1. 4, 74 : · Dieu a tout fait pour l'homme. ›**

de fhomme

C'est sur l'ordre de Dieu que toutes les autres créatures ont été faites ; témoin l'Écriture : « Et Dieu dit : que le firmament soit », et « Dieu dit : que l'eau qui est sous le ciel se réunisse en une seule masse et que l'élément sec apparaisse », « et Dieu dit : que la terre produise une herbe de gazon », et ainsi du reste. Mais voyons quelles sont les créatures que Dieu a faites en personne et, par elles, mesurons la grandeur de l'homme.

« Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. » De même : « Il fit deux grands luminaires ». Et maintenant : « Faisons l'homme ». Ce sont seulement ces créatures, à l'exclusion de toute autre, qui composent l'œuvre personnelle de Dieu. Dieu n'a fait que le ciel et la terre, — le soleil, la lune et les étoiles, — et, maintenant, l'homme, tandis que tout le reste, dit l'Écriture, a été fait sur son ordre. Considérez par lù quelle est la grandeur de l'homme : on l'assimile aux plus grands et aux principaux éléments ; on l'honore à l'égal du ciel ; aussi bien a-t-il la promesse du « royaume des cieux ». On l'honore à l'égal de la terre ; aussi bien espère-t-il pénétrer dans une terre bonne, dans « la terre des vivants où coulent le lait et le miel ». On l'honore à l'égal du soleil et de la lune ; aussi bien lui est-il promis de resplendir « comme le soleil dans le royaume de Dieu». Gen., i. i Ex., XXX1П· Ml., xnI·

13. — Mais je distingue dans la condition de l'homme quelque chose de plus éminent encore, qui ne se trouve dit nulle part ailleurs : « Dieu fit l'homme et il le fit à son image ». Cela ne se trouve mentionné ni pour le ciel, ni pour la terre, ni pour le soleil ou la lune. 43 Gen., I, 27

L'homme porte la ressemblance de Dieu.

Or, cet homme qui, d'après l'Écriture, a été « fait à l'image de Dieu », ce n'est évidemment pas l'homme corporel. Car le corps materiel apparent ne contient pas l'image de Dieu ; et, selon le texte, l'homme corporel n'a pas été « fait », mais « façonne », comme porte l'Écriture dans la suite. En effet il est dit : « Et Dieu façonna Gen·· n»7

l'homme », c'est-à-dire le pétrit « du limon de li terre » x.

Celui qui a été «fait à l'image de Dieu», c'est notr homme intérieur, invisible, incorporel, incorruptible e immortel. Car c'est à ces qualités-là vraiment que l'image de Dieu se reconnaît 1. S'imaginer que c'est l'être corporel qui a été fait à l'image et à la ressemblance di Dieu, c'est laisser supposer que Dieu lui-même est corporel et possède une forme humaine : une telle idée d< Dieu est de toute évidence une impiété. Aussi quand cei hommes charnels qui méconnaissent la nature spirituell· de la divinité, lisent l'Écriturc qui fait dire à Dieu : « l·
Te., lxvi. ciel est mon trône et la terre, l'escabeau de mes pieds » ils croient que Dieu possède un corps si grand que, du ciel où il est assis, il peut étendre les pieds jusque sur la terre. S'ils ont ces idées, c'est qu'il leur manque les oreilles qu'il faut pour écouter dignement les paroles de Dieu sur Dieu rapportées dans l'Écriture. La parole :
I·., lxvi, «le ciel est mon trône», doit convenablement s'inter-
1 prêter de Dieu en sachant que Dieu repose et réside en
Phil., in, ceux dont «la demeure est dans les cieux » ; quant à ceux
20 qui nourrissent encore des désirs terrestres, en eux se trouve la partie la plus reculée de sa providence, comme c'est indiqué en figure par la mention des pieds.

Par conséquent ceux qui cherchent et s'appliquent à se rendre célestes par une vie parfaite et une compréhension profonde, deviennent eux-mêmes des «trônes de Dieu » et sont rendus célestes surtout à cause de leur

1. Jer.,rh. 1.10 : « Quand Dieu créa l'homme selon l'image. H dit : *Faisons.* l'homme ü notre image et ressemblance ; il ne dit pas : /abonnons. Quand il y>rit du limon de In terre, il ne *fit* pas l'homme, mais le *façonna.* ·

2. Philon, *De opif. mundi,* -IG, 134 : · Il y a une grande différence entre l'homme qui est maintenant formé et celui qui fut fait auparavant h l'imug· de Dieu. Le premier est sensible et dés lors d'uno nature déterminée, com·' posé «le corps et d'âme, homme ou femme, mortel par nature ; l'autre, celui qui fut fait selon l'image, est une idée, un genre, une empreinte (idea, genou sphragis), il est spirituel, incorporel, ni mâle ni femelle, incorruptible par nature. · Dans le *PcrlarcMn,* I. 1,2, G, Origène renvoie, pour une explication plus détaillée do l'honuno fait à l'image de Dieu, à son commentaire de la Genèse, alors ù peine commencé : · ...de quo diligentius, Deo favente, cum locum Ipsum in Genesi exponere coeperimus, videbimus. · Ce passage est aujourd'hui perdu, comme la plus grande partie du commentaire.

manière de servir et de leur intimité 1 ; ils disent : « Il nous a ressuscités avec le Christ et nous a fait asseoir avec lui dans les cieux ». Mais aussi ceux dont ale trésor est dans le ciel » peuvent être appelés célestes et trône de Dieu, car a là où est leur trésor, là est leur cœur». Dieu ne se contente pas de reposer sur eux, mais «il habite en eux » 2.

Epb., II. 6
ait., xix, 21
Lc.,xil,34
Lev., XXVI, 12

Et s'il en est qui parviennent à une perfection telle qu'ils puissent dire : « Cherchez-vous une preuve du Christ qui parle en moi ? », en ceux-là, Dieu ne se contente pas d'habiter, mais encore « il marche au milieu

1. · Edici coeleste* perfectione vitac et intellectus altitudine ». Cf. h. 6,3 : « et actu et intellectu spiritales efficiamur in Christo. ▮ On a fait grief A Orlgène de requérir du chrétien qui aspire A la perfection un haut degré de connaissance. Celle-ci, ne pouvant être le fait de tous, serait ainsi l'npanage d'une minorité qui, par son éducation, ses loisirs ou scs dispositions d'esprit, est apte à approfondir les mystères. Poussé à scs conséquence* extrêmes, ce principe établirait entre les chrétiens deux catégories séparée* : les savants et les ignorants, les premiers seuls ayant droit à tous les privilèges des fils du Royaume, les autres se traînant dans une condition inférieure, dénuée des grandes promesses. Cf. Lebrcton, *Les degrés de la connaissance religieuse d'apris Origine, Rech. de se. rcl.,* 1922. Remarquons cependant que l'intelligcnce dont parle Origène, si elle s'acquiert par l'étude, s'acqulcrt plus encore par la prière ; elle vient de Dieu, qui la répartit ù toute Ame de bonne volonté : «Si non potuero omnia intclligere, assideo tamen scripturis dlvinls et in *lege Dei meditor die ac nocte* (Ps. 1, 2), et omnino numquam desino inquirendo, discutiendo, tractando, certe, quod maximum est, orando Deum et ab illo poscendo intellectum, qui *docet hominem scientiam* (Ps. 94, 10), videbor etiam ego habitare ad puteum visionis. ▮ *Gen.* b. 11, 3. Ainsi l'étudo de l'Écriture, donc de la religion, n'est pas un acte d'école oû l'esprit entre en Jeu selon ses lois propres, mais un acte religieux, inspiré de l'exemple du Psalmlstc qui médite jour et nuit la loi divine, dans la prière et l'accueil des inspirations. Cette prière appliquée et savoureuse *(inquirendo, discu-Kendo, tractando, orando),* dont les démarches font penser à la « deuxième manière de prier » de saint Ignace de Loyola (« qunmdlu invenit slgnlflcatioues, comparationes, gustum et consolationem in considerationibus pertinentibus ad talem vocem »), et qui attire les lumières de Celui qui « docet hominem scientiam », n'est pas le privilège de quelques esprits déliés : elle est celle du plus humble de ses auditeurs comme d'Orlgène lui-même, et elle entraîne pour tous, sans acception d'intelligence, les mêmes récompenses dans le Christ Jésus, la même place · auprès du puits de vision » où habite Γ Isaac éternel.

2. *De oratione,* 23, 4 : « Dieu habite au milieu des saints. Il habite égalcment dans le ciel, c'est-à-dire en tout saint qui porte l'image de l'homme céleste. » Cf. Clément, *Eclog. proph.* : · Les justes, les fidèles, en qui Dieu so repose comme en un tabernacle... »

d'eux ». C'est pourquoi les parfaits, rendus célestes o
Ps.,XIX:i devenus eux-mêmes «des cieux», «chantent la gloii
de Dieu », comme dit le Psaume \ C'est pourquoi au&
les Apôtres, qui étaient « des cieux », sont envoyés pou
« chanter la gloire de Dieu », et ils reçoivent le nom d
Mc., 111,17 Boanerges, c'est-à-dire « fils du tonnerre », pour que cett
puissance de tonnerre accrédite auprès de nous qu'il
sont vraiment a des cieux ».

Dieu fit donc l'homme, et il le fit à l'image de Dieu [2]
Il nous faut voir quelle est cette image de Dieu et chc
cher à la ressemblance de quelle image l'homme a é
fait. Car il n'est pas dit que Dieu fit l'homme à son ima,
Gen., i, 27 et à sa ressemblance, mais qu' « il le fit à l'image de Dieu
Quelle est donc cette image de Dieu à la ressemblan
de laquelle l'homme a été fait ? Ce ne peut être que not
Coi.,il 15 Sauveur. Il est «le premier né de toute créature»; (
Heb., j,3 Lui il est écrit qu'il est «la splendeur de la lumière été:
nelle et la forme visible de la substance de Dieu » ; il d
Jn., xiv, de lui-même : « Je suis dans le Père et le Père est en moi
10 et «qui me voit, voit le Père». En effet, celui qui vo:
'Tn,'XIV'9 l'image de quelqu'un voit celui que l'image représente
ainsi par le Verbe de Dieu, qui est l'image de Dieu, voit
on Dieu. C'est donc bien la vérité quand Il dit : «qui mi
voit, voit le Père. »

C'est à la ressemblance de cette image que l'homme a
été fait. Aussi notre Sauveur, qui est l'image de Diet
ému de pitié pour l'homme qui avait été fait à sa ressem
blance et qu'il voyait renoncer à son image pour revêti
celle du malin, ému de pitié, prit lui-même l'image d
l'homme et vint à lui, comme affirme l'Apôtrc en disant
Phil., il, c, « bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas reten
avidement son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanl
lui-même en prenant la condition d'esclave, et, reconn
pour homme en tout ce qui a paru de lui, il s'est abaiss
lui-même jusqu'à la mort ».

1. Basile, *In llexasm.,* 3, 0, ne consent pas ù penser avec Origène que k cieux puissent être animés parce qu'ils chantent la gloire de Dieu. Ce «ont là, dit-il, des habiletés de langage, qui ne tiennent pas compte de lu vérité.

2. Sur cette importante idée de l'image, voir un autre développement *intra,* boni. 13, 4. CL Procope de Gaza, *In Ccn.,* 1, 2G.

Tous ceux qui viennent à lui et s'efforcent d'avoir part à l'image raisonnable[1]* sont, par leurs progrès, « renouvelés chaque jour selon l'homme intérieur » à l'image de celui qui les a faits ; ainsi peuvent-ils devenir « semblables à son corps de clarté », chacun selon ses forces toutefois. Les Apôtres se sont tellement formés à nouveau à sa ressemblance que lui-même leur disait : « Je vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. » Auparavant, il avait déjà prié le Père pour scs disciples, pour que leur fût rendue la première ressemblance, en disant : « Père, fais qu'ils soient un en nous, comme toi et moi nous sommes un. » Iicor., iv, 16 Jn.,xx,i7 Jn., xvn 2V22

Ayons donc toujours les yeux sur cette image de Dieu, pour pouvoir être formés de nouveau à sa ressemblance. Car si l'homme, créé à l'image de Dieu, est devenu semblable au diable par le péché, en regardant, au rebours de sa nature, l'image du diable, il y a bien plus de raison qu'en regardant l'image de Dieu à la ressemblance de laquelle il a été fait par Dieu, il reçoive du Verbe et de sa vertu, la forme qu'il tenait de sa nature. Que nul, s'il découvre qu'il ressemble plus au diable qu'à Dieu, ne désespère de pouvoir recouvrer la forme de l'image de Dieu, puisque le Sauveur n'est « pas venu appeler à la pénitence les justes mais les pécheurs ». Matthieu était un publicain et son image ressemblait au diable ; mais en venant à l'image de Dieu, à notre Seigneur et Sauveur, et en la suivant, il a été transformé à la ressemblance Le., v ,32; Ml··x·3

1. · Raisonnable » équivaut ù peu près à » spirituel >, ou même à · divin ». Est dit raisonnable tout ce qui se conforme aux principes de la raison informée par l'Esprlt Saint. Le raisonnable a Dieu pour objet et ne s'atteint qu'avec le secours de Dieu. L* « image raisonnable » est celle même de Dieu en tant qu'elle est la plus haute expression de notre raison, dirions-nous aujourd'hui, élevée par la grâce. 1-a « connaissance raisonnable » est celle qui nous fait partager la parole et la sagesse de Dieu (h. 2, 3). Les « créatures raisonnables » sont celles qui reçoivent leur vie do la Trinité (h. 2, 5). Le • sens raisonnable ▮ est celui qui nous permet de dominer les passions de la chair fet de nous tenir sans cesse devant Dieu (h. 4, 4 ; h. 12, 5), de ne pas' regarder en arrière et d'être constamment orienté vers le salut (h. 5, 2>: c'est lui qui fuit jaillir en nous l'eau vive-de la vie éternelle (h. 12, 5), il est en nous le relict de l'Image de Dieu (h. 13, 3). A l'inverse, ceux chez qui la foi n'n pas encore lui sont des êtres privés de raison (h. 2, 3).

Mt., rv, 21 Act., iv, 13 de l'image de Dieu. «Jacques, fils de Zébédée et Jean son frère » étaient des pêcheurs et « des gens sans lettres » qui, pour lors, ressemblaient à l'image du diable ; mais' en suivant eux aussi l'image de Dieu, ils lui sont devenus semblables, comme du reste les autres apôtres. Paul persécutait l'image même de Dieu ; quand il put en voir, la beauté et la splendeur, cette vision le transforma telle-' ment à sa ressemblance qu'il disait : « Cherchez-vous le' témoignage du Christ qui parle en moi ? »

il Cor., XIII, 3

Gen., i,27 14.— «Il les créa mâle et fe- ° et^femelfcT. C mellc, et Dieu les bénit en disant croissez et multipliez, remplissez' la terre et dominez-la. »

Il paraît intéressant de rechercher ici en explication? littérale pourquoi, tandis que la femme n'existe pas encore, l'Écriture dit : « Il les fit mâle et femelle. »

Si elle devance l'avenir 1 en disant : « Et il les fit mâle et femelle », c'est probablement, à mon avis, à cause de. la bénédiction que Dieu leur donna en disant : «croissez et multipliez», car l'homme ne peut croître ni multiplier sans la femme. Pour qu'il n'y ait pas d'hésitation sur l'eflicacité de la bénédiction, il est dit : « il les fit mâle et femelle ». De la sorte, l'homme, voyant que croître et multiplier découlait de ce qu'on lui adjoignait une femme, pouvait garder une confiance plus assurée en la bénédiction divine. Si l'Écriture avait dit : «croissez et multipliez, remplissez la terre et dominez-la », sans ajouter qu'a il les fit mâle et femelle », l'homme serait resté sceptique en la bénédiction divine, comme Marie répondit à la bénédiction de l'Ange : « comment le saurai-je puisque
Le., 1,34 je ne connais point d'homme?».

Mais si l'Écriture dit en anticipant : « Et il les fit môle et femelle », c'est peut-être aussi parce que toutes les œuvres de Dieu, par ailleurs, vont par groupes et sont

1. Co mot laisse entrevoir !a pensée d'Origène concernant les premier» chapitres de la Genèse. Il n'y reconnaît qu'un seul récit, à succession temporelle. Nous ne savons — le commentaire en étant perdu — comment il interprétait le v. 7 du ch. 2.

unies, comme le ciel et la terre, le soleil et la lune ; l'Écriture a voulu montrer que l'homme est de même une œuvre de Dieu et qu'il n'a pas été réalisé sans le complément ni l'union qui lui convenaient.

Tout cela n'a fait que répondre à un problème d'explication littérale..

15. — Mais voyons aussi ce que signifie au sens allégorique que l'homme a été fait mâle et femelle à l'image de Dieu.

iNotre homme intérieur est constitué d'un esprit et d'une âme 1. On peut faire de l'esprit le mâle et de l'âme la femelle. Si ces deux éléments s'entendent et s'accordent entre eux, par leur union ils croissent et multiplient ; ils engendrent des fils : les bons mouvements, les idées et les pensées profitables, au moyen desquels ils remplissent et dominent la terre. Autrement dit, ayant maîtrisé le sens de la chair, ils l'inclinent à de bons desseins, et ils le dominent en ne tolérant aucune insurrection de la chair contre la volonté de l'esprit. Si donc il arrive que l'âme qui est unie à l'esprit et pour ainsi dire mariée avec lui, s'écarte vers les plaisirs corporels et se porte aux jouissances de la chair, si tantôt elle semble obéir aux salutaires avertissements de l'esprit et tantôt cède aux vices charnels, cette âme souillée par l'adultère du corps, ne peut pas croître ni multiplier légitimement ; au reste, l'Écriture nomme les imparfaits des fils d'adultère. Cette âme divorcée d'avec l'esprit se livre tout entière au sens de la chair et aux désirs corporels, elle se détourne effrontément de Dieu et elle s'entendra dire qu' «elle a pris un visage de courtisane et qu'elle s'est livrée sans pudeur à tout le monde ». Elle sera donc punie comme une courtisane et l'on ordonnera de « préparer un massacre à 8C8 fils». Jer., ni, 3 Is.,XIV,21

16. — « Dominez sur les poissons de la mer, sur les Gen., i, 28

1. *Lcoil.,* h. 5, 1 : › De même que les choses visibles et invisibles, terre et ciel. Ame et choir, corps et esprit, ont de les unes aux autres et que le monde est constitué de leur union, de même faut-il croire que l'Écriture est constituée de choses visibles et Invisibles. » *Pcriarch.,* 13, 4, 1 ; 1. 4, 11. *Malt.,* 1.17, 27. Cf. *I Thus.,* 5, 23 ; sur ce texte : A.-M. Festugiére, *La trichotomie de 1 Thus.* 5, 23 *et la philosophie grecque, Rech, de sc. rd.,* 1930.

oiseaux du ciel et sur tout animal qui est sur la terre et sur les êtres qui rampent sur la terre. »

Gen., i, 26 Nous avons déjà interprété cela au sens littéral dans le passage où Dieu dit : « Faisons l'homme, etc., qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, etc. » Mais, au sens allégorique, ce qui me semble indiqué par les poissons, les oiseaux, les animaux et les êtres de la terre qui rampent, c'est ce que nous avons déjà dit plus haut, c'est-à-dire, soit tout ce qui procède do l'âme et de la pensée du cœur, soit tout ce qui provient des désirs corporels et des mouvements de la chair. Le: saints qui sont fidèles à la bénédiction de Dieu tiennes tout cela sous leur domination, car les saints conduisent l'homme tout entier selon la volonté de l'esprit ; lei pécheurs au contraire sont sous la domination de ce qu provient des vices de la chair et des plaisirs du corps x.

Gen., 1,29-30

Les nourritures de l'homme.

— *Et Dieu dit : voici que Jc vous donne toute herbe portant semence à la surface de toute.la terre et tout arbre qui porte un fruit d'arbre ayant semence ; ce sera pour votre nourriture et celle de tout animal de la terre et de tout oiseau du ciel et de tout ce qui rampe sur la terre ayant en soi un souffle de vie. »

Au sens historique, cette phrase indique clairement que c'est Dieu qui, au début, permit de se servir comme aliment des herbes, c'est-à-dire des légumes, et des fruits des arbres. Ce n'est que plus tard, après le déluge, quand Noé reçut l'alliance, que Dieu permit à l'homme de se nourrir de viande 1. Mais nous en expliquerons plus à propos les raisons en son lieu.

1. Philon, *Leg. all.*, 2, 4, 11 : « Il assimile les passions ù des bêtes et ή des oiseaux, parce que, indomptées et sauvages, elles dévastent l'intelligence et qu'elles volent, comme des oiseaux, sur la pensée, car leur élan est rapide et incoercible. » — Ambroise, *De paradiso* 11, 51 : « Les bêtes des champs et les oiseaux du ciel... ce sont nos mouvements irrationnels. Ce sont de gros ou de petits animaux, car il y a diverses sortes de passions corporelles, les unes violentes, les autres amollissantes. Quant aux oiseaux du ciel, que sont-ils d'autre que ce» vaines pensées qui, telles des oiseaux, volètent autour de notre âme et l'entraînent souvent ici ou là en sens divers 7 ·

2. Procope de Gaza, *In Gen.*, 1, 29 : « Est-ce qu'au début de la création.

Au sens allégorique, l'herbe et les fruits de la terre qui sont concédés à l'homme en nourriture, peuvent être interprétés des passions corporelles. Ainsi la colère et la convoitise sont des rejetons du corps. Le fruit de ce rejeton, c'est-à-dire l'accomplissement de l'action (opus) nous est commun, à nous être raisonnables, avec les bêtes de la terre. Car quand nous nous emportons justtentent, pour corriger un coupable et travailler à son salut, nous nous nourrissons de ce fruit de la terre et notre nourriture est l'emportement corporel qui réprime le péché et répare la justice.

J'ai peut-être l'air de tirer cela de mon propre fonds plutôt que de l'autorité de l'Écriture ; mais reportez-vous au livre des Nombres et rappelez-vous ce que fit le prêtre Phinées : voyant une courtisane Madianite se livrer aux yeux de tout le monde aux embrassements impurs d'un Israélite, plein du zèle d'une sainte colère il saisit un glaive et les frappa tous deux en pleine poitrine, ce qui lui fut imputé par Dieu à justice, selon la parole du Seigneur : « Phinées a apaisé ma fureur et cela lui sera imputé à justice. » Num., xxv, 7'3

Cette nourriture de la colère devient donc notre nourriture terrestre quand nous nous en servons raisonnablement pour la justice. ps.»cvi,31

Mais si la colère est déraisonnable, si elle punit des innocents, si elle bouillonne contre ceux qui n'ont pas failli, elle devient la nourriture des bêtes des champs, des serpents de la lerre et des oiseaux du ciel ; car c'est de ces nourritures-là que se nourrissent les démons qui se repaissent, de nos mauvaises actions et qui les favorisent. Caïn nous en est un exemple, lui qui, par colère et par jalousie, trompa son frère innocent. Gen., rv, 8

Il faut en dire autant du désir et des passions du même genre *. Car quand « notre âme désire et s'épuise en sou- P»., LXXXIV, 3

Dieu n'avait pas donné d'autre nourriture aux animaux, comme il avait fait à l'homme, que les produits du sol ? Car ce n'est quo plus tant que Noé reçut cette parole : · Jc vous donne tout cela comme je vous avais donné l'herbe verte ·, tout cela, c'est-à-dire les animaux.

1. Philon, à In suite des stoïciens, disait : «Tout ce que nous faisons par colère, par crainte, par tristesse, par plaisir ou par quelque autre passion,

pirant vers le Dieu vivant », notre nourriture est le désir. ?
m1, v, 28 Mais si « nous regardons avec désir » une forme étrangère j
Ex.,xx,π ou si nous convoitons «le bien du prochain», le désir devient une nourriture bestiale. On peut en donner! comme exemple la convoitise d'Achab et ce que fit Jéza-!
iRcg.,XXI bel pour la vigne de Naboth de Jezrahel.

Il faut bien remarquer la prudence de la Sainte Écri-1 ture jusque dans le choix des mots. L'Écriturc dit, quand fi
Gen., 1,29 il s'agit des hommes, que Dieu dit : «voici que je vous! donne toute semence sur la terre et tout arbre qui est · sur la terre : ce sera pour votre nourriture » ; quand il 1 s'agit des bêtes, elle ne dit pas : « voici que je vous donne! tout cela pour nourriture », mais se contente de : « ce! sera pour votre nourriture ». Par là, selon le sens spiri- tuel que nous avons exposé, il faut comprendre que cesl passions qu'il a données à l'homme, Dieu prévoit pour*! tant qu'elles seront aussi une nourriture pour les bêtes,I de la terre. C'est donc avec une souveraine prudence! que l'Écriture divine emploie ses mots ; pour les hommes, elle rapporte que Dieu dit : « Je vous ai donné cela comme! nourriture », mais, quand elle en vient aux bêtes, pour faire comprendre qu'il n'y a pas là qu'un ordre mais en1 quelque façon une prédiction, elle dit que ce sera aussi j une nourriture pour les bêtes, les oiseaux et les serpents.!
iTitn., IV, 13 Et nous, selon la parole de l'Apôtre Paul, « appliquons* I nous à la lecture », pour que nous puissions, selon scs'|
Cor.,π, 12-16 propres termes, «recevoir le sens du Christ» et con-; naître «ce que Dieu nous a donné». Ce qui nous a été donné comme nourriture, n'en faisons pas une nourriture
iit., vu, β de « porcs » ou de chiens, mais transformons-le pour
Jn., xiv, 23 nous rendre dignes de recevoir dans l'asile de notre cœur

est, de l'avis de tous, blâmable et répréhensible, comme au contraire est louable tout ce que nous faisons avec raison et sagesse· *(Quod Deus sit immut.,* 15, 71). Lo sage stoïcien devait retrancher toutes scs passions et J parvenir à *i'apalheia,* condition de ht vertu et du bonheur. Origène tempéré] ici ce stoïcisme qu'il n'ignorait pas, et il reconnaît, plus généreusement que les stoïciens qui n'en comptaient que trois ou quatre, des laissions heureuses *(eupatheiat)* qui mènent à la vertu ; lu colère et le désir, dans In mesure du moins où elles visent à la justice, en font partie. Cf. *hom.,* 2, 6, où désir ' et colère sont encore jugés nécessaires à l'activité humaine.

le Verbe et Fils de Dieu qui vient avec son Père et qui veut faire en nous sa demeure dans l'Esprit Saint, dont nous devons être avant tout le temple par notre sainteté. I cor., vi, 19

A Lui, la gloire dans l'éternité des siècles et des siècles. Ainsi soit-il.

π

L'ARCHE DE NOÉ

Explication littérale.

1. — En commençant à parler de l'arche qui fut construite par Noé sur l'ordre de Dieu, voyons tout d'abord ce qu'il en est dit selon la lettre ; posons les problèmes que beaucoup ont coutume d'apporter en objections et cherchons-en la solution d'apres ce que nous ont transmis les anciens. De la sorte, une fois posés de tels fondements, nous pourrons nous élever du texte do l'histoire au sens mystique et allégorique de l'intelligence spirituelle, et, s'il y a là quelque sens secret, le pénétrer avec la grâce de Dieu qui nous introduit dans la connaissance de sa parole.

Gen., VI, 13, 16, Voici donc d'abord le texte lui-même : « Alors le Seigneur dit à Noé : la fin de tout homme est venue devant moi, car la terre est pleine d'iniquités à cause d'eux ; je vais les détruire ainsi que la terre. Fais-toi une arche de bois équarris ; tu feras des cellules dans l'arche et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors. Voici comment tu feras l'arche : tu feras l'arche en comptant trois cents coudées pour la longueur, cinquante coudées pour la largeur et trente pour la hauteur. Au niveau du toit, tu la termineras à la dimension d'une coudée. Tu feras une porte sur le côté de l'arche ; en bas, tu la feras à double voûte, en haut, à triple voûte. » — Et peu après Gen., VI, 22 l'Écriture ajoute : « Alors Noé fit tout ce que le Seigneur Dieu lui avait ordonné. »

Forme de l'arche.

Le premier problème qui se pose est celui de l'aspect et de la forme de l'arche [1].

Autant qu'il ressort de la description, j'imagine qu'elle était rectangulaire au bas et qu'elle s'élevait en faisant converger peu à peu ses parois jusqu'au sommet, où elle n'avait plus qu'une coudée. Il nous est dit, en effet, qu'on lui donna à la base trois cents coudées de longueur et cinquante de largeur, qu'on l'éleva sur trente coudées en hauteur, mais que l'étroitesse du faîte était telle qu'il ne comprenait qu'une coudée en longueur et en largeur.

intérieure."

Passons à l'intérieur. Le bas» nous dit-on, est « à double voûte »› c'est-à-dire qu'il comprend deux hauteurs d'appartements, et le haut est « à triple voûte » : nous dirions qu'il est divisé en trois étages superposés. Cette séparation des appartements semble faite pour répartir plus facilement dans chaque logement les divers genres d'animaux et de bêtes, et pour tenir les animaux doux et tranquilles à l'écart des bêtes féroces. L'Écriture appelle ces appartements séparés des « cellules» (nidi).

.On nous dit que les bois furent equarris : c était pour les joindre plus facilement l'un à l'autre et empêcher ainsi les infiltrations d'eau pendant le déluge, d'autant plus qu'à l'inrieur et à l'extérieur les interstices avaient été bouchés avec du bitume.

Les étages.

Une tradition [2] nous dit — et la chose n'est pas sans vraisem* blance — que le bas de l'arche, construit en double épais-

1. Le Pseudo-Euchcr, en sou commentaire de la Genèse (P. L. 50), so contente souvent de piller Origène en le résumant. U lui emprunte ici, en les entremêlant do textes de snint Augustin, lu description de l'arche, les rélkxions sur su stabilité, sur la construction à double et à triple voûte, sur les « inferiora loca », etc.

2. C'est une des nombreuses traditions qu'Origènc avait recueillies de commentateurs juifs consultés à Alexandrie ou au cours de ses voyages en

seur comme nous l'avons vu et appelé « à double voûte »] — tandis que le haut était dit «à triple voûte» — fut ainsi doublé pour la raison suivante : tous les animaux^ passèrent dans l'arche une année entière, et il était certes nécessaire de s'approvisionner en vivres pour toutig l'année, et non seulement de prévoir les vivres, mais de constituer des lieux pour recevoir les produits des digest tions, en sorte que les animaux même, mais surtout lésa hommes, ne soient pas incommodés par l'odeur insup·: portable du fumier. La tradition rapporte donc que la partie la plus basse, dans la cale, fut réservée aux néces-j sités de cet ordre, celle qui se trouvait immédiatement au-dessus étant, assignée à la conservation des vivres. Car il paraissait bien nécessaire, pour les bêtes qui sel nourrissent ordinairement de viande, d'introduire des!] animaux en surnombre dont la viande servirait de nour-, riture et permettrait aux autres de subsister pour coa-l server la race ; ainsi, pour chaque espèce, fut-on obligé ' de conserver le genre d'aliments que requéraient les besoins.| ordinaires. La tradition rapporte que les parties inférieures, dites « à double voûte », furent destinées à cet effet. Lesi parties supérieures, au contraire, furent affectées au.· logement des bêtes et des animaux : là, au bas, logeaient les bêtes sauvages et féroces et les serpents ; immédia·] tement au-dessus étaient les étables des animaux plus tranquilles ; enfin, au sommet, il y avait l'habitation des hommes, ce qui est bien normal puisque, par la di-gnité de sa raison, l'homme prévaut sur tout. Étant donné,; que l'homme par sa raison et par sa sagesse, tient le pre-j mier rang sur la terre, il doit être placé, dans l'arche, ; au lieu le plus haut, au-dessus de tous les animaux. |

La porte tra^'t'on "apporte encore| p ' que la porte qui fut faite sur le côté se trouvait au-dessus des parties inférieures dites l « à double voûte » et que les parties supérieures, dites « à triple voûte », étaient appelées « supérieures » à cause

Palestine. Cf. *infra,* **p. 38. Bardy,** ***Les traditions juives dans l'œuvre tOrigine, Revue biblique,*** **1925.**

de leur position par rapport à la porte. Entrés par là, tous les animaux furent ensuite répartis dans leurs locaux respectifs, comme nous avons dit plus haut, en tenant compte des séparations voulues.

Mais ce ne sont pas les moyens humains qui assurent la protection définitive de la porte. Car, quand la porte fut fermée et qu'il n'y eut plus personne hors de l'arche, comment aurait-on pu l'enduire de bitume de l'extérieur ? Pour que les eaux ne pénètrent pas par l'orifice dont le travail de l'homme n'avait pu assurer la sécurité, il fallut sans conteste une opération divine. Aussi, après avoir, pour tout le reste, dit que c'est Noé qui fit l'arche et qui y fit entrer les animaux et ses fils avec les femmes de ses fils, l'Écriture ne dit pas, quand il s'agit de la porte, que Noé ferma la porte de l'arche, mais que « le Seigneur Dieu, du dehors, ferma la porte de l'arche et alors le déluge eut lieu ». Remarquons aussi qu'après le déluge, quand Noé envoya « le corbeau pour voir si l'eau avait diminué sur la surface de la terre », l'Écriture ne fait pas ouvrir à Noé la porte, mais « la fenêtre ».

Gen., VII, 16

Gen., VIII, 6

Noe a bien introduit dans l'arche de la nourriture pour tous les animaux et toutes les bêtes qui étaient entrées avec lui ; croyez-en ces paroles que le Seigneur dit à Noé : « Et toi, prends de tous les aliments que l'on mange et fais-en provision près de toi pour qu'ils te servent de nourriture ainsi qu'à eux ». Croyez aussi que Noé fit bien ce que lui avait ordonné le Seigneur, car l'Écriture dit : « Alors Noé fit tout ce que le Seigneur Dieu lui avait ordonné ; il le fit exactement ».

Gen., VI, 21

Gen., VI, 22

Les lieux de déjections.

Sans doute l'Écriture n'a rien rapporté sur les lieux que nous avons dits, destinés au fumier des animaux ; mais la tradition tient qu'il a paru opportun de garder le silence là-dessus, — et la raison suffirait à nous en persuader. Comme un tel renseignement était moins digne de fournir matière à une intelligence spirituelle, c'est à bon droit que l'Écriture s'en est tue, elle

dont le souci principal est d'adapter scs récits à dej significations allégoriques.

Perfection éénérale de l'arche.

Cependant, étant donné les conditions résultant des pluies et et du déluge, on ne pouvait donner à l'arche une forme mieux appropriée que ce sommet étroit qui laissait ruisseler les eaux de pluies, comme un toit, et cette base rectangulaire^ bien assise sur les eaux qui empêchait l'arche de pencher ou de s'enfoncer sous la force des vents, le coup des flots et l'agitation des animaux \

d'Apelle".

2. — Mais à toutes ces choses composées avec tant d'art, quelques-uns font des objections, surtout Apelles, qui fut disciple de Marcion, mais qui inventa une autre hérésie que celle de son maître 1[2]

Donc, Apelles, dans son désir que les écrits de Moïse ne contiennent rien de la divine sagesse ni de l'œuvre du Saint-Esprit, exagère les propos de ce genre et prétend qu'il est tout à fait impossible qu'un si petit espace ait pu contenir tant d'espèces d'animaux et toute la nourriture qui leur était nécessaire pour une année entière. D'après l'Écriturc, prétend-il, il dut entrer dans l'arche deux paires de tous les animaux impurs, une paire de mâles et une paire de femelles — c'est ce que veut dire la répétition du texte [3] — et sept paires de tous les aniri maux purs : or, comment l'espace qui est décrit a-t-il

1. Procope, *In Gai.,* 6, 1-1-15.

2. Apelles avait écrit, vers la fin du n* siècle, une série de · Syllogismes » qui formaient un recueil «d'objections contre la Bible. Origène distinguet' toujours avec soin la doctrine d'Apclles do celle de son maître Marcion. Cf. C. *Ctls.,* 1. 5, 54 : ▮ Apelles, disciple de Marcion et père d'une hérésie, pensait que les écrits des Juifs sont de la fable... · Quelques-unes de scs objections pénétraient parmi les fidèles et y semaient le trouble ; cf. hom. 3, 1 : · Les gens du dehors en rebattent nos oreilles ». Sans doute nous sourions Ici do la réponse comme de l'objection ; constatons du moins qu'Origène prend la défense de la lettre de l'Ecriturc, alors qu'on l'accuse souvent d'en faire fL

3. Dans le latin : ‹ bina bina · ex immundis animalibus, ...ex mundis vero · septena septena ·.

pu contenir seulement quatre éléphants ? Et après avoir ainsi fait la même objection pour chaque espèce d'animaux, il conclut par ces mots : « Il est donc clair que c'est là une fable ; et par conséquent, cet écrit n'est pas de Dieu. »

à l'objection.

Pour répondre à cette objection, nous ^erons connaître aux auditeurs ce que nous avons appris d'hommes prudents, versés dans les traditions hébraïques, et de nos anciens ihaîtres.

Les anciens disaient donc que Moïse, qui, comme fat- teste l'Écriture, « avait été imbu de la sagesse égyptienne », calcula le nombre de ses coudées selon l'art géométrique, dans lequel les Égyptiens excellent tout particulièrement. Or, les géomètres ont une manière de compter qu'ils appellent « proportionnelle », selon laquelle, quand il s'agit.de volumes et de surfaces, une coudée représente six coudées en vertu d'une réduction ordinaire ou même trois cents en vertu d'une réduction plus poussée *. Si c'est ccttc manière de compter qui fut observée, l'arche devait avoir en longueur et en largeur des dimensions *

a., vu. 22

1. Saint Augustin sera tributaire d'Orlgène pour l'explication littérale des dimensions do l'arche. Il dira, *Cité de Dieu,* 1. 15, 27 : « Si autem cogitemus quod Origcncs non ineleganter astruxit, Moysen scilicet hominem Del eruditum, sicut scriptum est, omni sapientia Aegyptiorum, qui geometricam duxerunt, geometria cubita significare potuisse, ubi unum quantum sex nostra valere adsevernnt, quis non videat quantum rerum capero illa potuit magnitudo ? › Les anciens Égyptiens semblent en effet avoir employé dans leurs calculs do géométrie appliquée tout un système de simplifications qui nous échappe : ci. A. Rey, *La science orientate avant les Grecs,* 1. 3 (coll. L'évolution de l'humanité).

Peut-être le mot *virlus* traduit-il ici δὐναμ< , qu'on rond d'ordinaire par *polentia* ; auquel cas il s'agirait d'un calcul par nombres carrés. Dans le passage parallèle, *C. Celsum,* 1. 4, 41, Origène dit qu'il faut entendre les mesures de l'arche selon la δὐναμ: . il donne par suite à su surface de base les dimensions d'une ville : quatre-vingt-dix mille coudées do long et deux mille cinq cents de large. Rien d'étonnant, conclut-il, à ce qu'il ait fallu cent ans pour construire une arche pareille ! Saint Augustin ne sourcille pas devant les cent années (Gen., 5, 32 et 7, 5), mais, plutôt que d'élever au carré lo nombre des coudées, il préfère les multiplier par six. C'était déjà bien assez de donner à l'arche neuf cent mètres de long. Lu coudée hébraïque valait 0 m. 45 et la coudée égyptienne, 0 m. 52. — Cf. Procope, *ad loc.*

suffisantes pour contenir les échantillons de repeuplement du monde entier et des exemplaires de tous les animaux vivants.

Et voilà ce que nous avions à dire quant à l'historicité du fait, contre ceux qui cherchent à attaquer les Écritures de l'Ancien Testament en prétextant qu'elles contiennent des choses impossibles et déraisonnables.

Explication spirituelle.

3. — Prions maintenant Celui qui seul peut ôter le voile de la lettre du Vieux Testament, et tentons de chercher quel genre d'édification spirituelle contient cette magnifique construction de l'arche.

Autant que la petitesse de mon esprit me le permet, je pense que le deluge, qui mit alors, pour ainsi dire, un terme au monde, figure de J.-C. la véritable fin du monde[1]. Le Seigneur lui-même l'a-
Lc., xvii, 26-27 proclamé quand il a dit : «Aux jours de Noé les hommes achetaient, vendaient, bâtissaient, se mariaient, mariaient leurs filles, et le déluge vint qui les perdit tous : ainsi en sera-t-il à l'avènement du fils de l'homme. »

Dans ce texte, il apparaît bien que le Seigneur décrit d'une seule et même façon le déluge qui est passé et la fin du monde qu'il annonce. Jadis, il fut dit à l'antique Noé de faire une arche et d'y introduire avec lui non seulement ses fils et ses proches mais des animaux de toute espèce ; à la consommation des siècles, il a été dit par le Père au Seigneur Jésus-Christ, notre Noé[2], qui

1. La véritable fin du monde, comme un peu plus bas)n consommation du siècle, est pour Origène, dont les vues eschatologiqucs sont ici celles même du Nouveau Testament, l'époque présente, de durée indéterminée, inaugurée par cet avènemont du Fils de l'Hommc qu'est l'incarnation. D'où l'emploi du passé, qui d'nbord nous étonne : « A la consommation du siècle, il a été dit... » Cf. hom. 15, 5 : « A la fln des siècles, le Fils unique de Dieu est descendu aux enfers... » ; *Exod., h. 7, S ;* etc.

2. Cf. Hilaire, *Tract, myst.,* 1, 13 : « Ergo huic Noe Dominus noster, qui Verbum caro factum est, comparatus. »

est véritablement le seul Juste et le seul Parfait, de se faire une arche de bois équarris et de lui donner des mesures pleines de mystères célestes. C'est ce qui est indiqué dans le Psaume qui dit : « Demande et je te donnerai les nations pour héritage et pour domaine les extrémités de la terre. » ρλ.,11, 8

L'arche et ses appartements : la foi et ses manifestations.

Il construit donc une arche et il y fait des cellules, c'est-à-dire des logements pour recevoir les différentes espèces d'animaux. Ce sont ces logements que vise le prophète quand il dit : « Va, mon peuple, entre dans tes logements, fa.. xxvi, cache-toi pour quelques instants jusqu'à ce que ma 20 colère ait passé. » La comparaison s'impose donc entre ce peuple qui est sauvé dans l'Église, et tous ces êtres, hommes et animaux, qui ont été sauvés dans l'arche *.

Mais ni la récompense ni les progrès dans la foi ne sont les mêmes pour tous; c'est pourquoi celte arche ne renferme pas pour tous le même appartement, mais le bas en est à « double voûte n, le haut à « triple voûte » et il y a diverses cellules. Cela montre que dans l'Église, bien que tous soient contenus à l'intérieur d'une même foi et baignés dans un seul baptême, tous ne progressent pas autant ni de la même façon, « mais chacun en son rang ». i Cor.,xv, 23

Les divers êtres enfermés dans l'arche : degrés de perfection.

Ceux qui ont pour règle de vie la connaissance raisonnable 1 et qui sont capables de se conduire eux-mêmes tout autant que d'enseigner les autres, sont en très petit nombre : ils reproduisent le petit nombre de ceux qui sont sauvés avec Noé et qui

1. Cf. TertuJIlen, *De idol.,* 24 : « Voyons s'il y n place dans l'Eglise, «don 1« figure do l'anche, pour le corbeau, le milan, le loup, le chien, le serpent. Mais il est hors de doute que l'arche ne contient en figure aucun IdolAtre... » Selon Hippolyte, *Philos.,* 9, 12 : « Siihellius disait quo l'arche de Noé était l'image de l'Eglise : on y trouvait des chiens, des loups, des corbeaux, et toutes sortes d'nnitnaux pur* et impurs ; il disait qu'il en devait être de même dans l'Eglise. »

2. Cf. *supra,* hom. I, note 21.

lui sont associés à cause de leur étroite parenté. Ainsi; notre Seigneur, véritable Noé, le Christ Jésus, posscde-t-ifl peu de très proches amis, peu de fils et de parents, qui partagent sa parole et reçoivent sa sagesse. Ceux-là! toutefois ont atteint le degré le plus haut, ils sont placéd au sommet de l'arche.

Les autres, cette foule d'animaux et de hôtes sans raiJ son, se tiennent en bas : ce sont ceux surtout chez qui] la douceur de la foi n'a pas atténué la méchanceté ni la! sauvagerie.

Quelque peu au-dessus d'eux il y a encore ceux qui, sans être entièrement raisonnables, font néanmoins' amplement preuve de simplicité et d'innocence.

Noé*ble Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'en montant ŷ travers les différents étages d'ap-i parlements, on arrive à Noé lui-j même, — Noé veut dire « le repos il ou «le juste » — Noé qui est le Christ Jésus. Car cc n'est, pas à l'antique Noé que conviennent ces paroles de!

Gen., v, 29 Lamech son père [1] : « Celui-ci nous reposera de nosj fatigues, du travail pénible de nos mains et de la terre que le Seigneur a maudite. » Comment, en effet, l'an-l tique Noé aurait-il pu en toute vérité «reposer » Lamech; et le peuple qui se trouvait alors sur la terre, comment· la fatigue e: le travail pénible'auraient-ils pu cessi^H l'époque de Noé, comment aurait pu être supprimée la malédiction divine de la terre, quand on nous montre! que c'est plutôt la colère divine qui s'accrut et que Dieu

Gen.,VI,7 dit, selon le texte de l'Écriture : « Je me repens d'avoirj

Gen., Vf, 2 fait l'homme sur la terre» et «je détruirai toute chair sur la terre », et surtout quand la destruction des vivants] témoigne d'une souveraine disgrâce ?

Mais considérez Notre-Seigneur Jésus-Chist. Il est]

29 dit de lui : «Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôtel

1. Procope, *In Gen.,* 5, 23 : · Que ceux qui s'attachent à la lettre dlsentl comment Noé put donner du repos à Lamech. Sans doute faut-il rapporter] cette parole au Christ Sauveur. Car c'est lui qui est lo véritable repos do nos ; fatigues; Il porte en propre le nom de Juste, lui qui n'a jamais péché.·] Hilaire, *Tract, nvjst.,* 1, 12, même pensée.

le péché du monde », et ailleurs : « Il s'est fait pour nous malédiction, pour nous racheter de la malédiction de la loi », et ailleurs encore : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous referai et vous trouverez le repos de vos âmes. » Vous voyez que c'est lui qui donne vraiment le repos aux hommes et qui délivre la terre de la malédiction portée contre elle par le Seigneur Dieu. Gai., ni, 13 ml, il 28-29

C'est donc bien à ce Noé spirituel qui donne le repos aux hommes et qui ôte le péché du monde qu'il est dit : « Tu te feras une arche de bois équarris. »

LeSlMlloéutïensiS : de la fol.

4. — Voyons maintenant ce que sont ccs. bois f9uarris· Est équarri ce qui ne peut balancer sur aucune de ses faces et qui, de quelque côté qu'on le tourne, garde constamment, et solidement son assiette. Ce sont des bois de cette sorte qui supportent à l'intérieur la charge des animaux et à l'extérieur la poussée des Ilots. Ils représentent, à mon avis, dans l'Églisc, les docteurs, les maîtres et les zélateurs de la foi qui, d'un côté, réconfortent les gens de l'intérieur par la parole d'avertissement et la faveur de l'enseignement, et, de l'autre, s'opposent par la force de la parole et la sagesse de la raison aux attaques qui viennent du dehors, des gentils et des hérétiques ou de ceux qui soulèvent les Ilots des objections et les tempêtes des discussions x.

Vous voudriez voir que l'Écriture divine connaît bien des bois qui sont raisonnables? Rappelez-vous ce qui est écrit dans le prophète Ézéchicl : « La onzième année, au troisième mois, le premier jour du mois, la parole de Ex., xxxi.

1. Remarquer cette hiérarchie dos fonctions d'enseignement. D'ubord les zélateurs de In foi *(aemulatores fldei),* qui semblent avoir pour rôle de reprendre et d'avertir les tièdes pur la commonitio. (Celle-ci n'est pas la correptio : elle est plus douce, moins officielle, plus fraternelle ; cf. Jug., h. 4, 2) Puis les maîtres (znagîsfri), investis de la charge d'enseigner proprement dite. Enfin les docteurs (doclorcs), qui peuvent remplir les fonctions précédentes (hom. 13,4), mais h qui revient en propre la défense de la foi contre les hérétiques et les païens *(Exod.,* lu 5, ad fin. ; h. 10, 4).

Dieu me fut adressée en ces termes : Fils de l'homme dis à Pharaon, roi d'Égypte et à sa multitude : A qui te compares-tu dans ta grandeur ? Voilà qu'Assur était un cyprès sur le Liban, à la belle ramure, à l'ombrage épais, ayant sa cime dans les nues. Les eaux l'avaient fait croître, l'abîme l'avait fait grandir, en faisant couler ses fleuves autour de lui et en envoyant ses ruisseaux à tous les arbres des champs. C'est pourquoi sa taille s'élevait plus haute que tous les arbres des champs. » Et peu après : « Les cyprès nombreux dans le jardin de Dieu et les pins n'égalaient pas ses branches, et les sapins ne leur ressemblaient pas. Aucun arbre dans le jardin de Dieu ne l'égalait en beauté, et tous les arbres du jardin des délices de Dieu lui portaient envie. »

XXXI. 8-9

Remarquez-vous de quelle sorte d'arbres parle le prophète ? et comment il décrit le cyprès du Liban auquel on ne peut comparer les autres arbres du jardin de Dieu ? Il ajoute même, à la fin, que tous les arbres du jardin de Dieu lui portent envie. Il veut évidemment montrer que, selon l'intelligence spirituelle, il parle des arbres raisonnables du jardin de Dieu, puisqu'il raconte qu'ils ont de la jalousie pour les arbres du Liban.

Ainsi — mais c'est une parenthèse — remarquez qu'il faut peut-être comprendre le texte : « Maudit soit de Dieu tout homme qui est suspendu au bois » dans le même sens que celui-ci : « Maudit soit l'homme qui met son espoir en l'homme. « C'est à Dieu seul que nous devons être suspendus, à l'exclusion de tout autre, assurât-on même qu'il fût du jardin de Dieu, selon ce que dit Paul : « Quand nous-même ou un ange du ciel vous annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé qu'il soit anathème, » — Mais remettons ce sujet à une autre fois.

Dent., XXI, 23

Jcr., XVII, 5

Gai.» I, 8

Le bitume : sainteté intérieure et extérieure.

En attendant, vous avez ce que sont ces bois équarris. Noé spirituel les a établis, pour ceux qui sont au dedans, comme un mur et une protection contre les flots qui viennent battre du dehors. Et si ces bois sont enduits de bitume « à l'i

tériour et à l'extérieur », c'est que l'architecte de l'Église, le Christ, ne veut pas que vous soyez comme ceux qui «paraissent au dehors justes aux yeux des hommes mais qui, à l'intérieur, sont des sépulcres pleins de cadavres » ; Il veut que vous soyez saints de corps à l'extérieur et purs de cœur au dedans, sur vos gardes de tout côté et défendus par la vertu de chasteté et d'innocence. Voilà ce que c'est que d'être enduit de bitume à l'intérieur et à l'extérieur.

Mt., XXIII, 27

Longueur, largeur et hauteur : dimensions des mystères du Christ.

5. — Après cela, c'est la longueur, la largeur et la hauteur de l'arche dont il est fait mention et, à cette occasion, on nous donne des nombres qui ne vont pas sans de grands mystères x. Mais avant de parler des nombres, voyons ce que signifient la longueur, la largeur et la hauteur.

L'Apôtre, parlant quelque part avec une grande plénitude religieuse du mystère de la croix, a cette parole : «afin que vous connaissiez la longueur, la largeur et la profondeur »a. (Profondeur et hauteur reviennent au même, puisque la hauteur est apparemment l'espace

Eph., HL 18

1. Le mot revient souvent sous la plume d'Origène : *mysterium, sacramentum, quid mysticum, quid arcanum, quid secretum*. Il doit être pris en un sens large. Le Nouveau Testament a apporté lu révélation du Mystère du Christ ; mais ce Mystère ne sc découvre pas d'un seul coup à la vue du fidèle. Il est partout répandu, caché «Ions l'Écriturc, et comme éparpillé sous une Infinité d'histoires et do symboles. C'est la lettre qui tient l'Écriturc duns l'ombre, comme Je voile lu figure de Moïse (hom. 2, 3 ; 6, 1 ; 7, 1 ; 7, 6 ; 12, 5 ; 13, 3 ; 15, 7). Il faut soulever co voile pour découvrir lo mystère. Une étude minutieuse, persévérante, faite à la lumière do la fol, multiplie les points de contact avec lui. Chaque point de contact ainsi obtenu est comme un mystère particulier, une fraction de l'unique Mystère. L'Écriture est un océan de mystères (h. 9, 1) qu'il faut déceler un à un. Pour un approfondissement de celte notion de mystère, cf. H. von Balthasar, *Le · myslerlon* » d'Origène, *Rech. de sc. rel.,* 1936 et 1937.

2. Cf. Cyr. Alex., *In Gen.,* 1. 2 : « La construction do cette arche signifie le mystère du Christ. On s'en convaincra facilement si l'on sc souvient que Paul, écrivant ù ceux qui avalent été Justifiés par ht fol, leur disait qu'il priait sans cesse « pour qu'ils puissent connaître avec tous les saints la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur... du Christ. »

mesuré de bas en haut, tandis que la profondeur est l'espace mesuré de haut en bas.)

L'Esprit divin se sert donc simultanément de Moïse et de Paul pour découvrir l'aspect de grands mystère» Paul, en effet, prêchant le mystère de la descente du Christ, a employé le terme de profondeur pour marquer un mouvement de haut en bas ; Moïse, au contraire, figurant le rétablissement de ceux que le Christ ramène des bas-fonds aux régions célestes d'en haut en les arrachant à l'anéantissement et à la perdition du siècle comme à la mort du déluge, ne parle pas, dans les mesures de l'arche, de profondeur, mais de hauteur, pour marquer une élévation à partir des choses terrestres et basses vers les choses célestes et élevées.

Signification des nombres

Venons-en aux nombres. Ce sont: 300 coudées de longueur, 50 de largeur, 30 de hauteur.

Trois cents, c'est trois fois cent : le nombre cent indique la plénitude et la perfection; il enclôt mystérieusement la totalité des créatures raisonnables, ainsi que nous le lisons dans les Évangiles, où il est dit que celui qui avait cent brebis vint à en perdre une ; il laissa alors les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne et descendit chercher celle qui était perdue ; l'ayant trouvée, il la chargea sur ses épaules et la ramena* auprès des quatre-vingt-dix neuf qui n'étaient pas perdues. Donc, ce nombre cent, ou plutôt l'ensemble des créa-, turcs raisonnables, qui n'a pas de substance propre mais vient de la Trinité, reçoit du Père par le Fils et l'Esprit Saint la vie, autrement dit la grace de Pimmortaliie pour longueur. Mais ГÉcriture nous donne le nombre cent multiplié par trois : c'est bien naturel, puisque l'on, croît dans la perfection par la grâce de la Trinité et que la connaissance de la Trinité relève jusqu'à trois cents le nombre cent qui était tombé par l'ignorance de cette même Trinité \

Le.. XV, 4-5

ML, XVIII, 12-13

1. Pour Origène, Je nombre cent est une unité tout comme l'unité première. Il est une étape dans le calcul, comme les nombres dix et mille, où

A la largeur, on attribue le nombre cinquante qui est le nombre consacré à la rémission et à la remise. Selon la Loi, en effet, il y avait une rémission tous les cinquante ans ; c'est-à-dire que si l'on avait vendu un bien on le recouvrait alors, et si un homme libre était tombé en servitude, il recouvrait la liberté ; le débiteur recevait remise de sa dette et l'exilé revenait dans sa patrie. Lev., XXV, 10

Or le Christ, Noc spirituel, dans son arche, c'est-à-dire dans l'Église, où il sauve le genre humain de la destruction, a attribué cc nombre de rémission de cinquante à la largeur. Car, s'il n'avait pas accordé la rémission des péchés aux croyants, la «largeur » de ΓÉglise ne se serait pas dilatée à travers le monde.

Le nombre trente, qui est celui de la hauteur, renferme un mystère semblable à celui du nombre trois cents. Ce que représentait tout à l'heure la centaine multipliée par trois, la dizaine le représente maintenant.

Mais le produit des nombres de toute la construction se ramène à un seul nombre : c'est qu'il n'y a qu' «un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et un seul Seigneur», et «il n'y a qu'une foi de l'Église, un seul baptême, un seul corps et un seul Esprit », et c'est à l'unique fin de la perfection divine que tendent toutes les créatures 1. icor.. vnI·0 Eph., iv, 5-1

Il semble qu'on passe à un ordre supérieur en parlant d'une unité nouvelle. Il range sous son ordre et contient dans son unité élargie tous les nombres inférieurs. Aussi convient-il éminemment à Dieu, qui, dans sa richesse transcendante, est l'unité même. D'où les considérations do notre homélie, à rapprocher de *Malt.,* 11, 3 : « 11 fallait que ceux qui devaient recevoir la nourriture de Jésus (à la multiplication des pains) fussent rangés par groupes de cent, nombre sacré que son unité dédie à Dieu, ou de cinquante, nombre de la rémission, tant à cause du mystère du Jubilé qui avait lieu tous les cinquante ans, qu'à cause de la fête de la Pentecôte. · Sur cinquante, nombre sucré, cf. Num., h. 5, 2 cl h. 25, t ; déjà Philon, De *mut. nom.,* 40, 228, et Clément, *Strom.* 6, 11 (voir tout le passage, qu'Origêno devait connaître, sur la forme et les dimensions de l'arche).

1. Explication un peu différente duns Num., h. 21, 2 : · ...A mesure que la construction s'élève, elle se rétrécit et ne comprend plus qu'un petit nombre de coudées. Au sommet, elle se termine mime à la dimension d'une seule coudée. Les bêtes et les animaux se trouvaient en bas, dans des logements spacieux ; les oiseaux, au-dessus. Mais l'homme raisonnable est au sommet, là où l'espace est plus étroit. Car si le sommet ne mesure qu'une

Vous qui m'écoutez, appliquez-vous à loisir aux Saintes Écritures et vous trouverez que les nombres de «cent» et de «trente «cachent beaucoup de grandes réalisations.
Gen.. XL!, 41-46 Joseph avait trente ans quand il sortit de prison et qu'il assuma le gouvernement de toute l'Égypte pour écarter, par une prévoyance miraculeuse, le fléau menaçant de
Le., ni, 23 la famine. Jésus avait trente ans, dit l'Évangile, quand il vint se faire baptiser et qu' «il vit les cieux ouverts et l'Esprit de Dieu descendre sur lui sous la forme d'une
Mc., i. io colombe ». C'est alors que le mystère de la Trinité commença pour la première fois de se révéler. Et tant d'autres faits semblables que vous découvrirez.

Dcut., xvi Vous trouverez aussi que l'on réservait le cinquantième jour à la consécration des récoltes nouvelles, et que l'on préleva pour le Seigneur un cinquantième des dépouilles
Num.. des Madianit.es. Et encore, que c'est avec trois cents xxx 1.30 hommes qu'Abraham vainquit les Sodomites, et que. i"" ' ' c'est avec les trois cents qui lapèrent l'eau de leur langue
Jud., vu, 6-8 que Gédéon obtint sa victoire.

le jugement de Dieu.

Quant «à la porte, elle n'est ni sur la façade ni sur le dessus de l'arche, mais sur le cote, en oblique.
is.. XIII. 9 Car c'est le moment de la colère divine ; — «le jour du Seigneur est un jour de colère et de fureur » est-il écrit ; quelques-uns peuvent bien être sauvés, mais il y en a bien plus que leur conduite condamne et qui sont voués à la destruction et à la mort I. — Si la porte est placée en oblique, c'est pour rappeler
Lev., cette parole du prophète : « Si vous marchez contre moi dans des v0*s obliques, je· marcherai contre vous avec une fureur oblique. »

seule coudée, c'est que tout se ramène ù l'unité et que l'unité elle-même, par le nombre de trois cent coudées, signifie le mystère de la trinité. L'homme, parce que raisonnable et capable de Dieu, est placé tout près de ce mystère. ·

1. Hom. 12, 3 : « Les méchants sont toujours plus nombreux que les bons, et les vices que les vertus › ; cl. Philon, *Leg. all.,* 1, 32, 102 : « C'est un travail de trouver un seul suge et la foule des méchants est innombrable. » — Mats hom. 1,10 : «la considération des méchants fait ressortir la gloire des

Lciel.terre/ enfers. '

Examinons après cela, pourquoi ^Écriture envisage séparément le bas « à double voûte » et le haut « à triple voûte ». Ne veut-elle pas suggérer par là, selon la parole de l'Apôtre, qu' «auphii.,n, 10 nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers » ? Ainsi, dans l'arche, ce qui se trouve le plus bas est justement ce que l'Apôtre met dans les enfers, ce qui vient immédiatement au-dessus est ce qu'il met sur la terre, et les parties supérieures « à triple voûte » sont tout ce qu'il met pêle-mêle dans le ciel. Seulement, dans ce dernier cas, il faut faire une place à part à la conduite de ceux qui peuvent, selon l'Apôtre Paul, « monter jusqu'au troisième ciel». ncor., XII, 2

Les cellules : demeures du ciel.

Quant aux cellules, dans l'arche, leur grand nombre fait penser qu'elles signifient qu'il y a «beaucoup de demeures auprès du Père ». Jn., xiv. 12

Cohabitation des animaux : union de tous dans le royaume.

Pour expliquer les animaux, les bêles, le bétail et les divers autres vivants, quelle autre figure retenir que celle qu'Isaïe nous donne : « dans le royaume du Christ, le loup is.» xi, 6-8 et l'agneau, le léopard et le chevreau, le lion et le bœuf iront ensemble au pâturage et leurs petits mangeront ensemble le même fourrage ; et même le jeune enfant — un de ceux, je pense, dont le Sauveur disait : « Si vous Mt.. ne vous convertissez et ne devenez comme l'un de ces xviii, 3 petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » — le jeune enfant introduira la main dans le repaire des aspics sans en éprouver aucun mal ». — On peut aussi évoquer cette autre figure, que l'Église réalise actuellement selon l'enseignement de Pierre, et qui nous rapporte la vision de Pierre où tous les quadrupèdes, toutes les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel apparaissaient contenus dans la nappe unique de la foi attachée par les quatre coins des Evangiles A Act., x. 11-12

1. On saisit ici sur le vif un des procédés d'Origène, qui consiste à rappro-

Explication morale.

6. — Mais l'archc que nous nous efforçons de décri était construite, sur l'ordre de Dieu, non seulement double mais à triple voûte. Tâchons donc, nous aust., à la double explication qui précède, d'en ajouter une troisième selon le précepte divin.

Justification du sens moral.

La première explication était historique ; posée au-dessous, eût était comme le fondement. Lt seconde, l'explication mystique, fut plus relevée : c'était comme un étage supérieur. Essayons, si possible, d'y joindre une troisième explication, celle-là moralex. j

Remarquons cependant une particularité : le texte ne dit pas seulement que l'arche était à double voûte sans rien de plus ; il ne dit pas non plus simplemen qu'elle était à triple voûte ; mais apres avoir dit : « double voûte », il ajoute : « et à triple voûte ». Cela n semble pas être sans mystère, sans le mystère de cctt explication même que nous avons maintenant en maim — Car la triple voûte signifie cette triple explication qu

cher les uns des autres des passages de l'Ecriturc, parce qu'ils contienne le même mot ou le même groupe de mots. La pensée en subit des déviatic ou des gauchissements inattendus. Origène avait sans doute sous la main que nous appelons une « concordance », ou du moins un florilège de texi classés par rubriques. Chose toute naturelle, si l'on songe qu'on a déc chez saint Paul Iui*mênic l'emploi de semblables recueils (Htiby, *Epttrc* a *Jtomains,* p. 1-15 et 301). Cf. Cadiou, Introduction *au système d'Oriyèi* p. 11-1 : · Pour l'étude de la Sainte Écriture, il dispose manifestement d'un lexique de la Bible, qui lui permet de rassembler (ovvχγκv) les passa où se trouve employé un même mot. ·

1. Cf. *I^evit.,* h. 5, 1 : › En invoquant Dieu qui a donné A l'Écriture Ame, un corps et un esprit..., recherchons cette âme de la loi... » Dans homélies, Origène fait souvent appel au *Ideas moralis* : h. 2, 6 ; 5, 6 ; 9, 11,3 ; cf. *Exod.,* h. 1,4:· sed et moralem in his non omittamus locum, ai fleat cnim animas auditorum. » Co sens n'est toutefois pas le plus élei *Levit.,* h. 13, 3.

je viens de dire. Et comme dans les Écritures divines la suite de l'histoire ne sc tient pas toujours et manque parfois, — comme, par exemple, lorsqu'il est dit : « des épines naîtront dans la main de l'homme ivre », ou, sur le temple construit par Salomon : « ni marteau, ni hache ne fut entendue dans la maison de Dieu », ou encore dans le Lévitique, lorsqu' a il est ordonné de faire inspecter la lèpre des murailles, des peaux et des fils de tissage par lés prêtres pour la guérir », — à cause de ces passages et d'autres semblables, l'arche n'est pas formée partout de trois épaisseurs, mais aussi de deux, afin que nous sachions que dans les divines Écritures le sens qu'elles recèlent et qu'il s'agit d'expliquer n'est pas toujours triple, puisque le sens historique ne nous est pas toujours fourni, mais quelquefois seulement double.

prov., XXVI, 9 — I Reg„ vi, 2 — Lev., xiv, 34 — Lcv·· XI11·

Tentons donc maintenant d'exposer le troisième sens, du point de vue moral.

et l scs° dimenslons.

S'il y a quelqu'un de capable, malgré la poussée du mal et le débordement des vices, de se détourner des choses fragiles, périssables et caduques, pour écouter la parole do Dieu et les injonctions célestes, celui-là construit dans son cœur l'arche du salut et consacre, pour ainsi dire, en lui-même la bibliothèque de la parole divine 1 ; il lui donne comme longueur, comme largeur et comme hauteur, la foi, la charité et l'espérance. La foi en la Trinité, il la déploie durant la longueur de la vie et l'immortalité ; la largeur de la charité, il l'établit par des sentiments de douceur et de bonté ; la hauteur de l'espérance, il la porte jusqu'aux réalités célestes, car s'il vit sur la terre, «c'est dans les cieux qu'il a sa demeure ». Il rapporte à l'unité l'ensemble de scs actes ; car il sait que « tous courent, mais qu'un seul reçoit la palme », celui qui n'est pas divisé par la multiplicité des pensées et l'instabilité de l'esprit.

phli.» III, 20 — j cor., ix, 24

1. h. 9, 4 : Que le chrétien · fasse de son cœur une arche et uuc bibliothèque des livres divins, car le Prophète bénit ceux qui gardent scs commandements dans leur cœur pour le» mettre en pratique. »

l<l5i?'biturncrrlS' les animaux.

Cette bibliothèque no se con trU*t Pas avec ^es l,0'“ '>ruls ' grossiers, mais avec des bois cqua ris, taillés <i angle droit, c'est dire non pas avec les volumes des auteurs profanes mail avec ceux des prophètes et des apôtres. Car ce sont c derniers qui, rabotés par les diverses tentations, ayant

fanes mériteraient bien d'être qualifiés de « bois élevés
1·., 111, o et de «bois ombreux»,,— c'est «sous des bois élevés (

qui professent des doctrines élevées et emploient u éloquence fleurie, mais n'agissent pas en conformi avec leurs paroles ; ce n'est pas eux que l'on peut non

Quant à toi, si tu fais une arche, si tu réunis une bibli thèque, serres-y lès écrits des prophètes, des apôtres de ceux qui les ont suivis dans la droite ligne de la fi Fais-la à double et à triple étage. Par elle, apprends l

rii., v, 32 «grand mystère» qui a son achèvement dans le Chrii et dans l'Eglise ; par elle, sache corriger les mœurs, su primer tes vices, purifier ton âme et la dépouiller de 10 les liens qui la tiennent captive, en y installant les ce lules diverses des vertus et des progrès 2. Tu l'cnduiri

dant intérieurement la science et accomplissant extern rement les œuvres, en t'avançant dans la pureté in' rieure du cœur et dans la chasteté extérieure du cor

des livres divins ou Pâme fidèle, selon le point de ÿ moral, tu dois encore y introduire des animaux de too espèce, purs et impurs. Les animaux purs, nous pouvo

re, le science, l'intelligence, l'examen, le jugement et autres éléments semblables, de nos lectures. Mais les animaux impurs, dont il est dit qu'ils vont par deux paires il la fois, il est. difficile d'expliquer ce qu'ils représentent. Cependant, s'il n'est pas trop audacieux de s'attaquer à des passages si difficiles, jc pense qu'il s'agit de cos passions communes à toutes les âmes, le désir et la colère. Quand ils portent l'homme à pécher, ils ne manquent pas d'être qualifiés d'impurs ; mais comme on ne peut ni

assurer de correction et d'instruction sans la colère, il faut dire aussi que nous avons besoin de ces doux passions et que nous devons les garder ›.

Il peut sembler que c'est là un sens physique, plutôt

avons parlé de tout ce qui vient de se présenter.'

Ceux qui ont le loisir de comparer l'Écriture divine avec elle-même cl de rattacher «les choses spirituelles i cor.. II.

pas, dans ce passage, des mystères profonds et cachés, que l'heure et la fatigue des auditeurs nous interdisent d'expliquer maintenant.

Prions cependant la miséricorde du Dieu Tout-Puissant qu'il ne nous fasse « pas seulement écouler sa parole », Jac., 1,2a

âmes le déluge de son eau, qu'il détruise en nous, à sa guise, ce qu'il faut détruire et vivifie de même ce qu'il faut vivifier, par le Christ notre Seigneur et parson Esprit Saint. A lui la gloire dans l'éternité des siècles et dos siècles. Ainsi soit-il.

mallro rhrélkn. 11 **s'cndilcnd el** e'en explique, déjà **h. 1,17. Alllour* (h. 13**

III

LA CIRCONCISION D'ABRAHAM

Anthropomorphisme de Bilfle : Le problème.

1. — En de nombreux passages de la divine Écriture, nous lisons que Dieu parle aux hommes. Là-dessus les Juifs et même quelques-uns des nôtres ont pensé qu'il fallait, comprendre Dieu comme un homme, c'est-à-dire composé de membres humains et doué d'un aspect humain mais les philosophes tiennent avec dédain cela pour des fables, formées sur le modèle des fictions poétiques.

Voilà de quoi je voudrais d'abord vous entretenir,! avant d'en venir à ce qui nous a été lu.

Ce que je vais dire s'adresse en premier lieu aux gens de l'extérieur qui nous rebattent insolemment les oreilles: en disant qu'il ne se peut pas qu'un Dieu suprême, invisible et incorporel se comporte comme un homme. Car, disent-ils, si vous lui donnez l'usage de la parole, il faut que vous lui donniez par là même une bouche, une langue et les autres organes nécessaires à la parole ; et s'il en est ainsi, vous cessez de reconnaître Dieu comme invisible et incorporel. — En compliquant et en multipliant les arguments de ce genre, ils tracassent nos gens [1].

Avec l'aide de vos prières, autant que le Seigneur le permettra, répondons-leur brièvement.

1. Cf. hotn. 1, 13 : «Ces hommes charnels qui méconnaissent la nature spirituelle de la divinité. »

2. San* doute était-ce là l'une «tes argumentations des *Syllogismes* d'A-. pelles. Contre Crise également, Origène doit défendre lo christianisme de professer ce grossier anthropomorphisme : *C. Celt.,* l. 4, 37 ; 1. 7. 38.

est incorporel.

2. — Pour nous, nous tenons ◊)ue Dieu «‹■ incorporel, tout-puissant, invisible. Et nous professons semblablement, selon un enseignement certain et invariable, que Dieu s'occupe des êtres mortels et que rien ne se fait ni au ciel ni sur terre sans sa providence. Attention ! nous disons bien : sans sa providence, et non pas : sans sa volonté. Car si beaucoup de choses se font sans sa volonté, rien ne se fait sans sa providence. La providence est ce par quoi Dieu règle, gouverne et dispose toutes choses ; la volonté est ce par quoi II veut ou ne veut pas quelque chose. Mais passons : ce sujet serait trop considérable et trop long.

Si Dieu, comme nous le croyons, gouverne et administre tout, il s'ensuit qu'il laisse apparaître sa volonté et son plan sur les hommes. S'il ne les laissait pas apparaître, il ne gouvernerait pas les hommes et l'on n'aurait pas sujet de croire qu'il s'occupe des êtres mortels. Mais, puisque Dieu manifeste aux hommes sa volonté sur eux, comment parler des modalités de cette manifestation ? Assurément selon les manières et les conceptions humaines. Car si nous disions que Dieu garde le silence, — ce qui, croyons-nous, convient bien ù sa nature l, — comment imaginer que ce silence manifesterait quelque chose ? Mais on dit au contraire que Dieu a parlé, pour que les hommes, qui savent que c'est par ce moyen qu'on manifeste sa volonté à un autre, reconnaissent que les propos que leur tiennent les prophètes sont, des indications de la volonté de Dieu. On ne veut pas dire, certes, que celles-ci constituent la volonté de Dieu, ù moins qu'il ne s'agisse, d'après le texte, des paroles mêmes de Dieu ; en tout cas, les hommes ne conçoivent pas que le silence puisse jamais servir à l'indication d'une volonté.

Encore une fois, si l'on s'en tient à l'erreur non pas des Juifs seulement, mais aussi de certains des nôtres qui se fourvoient avec eux, nous irions jusqu'à dire qu'à cause de la faiblesse humaine qui ne peut pas entendre parler

1. Cf. Ignace, *Ad Magn.*, 8, 2 : « Ce Dieu *'c»t manifesté par Jésus Christ, son Fils, qui est son Verbe sorti du silence. »

de Dieu autrement qu'avec la réalité et les mots qu'elle connaît, nous pensons que Dieu agit avec des membres semblables aux nôtres et des apparences humaines. Or, cela est étranger à la foi de l'Église.

Les opérations en termes humains.

Mais ce qui fait dire que Dieu parle à l'homme, c'est qu'il sou-P,re dans le cœur des saints et qu il fait parvenir le son de sa voix à leurs oreilles. Ainsi, quand il veut montrer qu'il connaît les paroles et les actes de chacun, il dit qu' « il a entendu » ; quand il veut montrer que nous avons commis une injustice, il dit qu' « il est irrité » ; quand il veut nous convaincre d'ingratitude pour ses bienfaits, il dit qu' « il se repent » ; et bien qu'il parle de tout cela comme de dispositions humaines, en réalité cependant il ne se sert pas de membres corporels. Car la substance divine est simple, elle n'est pas composée de membres, d'organes, ni d'états affectifs, Seulement, les opérations divines, pour être saisies par les hommes, doivent être présentées sous des termes: empruntés aux membres humains et exprimées sous le couvert de sentiments bien connus. C'est ainsi que l'on dit que Dieu est irrité, qu'il entend ou qu'il parle.

Si la voix humaine se définit : de Fair trappé x, c'est·, à-dire renvoyé par la langue, la voix de Dieu peut aussi bien se définir : de l'air frappé par la force ou par la volonté divine. C'est ce qui fait que lorsqu'une voix divine se fait entendre, le son n'en parvient pas aux oreilles de tous, mais de ceux seulement y ont intérêt.] Cela permet de sc rendre compte que cc n'est pas le renvoij de la langue qui produit le son dans cc cas, — autrement! on entendrait comme à l'ordinaire, — mais que le son est administré et dirigé par une volonté céleste 1.

Cependant on dit souvent que la parole de Dieu fut

1. Définition stoïcienne.

2. Cf. Basile, *In Mexattn.*, II. 2. 7 : · Quand nous parlons de la voix do Dieu, nous ne voulons pas dire que la parole divine soit un son émis par des! organes vocaux ou de l'air frappé par uno langue, mais nous pensons que c'est l'inclination de In volonté qui fait comprendre à ceux qui en sont l'objet l qu'il y a un précepteur divin. »

adressée sans aucun son de voix aux prophètes, aux patriarches et aux autres saints, comme nous l'apprenons simplement par tous les livres saints. Dans ce cas, pour m'en expliquer brièvement, je dirai que l'esprit de Dieu illumine et impressionne l'esprit humain conformément au sens des paroles.

Ainsi, quand Dieu fait connaître sa volonté, que ce soit de l'une ou l'autre manière que nous venons d'exposer, on dit que Dieu parle.

En tenant compte de ces explications, parlons un peu maintenant de ce qui vient d'être lu.

Dieu s'adresse à Abraham une progression pleine de mystère,

3. — Il y a beaucoup de paroles de Dieu à Abraham, mais elles ne sont a ^ou^es dites au même et «nique personnage. Car les unes s'adressent à Abram et les autres à Abraham ; celles-ci ont lieu après son changement de nom, celles-là quand il répond encore à son nom de naissance.

Avant le changement de nom, la première parole que Dieu adresse à Abram est celle-ci : « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père, etc... » — Là, pour l'alliance de Dieu, pour la circoncision, aucune recommandation. Car, tant qu'il s'appelait Abram et portait le nom de sa naissance charnelle, Abraham ne pouvait pas recevoir l'alliance de Dieu ni la marque distinctive de la circoncision. Mais une fois qu' « il a quitté son pays et sa famille », il commence à percevoir des paroles plus mystérieuses, celle-là d'abord : « Tu ne t'appelleras plus Abram, mais c'est Abraham qui sera ton nom. » C'est alors qu'il entre en partage de l'alliance et qu'il reçoit la circoncision comme marque distinctive de la foi, ce qu'il ne pouvait pas tant qu'il était dans la maison de son père, au milieu de sa famille charnelle, et tant qu'il répondait au nom d'Abram L De même, tant qu'il

Gen., xn, 1*

Gen., xvn, 5

1. Pour Philon, *De nom. mut.,* 10, 76, le changement de nom est le signe qu*Abraham a passé de lu philosophie naturelle à la philosophie momie, de la contemplation des choses du monde à la connaissance du Créateur, ce

était dans la maison paternelle et qu'il demeurait pa habitation lié à là chair et au sang, ni lui ni sa femmi n'étaient désignés du titre d'« ancien » ; mais, une fois parti, il mérita les appellations d'« Abraham » et d'« an
Gen., XVIII, cien » : « Ils étaient, en effet, tous deux (Abraham el son admirable épouse) des anciens », dit l'Écriture c'est-à-dire des vieillards, et « avancés en jours ». Λ

Beaucoup, avant eux, ont vécu de longues années, neuf cents ans et plus, certains même vécurent jusqu'au déluge, et pourtant aucun n'a eu l'appellation d'« anj cien ». Car, chez /Vbraham, ce terme ne souligne pas h vieillesse du corps, mais la plénitude du cœur \

Num., XL 16 C'est dans ce sens que le Seigneur dit à Moïse : « Choisis toi des anciens que tu connais toi-même pour être anciens, Considérons attentivement cette parole du Seigneur que peut signifier cette addition : « que tu connais tor, même pour être anciens ? » N'était-il pas évident potd tous que celui qui portait un grand âge était un ancien] c'est-à-dire un vieillard ? Pourquoi donc laisser unique-j ment à Moïse, le grand prophète, le soin de cet examem spécial ? Pourquoi cc choix, non pas de ceux que dcsignen les autres, non pas de ceux que reconnaît la foule ignd rante, mais de ceux qu'aura choisis un prophète plcii de Dieu ? — C'est qu'il ne s'agit pas de porter un juge ment sur leur physique ou sur leur âge, mais sur leu esprit.

Tels étaient Abraham et Sara, ces bienheureux « an ciens » dont nous parlons.

Abraham reçoit l'alliance.

Avant tout, ils changent d nom, ce nom qui leur avait et donné à leur naissance charnell

Gen., XVII, 1-5 « Lorsqu'Abraham fut arrivé à l'âge de quatrc-vingl dix-neuf ans, Dieu lui apparut et lui dit : Je suis DieUi mérite mes complaisances et sois irréprochable. J'étal

qui lui vaut Ja piété, le plus grand des biens. Clément, *Simm.,* J. 5, et 5,1, est ici en dépendance étroite de Philon.

1. Cf. hotn. 4, 4, et un long développement dans *Jos.,* it. 16, 1. Philon, *De. sobr.,* 4, 18 : ‹ C'est lo sage qui est appelé ancien ». Jérûme, *In Is.,* 2,3;

blirai mon alliance entre moi et toi. Et Abraham tomba la face contre terre et adora Dieu. Alors Dieu lui parla ainsi : C'est moi. Voici mon alliance avec toi, tu seras le père d'une multitude de nations et toutes les nations seront bénies en toi. On ne te nommera plus Abram, mais ton nom sera Abraham. » Après lui avoir donné ce nom, il reprit, aussitôt : « J'établirai mon alliance entre moi et toi et ta postérité après toi. » Puis il ajouta : « Tout mâle parmi vous sera circoncis, et vous vous circoncirez dans la chair de votre prépuce. » Gen., xvn, 7 Gen., **XVII, 10**

La circoncision chamelle constitue-t-elie toute l'alliance ?

4. — Puisque nous en sommes à ce passage, je veux examiner si le Dieu tout-puissant, qui gouverne le ciel et la terre, quand il voulut faire alliance avec un homme saint, fit consister l'essentiel d'une si grande affaire dans le retranchement d'un prépuce de chair chez cet homme et ceux de sa race. « Mon alliance, dit-il, sera dans ta chair. » La circoncision était-elle donc la chose que le «Maître du ciel et de la terre » conférait comme gage d'éternelle alliance à l'homme unique choisi entre tous les mortels ? Gen., XVI1· 13 Gen., xxrv» 3

En cela seul les maîtres et les docteurs de la Synagogue placent la gloire des saints. Mais qu'ils viennent entendre, s'ils veulent, comment l'Église du Christ qui avait dit par le Prophète : « Pour moi, ô Dieu, tes amis sont devenus extrêmement honorables », qu'ils viennent entendre comment l'Eglise honore les amis de son époux et quelle gloire elle leur attribue quand elle se remémore leurs grandes actions. Ps., cxxxix, 17

Instruits par l'Apôtre Paul, nous disons que beaucoup de choses se produisaient en figure et en image de la vérité à venir : ainsi cette circoncision charnelle était une figure de la circoncision spirituelle [1] qu'il était juste et convenable que le « Dieu de Majesté » donnât en précepte aux Ps., xxvm, 3

1. Cf. Ambroise, *De Abrah.*, 2, 11, 78 : · Perfecta circumcisio spiritalis est... Circumcisio cordis intclHglblHs, circumcisio ctiarn camis mandatur sensibilis, etc. ·

i Tta.» Π, hommes. Écoutez donc comment. Paul, « docteur des I nations dans la foi et la vérité », enseigne l'Église du
Phil., m, 2 Christ sur le mystère de la circoncision : « Voyez la cir·· concision, dit-il, — et il parle des Juifs qui portent la marque de la circoncision dans leur chair — c'est nous* qui sommes les vrais circoncis, nous qui servons Dieu Λ en esprit et ne mettons pas notre confiance dans la chair».

Tel est un des textes de Paul sur la circoncision. En
Rom., π, 28-29 voici un autre :« Le vrai Juif n'est pas celui qui le paraît, Z dit-il, la vraie circoncision n'est pas celle qu'on voit dans·' la chair : mais le Juif, c'est celui qui l'est intérieurement, ■ et la circoncision, c'est celle du cœur, selon l'esprit et I non selon la lettre x. » Ne vous semble-t-il pas plus digne< de parler d'une telle circoncision dans les saints et les amis de Dieu, plutôt que d'un retranchement de chair

La nouveauté du propos effarouche peut-ctre autant· quelques-uns de nos frères que les Juifs. Car Paul semblé· imaginer quelque chose d'impossible en prônant la cir-Λ concision du cœur. Le moyen de circoncire un organe : enfoui dans la profondeur des entrailles et échappant I aux regards humains ?

Revenons donc aux paroles des prophètes, pour qu'avec· vos prières la lumière se fasse sur toutes ces questioni»
Ex., XLIV, a Le prophète Ezéchiel dit : «Aucun étranger incirconcis,, de cœur et incirconcis de chair n'entrera dans mon sanc·®| luairc». Et de même ailleurs, tout en faisant des reproches, Λ
Jcr.»IX,20 le prophète dit : «Tous les étrangers sont incirconcis® de chair, mais les fils d'Israël sont incirconcis de cœur.»· Ce qui indique bien qu'à moins d'être circoncis de cœur Λ et de chair, «on n'entrera pas dans le sanctuaire » de Dieu. ■

°bdcsiOn littéralistes.

5. — Mais je vais paraître pris· mes ProPreS Par°les. Car aussi- J tôt) sur cc Passage du prophète,® un Juif peut m'arrêter et me dire :- « Le prophète indique ici les deux circoncisions, celle®

1. Voir Je développement sur la circoncision dans le commentaire de l'épitre aux Romains, 2, 13, ou l'on trouvera beaucoup de passages paroilôlcs à notre homélie.

de la chair et celle du cœur. Il n'y a donc plus de place pour l'allégorie, puisque les deux espèces de circoncision y sont envisagées. »

Aidez-moi de vos prières pour que «la parole du Dieu vivant » daigne se présenter « à l'ouverture de mes lèvres » et qu'ainsi nous puissions, sous sa conduite, déboucher de l'étroit chemin de l'objection au grand espace de la vérité. Ce n'est pas seulement les Juifs charnels qu'il nous faut combattre sur la circoncision de la chair, mais aussi certains qui portent apparemment le nom du Christ et s'imaginent pourtant qu'il leur faut recevoir la circoncision de la chair, par exemple les Ébionites [1] et tous ceux qui adoptent faussement une aussi pauvre interprétation que la leur.

Pcir.» I. 23

Critique ÆÆZ, littéralistes.

Utilisons donc les passages de l'Ancien Testament auxquels ils ont volontiers recours. Il est écrit à ce prophète Jérémie : «Voici que ce peuple est incirconcis d'oreilles. » — Écoute, Israël, la parole du prophète ; elle proclame ta grande honte ; elle t'attribue une grande faute : on t'accuse d'avoir les oreilles incirconcises. Pourquoi donc, en entendant ces paroles, n'as-tu pas saisi le fer et coupé tes oreilles ? Car Dieu t'accusera et te condamnera pour n'avoir pas les oreilles circoncises. Et je ne te permets pas d'avoir recours aux allégories que Paul nous a enseignées. — Qu'attends-tu pour couper ? Coupe tes oreilles, retranche ce membre que Dieu a créé comme un sens utile et pour l'agrément de l'homme [2]. — Car c'est ainsi que tu comprends les paroles divines.

Jer., VI. 10

1. Judéo-chrétiens hérétiques, alliant la pratique de la loi à une foi chrétienne mutilée. Ils disparurent au IVe siècle. Cf. *Periarch.*, I. 4, 1, 22 ; C. *Cels.*, I. 2, I. A Cesarée la secte était alors en pleine activité et faisait du mal aux chrétiens mal affermis, comme on le voit par plusieurs réflexions de l'homélie ; voir aussi h. 6, 3 : « les Juifs et les amis de la lettre », ces «amis de la lettre» qui cherchent toutes les occasions pour embarrasser Origène, h. 13, 3.

2. Écho des doctrines stoïciennes ; cf. Cicéron, *De nat. deor.*, II, 11 : « Omnia in iis quidem figura non modo ad usum, verum etiam ad venustatem apta. »

Mais je vais encore le montrer autre chose à quoi tu ne pourras pas t'opposer : dans l'Exodc, nous autres, selon les livres en usage dans l'Église, nous lisons que?
Ex., rv, 13-10 Moïse répondit au Seigneur en disant :« Ah ! Seigneur, cherchez-en un autre pour l'envoyer ; moi, j'ai la voix faible et la langue embarrassée ». Mais vous, dans les exemplaires hébreux, vous lisez : « Moi, j'ai les lèvres incirconcises x». — Ainsi, d'après vos exemplaires, dont l'authenticité est plus grande dites-vous, il existe une circoncision des lèvres. Et si, selon vous, Moïse se déclare alors indigne parce qu'il n'a pas les lèvres circoncises, il est évident qu'il indique par là que l'homme aux lèvres circoncises est plus digne et plus saint.

Passez donc aussi le couteau sur vos lèvres et découpez ces chairs qui recouvrent la bouche, puisque c'est aineq qu'il vous plaît de comprendre les divines Lettres. Mais, si vous ramenez la circoncision des lèvres à une allégorie,] si vous faites aussi de la circoncision des oreilles une allé*] goric et une figure, pourquoi ne pas recourir semblablement : à l'allégorie quand il s'agit de la circoncision du prépuce îj

PS..CXV. 0-5 Mais laissons ces gens qui, comme les idoles, «ont des] oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas ».3

iPctr., il. 10 Pour vous, ô « peuple de Dieu, peuple qu'il s'est acquis,J peuple choisi pour annoncer les vertus du Seigneur»· recevez la vraie circoncision de la parole de Dieu dans vos] oreilles, sur vos lèvres, dans votre cœur, dans votre chair · et dans tous vos membres sans exception.

La circoncision spirituelle des oreilles.

Vos oreilles seront circoncises! selon la parole de Dieu, si cllesa ne se prêtent pas à la voix des] détracteurs, si elles n'écoutent pan les paroles des médisants ni des blasphémateurs, si elles sc ferment aux fausses dénonciations, aux mensonges!

I»., xxxiii, 15 et aux provocations. Bouchez-lcs, fcrmcz-les, « de peura qu'elles n'entendent les propos sanguinaires» et qu'elles®

1. Ce qui nom reste des Hcxaples ne fait connaître que le texte de la j version de Syminaquc : ‹ .le n'ai pas la parole facile » et celui des Septanto:! ‹ J'ai la voix faible».

ne s'ouvrent aux chants impudiques et aux airs de théâtre. Qu'elles ne reçoivent, rien d'indécent et qu'elles se tiennent à l'écart de toute tentative de corruption.

Telle est la circoncision que l'Église du Christ impose aux oreilles de ses enfants. Et ce sont de semblables oreilles, à mon avis, que le Seigneur réclamait dans scs auditoires quand il disait : «Que celui a des oreilles pour entendre entende». Car avec des oreilles incirconcises ut.. NUL et impures, nul ne peut entendre les paroles pures de la θ sagesse et de la vérité.

La circoncision spirituelle des lèvres.

Vcnons-cn également, si vous voulez, à la circoncision des lèvres. J'estime qu'on a les lèvres incirconcises, quand on n'a pas rompu avec un langage et des plaisanteries de mauvais aloi, quand on dénigre le bien, quand on accuse ses proches, quand on intente des procès, quand on répand des calomnies, quand on brouille des frères entre eux en disanldes mensonges, quand on dit des paroles vaincs, déplacées, sentant le siècle, impudiques, inconvenantes, injustes, violentes, blasphématoires, bref tout ce qui est indigne d'un chrétien. Mais quand on interdit tout cela à sa bouche et «qu'on soumet ses paroles au jugement », P».. cxn. quand on s'abstient de bavardage, quand on tient sa 5 langue, quand on maîtrise scs paroles, alors on passe avec raison pour avoir les lèvres circoncises. Tandis que «ceux qui disent l'iniquité contre les hauteurs et dirigent p$., leur langue contre le ciel même», comme font les héré- 1 x x ih. tiques, ne peuvent, que passer pour impurs et incirconcis des lèvres. Au contraire, il est pur et circoncis, celui qui dit toujours la parole de Dieu et qui répand la saine doctrine étayée par les préceptes des Évangiles et des Apôtres.

Telle est la circoncision des lèvres que confère l'Église de Dieu.

La circoncision spirituelle de la chair.

6.— Et maintenant, selon notre promesse, voyons comment il faut envisager la circoncision de la chair. 11 n'est personne qui ignore que le membre où se trouve le prépuce sert aux fonctions

naturelles du coït et de la génération. Quand on sait se maîtriser dans les mouvements de cette nature, quand on ne dépasse pas les bornes établies par les lois, quand on ne connaît pas d'autre femme que son épouse légitime, quand on ne s'approche d'elle qu'aux époques déterminées et légitimes et seulement pour avoir des enfants alors il est entendu que l'on est circoncis dans sa chair. Mais quand on se donne toute licence, quand on est retenu de partout par des embrassements coupables, quand on se jette sans frein dans le tourbillon de la débauche, on est incirconcis dans sa chair. Or, l'Église du Christ, fortifiée par la grâce de Celui qui a été crucifié pour elle, s'abstient non seulement des amours défendues et coupables, mais aussi des amours permises et honorables, et, en sa qualité de vierge épouse du Christ, elle fleurit en vierges chastes et pures qui portent la vraie circoncision de la chair et conservent véritablement dans leur chair l'alliance éternelle de Dieu.

La circoncision spirituelle du coeur.

Il ne nous manque plus que d'expliquer la circoncision du cœur. Quand on brûle de désirs luxurieux et de basses concupiscences, pour dire bref, quand «on commet l'adultère dans son cœur», on est incirconcis de cœur. Quand on accueille, dans son esprit des pensées hérétiques, quand on agite dans son cœur des idées blasphématoires contre la science du Christ, on est incirconcis de cœur. Mais quand on garde la pureté de la foi en toute droiture de conscience, on est circoncis de cœur et on mérite de s'entendre dire : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.»

Mt.,v,28

Mt.,v,8

Cependant, à ces expressions des prophètes, j'oserai en ajouter d'autres analogues. Car s il faut circoncire nos oreilles, nos lèvres, notre cœur, notre chair, au sens que nous venons d'expliquer, on peut aussi dire que nos mains, nos pieds, nos

1. Cf. hom. 5, 4.

regards, notre odorat, notre toucher ont également besoin de circoncision. Pour que l'homme de Dieu soit absolument parfait, tous ses membres doivent être circoncis : les mains doivent s'abstenir des larcins, des vols, des meurtres, et s'ouvrir seulement pour les œuvres de Dieu. Il faut, circoncire les pieds, pour qu' «ils ne soient pas agiles pour répandre le sang », pour qu'ils n'entrent pas « dans le conseil des méchants » et qu'ils ne se meuvent que selon les intentions de Dieu. 11 faut, circoncire les yeux, pour qu'ils ne convoitent pas le bien du prochain, pour qu'ils ne regardent pas «de femme avec concupiscence ». Si on promène des regards malsains et indiscrets sur des formes féminines, on est incirconcis des yeux. Mais si «soit en mangeant, soit en buvant, on mange et on boit pour la gloire de Dieu », comme le demande l'Apôtre, on est circoncis dans son goût. Quand «on se fait un dieu de son ventre » et que l'on s'adonne aux raffinements de la gourmandise, je dirai qu'on a le goût incirconcis. Si on s'empare de «la bonne odeur du Christ» et si on cherche le « parfum de suavité » dans les œuvres de miséricorde, on a l'odorat circoncis ; mais si l'on s'avance «oint des parfums les plus exquis», il faut dire que l'on a l'odorat incirconcis.

Ps., xrv.3 Ps.. I, t Mt.,V,28 i Cor., x, 31 Phil..Ill, 19 n Cor., Il, Amos., VI, θ

Ainsi faut-il dire de tous les membres, quand ils sont appliques aux tâches voulues par Dieu, qu'ils sont circoncis ; mais quand ils transgressent les lois qui leur ont été divinement assignées, il faut les tenir pour incirconcis. Je ne doute pas que ce soit bien là la pensée de l'Apôtre : « De meme que vous avez livré vos membres comme esclaves h l'injustice pour arriver à l'injustice, de même livrez maintenant vos membres comme esclaves à la justice pour arriver à la sainteté. » En effet, quand nos membres servaient l'injustice, ils n'étaient pas circoncis et ne possédaient pas l'alliance de Dieu ; mais quand ils se sont mis « à servir la justice pour arriver à la sainteté », la promesse qui avait été faite à Abraham a trouve en eux sa réalisation. Alors la loi et l'alliance de Dieu ont imprimé leur marque en eux. Et c'est cela le vrai « signe de foi » qui contient le pacte d'une alliance éternelle entre Dieu et l'homme.

Rom., vi, 19 Gen., xvir»11

Jos., V, 2 Telle est la circoncision que Josué a donnée « avec des couteaux de pierre » au peuple de Dieu. Mais quel est ce couteau de pierre, quel est ce glaive avec lequel on circoncit le peuple de Dieu ? Écoutez ce que dit l'Apôtre · Hcbr., IV, 12 «Elle est vivante la parole de Dieu, clic est eilicace plus acérée qu'aucun glaive à deux tranchants ; si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles ; elle démêle les sentiments et les pensées du cœur, u — Voilà le glaive qui doit nous ML, X, ai circoncire, ce glaive qui fait dire au Seigneur Jésus : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais lo glaive. »

La circoncision spirituelle est la plus digne de l'alliance de Dieu.

Est-ce que, pour établir l'alliance de Dieu, une circoncision de cette sorte ne vous paraît pas mieux convenir ? Veuillez comparer nos explications avec vos fables judaïques et vos récits dégoûtants^ et demandez-vous si c'est à votre manière ou à la manière dont la prêche l'Église du Christ, qu'on est dans les intentions divines en observant la circoncision. Ne vous rendez-vous pas compte que la circoncision de l'Église est honnête, sainte, digne de Dieu, tandis que la vôtre est honteuse, répugnante, ignoble et que, rien que par les mots qui la décrivent, elle sonne mal aux oreilles[1] ?

Gen., XVII, 13 « La circoncision et mon alliance seront dans ta chair », dit Dieu à Abraham. Si notre conduite a pu réussir à établir l'équilibre et l'union entre tous nos membres au point que tous nos mouvements ne se produisent qu'en accord avec les lois de Dieu, il sera vrai que « l'allianct de Dieu sera dans noire chair ».

Nous avons parcouru brièvement ces quelques texte! de l'Ancien Testament pour confondre ceux qui se confient en la circoncision de la chair, comme aussi pour édifi< l'Église de Dieu.

1. Délicatesse d'Origénc, qui reconnaît, s'en excusant indirectcmi ce qu'il pouvait y avoir de choquant pour son auditoire dans les passa réalistes de son homélie.

La circoncision spirituelle dans le Nouveau Testament.

7. — Mais j'en arrive au Nouveau Testament, où réside la plénitude de tout, et, par lui, je voudrais montrer comment nous aussi nous pouvons porter l'alliance de notre Seigneur Jésus-Christ dans noire chair

Il ne suffit pas de se payer de mots et de proclamer cette alliance en paroles seulement ; il faut encore en remplir réellement les conditions L'Apôtre Jean dit : «Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu ! » Eh quoi ' un pécheur et un agent du mal qui « confessera que Jésus-Christ est venu dans la chair », paraîtra le faire dans l'esprit de Dieu ? Non, cela n'est pas porter l'alliance de Dieu dans sa chair, c'est lu porter seulement dans ses paroles. Cet homme aussitôt, s'entend dire : tu le trompes ô homme, «le royaume de Dieu ne consiste pas dans des paroles, mais dans des œuvres ».

I Jn., IV, 2

1 Cor., iv, 20

Jc cherche donc comment l'alliance de Dieu pourra se réaliser dans ma chair. Si «je fais mourir mes membres, ces membres de l'homme terrestre », jc réalise l'alliance de Dieu dans ma chair. Si « jc porte sans cesse dans mon corps la mort de Jésus-Christ », l'alliance du Christ est dans mon corps ; et «si nous portons l'épreuve avec lui, nous régnerons avec lui». Si «je suis greffé sur lui par la ressemblance de sa mort », je manifeste que son alliance est dans ma chair.

col., ni, s

ncor., IV, to

iiTim.,n, 12

Car à quoi rimerait de dire seulement que Jésus est venu dans la chair qu'il a prise de Marie 1, si jc ne montre, par ses effets dans ma chair à moi, qu'il est venu ? Et je le montre si, alors qu'auparavant «j'ai livré mes membres en esclavage à l'injustice pour arriver â l'injustice, je me convertis maintenant et je les livre en esclavage à la justice pour arriver à la sainteté». Je montre que l'alliance de Dieu est dans ma chair si je peux dire en empruntant le langage de Paul que «j'ai été crucifié avec le Christ et que si je vis, ce n'est plus moi qui vis

Rom.,vi, 12

Gai., il,20

1. L'un «les rares passage* «le nos homélies où Il est fait allusion à la Sainte Vierge; cf. h. J, 14; S, 9, 12, 3.

mais le Christ qui vit en moi », et si je peux dire cc que
Gal., VI 17 Paul disait de lui-même : «Je porte sur mon corps les stigmates de mon Seigneur Jésus-Christ. » Vraiment il montrait que l'alliance de Dieu était dans sa chair, lui
Rom., qui disait : « Qui nous séparera de l'amour de Dieu qui
vin, 35 est dans le Christ Jésus? la tribulation, l'angoisse, le péril, l'épée ? »

Si nous nous contenions de confesser le Seigneur Jésus en paroles et si nous ne montrons pas que « son alliance est dans notre chair » à la manière que nous venons d'expliquer, nous ressemblerons aux Juifs qui s'imaginent confesser Dieu par la seule marque de la circoncision tandis qu'ils le renient par leurs actes.

Rom., x, 9 Que le Seigneur nous accorde de « croire dans notre cœur, de confesser de bouche » et de manifester par les œuvres que «l'alliance de Dieu est dans notre chair»,
m1, V, le pour que « les hommes, voyant nos bonnes œuvres, glorifient notre Père qui est dans les cieux » par Jésus-Christ
Gal., I, 5 notre Seigneur, « à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles ». Ainsi soit-il.

IV

L'APPARITION DE DIEU A ABRAHAM

Dieu apparaît à Abraham.

1. — On vient de nous lire encore une apparition de Dieu à Abraham. « Dieu apparut h Abraham, dit. l'Écriture, comme il était assis à l'entrée de sa Lente au chêne de Marnbré. Et voici que trois hommes se tinrent debout devant lui. Levant les yeux, Abraham regarda, et voici qu'il y avait trois hommes devant lui ; il sortit à leur rencontre, etc... » Gen.» XVIII. 1-2

Comparons d'abord, si vous voulez, cette apparition avec celle qui arriva à Lot : il y a «trois hommes» à venir chez Abraham et ils se tiennent « devant lui » ; il n'y en a que « deux » à venir chez Lot et ils se tiennent «sur la place ». Voyez comme le Saint Esprit se base sur les mérites pour faire arriver les choses : Lot, en effet, était bien inférieur à Abraham. S'il n'avait pas été inférieur, il ne se serait pas séparé d'Abraham et ne lui aurait pas dit : «Si tu vas à droite, j'irai à gauche, et si tu vas à gauche, j'irai à droite». S'il n'avait pas été inférieur, il ne se serait pas plu à habiter le pays de Sodome 1. Gon., xix» 1 Gen., XIII, θ

Les hôtes.

Donc il y a trois hommes à venir chez Abraham «au milieu du jour»; il n'y en a que deux chez Lot, et « le soir ». Car Lot ne pouvait pas recevoir la pleine lumière de midi ; tandis

1. Chez Philon, interprétntion analogue de l'infériorité de Lot, mats appliquée à la nature intellectuelle : · Lu partie do l'esprit qui incline vers les choses sensibles, c'est Lot. Le sage lui dit : Êlolgne-tol de moi. Impossible à qui s'attache aux choses incorporelles et Incorruptibles d'habiter avec qui se porte aux choses sensibles et matérielles. ı *Migr, Abrah.*, 3, 13. Cf. *infra,* h. 5, L

qu'Abraham, lui. était capable de recevoir tout l'éclat de la lumière \

Voyons maintenant comment Abraham et Lot reçoivent leurs hôtes et comparons l'hospitalité de chacun. Auparavant remarquez que chez Abraham, avec les deux anges, arrive le Seigneur, tandis que chez i.ot il n'y a que
Gen., xix, 13 les deux anges. Or, que disent ces derniers ? « Le Seigneur, disent-ils, nous a envoyés pour détruire la cité et la perdre». Lot reçoit donc des destructeurs; il ne reçoit pas de Sauveur. Tandis qu'Abraham reçoit en même temps le Sauveur et les destructeurs.

Voyons maintenant l'accueil de "h‘‘un· "Abraham les vit. dit'
Gen.» l Ecriture, et courut à leur devant. »
xviii, 2 Remarquez d'abord la diligence et l'empressement' d'Abraham pour ses devoirs, il court à leur devant et,
Gen., après la rcncon're, «il s'empresse, dit l'Écriturc, de reve-
xviii, 6 njr & sa tente et il dit à sa femme : viens vite à la tente ». Chaque détail montre l'empressement ù recevoir. Il se hate, il s'active, pas de nonchalance. Il dit, donc à sa
Gen, femme Sara : «Cours vite à la tente, verse trois mesures
xviii, 6 c|e fjne farine et fais du pain ». En grec un appelle ce pain ἐγκρυφία (chose cachée), ce qui indique du pain caché et mystérieux 1.

Gen., L'Écriture continue : « Il courut lui-même au troupeau
xviii,7 ct, prjt nn veau». Quel veau? Sans doute le premier
Gen., venu ? Non pas, mais un veau « bon et tendre ». lia beau
xviii,7 tout faire en hâte, il n'oublie pas cependant l'importance et la grandeur de ce qu'il faut offrir au Seigneur et h scs anges. Donc il prit, ou plutôt il choisit dans son troupeau
Gen., un veau « bon et tendre » et le donna à son serviteur. « Lé
xviii,7 serviteur se hâta de l'apprêter», dit. le texte. Abraham court, sa femme s'empresse, son serviteur se hâte : pas de fainéant dans la maison du sage 3. Abraham sert donc

1. Pour un plus ample développement, voir *ht Cant, comm.*, 2. Procope. *In Gen.* 18,1 : · Il voit Dieu au milieu du jour dans la ferveur et la lumière In plus pure. »

2. La remarque ne peut qu'être de Hulin.

S. Cf. Philon, *Dr Abrah.*, 22, 103 : · Il dit Λ sa femme : Jlftlc-toi de pré-

le veau, avec lui le pain et. la farine, ainsi que le lait et le beurre.

Telles sont, les mesures d'hospitalité d'Abraham et de Sara. En regard, voyons Lot maintenant. Lot n'a ni fleur de farine, ni pain blanc ; il n'a que de la farine. Il ne compte pas trois mesures de fleur de farine et ne peut pas servir les ἐγ/φυφία; à ses hôtes, c'est-à-dire le pain caché et mystique \

I e re as C repas·

2. — Poursuivons. Que fait Abraham avec les trois hommes qui «se tinrent au-dessus de lui » ?

Remarquez le tour même de l'expression : ils viennent « au-dessus de lui » et non pas « en face de lui ». C'est parce qu'il s'était soumis à la volonté de Dieu que le texte porte que Dieu sc tenait « au-dessus de lui ».

Il sert donc du pain « pétri dans trois mesures de ileur de farine ». Il reçoit trois hommes : il pétrit, du pain « dans trois mesures de fleur de farine ». Tout ce qu'il fait a un caractère mystique, tout renferme des mystères. Qu'un veau soit servi, voilà encore un mystère. Or le veau n'est pas dur, mais « bon et tendre ». Et que peut-il y avoir de plus tendre, que peut-il y avoir de meilleur que Celui qui «s'est abaissé pour nous jusqu'à la mort» et qui «a Phii.» n, 8 donné sa vie pour ses amis »? Il est ce «veau gras » que Jn.,xv.i$ le Père égorge pour recevoir son fils repentant : car !^· xv·

parer irais mesure* de farine pour Ses pains. Lui-mC:ne sc rend auprès des troupeaux, prend un veau tendre et bien gras, le donne ft son serviteur, et celui-ci s'empresse de le tuer et de le préparer. Car, pour marquer de la bienveillance, il n'y a pas de fainéant dan* la maison du sage : femmes et maris, esclaves et hommes libres s'empressent au service de l'hospitalité. ·

1. L'homélie 13· sur le Lévltique, n. 3, explique longuement le sens de ce pain mystique qui contient la science «les mystères divins. Selon Clément, *Strom. 5, 12* (reprenant les mots mêmes «le I'hllon, *Dt naerif. ab. et Caln,* 15, 60), · ces pains cachés slgnliicnt qu'il faut tenir cachée la véritable et sainte parole mystique sur l'incréô et ses opérations. · Four Ambroise, ce pain contient une doctrine cachée dans le ferment enfoui dans la pftte pur In femme de l'Évangiic *(De C. et Ab.,* 9, 35), doctrine qu'il ne faut pas livrer aux oreilles profanes *(De Abrah.,* 5, 38). — Cf. *infra,* hom. 12, 5, où la lettre de l'Fxriture est rompue morceau par morceau, comme dans la multiplication des pains.

Jn., in, 16 « Dieu a tant aimé ce inonde qu'il a donne son Fils unique » pour la vie de ce inonde.

Cependant, la qualité de scs hôtes n'échappe pas au sage Abraham. Il en rencontre trois, mais il n'en adore-
Gen.. qu'un et ne parle qu'à un seul en disant : « Arrête-toi-
xviii, 3 chez ton serviteur et repose-toi sous cet arbre.»

desapkds.nt

Mais comment se fait-il qu'il ajoute, comme s'il parlait à des hommes : « Permettez qu'on ap-·
Gen., porte de l'eau et qu'on vous lave les pieds » ?
XVIII,4 C'est qu'Abraham, guide et père des nations, voue' enseigne la manière de recevoir vos hôtes et vous demande de leur laver les pieds. Dans cette demande, toutefois, il a enfermé un mystère. Car il savait que les mystères: du Seigneur ne pouvaient trouver leur perfection à moins
Gen., qu'on ne se laissât laver les pieds 1. Il ne lui échappait
xiii, 8 pas non p]||8 la valeur du précepte à l'occasion duquel·
Mc., vi, π le Seigneur a dit : «S'ils ne vous reçoivent pas, secouez
Mt„ x, 15 la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. En vérité, je vous le dis, il y aura moins de rigueur au jour: du jugement pour la terre de Sodome que pour cette cité. » Abraham voulait donc prendre les devants etî laver les pieds, pour qu'il n'y restât pas de poussière qui" pût être mise en réserve et secouée « au jour du jugement » en témoignage de son manque de foi.
Gen., C'est pour cela que le sage Abraham dit : «Permettez
xviii, 4 qu'on apporte de l'eau et qu'on vous lave les pieds».

L'Arbre de Mainbré.

3. — Passons, maintenant, à la suite.
Gen., « Abraham, dit l'Ecriture, se
xviii, « tenait debout près d'eux sous l'arbre. »

Pour entendre des récits de ce genre nous exigeons des-oreilles circoncises. Car il faut bien se garder de croire que le principal souci de l'Esprit Saint dans les Livres de la Loi ait été d'écrire où se trouvait Abraham. En effet en quoi m'intéresse-t-il, moi qui suis venu écouter ce

1. Allusion au lavement des pieds avant la Cène. Cf. Ps. Euchcr, *In* Gen.,2.

que l'Esprit. Saint enseigne au genre humain, d'entendre raconter qu'Abraham se trouvait sous un arbre [1] ?

Voyons plutôt quel est cet arbre sous lequel se tenait Abraham et où il offrait un repas au Seigneur et à ses anges. L'Écriture porte : « Sous l'arbre de Mambré ». Mambré, dans notre langue, signifie «vision» ou « pénétration ». Comprenez-vous alors quel est ic lieu où le Seigneur peut se mettre à table ? La pénétration de la vue d'Abraham l'a charmé. C'est qu'Abraham était « un cœur pur qui pouvait voir Dieu ». Dans un tel lieu, dans un tel cœur, le Seigneur peut venir se mettre à table avec ses anges. — Autrefois, également, les prophètes étaient appelés des voyants. Gen., XVni, 1 Mt., V, 8 i Reg., rx» o

4. — Et que dit le Seigneur à Abraham ? « Où est Sara, ta femme ? dit-il. Abraham répondit : Ia dans la tente. Et le Seigneur dit : Je reviendrai chez toi ù cette époque mémo, et Sara ta femme aura un fils. Mais Sara écoutait à l'entrée de la tente derrière Abraham ». [1]a Abraham.

Par les exemples des patriarches, que les femmes apprennent, qu'elles apprennent, oui, à suivre leur mari. Car ce n'est pas sans raison qu'il est écrit que « Sara se tenait derrière Abraham» : c'est pour montrer que si l'homme la précède dans sa marche vers le Seigneur, la femme doit suivre. Elle doit suivre, je dis bien, dans la mesure où elle voit que son mari se tient devant Dieu.

D'un point de vue différent, montons à un degré plus élevé d'interprétation et disons que l'homme représente notre sens raisonnable tandis que notre chair, qui lui est étroitement unie comme à un mari, est représentée par la femme 2. Que la chair, par conséquent, suive toujours le sens raisonnable et que le sens raisonnable ne se laisse jamais affaiblir au point de passer sous la domination de la chair et d'être ballotté à sa suite au milieu de la luxure et de la volupté.

1. L'Esprit Saint ne veut pus · conter des histoires · : Il enseigne, et son enseignement se trouve sous le voile de l'histoire, pour qui consent â l'y chercher. Cf. hom. G. 3 ; 7. 1 ; 7, 6 ; 10, 2 ; 10, 4 ; 15. 1.

2. Cf. Philon. De opj'/. *mundi,* 59, 165.

Donc «Sara se tenait, derrière Abraham». Nous po vous aussi trouver un sens mystique à ce passage, en so: géant comment, dans l'Exode, « Dieu marchait devai sous la forme d'une colonne de feu, la nuit, et d'une ci lonnc de nuée, le jour », et comment l'assemblée, le peupl du Seigneur suivait, par derrière.

Tels sont les sens que je donne à : Sara suivait, ou plutôt se tenait derrière Abraham.

Gen., xvin, U

Que dit. ensuite l'Écriturc ? Elle dit : « Ils étaient tou jeux anciens — c'est-à-dire vieux— et avancés en jours. Au point de vue de l'âge corporel, beaucoup, avant eu) avaient vécu de plus longues années cl pourtant aucun ne fut appelé «ancien ». Ce qui prouve que l'on ne donne pas cette appellation aux saints pour leur longévité, mais pour leur perfection 1.

La descente de Dieu sur la terre.

5. — Or, après cc fameux reps qu'Abraharn offrit à Dieu et à se anges sous l'arbre de la visior qu'advicnt-il ? Les hôtes s'en von

Gen., XVIII, 16-21

«Abraham les reconduisit, dit le texte, et marchait ave eux. Alors le Seigneur dit : Je ne cacherai pas à Abrahai mon serviteur ce que je vais faire. Abraham deviendï une nation grande et forte et toutes les nations de l terre seront bénies en lui. Car il savait qu'il commai derait à ses fils de garder les voies du Seigneur e pratiquant, l'équité et la justice, afin que le Seigneu accomplisse en faveur d'Abraham ce qu'il lui avait pro mis. Et il dit : Le cri qui s'élève de Sodomc et de Gomorrh est bien fort et leurs péchés bien grands. Je suis descend pourvoir si, selon leur clameur qui est venue jusqu'à mo leurs crimes sont arrivés au comble. Et s'il n'en est pas ainsi je le saurai ». — Telles sont les paroles de l'Ecrit ure sainte

Voyons maintenant ce qu'il faut en tirer.

Gen., xvin, 21

« Je suis descendu pour voir », dit Je texte. Quand c'est à Abraham que les paroles divines sont adressées, l'Écri-Lurc ne dit pas que Dieu descend, mais qu'il se tient « au-dessus de lui », comme nous avons expliqué plus

1. CL *supra,* h. 3, 3. Philon, *Quaesi, in* Gm., ·l, S3 : · senior provectus puto probitatis augmento, ·

haut dans le passage : « Trois hommes se tinrent au-dessus de lui ». Mais, maintenant qu'il s'agit de pécheurs, l'Écriture dit que Dieu descend '. Prenez garde d'imaginer une montée ou une descente spatiale. Car on trouve souvent ces mots dans les saintes Lettres, par exemple dans le prophète Nichée : «Voici, dit-il, que le Seigneur est sorti de sa sainte demeure et qu'il est descendu ; et il remontera sur les hauteurs de la terre. » Midi., 1,3

On dit que Dieu descend, quand il veut bien s'occuper de la faiblesse humaine. Et il faut entendre cela plus spécialement de notre Seigneur et Sauveur, qui «n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave». Il est donc descendu. Car « nul n'est monté au ,ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel ». Le Seigneur est, en effet, descendu non seulement pour guérir nos maladies mais pour les porter ». « Car il prit la condition d'esclave », et, bien que par son égalité avec le Père il eût une nature invisible, il revêtit cependant une forme visible «et il a été reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ». Phll., il.~ Jn., HL 13 Phil., il, 7

Mais, une fois descendu, pour les uns il est en bas, et pour les autres il monte et est en haut. Car, après avoir choisi quelques Apôtres, il monta «sur une montagne élevée et là il fut transfiguré en leur présence». Donc, pour ceux à qui il enseigne les mystères du royaume des cieux, il est en haut ; mais pour la foule et les Pharisiens à qui il reproche leurs péchés, il est en bas, il est avec eux là où il y a «de l'herbe», La transfiguration ne pouvait pas avoir lieu en bas ; aussi s'en fut-il en haut avec ceux qui pouvaient le suivre et là fut transfiguré. Mc., ix, 2 Mt., xm, 11 Mt., xiv, 19 Jn" ' 10

Objection à propos de « l'ignorance de Dieu ».

(i. — « Donc, — dit notre texte — je suis descendu pour voir si, selon leur clameur qui est venue jusqu'à moi, leurs crimes sont arrives au comble. S'il n'en est pas ainsi, je le saurai. » Gen., XVIII, 21

1. Cf. Philon, *De* con/. *liny.,* 27, 121.

A propos de ce texte, des hérétiques 1 attaquent ordinairement mon Dieu en disant : Quelle ignorance, dan ce Dieu de la Loi ! Il n'aurait pas pu savoir ce qui s passait à Sodome s'il n'était descendu pour se rendr compte et s'il n'y avait, envoyé des observateurs.

Les armes du combat contre l'hérésie.

I Tim., VI, 12

Eph., vi, 14-17

Nous à qui il est enjoint de combattre les combats du Seigneur aiguisons contre eux «le glaiv. de la parole de Dieu » et couvrons-leur sus ! Avons au combat « les reins ceints d la vérité», «couvrons-nous en même temps du bouclie de la foi » pour recevoir les traits empoisonnés de leur arguties et renvoyons-les-Ieur après les avoir mieux balancés. Ce sont les mêmes combats pour le Seigneur qu'on soutenus David et les autres patriarches. Affrontons-le pour nos frères. Car « il me vaudrait mieux mourir » qu de laisser enlever et ravir quelques-uns de mes frères e que de laisser emmener en captivité par des insinuation verbales pleines de ruse les « petits enfants » et. les nota tissons du Christ. .Mais contre les parfaits ils ne pouront. pas rassembler leurs troupes cl. n'oseront pas engager le combat. Λ nous, par conséquent, en priant le Seigneur et avec l'aide de vos prières, d engager co eux le combat de la parole.

I sam., xviii, 17

i Cor., ix, 15

! cor., in, 1

Ce qu'il faut entendre par « ignorance de Dieu».

Avec assurance, nous (lisons donque, scion les Ecritures, Dieu ni connaît pas tous les hommes. Diei ne connaît pas le péché, Dieu n< connaît nas les pécheurs, il ivnofl ceux qui sont mal disposés pour lui. écoutez l*Écriture] «Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent, et] Qu'il s'éloigne de l'iniquité, celui qui invoque le non du Seigneur. » Le Seigneur connaît les siens, mais il ni connaît pas les méchants ni les impies. Ecoutez le Sauveur; « Éloignez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquités- je ne vous connais pas.» Et Paul encore : «Si quelqu'm

IITîxn., il, 19

Mt.,VIJ,23

i Cor., XIV, 37-38

1. Mnrcion. Cf. h. 8, 8, et *Jer.,* h. I, 8.

parmi vous est un prophète ou riche en dons spirituels, qu'il reconnaisse que ce que j'ai écrit appartient au Seigneur. Mais s'il l'ignore, qu'il soit ignoré. »

Ce disant, nous ne blasphémons pas Dieu, comme vous, et ne lui attribuons pas l'ignorance ; mais notre pensée est que ceux dont la conduite est indigne de Dieu sont indignes également de la connaissance de Dieu x. Car Dieu ne consent pas h connaître celui qui se détourne de lui et qui l'ignore. Aussi l'Apôtre dit bien : «Que celui qui ignore soit ignoré. »

C'est de cette façon que l'Écriturc parle, ici, des habitants de Sodome : Si, selon la clameur qui est montée jusqu'à Dieu, leurs crimes sont au comble, ils seront, jugés indignes de sa connaissance ; mais s'ils changent, ou si l'on peut trouver au moins dix justes parmi eux, Dieu alors les connaîtra. C'est dans le même sens que Dieu a dit : « S'il n'en est pas ainsi, je le saurai ». Il n'a pas dit : « Pour savoir ce qu'ils font », mais : pour que je connaisse' et que je rende dignes de ma connaissance ceux que je trouverai justes, repentants et disposés comme il faut pour que je les connaisse.

Mais comme il n'y en avait pas pour se repentir ni pour se convertir, à l'exception de Lot, ce dernier seul est digne de connaissance, seul il est sauvé de l'incendie. Ni scs gendres avertis, ni scs voisins, ni scs proches ne le suivent ; aucun ne voulut, connaître la générosité de Dieu, aucun ne voulut avoir recours à sa miséricorde : aucun, par conséquent, ne fut digne de sa connaissance.

Voilà ce qu'il y a à dire contre ceux qui « lancent leurs paroles d'iniquité contre le Très-Haut ». P*..

Pour nous, occupons-nous de donner à nos actes, de donner à notre conduite une perfection telle que nous soyons dignes de la connaissance de Dieu et que Dieu veuille bien nous connaître. Soyons dignes de la connaissance de son Fils, Jésus-Christ, et de la connaissance du Saint Esprit, pour que, connus de la Trinité, nous LXXIIL 8

1. Cf. *Select. in Fs.* 1,0:· **Dieu Ignore le mal, non qu'il ne puisse tout comprendre et saisir par In pensée (U serait impie de penser cela de Dieu), mais parce que le mal est indigne de sa connaissance.** ·

méritions de connaître à notre tour, pleinement, entii ment et parfaitement, le mystère de la Trinité r, par
i Petr., IV, révélation du Seigneur Jésus-Christ « à qui appartienn
11 la gloire et la puissance aux siècles des siècles. Ai soit-il b.

1. Ci. Procopc, *In Gen.·,* 18, 3.

V

LES FILLES DE LOT

Hospitalité de Lot.

I. _ Avant de se mettre à la besogne, les anges envoyés pour détruire Sodome commencent par s'occuper de Ix)t, leur hôte : en considération de son hospitalité, ils le soustraient à la catastrophe imminente et à l'incendie.

Vous qui fermez votre porte aux pèlerins, écoulez bien. Écoutez, vous qui avez peur d'un hôte comme d'un ennemi.

Lot habitait Sodome. L'Ecriture ne rapporte de lui aucune autre bonne action que l'hospitalité courante. Or, il échappe aux flammes, il échappe à l'incendie pour le seul motif d'avoir ouvert sa maison à l'hospitalité. Dans sa demeure hospitalière, ce sont les anges qui sont entrés ; dans les demeures inhospitalières, c'est le feu '.

Imparfaite perfection de Lot.

Considérons les paroles des anges pour remercier leur hôte de scs bons soins : «Sauve-toi à la mon-Gen., xix, tagne, dit l'Écriture, de peur que tu ne périsses. «Certes 17 Lot était hospitalier, lui qui, au témoignage de l'Écriture, préserva de la mort les anges scs hôtes. Mais il Gen.. XIX, n'était pas parfait au point de pouvoir monter sur la i*12 montagne immédiatement au sortir de Sodome ; car c'est aux parfaits qu'il appartient de dire : « J'ai levé P»., CXXI, mes yeux sur les montagnes d'où me viendra le secours, n 1 En somme, Lot ne méritait pas de périr avec les Sodomites, mais il n'était pas capable non plus d'habiter

1. Le IN.-Kucber, *In Gen.,* 2. démarque Λ peine Origène : ▮ **Hospitalem domum angeli Ingressi sunt nd liberandum, etc.** ·

avec Abraham sur les hauteurs ; autrement, jamais
Gen., XIII, 9 Abraham ne lui aurait dit : « Si tu vas à droite, j'irai à gauche, et si tu vas à gauche, j'irai à droite », et lui-même n'aurait pas accepté d'habiter Sodoine. Il tenait donc, en quelque sorte, le milieu entre les parfaits et les pécheurs. Et sachant qu'il n'était pas de force à gravir la montagne, il s'excuse respectueusement et
Gen., XIX, 19-20 humblement, en disant : « Je ne puis pas me sauver à la montagne, mais il y a là une toute petite ville, je m'y sauverai, et elle n'est pas toute petite. » Il entre à Ségor, toute petite ville, et il s'y sauve.

Sodome peut-elle être rétablie dans son honneur ?

Il ne pouvait pas en effet, au sortir de Sodome, monter sur la montagne. Cependant il est écrit
Gen., XIII, 10 de Sodome qu'« elle était comme le jardin de Dieu et la terre d'Egypte », avant d'être détruite, à l'époque où Lot choisit d'y habiter. Si ce n'est pas forcer quelque peu, demandons-nous quel rapprochement l'on peut faire entre le jardin de Dieu et la terre d'Égypte pour que tous deux soient également objet de comparaison pour Sodome. — Voici ma pensée : avant que Sodome eût péché, tant qu'elle gardait la simplicité d'une vie pure, elle étaito comme le jardin de Dieu » ; mais quand elle commença de s'avilir et de se noircir dans la salissure de ses péchés, elle devint «comme la terre d'Égypte».

Ezecb., XVI, 55 Cependant le prophète dit encore : «Ta sœur Sodome sera rétablie dans son ancien état » ; cherchons si ce rétablissement comporte que Sodome redevienne comme le jardin de Dieu ou seulement comme la terre d'Égypte. — Je doute, pour ma part, que Sodome détruise ses péchés et expie scs crimes si complètement, qu'on puisse la comparer, une fois rétablie, avec le jardin de Dieu plutôt qu'avec la terre d'Égypte[1]. Pourtant, ceux qui

1. (X Ezecft., h. 10, .3 : « Eccc quanti jam temporum circuli transierunt cccc tria millia annorum sunt, et Sodoma nondum est restituta ; non illa quae in signo et in aenigmate punitur, sed illa quae in veritatis ratione pers- l plcitur, etc. * Les dires sur la restauration de Sodome sont une des légendes recueillies auprès des docteur* Juifs.

y tiennent viendront faire valoir l'expression qui s'ajoute, en quelque sorte, à la promesse — car l'Écriture n'a pas dit que « Sodome serait rétablie » tout court, mais « que Sodome serait rétablie dans son ancien état », — et ils assureront que son ancien étal n'était pas d'etre « comme la terre d'Égypte», mais «comme le jardin de Dieu».

T d^Lo™6

2. — Revenons à Lot. Avec sa femme et ses filles, il fuyait la destruction de Sodome et se dirigeait vers Ségor. Les anges avaient recommandé de ne pas regarder en arrière. Mais sa femme, oubliant la recommandation, «regarde en arrière» et cette violation de la loi prescrite fait qu'« elle est changée en statue de sel ». Gcn.,xix, 20

Y eut-il là, dilcs-moi, de la part de cette femme, dans ce regard jeté en arrière, une faute suffisante pour encourir la mort à laquelle un bienfait de Dieu semblait l'avoir arrachée ? Qu'est-ce qui rendit si grave pour cette femme toute bouleversée le fait d'avoir regardé en arrière, d'où provenait le fantastique et affolant crépitement des flammes ? θ«»··χ1χ·

C'est que « la loi est spirituelle » et tout ce qui est arrivé aux anciens leur «est arrivé en figure ». Aussi, voyons si Lot qui n'a pas regardé en arrière ne serait pas le sens raisonnable et l'esprit viril, tandis que sa femme représenterait la chair. Car la chair est toujours tournée vers les vices et, alors que l'esprit se dirige vers le salut, elle regarde en arrière et cherche les voluptés L C'est ce qui a fait dire au Seigneur : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu», et il ajoute : « Souvenez-vous de la femme de Lot. » Il semble bien que c'est pour marquer qu'elle était insensée qu'elle a été changée en statue de sel, puisque le sel représente la sagesse qui lui manquait. Rom., vu, χ ηθΓ·· Le., ix, 62

Lot poursuivit jusqu'à Ségor, et là, après avoir quelque

1. Philon rapportait à la femme de Lot changée en statuo de sel la partie de nous-mêmes qui, délaissant lu vertu, se retourne vers la fausse gloire, les richesses, les Mises, etc. /«0« «l in»., 22, 122 ; *De sornin.,* 1, 42, 248 ; Lcff. *alleg.*,, 3, 75, 213.

temps pris les forces qu'il n'avait pu acquérir à Sodome il monta sur la montagne et y demeura, selon le text
Gen., ix, 31 de l'Écriturc, «lui et ses deux filles avec lui ».

Récit de l'inceste. Explication littérale.

La faute de Lot : l'ivresse. **3. — Ensuite vient cet extraordinaire** récit où l on voit les fille de Lot s'arranger pour s'unir subrepticement, à leur père. Là, je ne sais si les excuses qu'on tpeut faire valoir pour Lot suffisent à l'exempter de toute culpabilité. Je ne pense pas non plus qu'il faille lui faire porter la responsabilité d'un inceste si grave Car, je ne sache pas qu'il ait attenté par ruse ni violence à la vertu de scs filles ; victime, plutôt, d'un piège habilement tramé. Cependant, ses filles n'auraient, pas abusé de lui s'il ne s'était pas laisse enivrer. Aussi me paraît-il en partie coupable et en partie excusable L Excusable parce qu'il n'a commis aucune faute de concupiscence ni de volupté, Ct. qu'on ne peut lui reprocher d'avoûj voulu ni de s'ètrc fait complice ; coupable, parce qu'il s'est laissé surprendre pour avoir trop aime le vin, et cela deux lois plutôt qu'une.

L'Ecriture elle-même me semble, en quelque façon, le
Gen., xix, 35 justifier quand elle dit : « Il ne s'aperçut ni de son coucher avec elles ni de son lever. » Cela n'est pas dit de ses filles' qui, elles, sciemment ct habilement, trompent leur père Lui, il était tellement assoupi par le vin qu'il ne s'aperçu d'avoir dormi ni avec sa fille aînée ni avec l'autre.

Pensez aux conséquences de l'ébriété. Pensez aux faute: qu'entraîne l'ivresse. Pensez-y et soyez sur vos gardes vous pour qui ce n'est pas une faute en passant mais uni habitude. L'ivresse fait tomber celui que Sodome n'a pas fait tomber 1. Des femmes ardentes font brûler ceh"

1. Augustin, *C. Faust., 22,* II. pense <!v même : · Culpandus est quidci non tamen quantum ille incestus, sed quantum illa meretur ebrietas. » Thé doret est plus indulgent, Qiiaest. *in Gen.,* 70 ; « Ebrietas illa quumdam hnb reprehensionem venia temperatam. »

2. Ct. Ambroise, *De Abrah,,* 1, 0, 5" ; .lêrômc, *Epist.,* 69, 0.

que des flammes de soufre n'ont pas brûlé. Somme toute, Lot tomba par la ruse des autres et non par son propre vouloir.

Aussi tient-il en quelque sorte le milieu entre les pécheurs et les justes. Car lui, qui était de la famille d'Abraham, habitait pourtant, à Sodomc ; et s'il a pu s'échapper de Sodomc, comme l'indique l'Écriture, il le doit à la considération d'Abraham bien plus qu'à ses propres mérites. L'Écriture dit en effet : «Et il arriva que lorsque Dieu détruisit la ville de Sodomc, il se souvint d'Abraham et lit sortir Lot de cette terre. » Gen., xix, 29

La faute des pochés01 = de la chair.

4. — Quant au projet de ses filles, je crois qu'il faut l'examiner tle P*us Pour ne PasJ,cur astri-bucr toute la responsabilité qu'on serait tenté de croire. L'Écriture rapporte qu'elles se dirent l'une à l'autre :« Notre père est déjà vieux, et il n'y a pas d'homme dans le pays pour venir vers nous selon l'usage de toute la terre. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui, afin que nous recevions de notre père une postérité. » Gen., xix, 31'32

En ce qui les concerne, il semble b:en que l'Écriture les justifie d'und certaine manière, elles aussi ; car on voit que les filles de Lot avaient une certaine connaissance de la fm du monde qui viendrait par le feu, mais, comme celle des petites filles, leur connaissance est incomplete et imparfaite. Elles ne savaient pas qu'à côté du pays de Sodomc ravagé par le feu il y avait encore beaucoup d'espace intact dans le monde. Elles avaient entendu dire qu'à la lin du siècle la terre et tous les éléments devaient être détruits par l'ardeur du feu. Elles voyaient le feu, elles voyaient les flammes de soufre, elles voyaient la dévastation de tout ; elles voyaient aussi que leur mère n'avait pas été sauvée. Alors elles s'imaginèrent qu'il se passait quelque chose de semblable à ce qu'elles savaient de l'époque de Noé, et qu'elles restaient seules avec leur père pour assurer la descendance humaine. Il leur vient, le désir de perpétuer le genre humain et elles pensent que c'est d'elles que doit sortir

le siècle nouveau. Aussi, sachant bien que c'est une grande faute de surprendre leur père et de s'unir avec lui, il leur paraît cependant, que ce serait une impiété plus grande de détruire par leur chasteté, comme elles le croient, l'espoir de continuer la race humaine. C'est pourquoi elles prennent le parti — dont à mon avis, l'importance de l'espoir et la force des motifs diminuent la culpabilité — de dissiper le chagrin de leur père et de fléchir son austérité par le vin x.

S'étant introduites auprès de leur père une nuit chacune, elles deviennent enceintes de lui à son insu. Elles ne recommencent pas, elles ne redésirent pas. En tout cela, peut-on les convaincre de dévergondage coupable, d'inceste criminel ? Peut-on qualifier de vice ce qui ne s'est produit qu'une fois? — Je crains, en poursuivant, de dire mon avis ; je crains, oui, que leur inceste n'ait été plus chaste que la chasteté de beaucoup de femmes. Que les femmes mariées s'examinent, et se demandent si elles ne recherchent leur mari que pour avoir des enfants et si elles cessent de le faire une fois qu'elles sont enceintes 1. Les filles de Lot, que l'on prétend rendre coupables d'inceste, une fois qu'elles ont conçu ne recherchent plus l'union maritale. Il y a des femmes —

1. Mêmes explications courant de siècle en siècle, depuis Philon, à travers l'cpoquc patrlstiquc. Philon, Qtuwsf. in *Gai.,* -i, 5G : * Veniam t:uncn habere videtur, quouiam putant virgines ob ignorantiam rerum externarum, combustas cum vidissent civitates illas una cum habitantibus, quasi... universum genus humanum consumptum fuisse..., ideo, ne prorsus desolata n-priatur terra, ... agressae sunt praesumptionem audacissimam. › Ambroise, *De Abrah.,* 1, 21 et 56. Augustin s'exprime plus catégoriquement qu'Origène sur la culpabilité des hiles de Lot. Il dit que l'Ecriture raconte leur faute («narrata, non laudata ») pour laisser entrevoir les dévergondages futurs : • illud factum cum in sancta scriptura niirrnlur, prophetia est ; cum vero in illorum vita qui hoc commiserunt consideratur, hagitium est. » *C. I-'aust.,* 22, -12. Il leur reconnaît cependant des excuses, les mêmes qu'Origène, celles que suggérait le texte biblique : · Cum igitur illae ad conservationem generis prolem quaererent, qui utique in eis humanus erat et naturalis affectus, etc... Potius quidem numquam esse matres quam sic uti patre debuerunt ; verumtamen multum interest, quod ea causa usao sunt, quam si concupiscentia tam funestae voluptatis uterentur ·, *ibid.,* -13. Théodoret, *Q. in Gen.,* 70, est, comme pour 1'lsTesse de Lot, plus indulgent : « Prorsus a criminc sunt immunes, etc.

2. Cf. hom. 3, 6.

ce n'est pas à toutes sans distinction que nous faisons le reproche, mais à quelques-unes — il y a des femmes qui, sans aucune mesure, telles des animaux, ne cessent de rechercher le plaisir. Et encore, je ne les comparerais même pas à des bêles, car les bêtes savent au moins sc refuser aux mâles quand clics sont pleines ! Ce sont ces abus que la sainte Écriture blâme, quand elle dit : « Ne soyez pas comme le cheval et le mulet qui sont sans intelligence », et encore : « Ils sont devenus des étalons. » Ps., I07''

Quant à vous, peuple de Dieu, «qui aimez le Christ d'une manière incorruptible», comprenez bien cette parole de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ». Par ce membre de phrase : « Ou quelque autre chose que vous fassiez », qui suit le boire et le manger, l'Apôtre a désigné en un langage plein de décence les œuvres indécentes du mariage, montrant qu'elles aussi, à condition de n'être recherchées que pour les enfants, s'accomplissent pour la gloire de Dieu. jor., v, s Epii., vi, 21 I^0Γ·,X·

Explication allégorique.

5. — Au point de vue de l'allégorie, je sais qu'il en est qui ont interprété Lot comme représentant le Seigneur, et ses filles les deux Testaments. Je doute que quiconque connaît les dires de l'Écriture sur les Ammonites et les Moabites qui descendent de Lot, retienne volontiers cette interprétation. Car comment appliquer au Christ que ceux de sa descendance « n'entreront pas dans l'assemblée du Seigneur » «jusqu'à la troisième et à la quatrième génération » ? »eut., XXIII. 4 Ex., XXIV, 7

Lot, figure de la Loi.

Pour nous, autant que nous pouvons voir, nous faisons de Lot une figure de la Loi. — Et ce n'est pas une raison de dire que cela ne convient pas parce que «loi » est du genre féminin ; en grec, «loi » est masculin 1.

1. Il va de soi que cetto remarque est de Rufin. — Un siècle et demi après

— Quant à son épouse, nous disons qu'elle représente le peuple qui est sorti d'Égypte, qui a traverse la Mer Rouge et qui a échappé aux poursuites de Pharaon comme à l'embrasement de Sodome ; niais, regrettant les viandes, «la cuisine, les oignons et les concombres d'Égypte», il regarda en arrière et tomba dans le désert, « pris lui-même de convoitise dans la solitude ». C'est donc bien la Loi qui perdit et abandonna ce peuple, comme Lot fit pour sa femme qui avait, regardé en arrière.

Num., XI, 5
Ps,, CVI, 14

De là, Lot s'en vint habiter à Ségor, dont il est dit : «cotte ville est toute petite et je m'y sauverai et elle n'est pas toute petite. » Que signifie, appliqué à la Loi « Ville qui est et qui n'est pas toute petite » ?

Gen., XIX, 20

Une ville, c'est la résidence en un même lieu d'un grant nombre de personnes qui vivent ainsi dans une unioi dont elles dépendent L Par conséquent, ceux qui résident dans la loi, aussi longtemps qu'ils comprennent la lo selon la lettre, ont une mesquine et toute petite résidence , car il n'y a rien de grand à observer charnellement le sabbat, les néoménies, la circoncision, la distinction des aliments. Mais si l'on se met à en comprendre le sens spirituel, ces^observanccs, qui selon la lettre étaient mesquines et toutes petites, scion l'esprit ne seront plus toutes petites : elles seront grandes.

Gen., XIX. Les filles de Lot, figure du peuple charnel.

Après cela, Lot monte sur la montagne et y « habile dans une caverne», comme dit l'Écriture, « lui et ses deux filles ». — La Loi aussi est montée, peut-on penser, quand le temple construit par Salomon vint lui faire comme un ornement, et qu'elle devint ainsi «maison de Dieu, maison de prière»,

Is., LVI, 7

Origine, Augustin raisonnait encore de même, Zinwrr. *in* ps. 50, 10 : « De filiabus Lot... cnit autem ilia figura quaedam connu qui male utuntur lege, etc. » Sur Lot, ligure de la loi nouvelle, *G. J-'austnm,* 32, -il.

1. « C.ivihix a conversatione multorum dicta est pro co quod plurimoru in unum consciscat et continent vitiis . Cette définition s'inspire de Pinto *IKpubL,* 2. 11 : · La multiplicité des besoins assemble dans la même. résident plusieurs hommes qui s'associent pour s'entraider : c'est à cette société- que nous avons donné le nom de cité (polie). »

— mais les méchants qui l'habitaient en firent une «caverne de voleurs ». Jer.. vu, 11

Donc « Lot habita dans la caverne avec scs deux filles ». Ce sont sans nul doute ces deux filles que le prophète désigne quand il dit qu'Oola et Ooliba sont deux sœurs, Oola étant Juda et Ooliba Sarnarie x. Séparé en deux, le peuple fait donc figure des deux filles de la Loi. Celles-ci, désirant propager la race charnelle et affermir les forces du royaume terrestre par une abondante postérité, assoupissent et endorment leur père (la Loi), c'est-à-dire qu'elles recouvrent et obscurcissent son sens spirituel, n'en retenant que le sens charnel. Ainsi conçoivent-elles et mettent-elles au jour des enfants que leur pore ignore et ne reconnaît pas. Ce n'était ni la destinée ni la volonté de la Loi de produire des générations charnelles, et pour avoir une semblable descendance qui « n'entre pas dans l'assemblée du Seigneur », il faut que la loi se se soit endormie. « Les Ammonites et les Moabites n'entreront. pas dans l'assemblée du Seigneur, dit l'Écriture, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération et tant que durera ce siècle » ; ce qui veut dire que la descendance charnelle de la Loi n'entre dans l'Églisc du Christ ni à la troisième génération pour une raison tirée-de la Trinité, ni à la quatrième pour une raison tirée des quatre évangiles, ni jamais, sauf probablement à l'issue du siècle présent, lorsque « la masse des Gentils sera entrée et qu'ainsi tout Israël aura été sauvé ».

Ezech., XXIII.4

Dcut., xxm 3

Exxxrv 7

Dcut., XXIH. 4

Rom., xi, 25,20

Voilà ce qu'en creusant de notre mieux selon le sens allégorique, nous avons trouvé sur Lot, sa femme et ses deux filles; mais nous n'entendons pas empêcher ceux qui le pourraient de trouver une explication plus profonde à ce mystère.

Explication morale.

6. — Quant à l'interprétation morale selon laquelle, tout à l'heure, nous avons rapporté Lot au sens raison-

1. En fait. rtâcrilure rapporte Oola ù Samarie et Ooliba à Jérusalem. Cf. Origine, *Cant, cwnm.*, 2.

nable et à l'esprit viril, et son épouse qui regarde par derrière à la chair adonnée aux concupiscences et aux voluptés, vous qui m'écoutez, ne la recevez pas négligemment. Prenez garde : lorsque vous vous serez enfuis loin des flammes du siècle et que vous aurez échappé aux incendies de la chair, lorsque vous aurez dépassé «la 'ville de Scgor» «qui est et qui n'est pas toute petites ce qui représente un certain degré do perfection moyen et honorable, lorsque vous serez arrives au sommet de la science [1] comme au faîte de la montagne, prenez garde alors d'avoir à faire à ces deux filles de Lot, je veux dire la vaine gloire et sa sœur aînée l'orgueil, qui ne vous quittent pas et qui vous accompagnent même quand vous montez sur la montagne. Prenez garde, tandis qu'assoupis et endormis vous croyez ne rien ressentir ni remarquer, qu'elles ne vous prennent dans leurs embrassements. Si l'Écriture les nomme des filles, c'est qu'elles ne nous viennent pas de l'extérieur mais qu'elles proviennent de nous-mêmes et comme d'une certaine perfection de nos actes. Veillez donc de votre mieux et défendez-vous de leur susciter des enfants, car « leur postérité n'entrera pas dans l'assemblée du Seigneur ». Que si vous voulez une postérité, suscitez-la dans l'esprit, car
Gai., vi. s « celui qui sème dans l'esprit moissonnera, de l'esprit, la vie éternelle ». Et si vous désirez des embrassements,,
prov.. vu, embrassez la sagesse et « dites à la sagesse qu'elle est
an xii votrc sœur», et la sagesse dira de vous : «Celui qui fait
5Q * ' la volonté de mon Père qui est dans les cicux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère ». Car cette Sages»
i Petr., IV, c'est notre Seigneur Jésus Christ, « à qui soit la gloire et la puissance aux siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

1. · Scientia » : perfection monde, science de la vie spirituelle appliquée non pas science théorique et cérébrale, mais connaissance qui engage tout S'être. Ainsi saint Paul enseignait la science de .Jésus crucifié.

VI

ABIMÉLECH ET SARA

Narration de l'épisode.

1. — Apres l apparition des tro,s hommes, apres la destruction de Sûdoine et la préservation de Lot que celui-ci dut à son hospitalité ou à sa parenté avec Abraham, le récit de la Genèse qu'on vient de nous lire raconte qu' «Abraham partit de là vers le Midi » et s'en vint chez les Philistins. Selon le récit. Abraham avait convenu avec sa femme Sara qu'elle ne se ferait pas passer pour sa femme mais pour sa sœur. Si bien que le roi Abimélech la prit pour l'épouser. .Mais Dieu vint chez Abimélech durant la nuit et lui dit, scion le texte : «Tu n'as pas touché cette femme, et je n'ai pas permis que tu la touches, etc. ». Après quoi, Abimélech la rendit à son mari et reprocha en même temps à Abraham de ne lui avoir pas dit la vérité. Alors, toujours d'après le récil, en prophète qu'il était, Abraham pria pour Abimélech, «et le Seigneur guérit Abimélech, sa femme et scs scr-vantes». Le Dieu tout-puissant prit soin de guérir aussi les servantes ‹Γ Abimélech, «parce que, dit l'Écriture, il les avait rendues stériles pour qu'elles n'enfantent pas ». Par la suite, à cause de la prière d'Abraham, elles purent enfanter.

Gen,, XX. 1

Gen., XX, °*9

Gon., XX, 17

Gen.,xx, 18

Il faut interpréter ce récit spirituellement.

Quiconque veut n'entendre ce r^cjt c S(qon]a jcure ferait mieux de 80 ranger parmi les Juifs que de rester avec les Chrétiens. Mais quiconque veut être chrétien et disciple de Paul doit écouter Paul qui dit que « la loi est spirituelle », et qui déclare, parlant d'Abraham, de son épouse et de ses fils, que c'est un «sujet allégorique ». Il n'est pas facile à qui

Rom., VH' 14 Gai., iv, 24

que ce soit de découvrir toutes les allégories que ce sujet
π cor., ni, renferme. Il lui faut néanmoins prier pour que «soit
16 ôté le voile » qui est sur son cœur «à lui qui s'efforce de
H cor.. se tourner vers le Seigneur», — «car le Seigneur c'est
ni, 17 l'Esprit », — il faut prier pour que le Seigneur lui-mên
ôte le voile de la lettre et fasse briller la lumière de l'e
h cor., prit, et qu'ainsi nous puissions dire que «le visage déco
in, 18 vert, réfléchissant la gloire du Seigneur, nous somm
transformés en la meme image de plus en plus resple
dissanie, comme par l'esprit, du Seigneur ».

Sara figure de la vertu.

Pour ce qui est. de Sara, doi noni si£nif,e ch?f dc ou PrilJ cipe dominant, je pense qu'ell représente Γ«ετη, c'est-à-dire la vertu morale C'ea l'homme sage et fidèle qui s'attache et s'unit cette vertu
sep.. vin. tel le Sage qui disait de la sagesse : « J'ai cherché à l'avoi
2 pour épouse ». Aussi Dieu dit à Abraham : « Tout ce qi
Gen.. XX!, te dira Sara, accomplisse. » Cette parole ne se rapport
12 pas au commerce charnel, puisque Dieu a déjà pronom
cette autre phrase à l'adresse de la femme à propos de so
Gen., III, mari : « 'l'on désir te portera vers ton mari, et il domini
16 sur toi. » — Si donc Γ Écriture fait, de l'homme le maître la femme, comment se fait-il qu'elle puisse dire cd fois à l'homme : «Tout, ce que te dira Sara, accomplis-le C'est que lorsqu'on s'est adjoint la vertu en mariage faut accomplir toutes les inspirations qu'elle suggère.

, est communicable.

Or, Abraham ne veut plus qu verlu ‘‘‘‘ aPPclée ,sa

Car tout le temps qu on appell la vertu une épouse, elle est strictement personnelle e ne peut être communiquée à personne. Il est bien nature! tant que nous sommes en marche vers la perfection, qu la vertu morale soit en nous et bien à nous ; mais un

1. Cf. Philo», lie *Abrah.*, 20, 99 : ' J'ai entend» dire que l'homme re] sentait l'esprit vertueux... cl la femme, la vertu.qui sedit en chaldécn Sa cl en grec, chef de file («ρχονσα), car mieux qu'à tout autre c'est ü la verte qu'il convient de diriger et de commander.· Même explication chez Al bruise, /Je *Abrah., 2.* 19, 85.

fois que nous sommes devenus assez parfaits pour être capables d'enseigner aussi les autres, alors, comme une épouse serrée contre notre sein, ne gardons pas la vertu pour nous tout seuls, mais, comme une sœur, donnons-la en mariage à d'autres qui la désirent 1. — A ceux qui sont parfaits, la parole divine dira : « Dis à la Sagesse qu'elle est ta sœur». C'est pourquoi Abraham disait, de Sara qu'elle était sa sœur. De la sorte, comme quelqu'un de parfait, il laisse prendre la vertu par qui la désire. Prov. vu. 4

La pureté de cœur, de la vertu.

2. — Cependant, jadis, Pharaon aussj avait, voulu prendre Sara, mais ’* nc voulait Pas «avec un cœur pur ». — La vertu ne peut entrer chez qui que ce soit sans la pureté de cœur. Aussi l'Écriture rapporte que « le Seigneur frappa Pharaon de grands et terribles malheurs ». Car la vertu ne pouvait pas habiter avec l'exterminateur, — ainsi que signifie en notre langue le mot. de Pharaon. Gen., xx, 5 Gcn.,xn, 17

Mais considérons ce qu'Abimélech dit au Seigneur : «Tu sais, Seigneur, dit-il, que j'ai fait cela avec un cœur pur.»— Xbimélech agit tout autrement, que Pharaon. Il est loin d'être totalement ignorant et. perverti : il sait au moins qu'il faut un cœur pur pour se préparer à la vertu. Aussi Dieu le guérit-il, à la prière d'Abraham, pour avoir voulu prendre la vertu avec un cœur pur. Et il n'y eut pas que lui à être guéri, il y eut aussi scs servantes. Gen.. XX, 4*5

La vertu naturelle, préparation à la vertu divine.

Que signifie ce qu'a ajouté l'Écri- t u je $ejgncur ne lui per- nul Pas ac toucher » ? Si bara représente la vertu et si c'est avec un cœur pur qu'Abimélech a voulu avoir la vertu pour Gen.,XX,6

1. Cf. Philon, (?. in Gen., 4. 60 : · L'esprit généreux nomme la vertu sa soeur, non son épouse, pour ne point paraître dominer seul sur la sagesse commi· sur uni· épouse, mai» pour montrer que son zèle pcul appartenir ù tous. ⁞ Origène. *Xt-f. in* 127 : · L'épouse de l'iünc est la sagesse ; mai» il l'appelle aussi sa souir (Prop., 7.4), parce qu'elle aussi vient du Père de loute chose. Il faut se rappeler qu'Abraham faisait passer son épouse pour sa sœur, nous enseignant par là que la Sagesse appartient ù tout horntnc qui la désire. ·

épouse, pourquoi l'Écriture dit-elle que « le Seigneur m lui permit pas de la toucher » ?

Abimélech signifie : mon père est roi. Or il me setnblt qu'Abimélech représente les sages parmi les amis di siècle, adonnes à la philosophie, sans avoir encore entiè rement ni pleinement atteint la règle de piété, sachant toutefois que Dieu est le père et le roi de tout, autrement dit qu'il a tout fait et qu'il gouverne tout *. Sur ce plat de la philosophie morale, il est bien vrai que ces gens-li ont cultivé jusqu'à un certain point la pureté de cœui et qu'ils ont cherche généreusement, avec zèle, à entre) en communication de la vertu divine. Mais «Dieu n'a pas permis qu'ils la touchent » " Car ce n'était pas Abraham — quelque grand qu'il fût, il n'était qu'un serviteur, ⊢ mais le Christ qui était destiné à donner cett< grâce aux Gentils. Aussi, malgré l'impatience d'Abraham de voir la parole qui lui avait été dite : « Toutes les nation* seront bénies en toi », s'accomplir en lui et par lui, c'est en Isaac que lui est faite la promesse, c'est-à-dire dans le Christ, selon ce que dit ГApôtre : « Il n'a pas dit« et ïi ses descendants » comme s'il s'agissait de plusieurs, maq «et à ta descendance », comme ne parlant que d'un seul qui est le Christ. »

Gen., xxn, 18

Gni., ill. 10

Gen., XX, 17

La femme d'Abimélech, figure de la philosophie.

Cependant « le Seigneur guérit) Abimélech, sa femme et ses sera vantes ».

3. — Ce n'est pas sans raison,' à mon avis, que l'Écriture, non. contente de mentionner la femme d'Abimélech, a men? tionné aussi scs servantes, notamment, en ce passages « Dieu les guérit et elles enfantèrent ; car il les avait réiH dues stériles. » Autant que nous pouvons avoir un avis

Gen., xx, 17-18

1. CL hoin. 14, 3 ; et *Perlanh.,* I, 3, 1 : · **Tous ceux qui s'entendent π une providence reconnaissent quo Dieu est ineréë, qu'l! u tout créé** 1 **ordonné, et qu'l) est le pire de tout.** ·

2. Cf. Philon, *De plan!.,* 41, 1G9, et Clément. P&lajjL, 1. 5 : ‹ **Le roi qt s'appelle Abimélech me parait représenter une certaine vertu supra-humain qui prête son attention au mystère du Jeu d'Jsuac avec Rébecca, c'cst-ft-dü de la joie chrétienne avec la modération, rtc.** ·

sur des passages si difficiles, nous pensons qu'on peut faire de l'épouse d*Abimélech la philosophie naturelle, et de ses servantes les divers systèmes de la dialectique qui se différencient suivant les écoles l.

La mort de la Loi et la venue du Christ j,.)a vertu divine; mais ce n'est a'ux'oSÏÏls l'as encore >e moment, pour la d'accéder à la vertu.

Cependant Ahraharu désire cornmuniquer aussi aux Gentils le don grace de Dieu, de quitter le preinier peuple pour s'en aller aux Gentils. Car, — à un autre point de vue, il est vrai, et sous une autre ligure, — l'Apôtre dit que «la femme est liée à la loi aussi longtemps que son mari est. vivant ; mais si le mari meurt, elle est affranchic de la loi, en sorte qu'elle n'est plus adultère en devenant la femme d'un autre mari». Il faut donc d'abord que meure la lettre de la loi, pour que l'âme, ainsi rendue libre, s'unisse à l'esprit et parvienne au mariage du nouveau testament. Rom., vu. 2*3

Or, notre époque est le temps de la vocation des Gentils et de la mort de la Loi, où les âmes libres, désormais affranchies de la Loi du premier mari, peuvent s'unir au Christ, l'époux nouveau.

Que si vous voulez apprendre comment la Loi est morte, considérez et voyez où sont maintenant les sacrifices, où est l'autel, où le temple, où les purifications, où la solennité de la Pâque : est-ce qu'en toutes ces choses la Loi n'est pas morte 2 ? Si non, qu'ils la gardent, s'ils le peuvent, la lettre de la Loi, les amis et les défenseurs de la lettre 3 !

1. Origcnc avance humblement son avis, sans le développer (cl. h. 1·!, 3). Il en a peut-être senti la fragilité. Car celte ingénieuse explication relève plus d'un allégurisnic profane que de l'exégèse chrétienne.

2. Cf. ./<«., h. 2. 1 : · **Quand vous considérez que .lénisalem a été détruite et l'autel renversé, qu'il n'y a plus nulle part de sacrifices, ni de grand-prétre, ni do service des Lévites, quand vous voyez que tout cela a cessé, dites-vous que Moïse, le serviteur de Dieu, est mort, etc. »**

3. Ces amis et défenseurs de la lettre se verront apostropher dans les mêmes termes, avec la même nuance de pitié, h la fin de l'homélie, et h. 13, 3. On les sent toujours présents à la pensée d'Origène. Celui-ci les vise mime

Donc, scion notre système d'allégorie, Pharaon fl
c'est-à-dire l'homme impur, l'exterminateur — ne pou
vait absolument pas prendre Sara, c'est-à-dire la véra
pour épouse. Tandis qu'Abimélech, c'est-à-dire l'homm
à la vie pure, le philosophe, le pouvait, lui qui la chei
Jn., Vil, 0 chait avec un cœur pur. Cependant ale moment n'étai
pas encore venu ». Aussi la vertu reste avec Abrahanj
elle reste avec la circoncision, jusqu'à ce que vienne l
col., il, u temps où, avec le Christ Jésus notre Seigneur « en qv
habite corporellement la plénitude de la divinité », ï
vertu totale et parfaite passe à l'Église des Gentils. J

L'enfantement des fils de l'Église.

C est alors que la maison d Ab
mélech et scs servantes guéiit
par le Seigneur enfanteront dt
Ills à i Eglise. L'est Je temps o
Gal., IV, 2* « la stérile enfante» et où « beaucoup sont des enfant
de la délaissée plutôt que de celle qui a un époux». Ca
«le Seigneur a ouvert le sein de celle qui était stérile
is„ l x v i, et en a fait une femme féconde qui enfante « toute un
nation d'un coup». Et les saints proclament bien haut
is., xxvi, « Seigneur, en votre crainte nous avons conçu et enfanU
nous avons donné l'esprit du salut à la terre. » Et Pau
dit semblablement : «Mes petits enfants que j'enfant
à.nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous xl
Voilà les fils qu'enfante toute l'Eglise de Dieu, voili
Gai., vi, aies enfants qu'elle engendre! Car «celui qui sème dan
la chair, moissonnera, de la chair, la corruption », mai;
iTim., π, les enfants de l'Esprit sont ceux dont l'Apotrc dit : «Ll
femme sera sauvée par la descendance de ses fils, pourvi
qu'ils persévèrent dans la foi et la chasteté. »

Que l'Église de Dieu comprenne ainsi les histoires di
génération et d'enfantement. Qu'elle relève les action!
des patriarches par une interprétation bienséante ej
honorable ! Qu'elle ne corrompe pas les paroles de ΓΕ··

quand il ne le dit pas. Il met un soin jaloux à désolidariser le christ!* nisnn·, qui est une religion spirituelle, de l'interprétation littéraliste de Il Bible, qui n'est qu'un retour vers les formes d'une religion morte.

1. Ames qui enfantent, âmes parfaites : *Exml.,* h. 11.3.

prit Saint par d'ineptes fables judaïques ! mais qu'elle leur attribue un sens pleinement honorable, pleinement moral et utile. Autrement, quelle édification retirerons-nous de lire qu'Abraham, ce grand patriarche, a non seulement menti au roi Abimélech, mais a livré la pudeur de son épouse ? Y a-t-il de l'édification à penser que la femme d'un si grand patriarche faillit être déshonorée avec le consentement tacite de son mari ? Aux Juifs de le croire, et, avec eux, aux amis de la lettre, non de l'esprit!

Pour nous, « associant les choses spirituelles aux choses spirituelles», rendons-nous spirituels tant, en acte qu'en pensée dans le Christ Jésus notre Seigneur, « à qui est la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

I Cor., II, 13

I Petr., IV, 11

VII

NAISSANCE ET SEVRAGE D'ISAAC

Le Saint Esprit des histoires ».

1. — On nous lit Moïse à l'église. Appliquant à nous-mêmes la P®’’10 ‘Jc *’AP*ı«> demana»

HCor., m, 5 au Seigneur que « lorsqu'on ht Moïse, il n'y ait pas un voile qui' recouvre notre cœur ».

On vient de lire qu'Abraham engendra son fils Isaac
Gen.,xxi, à l'âge de cent ans. « El Sara dit. : Qui annoncera à Abra-J
“ ham que Sara allaite un enfant ? » Alors « Abraham cir-l
Gen., xxi, concj| l'enfant le huitième jour». Abraham ne célèbre·
pas la naissance de cet enfant, mais il célèbre le jour du
Gen., xxi, sevrage, «et il fait un grand festin».
s Voyons ! Est-ce que l'Ësprit-Saint s'est proposé d'écrire;] des histoires et de raconter que l'enfant fut sevré et quel l'on fit un grand festin ou que l'enfant jouait et s'amusait?! Ou plutôt, ne faut-il pas penser qu'il a voulu donner-· par là un enseignement divin digne d'etre porté à la con-j naissance du genre humain par la bouche de Dieu ! ?!

spirituel.

Isaac signifie rire ou joie. Qui! I,eut d°nc engendrer un enfanta pareil 2 ?

C'est celui qui a dit de ceux qu'il avait engendrés par|
iThcss., Il, l'Evangile : « Vous êtes ma joie et ma couronne de gloire ». 1
20 Quand ces enfants-là sont sevrés, on fait un festin et il ,

1. Cl. horn. -l, 2 (note 71).

2. Cf. Pinion, *Leg. all.*, 3, 77, 217 : « Le sage engendre dans lu joie cl non g dans la peine... Abraham se moulre Joyeux et rieur parce qu'il va engendrer le bonheur, Isaac, et ln vertu. Sarra, rît... Le produit, c'est le rire et la joie,! car telle est la traduction de Isaac. »

y a grande liesse parce qu' «ils n'ont plus besoin de lait mais de nourriture solide » et parce qu' « ils ont par accoutumance le sens exercé à discerner le bien et le mal » *. C'est pour cette raison qu'il y a, lors du sevrage, un grand festin. Tandis qu'il ne peut y avoir ni festin ni liesse 5 propos de ceux dont l'Apôtre dit : « Je vous ai donné du lait à boire et non de la nourriture solide, car vous n'en étiez pas capables, et vous ne l'êtes même pas h présent. Et je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants dans le Christ.» Ceux qui veulent que les divines Écritures soient interprétées «avec simplicité » devraient nous dire ce que signifie : « Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels ; je vous ai donné du lait à boire, non de la nourriture solide. » Est-ce qu'on peut recevoir cela «avec simplicité»?

Hebr., v, 12

i Cor., in, 2-1

Interprétation de saint Paul.

2. — Mais revenons à notre propos ; nous nous en étions écartés. Abraham se réjouit et « fait un grand festin le jour du sevrage de son fils Isaac ». Puis viennent les jeux d'Isaac avec Ismael. Sara est mécontente que le fils de la servante joue avec celui de la femme libre ; elle s'imagine que le jeu est dangereux 2, et elle donne ce conseil à Abraham : « Chasse la servante et son fils. Car le fils de la servante ne doit pas hériter avec mon fils Isaac. »

Gen.»XXI, 1(1

Je n'expliquerai pas maintenant comment comprendre tout cela. L'Apôtre l'a fait quand il a dit : « Dites-moi, vous qui lisez la Loi, n'entendez-vous pas la Loi ? car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante,

Gai., iv, 21'24

'I. Isaac ne consentant û se nourrir que de nourritures fortes : Philon, *!)e somm.*, 2, 2, 10 ; Ambroise. IZe *A brait.*, 1, 6, 4. – Duns *IIty.*, h. 1, 8. Origène explique longuement, à propos du jeune Samuel, le sevrage spirituel et l'accession aux nourritures solides.

2. » Sara lusum illum perniciem putabat » : *Tractatus Origcnis* u'e *libris sanctarum scripturarum*, 3. (On sait que ces Tractatus, édités par Mgr Batiffol, ne sont pas d'Origènc, mais de l'espagnol Grégoire d'Elvire.) Ce tr. 3, fait de nombreux emprunts ii notre 7* homélie.

l'autre de la femme libre. Mais le (ils de la servante naquit selon la chair et celui de la femme libre en vertu de la promesse. Ces choses ont un sens allégorique. » Quoi donc, Isaac ne serait pas né selon la chair ? Sara ne l'aurait pas enfanté ? Il n'aurait pas été circoncis ? En jouant avec Ismaël, il n'«aurait pas joué dans l chair ? —· Voilà précisément ce qu'il y a d'admirable dans le sens de Î'Apôtre : pour lui, ce qui est allégorique, c'est bien ce qui s'est passé, à n'en pas douter, selon la chair 15 Par là nous pourrons apprendre comment traiter les autres passages, spécialement ceux où le récit historique ne présente apparemment que des choses contraires à la loi divine.

L'opposition Sara-Agar.

Ismaë), le fils de la servante, naît donc selon la chair. Tandis qu'Isaac, le fils de la femme libre, ne naît pas selon la chair, mais en vertu de la promesse.
Gui., iv,21 L'Apôtre dit à leur sujet qu' « Agar enfanta pour la ser-

1. Origène explique ailleurs qu'allégorie et histoire ne s'excluent pas. *Num.*, h. 11. 1 : « Lex habere dicitur umbram futurorum bonorum ; ct ideo haec nobis secundum litteram custodienda sunt... Abrah: m duo filios habuit.., quis dubitat haec secundum litteram stare debere ? Certum est enim.., Addit tamen Apostolus : · Haec autem sunt allegoric;; ·... Alio autem habere quidem secundum litteram veritatem sui, recipere tamen utiliter et necessario etiam tdlegorlcum sensum. » (Ct. *Traci. Or.*, 5:· Sed nihilominus et figurae imaginem (historia gerit), quia, sicut nec umbra sine corpore nec corpus sine umbra esse non potest, sic ncc veritas sine figura nec figura sine veritate constabit. ·) Par oh Γoη jugera que, loin d'évacuer le sens historique, la méthode allégorique d'Origène Je [tostule. Ce n'est que sur une matière historique, d'abord interprétée littéralement, que l'on peut normalement édifier les autres sens. Qu'on se rappelle le soin avec lequel, particulièrement dans les homélies 1, 2 ct 5, Origène donne l'explication littérale avant de passer à l'explication spirituelle. Qu'on sc reporte ü l'explication si touchante du sacrifice d'Ismic (luim. 8). - Cependant, l'interprétation littéral» no va pas toujours do sol telle peut être dltllclle, Impossible même (h.2, 6;3, ‖ ;7,5)et paraître en contradiction avec les intentions divines (h.6,3). Origèitc propose alors de ne pas s'arrêter â l'histoire et d'en venir tout de suite au sens spirituel. Est-ce à dire qu'il refuse tout sens littéral à de tels passages ? Il ne semble pas. · Non semper historia nos sequitur », dit-il, h. 2, 6. C'est nous qui ne sommes pu» capables d'en comprendre le sens historique— on pense â nos actuelles · cruces Interpretum · -. En ce cas, passons (h.7. 6). Si l'histoire ne peut nous aider, l'allégorie, prenant appui sur d'autres données, y pourvoient.

vitudc » un peuple charnel, tandis que Sara, qui était libre, enfanta un peuple qui ne vient pas de la chair, mais qui a été appelé dans la liberté, «cette liberté par Gai., v. i
laquelle le Christ Fa affranchi ». Le Christ lui-même a dit en effet : « Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. » jn., vin,

Mais voyons ce qu'ajoute encore l'Apôtre dans son 30
exposé : « Mais de même qu'alors, dit-il. celui qui était né Gai., iv.211
selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit, ainsi en est-il encore maintenant. » — Voyez comment l'Apôtre nous apprend qu'en toutes choses la chair s'oppose à l'esprit, que ce soit le peuple charnel (des Juifs) qui s'oppose au peuple spirituel (des Chrétiens), ou que ce soit parmi nous, ceux qui sont encore charnels qui s'opposent aux spirituels. Car, si vous vivez scion la chair, si vous vous comportez selon la chair, vous êtes fils d'Agar et, par conséquent, vous vous opposez à ceux qui vivent selon l'esprit. D'autre part, en revenant sur nous- Gai., v, 17
mêmes, nous nous apercevons « que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair, et qu'ils sont opposés l'un à l'autre » ; nous nous apercevons aussi «qu'il y a dans nos membres une loi qui lutte Rom., vil,
contre la loi de noire raison et qui nous rend captifs de 23
la loi du péché ». Ainsi mesurez-vous l'importance des luttes de la chair contre l'esprit.

Il y a encore une autre lutte, plus violente peut-être que toutes celles-ci : c'est la lutte que mènent ceux qui comprennent, charnellement la loi contre ceux qui la comprennent spirituellement, une vraie persécution. Pourquoi donc ? Parce que «l'homme naturel ne reçoit icor., π,
pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie 14
pour lui et il ne peut les comprendre parce que c'est par l'Esprit qu'on en juge».

Mais vous, si vous portez en vous « le fruit de l'Esprit Gal., V, 22
qui est la joie, la charité, la paix, la patience», vous pouvez être Isaac, qui n'est pas né charnellement, mais est né en vertu de la promesse, — et vous êtes des fils de la femme libre, à condition toutefois que vous puissiez dire avec Paul : « Si nous marchons dans la chair, nous ne ll cor., x,
combattons pas selon la chair (car les armes avec les- 3-5

quelles nous combattons ne sont pas charnelles, mais elles sont puissantes devant Dieu pour renverser des forteresses). Nous renversons les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ». Si vous pouvez être ceux à qui s'applique celte parole de l'Apôtre : « pour vous, vous ne vivez point dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous», à cette condition vous n'êtes pas nés selon la chair, mais selon l'esprit en vertu de la promesse, et vous êtes les héritiers des promesses, selon ce qui est dit : « héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ.» Vous ne serez pas héritiers de celui qui est né selon la chair mais cohéritiers du Christ, car «si nous avons connu le Christ selon la chair, à présent, nous ne le connaissons plus ainsi ».

Rom., VIII, 9

Rom., VIII, 17

Le jeu d'Isaac et d'Ismaël.

3. — Cependant, à s'en tenir à ce qui est écrit, je ne vois point ce qui a poussé Sara à réclamer l'expulsion du fils de la servante. Celui-ci jouait avec son fds Isaac. Quel mal ou quel danger y avait-il [1] ? On dirait qu'à cette époque déjà il ne pouvait pas être admis qu'un fils de servante jouât avec un fils de femme libre. Je m'étonne également que l'Apôtre ait déclaré que ce jeu était une persécution, quand il a dit : « Mais de même qu'alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, ainsi en est-il encore maintenant », — puisqu'aussi bien il n'est mentionné aucune persécution d'Ismaël contre Isaac, sauf cet unique jeu d'enfance.

Gal., IV, 29

Mais voyons le sens que Paul a donné à ce jeu et ce qui a mécontenté Sara.

Précédemment, au cours d'une explication spirituelle nous avons dit que Sara représentait la vertu. Par conséquent, si la chair, dont Ismaël, qui est né selon la chair, tient le rôle, enjôle l'esprit, qui est Isaac, et l'entraîne par de séduisantes tromperies, si elle l'attire par les plaisirs, si elle l'affaiblit par la volupté [2], il est bien normal

1. Cf. *Tract. Orig.*, 3 ; Cyr. Alex., *In Gen.*, 3.
2. Cf. *Tract. Orig.*, 3 : « In omnibus caro adversatur spiritni. Ismael cte-

qu'un pareil jeu de la chair avec l'esprit porte surtout atteinte à Sara, c'est-à-dire à la vertu, et que Paul traite semblables caresses de violente persécution.

Ne songez pas, auditeurs, uniquement à cette persécution où le fanatisme des Gentils vous contraint d'immoler aux idoles ; mais, puisque vous êtes des (ils de la vertu, si la volupté de la chair vous attire, si le charme du plaisir sensuel vous tente, fuycz-les comme une grande persécution. C'est en ce sens que ΓApôtre dit : « Fuyez la i Cor., VI, fornication. » De même, si l'injustice se fait attrayante et 18 vous entraîne, par complaisance pour un « personnage Prov., puissant » que vous recevez, à ne pas avoir le jugement xix» droit, vous devez comprendre que sous les dehors d'un jeu séduisant, vous êtes victimes de la part de l'injustice d'une persécution déguisée x. Semblablement, pour chaque espèce de fautes, quels que soient les dehors agréables, attrayants ou pareils à des jeux, sous lesquels elles se présentent, pensez à la persécution que subit l'esprit, puisqu'aussi bien c'est la vertu qui est atteinte en tout cela.

Fils dc^la^servante de la femme libre,

4. — 11 y a donc deux fils d'Abra-]mrn> « pun jc]a servante, l'autre Gai., iv, la femme libre » ; tous deux sont 22 fils d'Abraham, mais tous deux ne sont pas fils de la femme libre. C'est pourquoi celui qui est né de la servante ne peut pas hériter avec le fils de la femme libre : il reçoit toutefois des biens et n'est pas renvoyé les mains vides. 11 reçoit, lui aussi, une bénédiction, mais le fils de la femme libre reçoit la promesse. Il deviendra lui aussi « une grande nation », mais l'autre Gen., xxi deviendra le peuple d'adoption. 18

Au sens spirituel, tous ceux que la foi conduit à la connaissance de Dieu peuvent être appelés fils d'Abraham ; mais, parmi eux, il en est qui adhèrent à Dieu par amour et d'autres par crainte et par peur du jugement

nim Bguram carnte gerit... Isaac autem spiritus. Et ideo caro blanditur spiritui, . ut illecebrosis cum eo deceptionibus agat, delectationibus Ullclnt, voluptatibus molliat et libidinis alludat illecebra. ›

1. Cf. *Trad. Orig.*, 3.

i Jn., IV, 18 à venirl* Aussi l'Apôtre Jean dit : « Celui qui craint n'est pas parfait en l'amour ; l'amour parfait bannit la crainte. » Donc « celui qui est parfait en l'amour » est né à la fois d'Abraham et de la feinine libre. Mais celui qui garde les commandements par crainte de la peine à venir et par peur des supplices et non par amour parfait, celui-ἰά est bien fils d'Abraham lui aussi, il reçoit aussi des biens, c'est-à-dire la récompense de ses actes (en ML. x. 42 effet « quiconque aura donné seulement un verre d'eau fraîche au nom de Celui dont il est le disciple, sa récompense ne périra pas »), et cependant il est inférieur au parfait qui sert non pas dans la crainte servile mais dans la liberté de l'amour.

L'Apôtre fait entendre à peu près la même chose quand Gni.» v, 1-2 il dit : «Aussi longtemps que l'héritier est enfant, il ne diffère en rien d'un esclave quoiqu'il soit le maître de tout ; mais il est soumis à des tuteurs et à des curateurs jusqu'au temps marqué par le Père.» Il est donc entant, Hcbr.. v, 13 « celui qui se nourrit de lait » et « ne met pas en pratique la parole de justice», celui qui ne peut pas recevoir «la nourriture solide » de la divine sagesse et de la science de i Car., π, 13 la loi, celui qui ne peut pas « comparer les choses spirituelles aux choses spirituelles » et qui ne lient pas encore dire : I Car.. xin, n «lorsque je suis devenu homme, j'ai laissé là ce qui était (|c l'enfant». Celui-là « ne diffère nullement d'un esclave »;j H<rr vî l Çoi., in. 1-2 Mais si, «laissant de côté l'enseignement élémentaire sur le Christ », il se porte à la perfection et «cherche les choses d'en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu II Cor., iv, 18 et non les choses de la terre», si «ses regards ne s'attachent pas aux choses visibles mais aux choses invisibles », si dans les divines Écritures il ne s'en tient pas à nCor., in, G « la lettre qui tue mais suit l'esprit qui vivifie », alors il appartient sans aucun doute au groupe de ceux qui ne Rom., y.111» reçoivent pas « un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais un esprit d'adoption en qui ila crient Abba. Père ».

L *

1. CL *Ins.*, h. 9, 7 : · Je vols ainsi deux catégories parmi ceux qui courent à la loi et cherchent le sulut : les uns s'efforcent d'etre toujours avec le Seigneur ; les autres disent : il me suffït de ne pas aller dans In géhenne. »

dans te désert.

5. — Voyons maintenant ce 9ue fait Abraham, une fois que Sara fut mécontente. Il renvoie la servante et son fils, tout en lui donnant une outre d'eau. C'est, que la mère ne possède pas de puits d'eau vive et. l'enfant ne peut pas tirer l'eau du puits. Isaac, lui, a des puits, pour lesquels il soutient des combats contre les Philistins *, mais Ismaël boit l'eau de l'outre, et cette outre,comme c'est naturel,s'épuise. Aussi a-t-il soif, sans toutefois trouver de puits. Gen., XXVI-15

Quant à vous « qui êtes *h* la manière d'Isaac fils de la promesse», a buvez l'eau de vos sources, et que les eaux de vos puits ne se répandent pas au dehors, mais que vos eaux coulent sur vos places publiques ». Par contre, «celui qui est. né selon la chair» boit l'eau de l'outre ; aussi l'eau lui manque et lui manque en grande quantité. Gul., IV,28 Ptov.,v, 15 Gnl., iv, 2i)

L'outre est la lettre de la loi, dont boit ce peuple charnel pour en tirer quelque intelligence ; celte lettre lui fait, souvent défaut et ne peut avoir d'explication, eat-en bien des points l'interprétation historique n'en peut mais2. — L'Eglise, elle, boit aux sources évangéliques et apostoliques, qui ne tarissent jamais et qui « se répandent sur ses places publiques », car elles sont abondantes et coulent toujours dans la largeur de l'interprétation spirituelle. C'est lorsqu'elle puise et scrute quelque sens plus profond dans la loi, qu'elle boit l'eau des puits.

C'est en fonction de ce mystère, je pense, que notre Seigneur et Sauveur, comme s'il dialoguait avec Agar elle-même, disait à la Samaritaine : « Quiconque boira de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif.» Mais elle, Jn., iv. 13

1. Cf. Iiom. 13. 1.

2. *Tract. Or'.rj.,* **3 : « Aqua quam Ismael de utre bibit, legi* littera est, et ideo ejus aqua defecit, quia littera frequenter derectum patitur, id est historialis intelligenlia, de qua Dominus dicit : Omni* qui biberit ex aqua hac iterum sitiet. · Ambroise, *De Abr.,* 1, 28 : · ...duos populos ostendens deAbnihac generatione manare : unum Judaeum, qui legis syllabis serviat ; eo quoti de ancilla in servitutem videatur esse generatus ; alterum Christianum... » ; el 2, 72 : · Sara uxor Abrahae. Ecclesia ; hujus ancilla est Synugoga vel omnis haeresis... »**

au Sauveur : « Seigneur donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. »

Alors le Seigneur reprend : « Celui qui croit en moi, il y aura en |uj une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle, n

6. — Donc, « Agar errait dans le désert» avee son enfant, et l'enfant pleurait. Agar le laissa par terre et dit : « Je ne veux pas voir mourir mon enfant. » Puis, comme l'enfant, abandonné presque mourant, pleurait, un ange du Seigneur s'approcha d'Agar «et lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau vive».

Comment faire cadrer cela avec l'histoire ? En effet, où trouvons-nous qu'Agar ait. eu les yeux fermés pour être ouverts par la suite ? En ce sujet, l'interprétation spirituelle et· myst ique n'est-clle pas plus claire que le jour ? Le peuple selon la chair a été rejeté et il a faim et soif, «non pas faim ni soif d'eau, mais soif de la parole do Dieu », jusqu'à ce que s'ouvrent les yeux de la synagogue. L'Apôtre dit de cela que c'est un «mystère», car, dit-il, «l'aveuglement est survenu à une partie d'Israël jusqu'à ce que la masse des Gentils soit entrée et qu'ainsi tout Israël soit sauvé ».

Le voilà donc, chez Agar, l'aveuglement qui lui a fait enfanter selon la chair et qui demeure en elle jusqu'à ce « que le voile de la lettre soit ôté » par l'ange de Dieu et qu'elle voie l' «eau vive». Car, à présent, les Juifs sont à côté du puits, mais leurs yeux sont fermés et ils ne peuvent boire au puits de la loi ni des prophètes.

Prenons garde, nous aussi, car nous sommes souvent à côté du puits d'eau vive, c'est-à-dire des divines Ecritures, nous trompant sur elles. Nous possédons les livres et les lisons, mais nous n'allons pas jusqu'au sens spirijs tucl. C'est pourquoi il faut des larmes et des prières incessantes, pour que le Seigneur nous ouvre les yeux/ Les aveugles de Jéricho, assis sur le bord de la route, n'auraient pas eu leurs yeux ouverts s'ils n'avaient crié après le Seigneur. — Mais que dis-je, pour ouvrir les yeux ? Ils ont déjà été ouverts. Car Jésus est venu ouvrir

Jn.» iv, 15

Jn., IV, 14 etvi, π

Gen., xxi, 15 e%*ouvrentA£ar

Gen., xxi,

Gen.,xxi, 19

Am., vin, 11

Rom., xi, 25

car., ni, 16

Mt., xx. 30

les yeux des aveugles. Oui, nos yeux ont etc ouverts et le voile de la lettre de la loi a été ôté. — Mais je crains que nous-mêmes ne les fermions à nouveau en un sommeil plus profond. Nous risquons de ne pas rester éveillés au sens spirituel et d'être négligents à secouer le sommeil de nos yeux pour contempler les choses spirituelles et ne pas nous tromper, comme le peuple charnel, alors que nous sommes placés tout près des eaux.

Veillons plutôt et disons avec le prophète : « Je n'ac- Ps., corderai de sommeil ù mes yeux, d'assoupissement à mes CXXXH» paupières et de repos à ma tète, que lorsque j'aurai trouvé un lieu pour le Seigneur, une demeure pour le Dieu de Jacob. » « A lui la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

VU I

LE SACRIFICE D'ABRAHAM

1. – Vous qui êtes venus à Dieu et qui vous targui d'être fidèles, prêtez ici l'oreille et. mettez tous vos soil à considérer comment, dans le récit qu'on vient de not lire, la foi des fidèles est éprouvée. « Et il arriva, dit. VÎlcriture. qu'après ces paroles Dieu éprouva Abraham et lui dit : Abraham, Abraham. Celui-ci répondit : voici. » Considérez chaque détail de Γ Ecriture ; car, en chacun, pour qui sait creuser profond, il y a un trésor ct. peut-être même que c'est là où Ton y songe le moil que se cachent les joyaux précieux des mystères1.

Gen., XXII, 1

1. Cette très belle homélie est toute frémissante d'émotion. Elle met scène, avec un art sobre qui ne tourne pas à l'exploitation littéraire, let gique conflit qui se Joue dans l'âmc d'Abraham entre l'amour paternel le devoir de l'obéissance à Dieu. C'est le cas de dire avec saint Jérôme, *Is.,* 5 : · Ubi bene Origcncs, nemo melius. · Document précieux pour ni restituer lu physionomie morale d'Origène : celui-ci n'est pas seulement spécialiste de la dialectique, un catéchiste infatigable, un mystique im tient de voir Dieu î il a un cœur sensible ct compatissant, une Ame dont résonances délicates, si réservées qu'elles soient, disent la richesse et générosité.

Son homélie a nourri des générations d'exégètes et de spirituels, suffise de mentionner ici, sans avoir à relever :i chaque instant la Alla des idées ou des phrases, quelques-uns des auteurs qui lui ont empru Grégoire de Nyssc, *De deit. Fil. ct* Sp.. s'inspire d'Origène dans l'évoca des inquiétudes paternelles ; mai-s, moins sobre, il se livre pour ainsi di l'amplification tic* traits cl des sentiments : voir notamment la ilescrip dramatique des derniers instants, alors que le glaive est suspendu sur tête d'Isaac : cela sent sa rhétorique. Cyrille d'Alexandrie insiste, *Gen., De Abr. et Is.,* 3. sur l'obéissance d'Abraham supérieure à l'amour de chair et reproduit plusieurs des notations de notre homélie (Dieu envo; l'épreuve sans en ignorer l'issue. Abraham ayant foi en la résurrectl Ambroise, *De Abr.,* 1, S, GG s»„ relève comme Origène les détails qui rc l'épreuve plus cruelle... Augustin n'a pas commenté le sacrifice d'Isii

Le nom d'Abraham et la promesse.

L'homme dont il est question s'appelait d'abord Abram ; et nulle part nous ne lisons que Dieu l'ait, appelé de ce nom ou qu'il lui ait dit : Abram, Abram ; car Dieu ne pouvait l'appeler du nom qu'il allait lui ôter. Il l'appelle du nom qu'il lui a donné, ci non content de l'appeler une fois de ce nom, il le répète. Lorsqu'Abraham eut répondu : « me voici », Gen., il lui dil : « Prends Isaac, le fds très cher que tu aimes, et XXH, 2 tu me l'offriras. Vu sur un lieu élevé, et, là, lu me l'offriras en holocauste sur une montagne que je te montrerai. »

Dieu lui-même explique pourquoi il lui a donné un nom et l'a appelé Abraham : « parce que je t'ai établi le père Gen.. d'une multitude de peuples. » Dieu lui fit cette promesse XVII» 5 à l'époque où il avait comme fils Ismaël, mais il lui assura que la promesse se réaliserait dans un fils qui naîtrait de Sara. Il avait donc stimulé en lui l'amour paternel. non seulement en lui accordant une postérité, mais en lui faisant espérer l'accomplissement d'une promesse.

Foi d'Abraham.

El voici c? CI“ sur reposent ces grandes et merveilleuses promesses, ce fils à cause duquel il a reçu le nom d'Abraham, voici que le Seigneur ordonne de le lui offrir en holocauste sur une montagne.

Qu'en dis-tu, Abraham ? Quelles sont les pensées qui s'agitent dans ton cœur ? La voix de Dieu s'est fait, entendre pour secouer et éprouver la foi. Qu'en dis-tu? Qu'en penses-tu ? Est-ce que tu hésites ? Est-ce que tu rumines et calcules ainsi dans ton cœur : « Si c'est en Isaac que la promesse m'a été faite et que je l'offre en holocauste, je n'ai plus de promesse à attendre ? »N'esl-CC pas plutôt cet autre raisonnement que tu tiens, en te disant que celui qui t'a fait la promesse ne peut mentir et que. quoi qu'il arrive, la promesse demeurera ?

la même fr.çou qu'Origêne ; c'est surtout Ik ;in« ligure «lu Christ qui le frappe : *Enarr. in* ps. 3U, s. 2, 9 : *Civ. IM,* 16, 32. Au vin* siècle, Bède résumait encore dlrrelement Origène : Gen., 22. Voir aussi les emprunts littéraux du Ps.-Eucher, Gen., 2.

I Cor., XV, 9 A la vérité, «je suis un trop petit personnage» pou sonder les pensées d'un si grand patriarche et je ne pui savoir quelles réflexions fit naître en lui, ni quels sentiments provoqua la voix de Dieu qui venait, l'éprouver en lui donnant l'ordre d'immoler son fils unique. Mais

I Cor., XIV, 32 « l'esprit des prophètes est soumis aux prophètes aussi l'Apôtre Paul qui avait connu, je crois, par l'Espr les sentiments et les pensées d'Abraham, nous les a in< qués dans ce passage : « Abraham ne broncha point da sa foi, lorsqu'il offrit son fils unique sur qui reposaieu^ les promesses; il estimait que Dieu était assez puissant pour le ressusciter des morts. »

Hebr., XI, 17

L'Apôtre nous a donc livré les pensées de cet homme de foi : car ce fut alors, à propos d'Isaac, la première foi| que sc manifesta la foi en la résurrection. Abraham esp rail, qu'Isaac ressusciterait ; il croyait que se réaliserf ce qui n'était pas encore accompli. Comment donc peuvei ils être «enfants d'Abraham », ceux qui ne croient poiuu h l'accomplissement dans le Christ de ce qu'Abraham croyait seulement en espérance dans Isaac ? J'ajouterai plus clairement encore : Abraham savait qu'il figurai d'avance l'image de la vérité à venir, il savait que l Christ naîtrait de sa descendance pour être offert en vi time, véritable cette fois, du monde entier et ressusci* d'entre les morts.

Jn., VIII, 37

Gen., XXII, 1

« Prends ton fils »...

2. — Mais pour lors, « Di dit l'Écriture, éprouvait Ab hain et il lui dit : prends ton 1res cher, celui que tu aimes».

Comme s'il ne lui suffisait pas de dire « fils », il ajoi «très cher». Passe! Mais pourquoi ajouter encore «Celui que tu aimes ? » C'est qu'il veut rendre l'éprei plus pesante : par ces expressions de tendresse et d'aïf tion plusieurs fois répétées, il ravive les sentiments pat nels, pour qu'au souvenir vivace de son amour la nu du père hésite à immoler le fils et que contre la foi de l't prit toute l'armée de la chair entre en révolte.

Gen., XXII, 2 « Prends donc, dit-il, Isaac, ton fils très cher, cel que tu aimes. «Passe encore, Seigneur, que vous parli

d'un fils à son père ; mais que vous l'appeliez « très cher », quand vous lui enjoignez de l'immoler ! Ah ! cela suffise au supplice du père! Mais vous ajoutez encore : «Celui que lu aimes. » Et c'est là un supplice trois fois plus grand pour le père. Pourquoi faut-il que vous rappeliez encore son nom d'Isaac ? Abraham ne savait-il donc pas que son fils, son fils 1res cher, son fils qu'il aimait, s'appelait Isaac ? C'est pour qu'Abraham se souvienne que vous lui aviez dit : «C'est en Isaac que résidera la postérité qui portera ton nom, et c'est en Isaac que se réaliseront pour toi les promesses ». 5i le nom est mentionne, c est pour qu'il lui vienne à la pensée de se défier des promesses qui furent faites en ce nom. Gen., XXI, 1 H. χι g Gaiin.io-

Bref, tout cela, parce que Dieu éprouvait Abraham. IV« 23

« Va à l endroit que je te montrerai »...

3. — Qu'y a-t-il ensuite ? « Va sur un lieu élevé, dit l'Écriturc, sur *a montagne que je le montrerai, et, là, tu l'offriras en holocauste. » Gen., XXII, 2

Observez, dans le détail, comment l'épreuve augmente peu à peu. « Va sur un lieu élevé. » Est-ce qu'Abraham avec l'enfant n'aurait pas pu être conduit d'abord .sur ce lieu élevé et placé sur la montagne que le Seigneur avait choisie, et là seulement s'entendre dire d'oifrir son fils ? Mais non : c'est en premier lieu qu'il lui est imposé d'offrir son fils et ce n'est qu'ensuile qu'on lui ordonne de se rendre sur un lieu élevé et de gravir la montagne. Dans quelle intention ?

C'est pour que sur la route, chemin faisant, tout le long du trajet, il soit déchiré dans ses pensées, pour qu'il soit tourmenté tour à tour par le commandement qui le presse et par l'amour de son fils unique qui se révolte. C'est pour cela aussi qu'on lui impose le voyage et l'ascension de la montagne, c'est pour laisser le temps de s'affronter, au cours du trajet, l'affection paternelle et la foi, l'amour de Dieu et l'amour de la chair, l'attrait des biens présents et l'attente des biens futurs.

C'est donc « sur un lieu élevé » qu'on l'envoie ; mais, pour un patriarche qui va accomplir pour le Seigneur une si grande action, il ne suffit pas d'un lieu élevé ; c'est

une montagne qu'on lui ordonne de gravir ; et cela veul dire qu'il doit, à l'instigation de la foi, délaisser les chose! terrestres et monter vers celles d'en haut.

Gen., XXII, 3

Abraham se met en route,

4. — «Abraham se leva donc de bon matin, sella son finesse et fendit le bois de l'holocauste. Il emmena son 61s Isaac et deux serviteurs, et parvint à l'endroit que Dieu lui avait fixé, le troisième jour. »

Abraham se leva le matin — en ajoutant le mot « matin » l'Ecriture a peut-être voulu montrer qu'un rayon de lumière brillait déjà dans son cœur —, il sella son finesse, prépara le bois et prit son fils. Il ne délibère pas, n'hésite pas, ne parle à personne de son dessein, mais aussitôt se met en marche.

Gen., XXII, 3

« Et il parvint à l'endroit que le Seigneur lui avait fixé, le troisième jour. » Je laisse de coté pour le moment le symbole caché que contient ce troisième jour et je regarde la sagesse et les intentions du maître de l'épreuv Ainsi, alors que tout devait avoir lieu sur des montagne il n'y avait pas de montagne aux alentours, et le voya se prolonge durant trois jours, tout au long desquels retour incessant des inquiétudes déchire les cntrailli paternelles. Pendant ce long délai, le père peut à lois contempler son enfant; il prend avec lui ses repas;i l'enfant, durant les nuits, enlace le cou de son père, i serre contre sa poitrine, repose contre son cœur. Vous l voyez, l'épreuve est au comble[x].

Ex., XXIV, 5

Par ailleurs, ce troisième jour est, comme de justi plein de mystères : lorsque le peuple sortit d'Égypti c'est le troisième jour qu'il offre un sacrifice à Dieu e

1. CL Kierkegaard, *Crainte, cl tremblement,* trad. Tlsseau, p. 78 : · ‹ célèbre la grâce do Dieu qui donna Isaac pour la seconde fois ; on ne ‹ dans toute l'histoire qu'une épreuve, l.'ne épreuve : c'est beaucoup dii et peu de chose ; et cependant ia chose est aussi vite passée que dite. ‹ enfourche Pégase, en un clin d'œil on est à Mojira, on voit aussitôt le bélii on oublie qu'Abraham fit le chemin lentement uu pas de -sou âne, qu'il e trois jours de voyage, et qu'il lui fallut un peu de temps pour fendre le l›o lier Isaac et aiguiser le couteau. · Ibid., p. 15-30, éloge d'Abrahmn.

qu'il se purifie ; la résurrection du Seigneur a lieu le troi- Mt.,
sième jour ; et. beaucoup d'autres mystères sont enfermés ^ v^1,
en ce troisième jour.

aux serviteurs.

5, — « En regardant, dit l'Écri- Gen.,
lure» Abraham vit de loin l'endroit χχπ· ‘
et dit à ses serviteurs : restez ici
avec l'âncsse, moi et l'enfant nous irons jusque là-bas,
et lorsque nous aurons adoré, nous reviendrons vers vous. »

Il renvoie ses serviteurs. Ceux-ci, en effet, ne pouvaient pas monter avec Abraham jusqu'à l'endroit que le Sei- Gen.,
gnenr avait désigné pour l'holocauste. «Pour vous, dit- xxn·3
il, restez ici ; moi et l'enfant nous irons, et quand nous aurons adoré, nous reviendrons vers vous. » Dis-moi, Abraham, est-ce bien la vérité que tu dis aux serviteurs en allumant que tu vas adorer et que tu reviendras avec l'enfant, ou bien les trompes-tu ? Si lu dis vrai, c'est donc (pie lu n'offriras pas l'enfant en holocauste ; mais si tu les trompes, ce n'est pas digne d'un grand patriarche. Alors quelle est donc l'altitude que révèlent chez toi ces v
paroles ? — Je dis bien la vérité, répond-il, et j'offre bien mon enfant en holocauste. C'est pourquoi j'emporte le bois avec moi et c'est pourquoi aussi je reviens vers vous avec l'enfant. Car je crois, et telle est ma foi, «que Dieu Hcbr., XL
est assez puissant pour le ressusciter des morts ». 19

Les préparatifs.

6. · — Ensuite, dit l'Écriture, «Abraham prit le bois de l'holo- Gen.,
causlc, le mit sur son fils Isaac, prit du feu dans la main, XXH· °
et le couteau, et ils s'en allèrent, ensemble».

Si Isaac porte lui-même le bois de l'holocauste, c'est que cela est une ligure du Christ qui « porta lui-même sa J"·· XtX.
croix», bien que, toutefois, porter le bois de l'holocauste 17
soit l'oilice du prêtre : mais le Christ est à la fois la victime et le prêtre. Le mot qui suit : « Et ils s'en allèrent Gen..
tous deux ensemble », se rapporte au même mystère. XXH»7
Tandis, en effet, qu'Abraham, s'apprêtant à sacrifier, porte le feu et le couteau, Isaac ne marche pas derrière lui, mais avec lui, montrant par là qu'il s'acquitte lui aussi, pareillement, de la fonction sacerdotale.

Gen., XXII. 7

Quelle est la suite ? « Isaac, continue l'Écriture, dit à son Père : « Père ! » — Voilà bien, à ce moment, dan les paroles du fils, la voix de la tentation. Imaginez-voui à quel point cette voix du fils qui va être immolé peut bouleverser les entrailles paternelles ? Aussi, maigri l'inflexibilité de sa foi, Abraham répond à son tour par un mot. d'affection : «Qu'y a-t-il, mon fils ?» El Isaac de dire : « Voici le feu et le bois, mais où est la brebis pour l'holocauste ? » A quoi Abraham répondit : « La brebis pour l'holocauste, Dieu s'en chargera, mon fils. »

Gen., XXII, 8

Cette réponse d'Abraham, à la fois exacte cl prudente, me frappe. Je ne sais ce qu'il voyait en esprit, car il no s'agit pas du présent, mais de l'avenir quand il dit : « Dieu se chargera de la brebis. » A son fils qui l'interroge sur le présent, il répond en disant l'avenir. C'est que le Seigneur lui-même devait se charger de la brebis dans la personne du Christ : en effet «la Sagesse elle-même s'est bâti une maison » et « Il s'est humilié jusqu'à la mort»; bref, tout ce que vous lirez du Christ, vous découvrirez qu'il l'a fait librement et non point par contrainte.

Prov., IX, !

Phil., II, 8

Sur le lieu du sacrifice.

Gen., XXII, 9

7. — « Ils poursuivirent loua deux leur chemin et parvinrent à l'endroit que Dieu avait fixé. »

Quand Moïse parvient à l'endroit que Dieu lui a montré, il n'a pas la permission de monter, mais on lui dit d'abord : « Détache la courroie des sandales à tes pieds. » Pour Abraham et Isaac, rien de pareil : ils montent sans quitter leurs chaussures. La raison en est sans doute que Moïse, tout «grand» qu'il était, venait d'Égypte et avait des liens de mortalité noués à ses pieds1. Chez Abraham et Isaac, pas de ces liens : aussi arrivent-ils au lieu fixé.

Ex., III, 5

Ex., XI. 3

Abraham élève l'autel, pose le bois dessus, attache l'enfant et sc préparc à l'égorger.

Vous êtes ici, dans l'Église de Dieu, un grand nombre de pères à m'écouter. Voyons ! y en a-t-il qui, au simple récit de cette histoire, aient acquis assez de fermeté et assez de force d'âme pour sc proposer, au cas où la mort

1. Cf. *Hea.t* h. t, 6.

commune et inévitable leur ferait perdre un fils, ce fils fût-il unique et tendrement aimé, pour se proposer Abraham en exemple et se mettre sa générosité devant les yeux ? On ne vous demande pas, il est vrai, le geste héroïque d'attacher vous-même votre enfant sur le bûcher, de le serrer, de préparer le glaive, d'écorcher votre fils unique. On ne réclame pas de vous tous ces offices. Du moins, ayez assez de résolution et de fermeté d'esprit pour offrir joyeusement, sans chanceler dans la foi, votre fils à Dieu. Soyez le prêtre de la vie de votre fils : un prêtre qui immole à Dieu ne doit pas pleurer.

Voulez-vous être sûrs qu'on demande bien cela de vous ? Écoutez le Seigneur dans l'Évangile : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. » Eh bien ! voilà une œuvre d'Abraham. Faites donc les œuvres qu'Ahraham a faites, et sans tristesse x, a car Dieu aime celui qui donne avec joie». Et si vous n cor., êtes, pour Dieu, autant que lui disponibles, on vous dira ,x· 7 à vous aussi : « Monte sur un endroit élevé, sur la mon- Gcn.» tagne que je te montrerai; et là, offre-moi ton fils.» xxn»2 «Offre-moi ton fils», non pas dans les profondeurs de la terre ni dans une « vallée de larmes », mais sur les sommets de montagnes élevées. Montrez que votre foi en LXXXlv, Dieu est plus forle que vos affections charnelles. Car, au rapport de l'Écriture, tout, en aimant son fils Isaac, Abraham préféra l'amour de Dieu à l'amour de la chair ; ce n'est pas dans les entrailles de la chair qu'il aima, mais «dans les entrailles du Christ», c'est-à-dire dans les Ph»., 1,8 entrailles du Verbe de Dieu, de la vérité et de la sagesse.

Ju., vin, 39

P».,

dÆStnce.

8. — « Et Abraham, dit. l'Écri- Gcn., ;nrc ˜ ètcndit ,lc bras p°;\r sais!r xxn*10 le couteau et égorger son fus. Mais l'ange du Seigneur l'appela du ciel et lui dit : « Abraham,

1. On peut produire ici des textes de Philon : Q. *in Gcn·,* 3, 38, 207 : « L'homme Joyeux ne sc chagrine d'aucun événement mais se comptait en tous · : 'I, 138 : * Isaac se rejouit sans arrêt de toutes les choses laites par Dieu «. Mais comme souvent ailleurs, les rapprochements d'expressions et les rencontres d'idées, quoique dignes d'intérêt, ne révèlent pus une dépendance essentielle de la part d'Origènc. Cette dépendance même est souvent indirecte, par Clément, ou par les idées courantes duns le milieu alexandrin d'alors.

Abraham. Il répondit : me voici. Et l'ange lui dit : Ne porte pas ta main sur l'enfant et ne lui fais rien. Car je sais maintenant que tu crains Dieu.»

A propos de cette phrase on nous objecte l d'ordinaire que Dieu reconnaît, maintenant qu'Abraham craint Dieu, comme s'il l'avait ignore auparavant. — Dieu le savait, cela n'échappait pas à Celui qui «connaît toutes choses avant qu'elles soient». Mais c'est pour vous que ces choses ont été écrites. Car vous avez beau croire en Dieu, si vous n'accomplissez pas les « œuvres de la foi », si vous n'obéissez pas à tous les préceptes, même les plus difficiles, si vous n'offrez point de sacrifices, montrant par là que vous ne préférez à Dieu « ni père, ni mère, ni enfants », on ne reconnaîtra pas que vous craignez Dieu et on ne dira pas de vous : « Je sais maintenant que tu crains Dieu. »

Dan., XIII, 42

II Thess., 1,11

ML, X;37

Par ailleurs, remarquons-lc, l'Ecriture place cette parole dans la bouche d'un ange, et la suite nous montre clairement que cet ange est le Seigneur 2. J'en conclus que si, parmi nous autres hommes, «il a pris les dehors d'un homme», il a vraisemblablement, parmi les anges, pris les dehors d'un ange- Et les anges, à son exemple, dans le ciel, se réjouissent «pour un seul pécheur qui fait pénitence », et tirent gloire des progrès des hommes. Car ils sont comme les administrateurs de nos âmes, eux à qui, «tant que nous sommes enfants», nous sommes confiés « comme à des tuteurs et à des intendants jusqu'au temps marqué par le Père ». Aussi, constatant, nos progrès actuels, disent-ils de chacun de nous : « Maintenant: je sais que tu crains Dieu. »

Phil., 11,8

Le.,XV, io

Gai.. IV,3.

Gal., IV, 2

.Mais pourquoi donc ces paroles ont-elles clé dites à 'Abraham, pourquoi avoir proclamé qu'il craignait Dieu ? C'est parce qu'il n'a pas épargné son propre fils. — Rapprochons de cela les paroles de l'Apôtre où il est dit de Dieu qu' « il n'a pas épargné son propre Fils mais qu'il l'a

Rom.. VIII, 32

1. Marcton, Cf. horn. -I, 0.

2. Cf. bon». 11, 1 ; et Prncope, *Gtn.*, 22, 3. Origcnc, *Malt, scr.*, 28 : · Substantialiter sempe-r Christus praesens fuit et in Moysc et in prophetis, mugis utilem in angelis ministrantibus saluti humanae. ·

livré pour nous tous ». Voyez avec quelle magnifique générosité Dieu rivalise avec les hommes : Abraham a offert à Dieu un fils mortel qui ne devait pas mourir, Dieu a livré à la mort pour les hommes un Fils immortel.

Qu'ajouter à cela ? «Que rendrons-nous à Dieu pour p»., evi, 3
tous scs bienfaits ? C'est pour nous que « Dieu le Père n'a pas épargné son propre Fils. » Eh bien ! y en a-t-il parmi vous qui entendront un jour la voix de l'ange leur dire : « Je sais maintenant que lu crains Dieu pour n'avoir pas épargné ton fils », ou la fille, ou ton époux, pour n'avoir pas épargné ton argent ni les honneurs du siècle et les ambitions de ce monde, mais pour avoir méprisé et «regardé toutes choses comme de la balayure afin de Phil., iU.8
gagner le Christ», «pour avoir tout vendu et donné aux Mt., XIX.
pauvres » et pour avoir suivi la parole de Dieu ? Oui, ~l
quels sont ceux d'entre vous, dites-moi, qui entendront de la bouche des anges semblable parole ? En tout cas, Abraham l'entend, cette parole, et on lui dit : «A cause de moi lu n'as pas épargné ton fils bien-aimé. »

Le bélier, figure du Christ pretre et victime.

9. — « El, se retournant, Abraham leva les yeux, et voici qu'un bélier était retenu par les cornes dans un buisson de sabcc. » Gen., xxn,i3

Nnus avons dit plus haut, je crois, qu'Isaac figurait Je Christ. ; néanmoins, ici, c'est le bélier qui semble figurer le Christ. Il est intéressant de savoir comment l'une et l'autre figure, Isaac qui n'est point égorgé et le bélier qui l'est, conviennent également au Christ.

Le Christ est le « Verbe de Dieu », mais « le Verbe s'est Jn., I, 14
fait chair.». Par conséquent, dans le Christ, il est une chose qui vient d'en haut et une autre qui vient, de la nature humaine et du sein virginal I. Or, le Christ souffre, mais c'est dans sa chair ; il subit la mort, mais c'est sa chair qui la subit, dont le bélier est ici la figure. Comme le disait. Jean : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte jn., i, 29
les péchés du monde. » Le Verbe au contraire, c'est-à-dire le Christ selon l'esprit, dont Isaac est l'image, est demeuré

I. Cf. *Periarch.*, 2, 4, 3.

i Cor., XV, 42 « dans l'incorruptibilité». C'est pourquoi il est à la fois victime et grand prêtre. Car, selon l'esprit, il offre la victime à son pcrc, et selon la chair, lui-même est offert sur
Jn., 1,20 l'autel de la croix. Il est également écrit de lui : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde »,
i*s.,ex,4 et : «Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédcch. »

Gen., XXII, 13 Ainsi donc «le bélier est retenu par les cornes dans un buisson de sabee ».

Gen., XXII, 1-1

Le profit du sacrifice.

10. — « Abraham, dit l'Écriture, prit le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils ; et il nomma ce lieu : le Seigneur voit. »

A qui sait entendre, la voie de l'intelligence spirituelle s'ouvre tout naturellement. Car tous ces actes aboutissent à la vision. Aussi est-il dit que «le Seigneur voit ». Mais la vision que le Seigneur voit est spirituelle, pour que vous aussi vous considériez spirituellement toutes ces choses de l'Ecriture. Pas plus qu'il n'y a en Dieu quoi que ce soit de corporel *, vous ne devez rien trouver de corporel à tout cela, mais c'est en esprit que vous devez engendrer, vous aussi, votre fils Isaac, lorsque vous vous mettrez
Gnl., v, 22 à porter « le fruit de l'Esprit, la joie et la paix ». Ce fils, vous ne l'engendrerez en fin de compte — à l'instar de ce qui est écrit de Sara, qu'elle cut Isaac alors que ses
Gen., xvin, il possibilités de femme étaient inertes que si disparaît.» 6galenieni de votre âme toute réaction de femme , que s'il n'y a plus rien, dans votre âme, de féminin ni d'efféminé, que si, tout au contraire, vous vous comportez
Deut., 14" virilement, si virilement vous « ceignez vos reins », si vous avcz poitrine protégée par «la cuirasse de justice» et si vous êtes munis du «casque du salut» et du « glaive de l'esprit ». Si donc en votre âme les réactions féminines cessent de se produire, avec la vertu et la sagesse pour épouse, vous engendrez comme fils la joie et l'allé-·
J«c., i,2 gresse. C'est la joie que vous engendrez quand « vous ne

1. Cf. Philo», *De ebrict.,* **II, 59.**
2. Cf. A'tun.. h. 12, 3 : **Quae Deo offerimus, nobis manent.**

voyez qu'un sujet de joie dans les épreuves de toute sorte qui tombent sur vous », et que vous offrez cette joie à Dieu en sacrifice.

Quand vous vous approchez de Dieu dans la joie, il vous rend à son tour ce que vous lui avez offert, et il vous dit : « Vous me reverrez et votre cœur se réjouira et nul ne vous ravira votre joie. » Ainsi tout ce que vous offrez à Dieu vous revient surabondamment. C'est ce qu'indiquent les Évangiles — encore que la figure soit différente — dans la parabole où il est dit qu'un homme reçut une mine pour la faire fructifier et procurer de l'argent au père de famille. Écoutez le texte en effet : « Enlevez-lui cette mine, dit-il, et donncz-la à celui qui en a dix. » Mais si vos cinq mines en rapportent dix, on vous en fera don et elles vous seront laissées.

Jn., XVI, 17

MU XXV, 10

Ainsi donc, nous paraissons négocier pour le Seigneur, mais c'est à nous que reviennent les bénéfices ; nous paraissons offrir des victimes au Seigneur, mais c'est nous qui recevons en retour ce que nous offrons. Dieu, en effet, n'a besoin de rien *, mais il veut que nous soyons riches et il désire en tout notre profit.

Cela nous est encore montre en figure dans cc qui arrive à Job. Cet homme en effet qui était très riche, pour Dieu perdit tous ses biens. Il endura courageusement les coups du malheur et dans toutes ses souffrances fit preuve d'une grande âme. «Le Seigneur a donné, disait-il, le Seigneur a repris : il en est comme le Seigneur a voulu ; que le nom du Seigneur soit béni ! » Aussi remarquez, à la fin, ce qui est écrit de lui : « Il reçut le double de tout ce qu'il avait perdu.»

Job., 1,21

Job., XLir, 10

Ainsi, voyez-vous, perdre quelque chose pour Dieu, c'est le retrouver plusieurs fois. Et les Évangiles vous promettent même encore davantage, puisqu'ils vous promettent «le centuple» et, par dessus tout, «la vie éternellc » en Jésus-Chrisi Notre Seigneur, «à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

Mt., n°r"

1. et. Philon, *Quail lieu* ü ! iinnt.,* 2.7 : · Dieu, qui n'a besoin Je rien, nous demande de lui otTrir ses propres dons par excis de bienveillance envers nous. »

IX

SECONDES PROMESSES FAITES A ABRAH.

L'Écriture, océan de mystères.

1. — Λ mesure que nous ava çons dans notre lecture, les mj tères s'accumulent devant noui Quand on prend la mer sur un faible navire, on ne craint rien tant qu'on reste près de la côte ; mais une fois gagnée la haute mer, que l'on vienne à monter et à descendre avec les vagues qui s'enflent et qui retombent, une immense frayeur s'empare de l'ân» et l'on tremble d'effroi à la pensée d'avoir confié une s: petite barque à l'immensité des flots. Tel est à peu prèl notre sentiment, h nous qui, pauvres de mérites et faiblei d'esprit, osons affronter un si vaste océan de mystère Mais si le Seigneur daigne, à vos prières, nous accordi le souffle propice de son Saint Esprit, après une croisièi favorable de la parole \ nous entrerons au port du salu

Gen., XXII, 15

Abraham reçoit encore des promesses.

Examinons donc les parol· qu'on nous a lues. « Et l'Ange d Seigneur appela du ciel Abrahai une seconde fois, disant : Je l'i juré par moi-même, dit le Seigneur, puisque tu as accomp ma parole et que tu n'as point épargne ton fils bien-ai

1. En lutin *verbum*. Ici comme en bien d'autres passages, on est lei de traduire simplement par · verbe ·, conservant ainsi l'allusion toujoi possible au Verbe de Dieu. Si l'on s'avise que, dans cette phrase, sont Inti tlonnellement amenées et mentionnées explicitement la première («le S gnctir ») et la troisième Personnes de la Trinité, on saisira sans peine ¶ le mot *verbum* équivoque sur les deux sens de parole et de Verbe. * La ci sière favorable du Verbe qui mène au port du salut · serait à lu fois fine nation et le présent discours, celui-ci ne tirant en somme son efficace et son sens que de cclle-lft. Mais faut-!l raffiner juMuic-lù ?

à cause de moi, je te bénirai et je te multiplierai. Ta race sera nombreuse comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable de la mer qu'on ne peut compter. »

Ces paroles requièrent un auditeur très attentif.

Elles présentent une nouveauté : « L'Ange du Seigneur appela Abraham du haut du ciel une seconde fois.» Gen., xx,r·15

Mais ce qui suit n'est pas nouveau, car il avait été déjà dit : « Je te bénirai », et déjà promis : « Je te multiplierai », et déjà déclaré : « Ta race deviendra nombreuse comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. » Qu'y a-t-ildonc maintenant de plus dans ce second appel qui vient du ciel ? Quel est le nouvel objet qui s'ajoute aux andonnes promesses? Quelle augmentation de récompense y a-t-il à dire : « parce que tu as accompli cette parole », autrement dit : parce que tu as offert ton fds, parce que tu n'a pas épargné ton fils unique ? — Je ne vois rien d'ajouté : ce sont les mêmes promesses qu'auparavant qui sont reprises. Mais alors, pensera-t-on, n'est-il pas inutile de revenir plusieurs fois sur les mêmes choses ? Pas du tout ; c est nécessaire, car tout ce qui arrive, arrive en mystère.

Gen., xn, 2 G*0"" xv ,f Gen., xm, 16 Gen., xx11· 10

Sens et portée des secondes promesses.

Si Abraham n'avait vécu que « dans la chair », s'il n'avait été le père que du peuple qu'il engendra dans la chair, il aurait suffi d'une seule promesse. Mais pour montrer qu'il devait être d'abord le père de ceux qui ont été circoncis dans la chair, il reçoit à l'époque de sa propre circoncision une promesse qui devait concerner le peuple de la circoncision. Puis, comme il devait être aussi le père de ceux qui «appartiennent à la foi» et entrent dans l'héritage par la Passion du Christ, il reçoit à nouveau, à l'époque de la passion d'Isaac, une promesse qui devait concerner, cette fois, le peuple sauvé par la Passion et la Résurrection du Christ.

Gai.. iv,29 Gai., ni, »

L'Écriture répète, semble-t-il, les mêmes choses ; elles sont pourtant bien différentes. Les premières promesses, celles qui concernent le premier peuple, ont été faites sur la terre. L'Écriture dit en effet : «Il l'amena

Gen., xv, 5

dehors — c'est-à-dire en dehors de la tente — et lui dit : Regarde les étoiles du ciel et vois si tu peux les compter dans leur multitude, et il ajouta : Ainsi en sera-t-il de ta race. » Mais quand la promesse est faite à nouveau, l'Écriture remarque que c'est « du haut du ciel » que vient la voix. Ainsi la première promesse vient de la terre et la seconde du ciel.

Gen., xxii, 15

Ne semble-t-il pas qu'il y ait. là une évidente allusion à celle parole de l'Apôtre : « Le premier homme tiré de la terre est terrestre, le second homme venu du ciel est céleste » ? La promesse qui concerne le peuple de la foi vient du ciel, l'autre de la terre.

i Cor., x\r, 47

Pourquoi Dieu ajoute un serment à sa promesse.

Dans celle-ci il n'y a que· des paroles ordinaires, mais dans celle-là intervient le serment. Et le saint Apôtre, écrivant aux Hébreux, nous en donne l'explication : « Dieu, voulant montrer aux héritiers de la promesse l'immuable stabilité de ses desseins, fit intervenir le serment. » Et il ajoute «Les hommes jurent par un plus grand qu'eux», «mai Dieu n'a personne de plus grand que lui par qui jurer) aussi «je jure par moi-même, dit le Seigneur». Ce n'es point que Dieu fût obligé de jurer, — qui pourrait exige de lui un serment ? — Mais, comme l'a expliqué l'Apôtr Paul, «c'est pour montrer par là à ses adorateurs l'im muable stabilité de ses desseins1 ». Semblablement ailleurs, le Prophète dit encore : «Dieu a juré et ne se repentira pas : tu es prêtre pour l'éternité selon l'on de Melchisédech. »

Hebr.,vi, Hebr.,vi, 16 Gen., XXII, ic Heb.,VI. 17 Ps., ex, 4

Stabilité des secondes promesses.

Enfin, lors de la première pro* messe, l'Écriture ne dit pas la raison pour laquelle est faite la promesse, mais seulement que la voix conduisit Abraham dehors, « lui montra les étoiles du

Gen., XV. 5

1. Cf. Philon, */.fff. ail.,* 3, 77, 203 : · Il est bien d'auurcr sa promesse] un serment, et par un serment qui convient à Dieu; tu le vol», Dieu ne J' PM par un autre, car Il n'y n rien do meilleur que lui, muta par lul-mêt qui est le meilleur de tous, etc. »

ciel et lui dit : Ainsi en sera-t-il de ta descendance ». Dans la seconde promesse, au contraire, Dieu donne la raison, et c'est pourquoi il appuie par un serinent la fermeté de la promesse : « Car tu as, dit-il en effet, accom- Gen., pli ma parole et tu n'as pas épargné ton fils. » Par là il xxn· 10 montre que c'est à cause de l'offrande et de la passion du fils que la promesse est fermement assurée et il insinue clairement, que c'est à cause de la Passion du Christ que la promesse demeure fermement assurée au peuple des Gentils, « qui appartient à Abraham par la foi ». Rom., rv, 16

dans récriture.

N'y a-t-il que là où la seconde ébauche soit plus ferme que la première ? En bien des endroits, vous trouverez l'esquisse de semblables mystères. Moïse brisa et rejeta les premières tables de la Loi qui étaient selon la lettre : il reçut une seconde Loi qui est selon l'esprit, et la seconde est plus ferme que la première x. Moïse encore, après avoir renfermé toute)a Loi cri quatre livres, écrivit le Deutéronome, qu'on appelle la seconde Loi. Ismaël est premier, el Isaac second ; mais c'est encore dans le second que réside la supériorité. Ce qui a lieu Gen. xxv, aussi pour Esaü et Jacob, pour Éphraïm et Manassé, ^'XL1, et vous le trouverez encore signifié dans mille autres exemples semblables.

Sens moral.

Le renouvellement intérieur.

2. — Mais revenons à nous-mêmes et expliquons en détail le sens moral.

L'Apôtre dit, comme nous l'avons déjà rappelé : « Le premier homme sorti de la terre est terrestre, le second homme venu du ciel est celeste. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. De même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. » ICor-›xv· 47

1. Grégoire de Nysse, l'fe *de Moïse,* reprend longuement cette idée d'une seconde loi, spirituelle et plus ferme (trad. Danlélou, *Sources chrétiennes,* J, p. 130-137).

Vous voyez son raisonnement : si vous demeurez dan ce premier homme qui vient de la terre, vous serez rejetéi à moins que vous ne vous changiez, que vous ne vou convertissiez et que, devenus célestes, vous ne receviera en vous l'image de l'homme céleste. C'est ce qu'il dit
Col., III, 0 ailleurs : « Dépouillant le vieil homme avec ses œuvrera et revêtant le nouveau qui a été créé selon Dieu. » Et i
II Cor., V. 17 ailleurs encore : « Voici que les choses anciennes sont passées ; tout est devenu nouveau. »

Dieu renouvelle donc ses promesses pour vous montrer | que vous devez, vous aussi, vous renouveler. S'il ne de·} meure pas, lui, dans les vieilles choses, c'est que vous ne devez pas demeurer, vous, de « vieux hommes ». Et s'il prononce ses paroles « du haut du ciel », c'est pour quej vous receviez, vous aussi, «l'image de l'homme céleste Car à quoi bon, pour vous, que Dieu renouvelle ses pro·^ messes, si vous ne vous renouvelez pas ? qu'il parle du] haut du ciel, si c'est à la terre que vous prêtez l'oreille ?] A quoi bon qu'il se lie par un serment, si vous écoutez! tout cela en passant comme une histoire ordinaire ? 1

Pourquoi ne pas remarquer que c'est à cause de vous que Dieu adopte des manières d'agir qui ne semblent! pas du tout convenir à sa propre nature ? Si l'Écriture dit. que Dieu fait un serment, c'est pour que vous écoutiez avec crainte et tremblement et que, dans votre saisis· sèment, vous mesuriez l'importance de ce qui a motivé le serment, de Dieu. Bref, si tout cela se produit, c'est] pour que vous soyez attentifs et sur vos gardes, c'est] pour qu'apprenant qu'une promesse vous est préparée dans les cieux, vous soyez vigilants et cherchiez à voue rendre dignes des promesses divines. V

Explication spirituelle.

La promesse se rapporte au Christ...

Quoi qu'il en soit, l'Apôtre explique notre texte en disant l « Dieu a donné la promesse ù Abraham et à sa descendance. Il n'a
Gal., III, 16 pas dit : et à tes descendants, comme s'il s'agissait de

plusieurs, mais il dit : et à ta descendance, comme ne parlant que d'un seul qui est le Christ. » C'est donc du Christ qu'il est écrit : « Je multiplierai ta descendance et elle deviendra aussi nombreuse que les étoiles du ciel ou que les grains de sable sur le bord de la mer. » A qui est-il besoin d'expliquer comment la descendance du Christ se multiplie, quand on voit la prédication de l'Évangile s'étendre « d'une extrémité de la terre à l'autre » et qu'il n'y a presque plus de lieu qui n'ait reçu la semence de la parole [1] ? D'avance, cette vérité avait été figurée au début du monde, quand il avait été dit à Adam : « Croissez et multipliez », car c'est de cela que l'Apôtre énonce que « ce fut dit par rapport au Christ et à l'Église. » Gen., XXII, 17 — Rom., x. 18 — Gen., i, 28 — Eph., v, 32

Quant à la parole : « Aussi nombreux que les étoiles du ciel, et celle qui suit : « Comme les grains de sable sur le bord de la mer qu'on ne peut compter », on dira peut-être que la figure du nombre céleste convient au peuple chrétien, et celle du sable de la mer au peuple juif. Je préfère néanmoins reconnaître qu'on peut appliquer aux deux peuples l'un et l'autre exemple. En effet, dans le peuple juif, il y a eu beaucoup de justes et de prophètes qu'on peut assimiler à bon droit aux étoiles du ciel [2] ; dans notre peuple, en revanche, il y en a beaucoup « qui n'ont de goût que pour les choses terrestres » et dont la folie « est plus pesante que le sable de la mer » ; j'estime qu'il faut surtout ranger parmi eux la masse des hérétiques, sans toutefois nous croire nous-mêmes en sécurité, car les exemples terrestres doivent s'appliquer à quiconque n'a pas dépouillé « l'image de l'homme terrestre » et revêtu « l'image de l'homme céleste. »

à la descendance du Christ.

Gen., XXII, 17 — Phil., III, 19 — Job, VI, 3 — I cor., XV, 19

Sans doute est-ce sous l'empire de ces pensées que l'Apôtre dresse le tableau de la résurrection dans les corps célestes et terrestres : « Autre est la gloire des corps I cor., xv, 40

1. Il ne s'agit évidemment que de l'otxoo^ev^.LéS chrétiens se plaisaient alors à celte affirmation. Origine n'en est cependant pas absolument dupe : *et. Malt.* .w., 39.

2. Cf. horn. 1, 7.

célestes, autre celle des corps terrestres. Même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile ; ainsi en sera-t-il pou» la résurrection des morts. Et à qui sait entendre, le Soi-
Mt.,V,lô gneur donne le mémo avertissement quand il dit : «Pour que votre lumière luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

0θηἶΤΛονρΗ?,Γlδ<: la promesse.

3. — Le Christ est bien la des? cendance d'Abraham et le fils d'Abraham. Voulez-vous vous en convaincre par les paroles de l'Écri-
Mt., 1,1 ture ? Écoutez ce qui est écrit dans l'Évangile : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ fils de David, fils d'Abraham. » C'est donc en lui que s'accomplit cette parole do
Gen., xxii, 17 l'Écriture : « Ta descendance recevra en héritage les cités de nos ennemis. » Comment le Christ a-t-il reçu en héritage les cités de scs ennemis ? Sous ce biais sans doute
Pλ.,χ ιχ ,5 que «toute la terre est couverte du bruit» des Apôtres
Rom., x, 18 et « l'univers entier de leurs paroles ». Aussi la colèré s'empara-t-elle de ces anges qui tenaient tous les peuples
Deut.^ xxxii, 8 sous leur domination. «Car lorsque le Très-Haut sépara ies peuples d'après le nombre des anges de Dieu, Jacob devint sa portion et Israël le lot de son héritage. » Lé
Ps., n,8 Christ, en effet, auquel son Père avait dit : «Demande-moi et je te donnerai les nations en héritage, les extrémités de la terre comme possession », excite la colère des anges en leur ôtant la puissance et la domination qu'ils
Ps., il,2 avaient sur les peuples[1]. Aussi est-il écrit : «Les rois de la terre se sont dresses et les princes se sont coalisés contre le Seigneur et contre son Christ. »

Aussi bien se dressent-ils contre nous et nous suscitent^ ils luttes et combats. Et Γ Apôtre du Christ de dire l
Eph., vi, 12 « Nous n'avons pas à combattre seulement contre la chair et le sang, mais encore contre les princes, les puissances et les dominations de ce monde. » Il nous faut
l Peu·., v, 8 donc veiller et nous conduire avec précaution, «paréo

1. Dans le comm. de suint Jean, 13, 58, Origène considère au contrait· que la venue du Christ n'a pu qu'améliorer la condition des anges.

que notre adversaire, comme un lion rugissant, rôde autour de nous cherchant qui dévorer ». A moins que, «fermes dans la foi », nous ne lui résistions, il nous ramé- iPotr.,v,9
ncra en captivité. Dans ce cas, ce serait, de notre part, méconnaître l'œuvre de celui « qui a cloué sur sa croix coi., n, 14
les principautés et les puissances en triomphant hardiment d'elles en lui-même », et « qui est venu apporter la Le., iv, lu
délivrance aux prisonniers ». En suivant au contraire la foi du Christ qui a triomphé d'elles, brisons les liens par quoi elles nous avaient enchaînés à leur puissance. Ces liens qui nous retiennent, ce sont nos passions et nos vices : ils nous retiennent aussi longtemps que « nous Gai. v, 24
ne crucifions pas notre chair avec ses passions et ses convoitises », jusqu'à ce que « nous ayons brisé leurs liens Ps., ii.-s
et rejeté leur joug loin de nous ».

Donc,«la descendance d'Abraham», autrement dit la semence de la parole, c'est-à-dire la prédication dcl'Évangile et la foi au Christ, s'est emparée «des cités de ses ennemis». Gen.,

Mais, je vous le demande : est-ce que le Seigneur a XXH. 17
commis une injustice en arrachant les peuples à la puissance de ses ennemis et en les ramenant à la foi en lui et en son pouvoir ? Pas le moins du monde. Car autrefois « Israël était la portion du Seigneur », mais scs enne- EcciL.
mis entraînèrent Israël dans le péché loin de son Dieu, xvii, 24
et c'est à cause de ses péchés que Dieu lui dit : « Voici Nch., 1,8
que vous avez été divisés par vos péchés. » Mais il leur dit Neb··r·°
encore : « Quand bien même vous auriez été dispersés d'un bout du ciel à l'autre, je vous rassemblerai, dit le Seigneur. » C'est parce que les « princes de ce monde » Jn., xvi,
avaient, envahi l'héritage du Seigneur, que le «bon pas- 11
teur » a dû laisser dans les hauteurs les quatre-vingt- 12
dix-neuf brebis et descendre sur la terre chercher celle qui était perdue ; il lui fallait la trouver, la charger sur ses épaules et la ramener à la haute bergerie de la perfection.

Faire triompher en nous-mêmes,

Mais à quoi bon, pour moi, que Kjes cj^g jes ennemis » appartiennent en héritage à la descendance d'Abraham « qui est le Gai., ni,
Christ », si ma propre cité ne lui appartient pas, si dans 16

Mt, v, 35 ma propre cité, c'est-à-dire dans mon âme qui est « la cité du Grand Roi », ses lois ni ses préceptes ne sont observés? A quoi bon que Dieu ait soumis le monde entier et qu'il possède «les cités de scs ennemis », si, cnl moi, il n'est pas victorieux de ses ennemis, s'il ne détruit
Rom., vu. 23 p«s « la loi qui est dans mes membres, qui lutte contra la loi de mon esprit et qui me rend captif de la loi du péché » ?

Que chacun de nous veuille donc bien faire ce qu'il] faut pour que, dans notre âme comme dans notre corps! le Christ soit victorieux de ses ennemis, qu'il se les sou«| mette et qu'il prenne triomphalement possession de la cité de notre âme. De la sorte, nous deviendrons sa por-
i Cor., ■XV, -H iPcir., IV, il tion, sa part de choix, comparable « en éclat aux étoiles] du ciel », et nous pourrons recevoir, nous aussi, la béné-l diction d'Abraham par le Christ notre Seigneur, «à qui] appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

X

RÉBEGCA

Reproches peu assidus.

1. — « Isaac grandissait », dit l'Écriture, et il se fortifiait ; c'est-à'd,rc ‹lue la «joie» grandissait pour Abraham, à qui n'importaient pas «les choses visibles, mais les invisibles ». Abraham ne lirait pas sa joie des choses présentes, ni des richesses du monde, ni des événements du siècle. Voulez-vous savoir pourquoi Abraham était joyeux ? Écoutez ce que le Seigneur dit aux Juifs : « Abraham votre père a désire voir mon jour, il l'a vu et il s'est réjoui. »La vision du jour du Christ et l'espérance qu'elle contenait comblaient de joie Abraham et faisaient donc grandir Isaac. Plût au ciel que vous deveniez d'autres Isaac et que vous soyez la joie de votre Mère l'Église ! Gen., xxi, 8 iicor., i 18 Jn., vni, 50

Mais je crains que l'Église n'enfante encore scs fils dans la tristesse et les gémissements. Croyez-vous quelle n'ait pas lieu de s'attrister ni de gémir, quand vous ne venez pas écouter la parole de Dieu et que c'est à peine si vous allez à l'église les jours de fête 12? Et encore y venez-vous moins par désir d'entendre la parole que pour jouir de la solennité et profiter d'une sorte de rémission publique a.

1. Cf. hom. 11. 3.

2. · Publicae quodammodo remissioni» obtentu. » Ce texte semble indiquer l'existence de jours déterminés propres à la rémission publique. Qu'était cette rémission publique, alors, à Gésarée ? Simple Jubilé ? Levée judiciaire et solennelle des peines ? La question n'est pus résolue. Rien de plus délicat que de se faire une idée de la pratique pénttentlclie alors en usage. Les homélies sur le Lévitique, sans satisfaire toute notre curiosité, nous apporteront des éléments nombreux.

Que dois-je donc faire, moi à qui fut confié le ministère
Le.,vu, 10 de la parole ? moi qui, bien que «serviteur inutile», ai
Le.,XII,42 cependant reçu du Seigneur «la charge de distribuer à
toute la maison du Seigneur la mesure do froment. »
Mais écoutez la fin de la phrase du Seigneur : « la charge
de distribuer la mesure de froment au temps convenable. »
Que dois-je donc faire ? Où et quand trouverai-je le
temps qui vous convient ? Vous passez la plus grande
partie du temps, pour ne pas dire tout le temps, dans des
occupations mondaines ; vous êtes partie du temps au
forum, partie aux affaires ; l'un s'occupe de son champ,
l'autre de ses procès, et personne, hormis un très petit
nombre, ne s'occupe d'entendre la parole de Dieu.

Mais pourquoi vous incriminer sur vos occupations ?
Pourquoi me plaindre des absents? Même une fois que
vous êtes là et que vous avez pris place à l'église, vous
n'êtes pas attentifs, vous bavardez de banalités à votre
habitude, et vous tournez le dos à la parole de Dieu et
aux lectures sacrées \ Je crains que le Seigneur ne vous
Jcr., adresse, à vous aussi, la parole du prophète : « Ils m'ont
xviii, 17 tourné leur dos et ne m'ont pas montré leur visage*.·

Que dois-je donc faire, moi à qui fut confié le ministère
de la parole ?

La négligence "% 'eSvoirPaS la parole de Dieu.

Ce qu'on vous lit est plein de mystères, il faut l'expliquer par les secrets de l'allégorie.

Mais puis-je faire pénétrer «les perles » de la parole de Dieu dans des oreilles sourdes et distraites ? L'Apôtre ne l'a points
Gtti.,iv,2i fait ; voyez ce qu'il dit : « Vous qui lisez la loi, vous n'en·;)
tendez pas la loi. Car Abraham eut deux fils»... et le
Gai., IV, 24 reste. Puis il ajoute : « Ces choses ont un sens allégorique.
A-t-il dévoilé les mystères de la loi à ceux qui ne la lisent
ni ne l'entendent ? Non. Mais il se contentait de dire à

1. Cf. hom. 11, 3; *Exwi.,* b. 12, 2 et 13, 3 : description semblable de* soucis profanes qui viennent occuper l'âme pendant qu'elle est à résilie et qu'elle est censée écouter lu parole de Dieu.

2. Tout ce passage, depuis : « Je crains que rîîgllse... », est reproduit par Jonas d'Orléans, *De inst. laïc.,* 1,11.

ceux qui lisaient la loi : « Vous ne l'entendez pas. » Comment donc pourrai-je découvrir et livrer, à des gens pour qui entendre et lire la loi sont chose inconnue, les mystères et les allégories de la loi que l'Apôtre nous a enseignés ?

Je vous parais peut-être bien sévère, mais je ne puis e couvrir de plâtre » un mur qui s'écroule. Car je redoute Ezech.» ce mot de l'Écriture : « Mon peuple, ceux qui vous rendent XIII· >12 heureux sont des séducteurs et ils ruinent le chemin où Is" III·12 vous devez passer ». Aussi « je vous avertis comme mes fils rcor., iv. très chers ». Je m'étonne que vous ne soyez pas encore 14 instruits de la voie du Christ et que vous n'ayez même pas entendu dire qu' « elle n'est pas large ni spacieuse, m1 .vu. 13 la voie qui conduit à la vie, mais étroite et resserrée ». Vous donc, « entrez par la porte étroite » et laissez les Mt., xiv larges espaces à ceux qui se perdent. « La nuit est avancée Rom., et le jour approche», «marchez comme des enfants do xni, 12 lumière». «Le temps est court ; il n'y a qu'une chose à f^'vn faire : que ceux qui possèdent 1 soient comme s'ils ne 29 possédaient pas, et ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas. »

L'Apôtre a prescrit de prier «sans relâche »; or, vous iThess.,v, qui n'assistez pas aux prières, comment pouvez-vous 17 accomplir « sans relâche » ce que vous négligez sans cesse ? Pourtant le Seigneur l'a recommandé : « Veillez et priez, Mc., xrv, de peur que vous n'entriez en tentation. » Si ceux qui 38 veillent et qui prient et qui ne cessent de se conformer à la parole de Dieu n'échappent cependant pas à la tentation, qu'en est-il de ceux qui ne viennent à l'église que pour les grandes fêtes ? « Si le juste est sauvé avec I Pctr.» iv, peine, que deviendra le pécheur et l'impie ?» 18

Je n'ai pas le goût de parler de ce qu'on vient de lire ; l'Apôtre dit en effet à propos de textes semblables qu' « il Hebr., v, est difficile de les expliquer, parce que vous êtes devenus 11 lents à comprendre » 3.

1. Saint Paul avait dit : « Que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas. ·

2. La teneur do co passage ne peut nous tromper : si Origènc n'est pas porté ɦ dévoiler les mystères à ses auditeurs, c'est que ceux-ci, par leurs dispositions morulos Insuffisantes, se sont fermés eux-mêmes à leur intelligence. U ne s'agit pas d'une doctrine secrète tenue en réserve pour des initiés.

l'âme au Dixits des Écritures.

2. — Examinons cependant ce VOUS * à ''heu^ :

Gen., XXIV, 15

" Rebecca, dit l Ecriture, venait puiser de l'eau au puits avec les jeunes lilies de la ville. »

Chaque jour, Rebecca allait aux puits ; chaque jour, elle puisait de l'eau. C'est à cela qu'elle dut de rencontrer le serviteur d'Abraham et d'épouser Isaac.

Peut-Être pensez-vous que ce sont là des fables et que, dans les Écritures, l'Esprit Saint conte des histoires x. Mais il y a là une science et un enseignement spirituels pour les âmes. Vous vous y formez et vous y apprenez à venir chaque jour aux puits des Écritures 1, aux eaux de l'Esprit Saint 3, à y puiser sans cesse et à en rapporter chez vous une pleine mesure.

Ainsi faisait sainte Rébecca ; et elle n'aurait pu épou-
Gai.,IV,23 ser le grand patriarche Isaac, «né en vertu de la promesse », sans avoir puisé de l'eau, — sans en avoir puisé une quantité telle qu'elle pût donner à boire non seulement à ceux de sa maison, mais encore au serviteur d'Abraham, — et non seulement donner à boire au serviteur d'Abraham, mais abreuver encore scs chameaux
θχχ'ιν io (‹iusiu'à. ce qu'ils cessent de boire», dit l'Écriture, — tant était abondante l'eau que Rébecca avait tirée du puits.

Le mariage de Rébecca : mariage de l'âme avec le Christ.

Tout est mystère, de ce qui est dans l'Écriture. Le Christ veut vous fiancer à lui, vous aussi C'est à vous qu'il s'adresse par let prophètes,quand il dit: « Jeté fiai

Oı., II, 21

cerai à moi pour toujours, je te fiancerai à moi dans la fidélité et la miséricorde et tu connaîtras le Seigneur. Voulant donc vous fiancer à lui, le Christ vous envoi

1. C'est probablement Apelles qui objectait ironiquement que le Sa Esprit contait dos histoires ; ci. *supra,* **note 71.**

2. Cf. Philon, Q. *in Gen.,* **191 ;** *De ju(/a,* **36, 200 : Abraham et Isaac, sages qu'ils sont, creusent, comme puits, des doctrines de bon alol qui li confèrent un savoir profond. Origène,** *Num.,* **h.12, 2 ; ‹ Puteus est et om Scriptura legis et prophetarum. ›**

3. Cf. hom. 13, 2 : ‹ Ils souillent les eaux du Saint Esprit ·

un serviteur. Ce serviteur, c'est la parole inspirée 1 : sans l'avoir reçue, vous ne pouvez épouser le Christ. -

Mais il vous faut savoir que ce ne sont pas les novices ni les ignorants qui peuvent recevoir la parole inspirée ; ce sont ceux qui savent aller au fond du puits pour tirer de l'eau et qui en tirent, en telle abondance qu'il y en ait assez, pour les sots et les méchants, dont les chameaux sont la figure 2, et qu'ainsi ils puissent dire, eux aussi : « Je me dois aux savants et aux ignorants. » Rom., I,14

Bref, le serviteur s'était dit en lui-même : « Celle qui me dira, parmi ces jeunes filles qui viennent puiser de l'eau : bois, puis j'abreuverai tes chameaux, celle-là sera l'épouse de mon maître. » — Alors Rébecca — ce nom signifie « patience » 3 — dès qu'elle eut vu le serviteur, dès qu'elle aperçut la parole inspirée, « abaissa la cruche » qu'elle tenait sur l'épaule. Elle abaissa, en effet, la prétention hautaine de l'éloquence grecque et, s'inclinant vers l'humilité et la simplicité du langage inspiré 4, elle dit : a Bois, puis j'abreuverai tes chameaux.» Gen., xx,v« 14 Gén., XXIV· 18

Le Christ, demande«pendant à boire.

3. — Vous direz peut-être : si]c serviteur représente la parole '"?Pir4e› se fait-il que Kébecca lui donne a boire, quand c'est plutôt lui qui devrait le faire ? Mais prenez garde : il fait comme le Seigneur Jésus.

Le Seigneur Jésus est « le pain de vie » et nourrit les âmes qui ont faim ; pourtant il déclare qu'il a faim lui aussi, quand il dit : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. » — De même, il est «l'eau vive » et donne à Jn., VI, 35 Mt., xxv, 35 Jn., VII, 38

1. * Puer iste sermo propheticus est. ·

2. Ct. *Mail,* «u·., 20 : «Tortuositas camelorum, id est actuum perventorum. ·

3. Cf. Philon, *Dc congr. rend. grat.,* 7, 37 ; *De piant.,* -10, 169. Clément, Srom., 1,5; *Paiag.,* 1, 5.

4. Dans Jo connu. de saint Jean, 13, 29, Origène compare le geste dc Rébecca avec celui de In Samaritaine qui dépose l'nmphorc de la doctrine devant Cdul qui est mieux que la doctrine, puisqu'il est l'eau même qui jaillit jusqu'il ia vie étemelle. Augustin aussi avait trouvé d'abord le langage dc l'Écriture bien simple et bien humble, pas assez relevé à son goût de rhéteur : *Confess.,* 3, 5, 9, ‹ Mon orgue» en dédaignait la simplicité. ·

matin, l'allégresse. » Car vous vous réjouirez au matin, c'est-à-dire dans le siècle à venir, à condition que dans le siècle présent vous recueilliez, dans les pleurs et dans la peine, « les fruits de justice ».

Jnc., III, 18

Venez donc avec nous pendant qu'il est encore temps, allons boire « au puits de vision » où demeure Isaac et où il entreprend de travailler.

Gen., XXV, 62

Remarquez l'importance des choses qui se passent près des eaux. Aussi vous invite-t-on à venir chaque jour près des eaux de la parole de Dieu et à vous tenir près de ses puits, comme faisait Rébecca, dont il est dit ; « La jeune fille était très belle, elle était vierge et nul ne l'avait connue. »

Gen., XXIV, 16

Gen., xxrv, 15

«Et voici, dit l'Écriturc, qu'elle sortit vers le soir pour pUiser de l'eau. »

La virginité de Rébecca.

4. — Ce n'est pas sans raison que cela est écrit d'elle. Mais une chose me frappe : que signifie la parole : « C'était une jeune fille, une vierge et aucun homme ne l'avait connue»? Comme si une vierge pouvail être autre chose qu'une femme qu'un homme n'a point touchée ! Et que peut-il bien s'ajouter au mot vierge, lorsqu'il est dit qu' « aucun homme ne l'avait» connue » ? Peut-il donc y avoir des vierges qu'un homme aurait connues ?

Gen., xxiv, 16

J'ai dit déjà souvent qu'en choses semblables il ne» faut pas voir un récit d'histoires, mais un tissu de mys-^Bl tères. Or, je pense que c'est à quoi il faut s'en tenir ici

Si le Christ est appelé le mari de l'âme. — car l'âme l'épouse quand elle vient à la foi, — son adversaire est bien cet autre mari que l'âme épouse quand elle s'écarte de la foi, celui-là même que l'Écriture nomme « l'ennemi» parce qu' « il sème l'ivraie au milieu du bon grain ». ne suffit donc pas pour l'âme qu'elle soit chaste de corps, il faut encore que ce mari exécrable ne l'ait point connue. Car il peut arriver qu'une femme, tout en conservant la virginité du corps, connaisse ce mari exécrable qu'esta

Mt.. xiii. 25

119

i. Cf. hom. 7, 2, note 10!.

lé diable, et qu'en accueillant dans son cœur les traits de la convoitise elle perde la chasteté de l'âme. Et c'est parce que Rébecca était saintement vierge de corps et d'âme à la fois *, que l'Écriture redouble son éloge et dit : « elle était vierge et aucun homme ne l'avait connue. »

, ... , <ie Rébeccæ

« Rébecca s'en va donc à l'eau le soir. « Tout h l'heure nous avons déjà parlé du soir. Mais remarquez la prudence du serviteur : il ne veut amener comme épouse à son maître Isaac qu'une vierge parée et qui a beau visage. Il ne lui suffit pas que ce soit une vierge, il faut aussi qu'aucun homme ne l'ait connue et qu'il la trouve en train de puiser de l'eau, car il ne veut pas en fiancer une autre à son maître.. Gen., XXIV» 11

Elle est simple dans sa toilette, sans apprêt, sans raffinement, et le serviteur ne lui donne de parures, « boucles d'oreilles et bracelets » que parce qu'elle est telle. Gen., XXIV. 30

Faut-il penser que le père de Rébecca, riche certes, n'avait pas de bracelets ni de boucles d'oreilles à faire porter à sa fille ? Avait-il tant d'insouciance ou d'avarice pour ne point lui donner de parures ? C'est que Rébecca ne veut pas se parer de l'or de Bathuel : les parures d'un barbare et d'un ignorant ne lui conviennent pas. Mais elle cherche ses bijoux dans la maison d'Abraham, parce que la a patience » trouve sa parure dans la maison du sage.

Les oreilles de Rébecca n'auraient donc pas trouvé leur beauté si le serviteur d'Abraham n'était venu les embellir ; et scs mains ne reçoivent d'autres parures que celles qu'a envoyées Isaac 3. Car elle veut recevoir dans ses oreilles des paroles d'or et tenir dans ses mains des actions toutes d'or. Mais elle n'aurait pu ni recevoir ni mériter tout cela, si elle n'était venue auparavant puiser de l'eau aux puits. Vous donc, qui ne voulez pas venir

1. Philon, *Q. in Gen.*, 4, 99 : « Il veut déclarer publiquement que Réhccca eut une double virginité, l'une selon le corps, l'autre selon l'Âmo incorruptible.

2. Cf. *Sel. In Ezcch.*, 16. 11 : « Dat Deus armilla» in munus uniraac, occasiones nempe bonorum opcnim. · Ambroise, *De Abr.*, 1, 69. Hilaire, *Trart.* i ntffd., 1, 19.

près des eaux, qui ne voulez pas recevoir dans les oreill les paroles d'or des Prophètes, comment pourrez-vo, porter la parure de la doctrine, la parure des œuvre la parure de la vie ?

Les puits, lieu de choix pour les noces mystiques.

5. — Mais passons ! Car, actuel lement, ce n'est pas le moment de commenter, mais d'édifier l'É glise de Dieu et de remuer les audi teurs inertes et nonchalants par les exemples des saints et les explications mystiques, I

Donc Rébecca, en suivant le serviteur, arrive ch< Isaac, — comme l'Église, en suivant la parole inspiré

Gen., XXIV, 62

arrive au Christ. Et où le trouve-t-cllc ? « Près du puir du serment, dit l'Écriture, alors qu'il se promenait.»

Ainsi, en aucun cas, on ne s'éloigne des puits ; en aucu cas, on ne cesse de puiser de l'eau. C'est près d'un pui' que l'on trouve Rébecca. C'est près d'un puits qu'ell· à son tour, trouve Isaac., C'est là qu'elle l'aperçoit pot

Gen., XXIV, 64

la première fois, c'est là qu'elle « saute de son chameau c'est]à qu'elle voit Isaac que lui désigne le serviteur

Peut-être pensez-vous que l'Écriture ne s'en tient qu'à cela sur les puits ? Mais c'est à un puits aussi que vient Jacob et qu'il trouve Rachel ; c'est là que Rachel lui

Gen., XXIX» 17

paraît « belle de taille et belle de visage ». C'est encore près d'un puits que Moïse trouve Séphora, fille de

Ex., II, 15

Raguel.

Tout cela ne vous frappe-t-il pas et ne comprenez-vous pas que cela a un sens spirituel ? Vous croyez peut-être que c'est un hasard si les Patriarches viennent toujou:

j cor., π, 14

à des puits et si leurs unions se contractent toujou au bord des eaux ? Quiconque se l'imagine est «l'homi animal qui ne perçoit pas les choses de l'Esprit de Dior En reste là qui voudra, demeure « animal » qui voudi Pour moi, à la suite de l'Apôtre Paul, je dis que ces choi

1. Cf. *Num.*, h. 12, 1 : « Puer Abraham... apud puteum iuvcnlt Reh cam ; haec efficitur uxor Isaac non alibi nisi apud puteos. Similiter et Jaco πpud puteos etiam ipso invenit Rachel. Et Moyses Sephoram apud put Invenit, etc. ·

sont «allégoriques», et je dis que les noces des saints représentent l'union de l'âme avec le Verbe de Dieu, car ‹ celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui ». Gai., rv, 24 ; i cor., vi, 17

Quant à cette union de l'âme avec le Verbe, il est certain qu'elle ne peut se réaliser que par l'étude des Livres Saints, qui sont des puits, selon leur appellation figurée. Quiconque vient à ces puits et y puise de l'eau, c'est-à-dire quiconque, méditant l'Écriture, en approfondit le sens, aura des noces dignes de Dieu ; car son âme est unie avec Dieu. Celui-là descend aussi de son chameau, c'est-à-dire qu'il se défait de ses vices, rejette ses instincts déraisonnables, et s'unit à Isaac ; car il convient qu'Isaac s'avance de « vertu en vertu ». Le fils de la « verlu » qui est Sara sc lie et s'unit maintenant à la « patience » qui est Rébecca ; car c'est en cela que consiste ie passage « de la vertu à la vertu » et « de la foi à la foi ». Rom., i, 7

Mais venons-en aux Évangiles. Quand le Seigneur lui-même « est fatigué de marcher », voyons, où cherche-t-il le repos ? — « Il arriva près d'un puits, dit l'Écriture, et il s'assit sur le bord ». JQ·· IV, c

Vous le voyez, partout les mystères se répondent ; il y a accord des figures entre le Nouveau et l'Ancien Testament x. Dans l'Ancien, c'est aux puits et à leurs eaux que l'on se rend pour trouver des épouses; et c'est dans le bain de l'eau 1 que l'Église s'unit au Christ.

Voyez quel poids de mystères nous accable ! Ils se présentent si nombreux que nous ne pouvons les expliquer. Du moins doivent-ils vous exciter à écouter et à venir aux assemblées. Ainsi, même si nous passons trop vite sur quelques-uns, vous pourrez, lorsque vous y reviendrez et que vous vous y appliquerez, faire la lumière et

1. Cf. Se!. in *Mail.*, 2, sur la consonance des deux Testaments. L'exégèse d'Origèno est Ira géniale mise en application, par un esprit mystique, d'une idées! féconde. Cf. h. 1, 5 : · Cognata quippe est sibi Scriptura divina. ·

2. Le baptême, dont la réalité spirituelle reçoit ainsi A nos yeux, do ce rapprochement suggestif avec tes eaux des noces de l'Ancien Testament, un relief et un éclat nouveaux.

trouver par vous-mêmes. Puissiez-vous au moins per severer dans la recherche, afin que le Verbe de Di vous trouvant vous aussi près de l'eau, vous prenne
I Cor., VI, vous unisse à lui, pour devenir avec lui « un seul espri
17 iv Christ Jésus Notre Seigneur, « à qui sont
II'ctr" ' gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ai soit-il ».

XI

ABRAHAM ÉPOUSE CÉTHURA

SÉJOUR D'ISAAC AU PUITS DE VISION

L'âge d'Abraham lors de son second mariage.

1. — C'est toujours le saint Apôtre qui nous donne l'occasion de découvrir le sens spirituel ; il en montre les traces, peu nombreuses il est vrai, mais indispensables à ceux qui étudient i'Écriture pour leur faire reconnaître où que ce soit « la loi spirituelle ». Hom. **vu.** 4

Parlant d'Abraham et de Sara, il dit quelque part : a Sans faiblir dans sa foi, il ne considéra pas que son corps était déjà éteint, puisqu'il avait, près de cent, ans, ni que le sein de Sara était épuisé. » Cet homme dont. l'Apôtre dit qu'il avait le corps éteint à cent ans et. qu'il engendra Isaac plutôt par la puissance de la foi que par la fécondité du corps, voici que l'Écriturc rapporte maintenant qu'il prit une femme du nom de Céthura, qu'il eut d'elle plusieurs enfants, et cela vraisemblablement à l'âge d'environ cent trente-sept ans. Car Sara, son épouse, était, dit l'Écriturc, de dix ans plus jeune que lui, et elle mourut à cent vingt-sept ans ; ce qui indique qu'Abrahain avait plus de cent trente-sept ans lorsqu'il épousa Céthura. Rom., **IV**, 19

Sens spirituel dé ce mariage.

Qu'en conclure ? Faut-il penser qu'un si grand patriarche sentait encore à cet âge les aiguillons de la chair ? Faut-il croire que celui qu'on nous a montré naguère éteint aux mou-

vements naturels, sente maintenant revivre en lui passion ? Ou plutôt, comme nous l'avons souvent les- mariages des patriarches n'indiquent-ils pas quel chose de mystique et de sacré \ — comme ces paroi , du Sage qui disait en parlant de la Sagesse : « J'ai son à la prendre pour épouse » ?

Sans doute Abraham a-t-il songé à quelque chose (semblable ; il était sage, et partant il savait que nu limite n'est assignée à la sagesse et que la vieillesse , met pas un terme au savoir 1. Car celui qui se met on nairement en mariage de la façon que nous avons di plus haut en parlant d'Abraham, c'est-à-dire qui gar habituellement la vertu comme épouse, quand peut abandonner celte union ? Le dernier sommeil de Sa signifie la consommation de la vertu. Or, celui qui possè une vertu partaite et consommée doit toujours s'adonn à quelque science. C'est cette science que le langa divin appelle « son épouse ».

b) fp M ^eance J'imagine que c'est à cause de c‹ ‹t“'a y » ›“ '°; tion pour le célibataire et l'homi stérile. Il est dit en effet : « Maudit soit celui qui n'au pas laissé de descendants en Israël » 3. Si l'on entend c mots de la descendance chamelle, il faut englober so la malédiction toutes les vierges de l'Église 4. Et que d je, les vierges de l'Église ? Jean lui-même, « le plus grai parmi les enfants des femmes », et d'autres en grai nombre parmi les saints n'ont pas laissé de descendais chamelle. Et pourtant il est bien certain qu'ils ont lai!

1. Cf. *Periarch.*, 4, 9 : . Sur les deux épouses d'Abrnhnm, quo peut· répondre d'autre, sinon qu'elles sont des sortes de sacrements et do flgu des choses spirituelles... »

2. Cf. Cicéron, *De scnect.*, 26 : « Senectus non modo languida atque in non sit, verum etiam operosa et semper agens aliquid et moliens. » Plutanj *Solon*, 31 : « Je vieillis eu apprenant toujours beaucoup » (vers uttribu» Solon).

3. Bien que reflétant l'esprit de plusieurs passages, cc texte ne se Iron pas dans lu Bible.

4. Cf. *Heg.*, b. 1,3: ‹ Numquldnam... virgines nostrae contristari debt quod sine filiis vivunt ? ·

une descendance spirituelle et des fils spirituels et qu'ils avaient tous la Sagesse pour épouse, — tel Paul qui «engendiait des fils par l'Évangile». icor., iv.

Donc Abraham épousa Céthura, alors qu'il était un 15
vieillard au corps déjà éteint. Je crois qu'il vaut mieux, selon les raisons que j'ai données plus haut, se marier lorsque le corps est éteint, lorsque «les membres sont Col., III,5
morts ». Car nos sens sont bien plus capables de recevoir la Sagesse quand «nous portons la mort du Christ dans iicor., iv,
notre corps » mortel. 10

c) la bonne odeur du Christ.

Enfin Céthura, qu Abraham déjà vieux, prit en manage, signifie θυμίαμα \ c'est-à-dire parfum ou bonne odeur. Par quoi il faut entendre que « nous sommes, n Cor., h ,
comme a dit Paul, la bonne odeur du Christ ». Or, voyons 15
comment l'on devient la bonne odeur du Christ. Le péché est une chose qui sent mauvais 1.* Les pécheurs sont com- II Pole., II,
parés à des porcs, qui se roulent dans leurs péchés comme 22
dans une ordure infecte. Et David, parlant au nom du pécheur pénitent, dit : « mes meurtrissures sont infectes Ps.,
et purulentes. » xxxvni,

2. — Quiconque parmi vous ne répand plus l'odeur 6
du péché, mais au contraire l'odeur de la justice et la douceur de la miséricorde, quiconque offre au Seigneur l'encens d'une prière «ininterrompue» et dit. : «Que ma iThcss.,v.
prière monte vers vous comme l'encens, que l'élévation 17
de mes mains soit comme le sacrifice du soir», celui-là a pris Céthura comme épouse.

La polygamie des patriarches figure la multiplicité des vertus.

C'est la façon la plus convenable, à mon avis, d'expliquer les noces des vieillards : oui, c'est à leur honneur que les patriarches ont contracté ces unions à un âge très avancé et. presque défaillant, — et je pense qu'il faut

1. Cf. Philo», De «ter. *Ab. el C.*. 10, 43.

2. Cf. *Cant.,* hom. 1, 2 ; « Peccatum odoris est putldl ·, accompagnant h citation do Ps. 38, 6.

également tenir compte des fils qu'ils ont engendrés. Po^H des mariages de cette sorte et pour une descendante pareille, les jeunes gens sont moins bien faits que IfcK vieillards. Car plus la chair est accablée, plus l'âme résistante et propre aux embrassements de la Sagesse· Aussi est-il raconté dans les Écritures que le juste Helel

I Reg., I chaua avait, en môme temps deux épouses ; l'une s'apS pelait Phcnnana et l'autre Anne, c'est-à-dire la conversion et la grâce L Et c'est de Phennana d'abord, c'est-à-dire | de la conversion, que l'Écriturc dit qu'il eût des enfante et d'Anne, c'est-à-dire de la grâce, seulement par UB suite.

C'est par les mariages aussi que l'Écriture désigne symboliquement les progrès des saints. Aussi, dans ca· mariages vous pouvez être le mari si vous voulez : fiH par exemple, vous exercez l'hospitalité de grand cœuij c'est elle, l'hospitalité, que pour ainsi dire vous prenêfl pour épouse ; et si vous lui ajoutez le soin des pauvrqB c'est comme une seconde épouse que vous prenez ; effl vous y joignez la patience, la douceur et les autres ver· tus, vous aurez pris autant d'épouses que vous avez de vertus.

C'est pourquoi l'Écriture mentionne que certaûM Patriarches ont en même temps plusieurs épouses,^^^ que d'autres, à la mort de leur première femme, en pris une seconde ; elle veut indiquer par là en figure qitfK'l y en a qui peuvent exercer en même temps plusieuriei vertus, tandis que d'autres doivent avoir mené l't sa perfection pour en pratiquer une autre. Ainsi

II Chron., I, 12 mon, à qui le Seigneur avait dit : « Il n'y a pas eu de comme toi dans le passé, il n'y en aura point à l'avenirj eut, dit l'Écriture, plusieurs épouses à la fois. Le

Gen., XXII, 17 gneur lui avait donné une prudence infinie « cor le sable de la mer » pour qu'il jugeât son peuple d la sagesse. Aussi pouvait-il ' exercer plusieurs vertu, ensemble.

1. Cf. Philon, *Quod Deus imm.,* 2, 5 : · Anna signifie *ta gnict* ». 01 *Reg.,* h. 1, 5.

Les épouses ΛόιιΓΜτΜΡκ profanes.

Si, en plus des vertus que nous Sencpc enseigne la loi de Dieu, nous nous adonnons aux disciplines qui, étant du siècle, semblent venir du dehors, comme la littérature, la grammaire, la géométrie, l'arithmétique, la dialectique, si nous faisons concourir ces disciplines tirées du dehors à notre enseignement, si nous les admettons à témoigner en faveur de notre loi, alors on pourra dire que nous avons pris en mariage des étrangères ou même des concubines 1. Et si de semblables unions nous amènent à exposer nos idées, à discuter, à réfuter des contradicteurs et qu'à ce propos nous puissions en convertir quelques-uns à la foi ; et si, maniant mieux qu'eux leurs propres sciences et leurs propres méthodes 2, nous les persuadons de recevoir la vraie philosophie du Christ et la vraie piété de Dieu, alors on pourra dire que nous avons eu des enfants de la dialectique ou de la rhétorique comme d'une étrangère ou d'une concubine.

Ainsi donc, pour personne, la vieillesse n'empêche ces sortes de mariages ni la procréation de semblables enfants. Au contraire, cette chaste descendance convient mieux à un âge avancé 3.

1. Cf. Xuzn., h. 20. 3 : « Grande est ergo et vere opus Del, tam multis dogmatibus quasi mulieribus misceri, nec tumen ıı veritatis regula declinare, sed constanter dicere ; Scxaginta sunt reginae et octoginta concubinae, una tamen est columba mea. › *Exod·*, h. 11, 6 : ‹ Si forte aliquando invenimus aliquid sapienter a gentilibus dictum, non continuo spernere debemus, ...nec convenit nos tumere superbia et spernere verba prudentium. » L'idée était déjà chère à Clément : *Strvm.*, 1, 5.

2. Cf. hom. 13, 3.

3. R. Cadiou, *La jeunesse d'Origène,* p. 30, fait remarquer qu'il y a comme une excuse qui passe avec un léger sourire dans cette phrase. Revenant sur lui-même, Origène déjà vieux constate que ce qui lui a valu tant de disciples, beaucoup de convertis et de nombreux auditoires, c'est moins · la vraie philosophie du Christ et la vraie piété de Dieu ·, que In notoriété do son talent et l'habileté dont il faisait preuve pour réfuter, discuter ou commenter. En solnrne, Je maître de Césarée s'apercevait rétrospectivement que la sagesse du inonde avait été, sans qu'il l'eût cherché, un appât bien utile pour attirer les âmes â la Sagesse de Dieu. Loin d'en tirer orgueil, il s'irritait plutôt qu'on donnât plus volontiers audience à sa propre parole qu'à celle du Christ dont il ne voulait être que le héraut. Avec un sourire résigné, car l'âge n'avait fait qu'uccroitre sa réputation, il priait qu'au lui passât ces étrangères et

Gen., XXIV, 1

C'est ainsi qu*Abraham, déjà très âgé et, comme dit l'Écriture, « vieux et plein de jours », prit Céthura pour] épouse.

d'Abraham.

Mais, dans les données historiques,il ne doit pas nous échapper quelles furent les générations qui sortirent de cette union. En les gardant dans notre' mémoire, nous pourrons plus facilement saisir ce que disent les Écritures sur les différentes nations.

Ex., II, 21 Gen., XXV, 2

Par exemple, il est dit que Moïse prit pour épouse une. fille de Jéthro le prêtre de Madian. Or, ce Madian est un] des fils de Céthura et d'Abraham 1. Ce qui nous fait reconnaître que l'épouse de Moïse était de la race d'Abraham, et non pas une étrangère. Lorsqu'on parle de la·

Jer., XLIX, 28

«reine de Cédai* », il faut savoir également que Cédar est un descendant de Céthura et d'Abraham. Vous ferez; de semblables découvertes dans la postérité d'Ismaël. A] l'examiner attentivement, vous en tirerez beaucoup de remarques historiques qui ont échappé à d'autres.

Mais remettons ce sujet à une autre fois et hâtons-nous vers la suite du récit.

Gen., XXV, 11

3. — « Après la mortd'Abrahariii dit Meriture, Dieu bénit son filai Isaac ; et Isaac habitait près du puits de vision. »

d'AbrXm.

Au sujet de la mort d'Abraham, que pouvons-nous ajouter à ce que contient la parole du Seigneur dans les

Mc.,xii, 26 L37,XX'

Évangiles : «A propos de la résurrection des morts,! n'avez-vous pas lu ce que Dieu dit dans le passage du; buisson : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Dieu n'est pas le Dieu des morts, mai® des vivants car tous sont vivants devant lui » ? Souhaitons donc pour nous-mêmes une mort de ce genre, pour

iPetr., h, 24

qu' «étant morts au péché, comme dit l'Apôtre, nouij vivions pour Dieu ». Car ainsi faut-il comprendre la mort

ces concubines dont il tenait et obtenait encore tant de descendants splm tueb.

1. Cf. *Sel. in Gen.*, 25, 1. Procope, *Gen.*, 25, 1.

d'Abraham : elle a dilaté son sein dans une telle mesure que tous les saints qui viennent, des quatre coins du monde « sont portés par les anges dans le sein d'Abraham ». Le., xvi. 22

« Le uits de vision. »

Mais voyons maintenant comment, après la mort d'Abraham, « Dieu bénit son fils Isaac » et quelle est cette bénédiction.

« Le Seigneur bénit Isaac, dit l'Écriture, et il habitait près du puits de vision. » L'essentiel de la bénédiction du Seigneur sur Isaac était qu'il habitât « près du puits de vision ». Précieuse bénédiction, à la vérité, pour qui sait comprendre ! Puisse le Seigneur me la donner à moi aussi, pour que jc mérite d'habiter « près du puits de vision » !

Qui peut connaître et pénétrer la vision « qu'eut Isaïe, fils d'Amos » ? Qui peut connaître la vision de Nahum ? Qui peut pénétrer le contenu de la vision qu'eut Jacob à Bethel lorsqu'il allait en Mésopotamie et où il dit : « Voici la maison de Dieu et la porte du ciel » ? Celui qui peut connaître et pénétrer chacune des visions qui sont dans la loi ou dans les prophètes, celui-là habite « près du puits de vision ». le., i, i **Nahum., i.** * Gen., **XVIII, 17**

Mais examinons de plus près quelle est cette extraordinaire bénédiction qu'Isaac mérita de recevoir du Seigneur pour «habiter près du puits de vision «.'Tandis que nous, quand pourrons-nous seulement mériter de ne faire que passer près du puits de vision ? Isaac a mérité de demeurer en état de vision, d'y habiter ; nous, c'est à peine si, illuminés par la miséricorde de Dieu, nous pouvons comprendre ou entrevoir des bribes de chaque vision *.

1. Ce mot de ‹ vision ·, dont la puissance de suggestion est grande, après qu'Origène l'a étendu aux visions des prophètes et à « l'état de vision » d'Isaac, ne se rapporte plus ensuite qu'à l'intelligence des mystères de l'Écriture. La · vision · devient la saisie de ce que contient l'Écriture. S'il y nlà de quoi fonder toute une mystique, cela ne nous autorise pas toutefois h identifier le terme de « vision · ainsi employé avec le même mot tel qu'il est compris dans le langage mystique. Le sens de l'expression · puits de vision · s'éclairera lorsqu'on aura lu l'homélie 13*. Voir également *In ps.* 36, h. 4, 1.

Si cependant je peux acquérir ne fût-ce qu'un rayon d'intelligence des visions de Dieu, je pourrai dire que j'ai passé un jour près du puits de vision. Et si je peux en saisir quelque chose, pas seulement selon la lettre mais selon l'esprit, je pourrai dire que j'ai -passé deux jours près du puits de vision. Et si je pénètre jusqu'au sens moral, j'y aurai séjourné trois jours. Et si, ne pouvant tout comprendre, je suis du moins assidu ù écouter les
Ps.» i, 2 Écritures divines, si « je médite jour et nuit la loi de Dieu », si je ne cesse jamais de chercher, de fouiller, d'examiner, et, ce qui passe avant tout, de prier Dieu
Ps., xciv, et de lui demander l'intelligence, à lui « qui enseigne toute science à l'homme », je pourrai dire que j'habite, moi aussi, près du puits de vision.

Si, au contraire, je me néglige, si je no mets pas plus en pratique en mon particulier la parole de Dieu que je ne me rends fréquemment à l'église pour l'écouter, comme je vois faire à certains d'entre vous qui viennent seulement λ l'église les jours de fête, en vérité des gens de cette sorte n'habitent pas près du puits de vision. Je crains pour ma part que ceux qui se montrent, ainsi négligents, ne boivent pas aux puits de la vie et ne refassent pas leurs forces ; et cela, quand bien même ils se rendraient à l'église, car ils s'occupent alors des affaires qui leur tiennent à cœur, des soucis qu'ils emportent avec eux, et ils s'en vont sans s'être désaltérés aux puits des Écritures.

Hâtez-vous donc et faites en sorte que descende sur vous la bénédiction du Seigneur qui vous rendra capables d'habiter près du puits de vision ; le Seigneur vous ouvrira les yeux, vous contemplerez le puits de
Jn., IV, 14 vision et vous en tirerez « l'eau vive » qui deviendra j en vous a une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle ». Ne venir que rarement à l'église, ne puiser que rarement aux sources des Écritures, s'en aller aussitôt et, pris par d'autres affaires, ne pas tenir compte de ce qu'on a entendu, ce n'est pas habiter près du puits de vision.

Laissez-inoi vous montrer quel est celui qui ne s'éloigne jamais du puits de vision : c'est l'Apôtrc Paul. Il disait .S

« Nous tous, le visage découvert, nous contemplons la gloire du Seigneur [1] ». π cor., I,r»18

Et vous, si vous scrutez sans cesse les visions des prophètes, si vous les examinez sans cesse, si vous désirez sans cesse en faire votre profit, si vous les méditez, si vous demeurez en elles, vous aussi vous recevrez la bénédiction du Seigneur et vous habiterez près du puits de vision. Le Seigneur Jésus vous apparaîtra aussi « sur le chemin », il vous ouvrira les Écritures, et vous direz alors : « Est-ce que notre cœur n'était pas tout brûlant au dedans de nous tandis qu'il nous dévoilait les Écritures ? » Car le Seigneur Jésus apparaît ù ceux qui tiennent compte « de sa loi nuit et jour ». u A lui la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Le., XXIV, 32 P»., 1,2 λ ρ°°·· t θ

1. Celle présentation de Paul, habitant assidu du puits de vision, parait bien courte pour être complète. Origène est plus abondant à l'ordinaire. Serions-nous en présence d'un texte raccourci par Rufin ?

XII

RÉBECCA CONÇOIT ET ENFANTE

ncor., m, 15 Pb.,c ix, 18

Chaque fois qu' «on nous lit Moïse », il nous faut prier le Père du Verbe 1 d'accomplir en nous ce qui est écrit dans les Psaumes : «Ouvre mes yeux et je contemplerai les merveilles de ta loi. » S'il ne nous ouvre pas lui-même les yeux, comment pourrons-nous voir les grands mystères qui s'accomplissent dans les patriarches et que figurent tantôt les puits, tantôt les noces, tantôt les enfantements, tantôt même les stérilités ?

Gen., XXV, 21

Femmes stériles de l'Ancien Testament.

La lecture présente nous rapporte qu' « Isaac pria le Seigneur pour Rébecca son épouse, parce qu'elle était, stérile ; le Seigneur l'exauça et elle conçut. Et ses enfants se heurtaient dans son sein ».

Demandons-nous d'abord pourquoi l'Ecriture rapporte de plusieurs saintes femmes qu'elles étaient stériles, comme Sara, comme aujourd'hui Rébecca. Rachel aussi, la préférée d'Israël, était stérile. Stérile également Anne la mère de Samuel. Stérile encore Élisabeth, notent les

1. Fant-il, comme on l'a fait, rapprocher cette expression, toute naturelle à un auteur chrétien, et qui se Ht plusieurs fois chez Origine (*Lcvit.,* h. 5, 1 et 12,4 : ‹ Deus, Pntcr Vcrbi ▮» du passage de Platon dans le *Banquet,* 177 d, où Phèdre est invité ü prendre le premier la parole parce qu'il est, comme nous dirions, celui qui a mis le sujet sur le tapis, πατὴρ το5 Λόγου? Il y a un abîme entre les deux expressions. Rufin, dans lu préface au *Periarchbn,* n bien repris le mot de Platon en disant d'Origène que su gloire consistait « ut pater verbi sit potius quam Interpres ·. Mats ce compliment, qui fait ressortir les qualités d'invention et lu maîtrise de parole du grand alexandrin, est sans rapport avec l'expression théologique qui désigne le Père d· la seconde Personne de la Trinité.

Évangiles. Et l'Écriture donne à toutes ces femmes ce même titre d'honneur d'avoir mis au monde, à la fin de leur stérilité, un saint rejeton *.

Ainsi, dans notre texte, l'Écriture dit que Rébecca était stérile, mais « Isaac pria pour elle le Seigneur qui l'exauça, et elle conçut. Et ses enfants se heurtaient dans son sein », dit l'Écriture. Qu'a-t-elle donc conçu, celle qui était stérile ? Ses fils avant de naître se heurtent, et celle qui avait renoncé à toute descendance porte dans son sein des peuples et des nations. Car il est dit : « Rébecca s'en alla interroger le Seigneur, et le Seigneur lui dit : Tu as deux nations dans ton sein, et deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles. » Gen., xxv, 21 Gen., XXV,23

Il serait trop long d'examiner en détail l'agitation des enfants au sein de leur mère. Il serait trop long de proposer à ce sujet les explications et les allégories de l'Apôtre avec les mystères et les problèmes qu'elles soulèvent ; trop long d'expliquer pourquoi, « avant que les enfants ne naissent et qu'ils n'aient fait en ce monde bien ou mal », il est dit à leur sujet : « Un peuple l'emportera sur l'autre et le plus grand servira le plus petit» ; trop long d'expliquer pourquoi, avant qu'ils ne fussent sortis du sein de leur mère, il est dit par le prophète : « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü ». Tout cela dépasse notre pouvoir et votre entendement. Rom., ix, 10 Gen., xxv.23 Mal., i, 2

2. — Voyons plutôt maintenant « Rébecca s'en alla interroger le Seigneur. » Elle s'en alla. Où alla-t-elle ? D'un lieu où le Seigneur n'était pas à un lieu où il était ? C'est bien ce que semblent indiquer ces mots : « Elle s'en alla interroger le Seigneur. » Mais le Seigneur n'est-il pas partout [1] ? N'a-t-il pas dit lui-même : « Je remplis le ciel et la terre » ? Où donc s'en alla Rébecca ? Jer., xxin.24

1. Cf. *Sel. in Gen.*, 29, 31, au sujet de Lia : « Le Seigneur la rendit féconde pour donner le jour h des saints. »

2. Cf. *Ptriarch.*, 3, C, 2 : « Nous disons quo Dieu est partout et en toute chose, en cc sens que rien ne peut être sans lui. » *Gen.*, h. 13, 3 : · Dieu n'est pas h chercher en un lieu déterminé. »

Je ne pense pas qu'elle alla d'un lieu à un autre, mais qu'elle passa d'une vie à une autre, d'une action à une autre, du bien au mieux, qu'elle progressa de l'utile au plus utile, qu'elle avança de la sainteté à une sainteté plus haute. Car il est absurde de penser que Rébecca, qui avait été formée dans la maison du sage Abraham par les savantes leçons d'isaac, était assez simple et ignorante pour croire que Dieu était enfermé en quelque lieu, et pour aller l'y interroger sur le sens de l'agitation de ses enfants dans son sein.

Mais voulez-vous constater que c'est l'habitude des saints de dire, lorsqu'ils s'aperçoivent que Dieu leur montre quelque chose, qu'«ils s'en vont» ou qu' «ils passent » ?

Moïse, voyant le buisson brûler sans se consumer, dit dans son étonnement : « Je passerai et je verrai cette vision. » Il ne voulait pas dire, bien sûr, qu'il allait franchir un espace de terrain, escalader la montagne ou dégringoler les pentes de la vallée. La vision était toute proche de lui, là devant, sous ses yeux. Mais il dit : « Je passerai », pour montrer qu'il est averti par la vision céleste d'avoir à s'élever à une vie supérieure et à « passer » de l'état où il était à un état meilleur 1.

Ex., ni, 3

De la même façon, notre texte dit maintenant de Rébecca qu' « elle alla interroger le Seigneur », ce qui ne veut pas dire, comme nous l'avons montré, qu'elle emploie la marche à pieds pour s'éloigner, mais les progrès spirituels.

Vous aussi, par conséquent, si vous vous mettez à fixer les regards, non sur «les choses visibles, mais sur les invisibles », c'est-à-dire non sur les choses charnelles mais sur les spirituelles, non sur les choses présentes mais sur les choses futures, on pourra dire de vous que « vous êtes allés interroger le Seigneur ». Si, vous arrachant à vos anciennes compagnies et à la fréquentation de ceux avec qui vous viviez indignement au su de tous,

il cor., IV, 18

1. Cl. *In* ps. 36, h. 4,1 : · Audivi quemdam ante nos dicentem, cum expiaret hunc locum, quia non est possibile prius videre visum magnum..., sed transire oportet... et nd spiritualium renim intuitum pervenire ·, el tout· la suite, qui est comme te commcnliiirc de notre passage.

vous participez à des œuvres de bien et à des actes de religion, si, quand on vous cherchera au milieu de vos vilains compagnons dans les bandes de vauriens, on ne vous y trouve plus, on dira également de vous : Il s'en est allé interroger le Seigneur.

Ainsi donc, quand les saints s'en vont, ce n'est pas d'un lieu à un autre, mais d'une vie à une autre, d'habitudes anciennes à des habitudes meilleures.

Les «leux enfants entons θvertus et vices.

3. — Dieu dit donc à Rébecca : e Deux, nations sont dans ton sein ct PeuPIes «e sépareront au sortir de tes entrailles. Un peuple dominera l'autre et le plus grand servira le plus petit. » Gen., xxv· 23

Les Juifs eux-mêmes, sans avoir la foi, savent comment « un peuple », l'Église, π a dominé l'autre », la Synagogue, et comment «le plus grand sert le plus petit». Sur ces notions qui sont manifestes et familières à tous, je pense qu'il est superflu d'insister. Mais, si vous le voulez bien, ajoutons ceci, qui pourra servir à édifier et à instruire chacun de vous.

Je pense que l'on peut dire de chacun de nous qu'il y a également au dedans de lui « deux nations et deux peuples » '. Car, s'il y a le peuple des vertus en nous, il n'y a pas moins le peuple des vices : «c'est de notre cœur, en effet, que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les vols, les faux témoignages », et aussi « les tromperies, les rivalités, les hérésies, les jalousies, les orgies et autres choses semblables. » Vous voyez par là l'importance du peuple du mal en nous. Mais si nous pouvons mériter de dire cette parole des saints : « Par l'effet de votre crainte, Seigneur, nous avons conçu, nous avons enfanté et nous avons fait paraître sur la terre l'esprit de votre salut », alors il y a en nous un autre peuple, de génération spirituelle celui-là. Car «les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humilité, la douceur, la continence, la charité ». Mt.,xv,io Gai., v, 20 lB·· XXVI· 18 Gal.. V, 22

1. Emprunté par to ft.-Euclier, <Mn., 2.

Ainsi vous voyez cet autre peuple qui est en nous ; mais il est plus petit, tandis que le premier est plus grand. Les méchants sont toujours plus nombreux que les bons \ et les vices que les vertus. Mais si nous ressemblons à Rébccca et si nous méritons de concevoir d'Isaac, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, alors en nous aussi « un peuple dominera l'autre et le plus grand servira le plus petit », la chair servira l'esprit et les vices céderont le pas aux vertus.

Gen., XXV,, 24 « Et le temps fut accompli où elle devait enfanter, et j] se trouva qu'elle avait deux jumeaux. » L'expression : « Le temps fut accompli où elle devait enfanter », n'est presque jamais employée que pour de saintes femmes[1]. Elle est employée pour Rébccca, pour Élisabeth la mèn de Jean et pour Marie la mère do Notre Seigneur Jésus Christ [3]. Aussi me paraît-il que ces enfantements marquen quelque événement important et privilégié, et que l'ac complissement du temps indique que l'enfant qui naî est parfait.

Gen., XXV, 25 Jacob supplante Esaü. K Prem*er <lui 80ΓΦ dit. ^'Écriture, était roux, tou entier comme un manteau de poil. Et on le nomma Esaü. Ensuite sortit son frère, tenant dans sa main le talon d'Esaü ; et on le nomma Jacob. »

Os., XII, 4 Un autre passage de l'Écriture rapporte que « Jacob lutta contre son frère dans le sein de sa xnère », et le signe qu'elle en donne, c'est que la main de Jacob tenait le talon d'Esaü.

Gen., xxv, 25 Esaü sortit donc du sein de sa mère « tout entier comme un manteau de poil », Jacob au contraire lisse et nu. La lutte et la dispute valurent à celui-ci le nom de Jacob. Quant à Esaü, au dire de ceux qui expliquent les noms hébreux [4], il aurait été ainsi nommé soit à cause de sa rousseur, soit à cause de la terre, et signifierait roussât:

1. Cf. hom. 2, 5. Ps.-Euchcr, *loc. clt.*

2. Cf. Procope, Gen., 25, 25.

3. Cf. hom. 3, 7, note 65.

4. Origène, qui savait assez peu l'hôbrcu, préférait recourir, dans l'exp cation de* noms propres, aux étymologies courantes données dans les tr tés. Il les accepte toutes, si étranges et si nombreuses qu'elles soient po

ou terreux, ou encore, selon d'autres interprètes, fabriqué *(factura)* x.

Pourquoi Jacob a-t-il supplanté son frère ; pourquoi est-il né lisse et nu, alors que tous les deux ont été conçus, comme dit l'Apôtre, «d'un seul homme, d'Isaac notre Père; pourquoi Esaü est-il au contraire tout entier velu et hirsute et comme recouvert de la saleté du péché et de l'injustice, ce n'est pas mon intention d'expliquer ces privilèges de naissance. Car, si je veux creuser profond et découvrir les filets d'eau vive qui se cachent, les Philistins ne vont pas manquer de me chercher querelle, ils vont me susciter des disputes et des chicanes et se mettront à remplir mes puits de leur terre et de leur boue a. Si ces Philistins me laissaient faire, moi aussi, je m'approcherais de mon Seigneur, de mon très patient Seigneur, qui dit : « Je ne repousse pas celui qui vient à moi » ; je m'approcherais, et, semblable à ses disciples qui lui demandaient : « Seigneur, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit aveugle ? », je l'interrogerais de la sorte : Seigneur, qui a péché, Esaü ou ses parents, pour qu'il soit né tout velu et hirsute et pour qu'il soit supplanté par son frère dans le sein de sa mère ? Mais si je fais mine d'interroger et de scruter là-dessus la parole divine, les Philistins ne manquent pas de s'en prendre à moi et de me chicaner. Aussi nous abandonnerons ce puits, nous l'appellerons «inimitié» et nous en creuserons un autre.

Rom., ix, 21

jn.,vi,37

Gen., xxvr, 21

nt ipfmmpnt de l'Écriture.

5. — Plus loin l'Écriture dit : « ^saac sema de l'orge et recueillit centuple. Le Seigneur le bénit, et cet homme devint grand et il alla s'accroissant de plus en plus, jusqu'à devenir très grand.»

Gen., xxvi.12

un même nom. La plupart se trouvaient déjà chez Philon, ù qui l'on a longtemps attribué une « Interpretatio hcbralcorum nominum ». Origène avait rédigé pour son usage un « onomnsticon » semblable. Cf. G. Bardy, Les *traditions juives dans l'auvre d'Orlgine, Revue biblique,* 1925.

1. Cf. Philon, *De migr. Abr.,* 30, 200 : ‹ Jacob est le nom de celui qui lutte, qui sc couvre de poussière, qui supplante. » Pour EsaQ : *Quod Deus iintn.,* 30, 144 (· Edom le terreux ·) ; De *Congé, erud. gr.,* 12, 61 (‹ factura »)

2. Cf. hom. 13, 3.

Pourquoi Isaac a-t-il semé de l'orge et non du froment ? Pourquoi est-il béni pour avoir semé de l'orge ? Pourquoi s'enrichit-il jusqu'à devenir très riche ? — C'est qu'il n'était évidemment pas encore riche jusque-là ; mais lorsqu' « il eut semé de l'orge et récolté le centuple im alors il devint a très riche ».

L'orge est d'ordinaire la nourriture des bêtes ou des esclaves à la campagne 1. Elle présente un aspect assez rugueux qui donne l'impression, à celui qui la touche, de piquer avec des espèces de pointes. Or, Isaac, c'est la parole divine, qui sème l'orge dans la loi, et dans les Évangiles le froment 2. Il prépare le froment pour les! parfaits et les spirituels, et l'orge pour les commençants et les « animaux », car il est écrit : a Seigneur, vous sauverez les hommes et les bêles ensemble 3

p»., xxxvi, 7

Isaac, qui est la parole de la loi, sème donc de l'orge, et, bien que ce soit de l'orge, il récolte « rent pour un »3 Car, dans la loi aussi, vous trouvez des martyrs qui récoltent « cent pour un » 1 Mais noire Seigneur, lui qui est l'Isaac des Evangiles, parlait aux Apôtres de perfection, tandis qu'il disait aux foules des choses faciles ei ordinaires.

Ht.» XIII, 8

Voulez-vous avoir la preuve qu'il donne lui-même de l'orge en nourriture aux commençants ? Eh bien, il est écrit dans les Évangiles qu'il donna à manger aux foules deux fois. La première fois qu'il leur donne à manger, ce sont des commençants : il leur donne « des pains d'orge ». Mais après, lorsqu'ils ont déjà fait des progrès dans la parole et la doctrine, il leur donne des pains de froment 5.

ML, xrv, 10

Jn., VI, 9

Mt.,xv,34

1. Cf. Philon, *Dr spec. leg., 2,* 20. 175.

2. Emprunte par Ps.-Eucher, *In Gcn., 2.*

3. Cf. *In Jo.,* 13, 33.

4. Cf. Cyprlen, *De habit.mrg.,* 21 : « Primus cum centeno martyrum fn›* tus est, secundus sexagenarius vester est. › Origène, ./os., I›. 2, 1 : · Cui videris fructus terrae lionne in Ecclesia tricesimos, sexagesimos et ceflti simos, Id est viduas et virgines et martyres. · Ï

5. Saint Jean seul parle de pain d'orge, et il ne parle pas d'une secow multiplication. Les Synoptiques emploient le même terme, αοτοι. pain (froment), pour l'une et l'autre multiplication.

Les accroissements d'Isaac.

Mais l Écriture dit ensuite : « Le beigneur' bénit Isaac et il devint très grand. »

Isaac était petit dans la loi, mais, avec le temps, il devint grand. Avec le temps, il devient grand parmi les prophètes. Mais tant qu'il reste uniquement dans la loi, il n'est pas encore grand, car la loi est couverte d'un voile ; il ne fait que grandir parmi les prophètes. Mais lorsqu'il en arrive à rejeter le voile, alors il est a très grand ». Quand la lettre de la loi en arrivera à être éliminée, comme la paille de son orge, et qu'il apparaîtra que « la loi est spirituelle», c'est alors qu'Isaac deviendra grand et meme «tout ii fait grand». Ncor., in. 14 Rom., vu, 14

Le pain de la parole divine.

Regardez en effet le Seigneur dans les Évangiles : il ne rompt qu'un petit nombre de pains, mais il restaure des milliers de personnes et il reste des quantités de corbeilles pleines de morceaux. Tant que les pains sont entiers, il n'y a personne de rassasié, personne de restauré et, dans les pains eux-mêmes, aucune apparence de multiplication. Mais regardez maintenant le petit nombre de pains que nous rompons : nous prenons quelques paroles de la Sainte Écriture, et voici que des milliers de personnes sont rassasiées. Et si ces pains n'avaient pas été partagés, s'ils n'avaient pas été réduits en morceaux par les disciples, autrement dit si la lettre n'avait pas été brisée et rompue morceau par morceau, son sens ne pourrait pas parvenir à tout le monde x. Quand nous nous mettrons à explorer attentivement et à approfondir chaque détail 3, Mt, XIV, 19·χν;3β M,··XλI·9

1. Cf. *Lcvlt.,* **h. 4,10 : « Legls per eos (sacerdotes) littera frangitur et cibus ex ea latens intrinsecus spiritualis elicitur, ut audientes turbae reficiantur, elc. ·**

2. **l.a généralité intellectuelle d'Origènc ne veut laisser aucun détail sans explication. Si le principe de son exégèse, qui consiste â voir dans les mystères de l'Ancicn Testament une ligure des réalités spirituelles du Nouveau, «t juste et bon, il faut toutefois reconnaître chez lui un abus dans l'interprétation des plus minimes détails et dans le goût des problèmes accessoires. Qu'on sc rappelle le nombre des questions qu'il sc dit forcé, avec regret, do laitier de côté.**

c'est alors que les foules se rassasieront autant qu'elles pourront. Ce dont elles ne voudront plus, il faut le ramas-
Jn., vi. 12 ser et le mettre à part pour que « rien ne se perde ».

Mais quand il y a des choses que les foules ne peuven' recevoir, les conservons-nous et les ramassons-nous dan; des « paniers et des corbeilles » ? Et tout à l'heure, quant nous avons rompu le pain de Jacob et d'Esaü, combien en est-il resté de morceaux ? Occupons-nous de ces morceaux, que nous avons recueillis avec soin pour qu'ils ne se perdent pas et que nous conservons dans des « paniers » et des « corbeilles », jusqu'à ce que le Seigneur noui dise ce qu'il faut en faire à leur tour.

Boire aux puits d'eau vive.

Pour le moment, dans toute la mesure du possible, il nous faut manger de cc pain ou botre à ces puits. Essayons de réaliser ce que
Prov.v, 15 nous recommande la Sagesse quand elle dit : «Bois l'eau de tes sources et de tes puits, et que ta source soit bien pour toi. »

Essayez donc, vous qui m'écoutez, d'avoir un puits bien à vous et une source bien à vous ; de la sorte, quand vous prendrez le livre des Écritures, vous arriverez i découvrir, vous aussi, de votre propre chef, quelque expli cation. Oui, d'après ce que vous avez appris dans l'Église essayez de boire, vous aussi, à la source de votre esprit En vous-mêmes, naturellement, il y a « l'eau vive », i y a les canaux intarissables et les fleuves gonflés du seni raisonnable [1], à moins qu'ils ne soient obstrués de terri et de déblais. Dans cc cas, ce qu'il vous faut, c'est creusai votre terre et la nettoyer de sa saleté, c'est-à-dire chasser la paresse d'esprit et secouer la torpeur du cœur. Écoutei
Eccli, en effet ce que dit l'Écriture : «Tourmente un œil et il
XXII, 19 en coulera des larmes; tourmente un cœur et il en so: tira de la vivacité d'esprit. »

1. Sur le sens raisonnable, voir h. 1. 13, note 22. Cf. *Num.,* h. 12, 1 • Revera putei qui sunt in nnimn nostra indigent fodiente : debent cl mundari et omne quod terrenum est nb eis debet auferri, ut venae i rationabilium sensuum quas ei Inseruit Deus, pura ac sincero fluenta pro eant. ·

Purifiez donc, vous aussi, votre esprit, pour qu'un jour vienne où vous buviez à vos sources et où vous puisiez l'eau vive à vos puits. Car si vous avez reçu en vous la parole de Dieu, si vous avez reçu de Jésus l'eau vive, et, qui plus est, avec foi, elle deviendra en vous «une source Jn.» iv, 14
d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle » en Jésus lui-
même le Christ notre Seigneur, « à qui appartiennent la IPetr., iv,
gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi 11
soit-il ».

a

XIII

LES PUITS D'ISAAC 1

Nous trouvons sans cesse les patriarches en train dc creuser des puits.

Isaac et les Philistins.

Gen., XXIV, 12-15

Gen,, XXVI, 12-15

Gen., XXV, 11

L'Écriture rapporte, en effe qu'Isaac, lorsque « Dieu l'eut béi et comblé dc richesses », entrepr une grande œuvre : « Il sc mit à creuser des puits, c puits qu'avaient creusés ses serviteurs au temps de son porc Abraham et que les Philistins avaient bouchés t remplis de terre. » Or « il campa d'abord près du pui de vision 2», et c'est illuminé par le puits de la visit! qu'il entreprit de déboucher les autres puits. Non pu- en premier lieu des puits nouveaux, mais ceux qu'avaient déjà creusés son père Abraham.

Geo., XXVI, II

Gen., XXVI, 18

Lorsqu'il eut creusé un premier puits, «les Philist' lui portèrent envie ». Mais il ne se laissa pas intimii par leur jalousie et ne plia pas devant l'envie : « Il cret de nouveau les puits qu'avaient creusés les servite'

1. Le symbolisme des puits, longuement développé dans cette homi n'y apparaît pas pour la première fois. C'est un des thèmes caractérisé* d courent dans l'œuvre d'Origène, l'un de ceux qu'il a traités avec le plus i suggestive profondeur. Il faudrait en saisir les premières notes dans le cot mentaire de saint Jean (puits dc la Samaritaine) et dons quelques alluriq rapides du commentaire du Cantique; il se développe au large dan» I homélies sur la Genèse, h. 7, 5 ; 10,2 ; 11, 3 ; 12, 5 ; 13 ; on le retrouve dai la 12· homélie sur les Nombres, qui reprend synthétiquemeut tous I textes de l'Écriture sur les puits pour montrer la continuité qui existe ent les eaux de l'Ancien Testament et celles du Nouveau. — Les Idées expt mées par Je moyen dc cc thème sont toujours les mémos, savoir, que le» puits représentent l'Écriture, ou, par un glissement d'image, l'âme qui sl applique, et que la perfection spirituelle dépend de l'ussiduité à les crel

2. Cf. hom. 11, 3.

d'Abraham son père et qu'avaient obstrués les Philistins après la mort d'Abraham son père. Et il leur donna les mêmes noms que son père leur avait donnés. » Ainsi creusa-t-il les puits que son père avait creusés et que les Philistins, par malveillance, avaient comblés de terre. Il en creusa aussi de nouveaux dans la vallée de Gérare ; pas lui toutefois, mais scs serviteurs : « Et il trouva là un puits d'eau vive. Mais les bergers de Gérare se querellèrent avec les bergers d'isaac en disant que l'eau était à eux. Et il nomma le puits : Injustice, car ils avaient agi injustement envers lui. «Mais Isaac s'éloigne,échappant à leur méchanceté. « Et il creusa un autre puits au sujet duquel il y eut encore une querelle. Et il le nomma : Inimitié. Et il s'éloigna. Et il creusa encore un autre puits au sujet duquel il n'y eut pas dc querelle. 11 le nomma Abondance, car maintenant, dit-il, Dieu nous a mis au large et nous a fait croître dans le pays. » Gen., xxvi, 1&-20 Gen., xxvi. 21-22

x
^dans ce* textet* A juste titre, le saint Apôtre, considérant la profondeur des mystères, dit quelque part : «Et qui donc les peut pénétrer ?» De la même manière — ou plutôt bien différemment, puisque nous sommes tellement au-dessous de lui ! — apercevant nous aussi tant de profondeur dans les mystères des puits, nous disons : « Et qui donc les peut pénétrer ? » Oui, qui pourrait expliquer dignement les secrets de ces puits si profonds ou ceux des actes qui sont rapportés à leur sujet ? Invoquons donc le Père de la Parole Vivante, qu'il daigne mettre sa parole dans notre bouche, afin qu'à votre soif nous puissions offrir un peu d'eau vive puisée à ces puits si abondants et si nombreux^ π Cor.. H. 16

, , _ 2. — 11 y a donc les puits que les serviteurs d Abraham ont creusés, mais les Philistins les ont comblés de terre. C'est eux qu'Isaac entreprend d'abord de déblayer. Les Philistins détestent les eaux et aiment la terre. Isaac aime les eaux ; il recherche lespuits, déblaye les anciens, en ouvre dc nouveaux.

Eph., v, 2 Contemplez notre Isaac, celui «qui s'est offert en vic-1 time pour nous » : il vient dans la vallée do Gérare, dont '
Eph., π, 14 le nom signifie « muraille » ou « barrière » 12; il vient « ren-' verser le mur de séparation, l'inimitié, dans sa chair » ; il vient enlever la barrière, c'est-à-dire le péché qui met une séparation entre nous ct Dieu, cette barrière qui
Eph.,il, 14 s'élève entre nous et les vertus célestes; par là, «desl deux peuples il n'en fait qu'un », et la brebis perdue, voici
Mt., que a sur ses épaules» il la ramène jusqu'aux montagnes
xviii, 12 et ja ren(j aux « quatre-vingt dix-neuf autres qui n'étaient
Le., XV, pas perdues ».

Notre Sauveur, cet Isaac, une fois dans cette vallée^ de Gérare, veut donc avant tout creuser les puits qu'a-1 avaient creusés les serviteurs de son Père ; autrement dit, il veut renouveler les puits de la loi et des prophètes,^ obstrués par les Philistins.

Les nouveaux Philistins.

Mais quels sont ceux qui rem· plissent les puits de terre ?— Ceux, à n'en pas douter, qui donnent à la loi un sens terrestre et charnel et lui interdisent uni sens spirituel et mystique, en sorte qu'ils ne s'y abreuvent' pas ni ne permettent aux autres de le faire. Écoutez ce. qu'Isaac, notre Sauveur Jésus-Christ, dit dans l'Évan-j
Le., xi, 52 gîle : « Malheur à vous, Scribes ct Pharisiens hypocrites, parce que vous avez enlevé la clé de la science ; vous4
ML, mêmes n'êtes point entrés et vous avez empêché ceux
xxiii, 13 qUi voulaient entrer. » Les voilà donc, ceux qui comblent] de terre « les puits creusés par les serviteurs d'Abra-1 ham » 3; ils enseignent la loi charnellement et ils souillent les eaux du Saint-Esprit 3. Us possèdent des puits non> pour en tirer de l'eau, mais pour y jeter de la terre.—3 Tels sont les puits qu'Isaac entreprend de creuser.

Voyons maintenant comment il s'y prend.

1. Cf. Phllon, *Q. in Gen.*, *4*,176 : · Gcnira septum ».
2. Cf. Phllon, *Q. in Gen.*, 4,191 : · Terra impleverunt (Philistin! put< terrenis nimirum cupiditatibus ».
3. Cf. horn. 10, 2 : « Vous apprenez à venir... aux eaux de l'Esprit Sa!

Les serviteurs d'Isaac, ce sont
du nouvel Isaac. !es APôtres de notre Seigneur. « Un Le., vi. 1
jour de Sabbat qu'ils passaient au travers des moissons, ils arrachaient des épis ct, les froissant dans leurs mains, les mangeaient. » Là-dessus, réflexion de ceux qui avaient obstrué les puits de son Père :« Voici Mt., XII, 2 que tes disciples font ce qui n'est pas permis le jour du sabbat. » Mais lui, essayant de dégager leur esprit enlisé, leur dit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David quand il eut faim, lui et ses compagnons; comment il entra chez le grand-prêtre Abiathar et mangea, lui et ses Mc., n, serviteurs, les pains de proposition qu'il n'était permis 25*28 de manger qu'aux seuls prêtres ?» — Et il ajouta : « Si vous compreniez cette parole : Je veux la miséri-Mt.,xn,7 corde ct non le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents » L — Mais eux, à cela, que repartent-ils ? Ils s'en prennent à ses serviteurs et disent : « Cet homme n'est pas envoyé de Dieu, puisqu'il n'observe Jn., ix. 16 pas le sabbat. » Telle est donc la façon dont Isaac recreusa les puits « qu'avaient creusés les serviteurs de son Père » ·.

Testament Moïse était serviteur de son Père,
puits d'Abraham. lui-qui avait creusé le puits de la Ioi › David, Salomon, les prophètes ct d'autres étaient serviteurs de son Père, eux qui avaient écrit les livres de l*Ancien Testament, ces livres que submergea l'interprétation toute terrestre et grossière des Juifs.

Aussi lorsque (notre) Isaac voulut leur rendre leur

1. Nous avons là un exemple de la manière dont Origène cite les évangiles. Les trois synoptiques ont raconté cet épisode des épis froissés ; Origine tient à les citer tous les trois, empruntant à chacun une réflexion différente ; il ajoute nu'inc un texto do saint Jean, dont lo sens peut so rapportera l'épisode. 1-a traduction latine n'cmpèchо pas do constater que les citations, quoique tidèles, ne sont pas le texte mot ά mot. Par exemple, dans Λ/are. 2, 26, itç τόν οικον τοΰ θ«οΰ (attesté pur tous les manuscrits) n'est pas traduit, et ΐδωκεν και τοΐ ρΰν αύτφ ον,οιν est devenu : « manducavit ipse et pueri sui». Do même, plus haut, dans *Luc.* 11, 52, «Scribito et Pharisaoi · est emprunté au texto parallèle do Afatt., 23, 13. Origène cite évidemment do mémoire, sans s'estimer tenu à la littéralité.

2. Cf. Px.-Euchcr, *Gen.* 2.

Mt.,vu, 12 pureté et montrer que tout ce que «la loi et les pro-
jn., v, 46 phètes » avaient dit «était dit de lui-même», nos Philistins lui cherchèrent querelle \ Mais il s'éloigne. Il ne peut rester avec ceux qui, au lieu d'eau dans leurs puits,
Mt., veulent de la torre. Il leur dit : « Voici que votre maison
XX1П.33 vous sera laissée solitaire. »

Le Nouveau Testament, puits d'Isaac.

Alors Isaac, ou plutôt ses serviteurs creusent de nouveaux puits. Serviteurs d'Isaac, Matthieu, Marc, Luc et Jean ; serviteurs, Pierre^; Jacques et Jude ; serviteur, ГApôtre Paul 2 : tous, puisatiers du Nouveau Testament. Mais contre eux s'élèvent
III. «ceux qui n'ont de goût que pour les choses terrestres»,
19 ceux qui ne laissent ni découvrir du nouveau, ni purifier l'ancien. Ils s'attaquent aux puits évangéliques, ils sont les adversaires des puits apostoliques 3. El parce qu'ils-s'attaquent à tout et s'en prennent à tout, c'est pour
A.. XIII, eux qu'il est dit : « Puisque vous vous jugez indignes de-
46 là grâce de Dieu, désormais nous irons aux Gentils. » 1

L'accession au mystère de la Trinité.

Gen·. XXVI, 22

3. —- Après cela, Isaac creusa un troisième puits, « et il nomma ce lieu : Abondance, disant : Main-^ tenant, le Seigneur nous a mis au large et nous a fait croître dans le pays ».

1. Le sens allégorique est donc celui qui rapporte toute l'Écriture MD Christ et à l'économie nouvelle qu'il institue. Raconter l'Ancicn Testament, c'est indirectement décrire les mystères du Nouveau, et comprendre ГAncien Testament, c'est savoir appliquer aux mystères du Nouveau cc qui enj ôtait dit en figure, 1-a · vérité » do l'Ancicn Testament réside, non dans l'interprétation littérale et historique qui en peut être donnée, mais dans l'ao·] complissement que le Christ en a fait, en Instituant sur un plan spirituel et invisible les relations surnaturelles qui unissent l'Eglise et les Ames à Dieu.; L'explication mystique (ou allégorique, ou spirituelle) d'Origènc sera done-" l'interprétation des choses d'autrefois par celles d'aujourd'hui, des chos® visibles d'autrefois par les choses cachées d'aujourd'hui, du monde tcmjOrel des Hébreux par le mondespirituel de* chrétiens. Elle consistera cnsomtnm à trouver une correspondance entre les deux Testaments (horn. 10, 5 : «le* mystères serépondent, il y a accord des figures ·) et Λ découvrir, dans'!® préfigurations mystérieuses de l'Ancicn, ce qui, tout en ayant été dit danfl le Nouveau, a pu ne pas être encore explicité ni compris.

2. Voir un semblable canon du N. T. dans Jos., h. 7, 1.

3. Ci. hom. 7, 5.

Vraiment, Isaac a été mis au large et son nom a grandi sur toute la terre quand il nous a remplis de la connaissance de la Trinité x. Car autrefois « Dieu n'était connu qu'en Judée et c'était en Israël seulement que l'on invoquait son grand nom », tandis que maintenant « leur son parcourt toute la terre et leurs accents vont jusqu'aux extrémités du monde ». Ps., LXXVI.1 p»., XIX, 4

Les serviteurs d'Isaac se sont répandus sur toute la surface de la terre, ils ont creusé des puits, ils ont montré n l'eau vive » à tous, « baptisant toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », car a au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme ». Mt.. XXVIII»

XXIV, i

_ . » Or, quiconque est parmi nous e<le ^Écriture.6 ministre de la parole de Dieu, creuse un puits et cherche de « l'eau vive » dont il réconforte scs auditeurs. Si donc je me mets, moi aussi, à expliquer les paroles des anciens, si j'y cherche un sens spirituel, si j'essaye d'enlever «le voile de la loi » et de montrer que l'Écriture a « un sens allégorique », pour ma part je creuse des puits. Mais aussitôt les amis de la « lettre » 2 d'élever contre moi des calomnies, de m'attaquer, de manigancer sans trêve des oppositions et des poursuites, disant qu'il ne peut y avoir de vérité que sur la terre s.3 ilcor.»iv, 15 Ga,–Iv·24

1. CL hom. 4, 6.

2. Cf. hom. 6, 3. Origène se plaint ici de «es ennemis et de leurs tracasseries Incessantes. Su prise de position en faveur de l'explication spirituelle le livrait aux attaques de deux partis : celui des litténdistes, Juifs, Eblouîtes. chrétiens réfractaires h l'allégorie— et il semble, h voir en certaines homélies les précautions et les prépnrutions oratoires d'Origëne, que ce parti avait un nombre respectable de représentants dans l'auditoire, — et celui des lettrés profanes, qui croyaient détenir le monopole de l'allégorismo et accusaient Origôno do les plagier ou, du moins, d'user indûment do leurs méthodes pour interpréter la Bible.

3. · Veritatem negantes stare posse nisi super terram» : dans celte remarque d'allure légèrement méprisante, on devine le tour platonicien de l'esprit d'Origène. SI, selo^i Platon, les choses d'icl-bassont l'ombre des Idées éternelles, pareillement pour Origène les choses écrites dans la Bible sont l'ombre des réalités surnaturelles que la nouvelle alliance est venue instaurer. Remarquer l'emploi fréquent et péjoratif du mot *terrenus* pour désigner lo sens étroit que les Pharisiens et leurs imitateurs donnent à l'Écriture.

Pour nous, puisque nous sommes serviteurs d'Isaac, aimons les puits d'eau vive et les sources. Éloignons-nous de ces brouillons et de ces menteurs et laissons-los à la terre qu'ils aiment. Ne cessons jamais de creuser des puits d'eau vive. Et dans nos explications de l'ancien comme du nouveau, rendons-nous semblables à ce Scribe
Ml, XIII, de l'Évangile dont le Seigneur a dit «qu'il tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ».

Impuissance des sciences profanes.

Si, parmi ceux qui m'écoutent discourir, il en est un de versé dans les lettres profanes, peut-être pense-t-il : « Tu nous empruntes ce que tu dis et c'est là la science de notre profession. Cette éloquence avec laquelle tu dissertes et enseignes, c'est la nôtre. » — Il me cherche querelle, comme un Philistin qui dirait : « C'est sur mon terrain que tu as creusé ton puits », s'imaginant revendiquer à bon droit ce qui est son propre domaine x.

A cela, je répondrai que toute terre contient des eaux,
Phil., in, mais qu'un Philistin qui « n'a de goût que pour les choses terrestres » ne sait pas, en toute terre, découvrir de l'eau ; il ne sait pas en toute âme découvrir la raison *(rational bilem sensum)* et l'image de Dieu ; il ne sait pas qu'il peut y avoir chez tous foi, piété, sens religieux. A quoi vous sert l'instruction si vous ne savez pas vous en servir, et la parole, si vous ne savez pas parler 3 ?

C'est là justement l'œuvre des serviteurs d'Isaac : en toute terre, ils creusent des puits d'eau vive, c'est-à-

1. Cf boni. 2, G, note 50 ; hon». 11, 2.

2. Origine raille les sciences profanes qui n'aboutissent pas à la connaissance de Dieu ou à la perfection morale : en ce cas, elles ne servent à rien | Dieu en a fait une sagesse folle, occasion de mal plus que de bien : *Exod.* h. 4, 6. Cf. *ibid.*, les cinglantes expressions : « erratica cl lubrica philosophorum dogmata, quae pueros Intelllgcnlla deceperunt... ; carmina poetani qui Inani qundum ct inflata modulatione, velut ranarum solis ct cantib mundo huic deceptionis fabulas Intulerunt... ; ars dialectica, quae minut ct subtilibus verborum stimulis animas terebrat. » Il peut arriver cependant qu'en se servant d'elles, un chrétien Instruit amène un païen à la foi ; mais c'est tellement anormal, qu'Orlgène tient ce dernier pour un « bûtard » spirituel : *Gen.*, h. 11,12 ct la note. Au reste, Il y a toujours lieu de se méfier des sciences, qui portent à l'orgueil : hom. 5, 6.

dire qu'à toute âme ils disent a la parole de Dieu » et ils en recueillent le fruit.

Voulez-vous voir maintenant les grands puits qu'un seul des Serviteurs d Isaac a creusés en terre étrangère? Regardez Paul qui, «depuis Jérusalem ct les pays voisins jusqu'à l'Illyrie, a porté partout l'Évangile de Dieu ». A chacun de ces puits, il a subi les persécutions des Philistins. Écoulez-le : « Que d'ennuis à Iconium, à Lystres », et « à Éphèse » ! Combien de fois a-t-il été battu et lapidé ? «Combien de fois a-t-il combattu contre les bêtes ?» Mais il a persévéré jusqu'à ce qu'il parvînt «à la plénitude », c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût établi les Églises sur toute la surface de la terre.

Rom., xv. 19

H Tira., 11 J·11 II*

icor..xv. 32

Soif spirituelle avant la venue du véritable Isaac.

Ainsi donc les puits creusés par Abraham, c'est-à-dire les écrits de l*Ancien Testament, ont été remplis de terre par les Philistins, que ce fussent de mauvais docteurs, Scribes et Pharisiens, ou les puissances adverses : leurs ouvertures furent bouchées, pour qu'ils ne pussent donner à boire aux descendants d'Abraham. Oui, ce peuple ne peut pas boire aux Écritures, et « la soi! de la parole de Dieu » le tourmente, jusqu'à la venue d'isaac qui dégage les puits où boiront scs serviteurs. — Soyons donc pleins de reconnaissance pour le Christ fils d'Abraham — dont il est dit : « Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham », — qui est venu et nous a déblayé les puits. Il les déblayait pour ceux qui disaient : « Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant en nous quand il nous ouvrait les Écritures ? » Ainsi ouvrit-il ces puits ct « il les nomma comme les avait nommés Abraham son père », car il ne les changea pas de nom.

Am., vin, 11

Mt.» I, i

Lx.» XXIV·32

Gen., xxvl>18

Jésus-Christ donne son sens à la loi.

On peut s'étonner que Moïse ait cncore gardc Pour nous SOn nom de Moïse, et chaque prophète le sien x. C'est que le Christ, sans les changer de nom, a

1. Emprunté pur Px.-Eucher, *Gen.* 2.

changé la manière de les entendre. Il a opéré ce change-
Tit., 1.14 ment de nous détourner désormais des « fables judaïques et des « généalogies indéfinies », car il est dit : « ils
h Tim. IV, ferment leurs oreilles à la vérité et les ouvrent à des
4 fables. »

Ainsi a-t-il ouvc.'t les puits : il nous a enseigné que Dieu n'est pas à chercher en un lieu déterminé, et nous a
Mot., i, il appris qu' « un sacrifice est offert à son nom en tout endroit
jn.. iv, 20 de la terre ». C'est maintenant en effet « le temps où les vrais adorateurs adorent le Père », non plus à Jérusalem
Jn., IV, 21 ni sur le mont Garizim,« mais en esprit et en vérité ». Ce l n'est donc pas dans un lieu ni sur la terre que Dieu habite, · mais dans le cœur. Vous cherchez alors où se trouve. Dieu ? Dieu se trouve en un cœur pur. C'est là en effet] qu'il fera sa demeure, selon qu'il l'a dit par le prophète : '
Lev., « J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux, et ils seront ;
xxvi, 12 mon peuple et je serai leur Dieu, dit le Seigneur. »

puits d'eau vive.

Remarquez bien que chacuneJ de n03 âmes. conhent en quelque! sorte un puits d'eau vive, il y a en elle un certain sens céleste, une image de Dieu enfouie ;1 c'est ce puits que les Philistins, c'est-à-dire les puissances! adverses, ont obstrué de terre. De quelle terre ? Des com-ï portements charnels *(carnalibus sensibus),* des pensées,
i Cor., XV. terrestres, et c'est pourquoi «nous avons porté l'image!
49 de l'homme terrestre ». C'est quand nous portions cetto^ image de l'homme terrestre que les Philistins obstruèrent] nos puits de terre. Mais maintenant qu'est venu notreS Isaac, accueillons sa venue et creusons nos puits1 ;1 rejetons-en la terre, purifions-les de toute ordure, de.< toute pensée fangeuse et terrestre : nous trouverons en,
jn.,vii,38 eux l'eau vive, cette eau dont le Seigneur dit : « Celui qui! croit en moi, des fleuves d'eau vive sortiront de sa poi-\ trinc » 2. Et remarquez la libéralité du Seigneur ; ce sont]

1. Cf. *Sel. in Gen.,* 20, 19 : « Quiconque désire être ills d'Isaac, doit s'c>] forcer de connaître ces puits et de les creuser en lui-même. »

2. Cf. *Num.,* hom. 12, 2 : « 11 faut les tenir vraiment pour rois et pour princes, ceux qui peuvent ôter la terre du puits, c'est-à-dire enlever Jn eur-5

des puits que les Philistins ont comblés et de maigres filets d'eau qu'ils nous ont disputés ; à leur place, il nous est rendu des sources et des fleuves.

dans6l'âme θ'* auj°ur<l'bui,

4. — Si vous, qui m'écoutez vous recueillez fidèlement ce que vous entendez, Isaac travaille aussi en vous et purifie vos cœurs des comportements terrestres. Sachant que de si profonds mystères sont cachés dans les divines Écritures, vous progressez en discernement, vous progressez en comportements spirituels. Vous deviendrez docteurs à votre tour, et il émanera de vous « des fleuves d'eau vive ». Car il est là, le Verbe de Dieu, et son opération actuelle est d'écarter la terre de votre âme à chacun, pour faire jaillir votre source. Cette source est en vous et ne vient pas du dehors, comme «le royaume de Dieu qui est en vous» x.

Jn., vu, 38

Le., xvii. 21

Ce n'est pas au dehors, mais chez elle, que la femme qui avait perdu sa drachme la retrouva : « Elle avait allumé sa lampe, elle avait balayé sa maison » des ordures et des saletés qu'y avait accumulées une longue et paresseuse négligence ; et c'est là qu'elle retrouva sa drachme. — Quant à vous, si vous allumez votre lampe, si vous vous servez de l'illumination du Saint-Esprit, « si vous voyez la lumière dans sa lumière », vous trouverez la drachme en vous. Car c'est en vous que se trouve l'image du roi céleste.

Le., xv, 8

Ps., XXXVI' 10

face de la lettre et faire jaillir les significations spirituelles comme une eau vive du rocher intérieur où est le Christ. ·

1. Les puits représentent l'Écriture ; Ils représentent aussi les Ames. Deux idées, non point juxtaposées, mais liées étroitement dans lu pensée d'Origène, d'un lien (pii n'est pas artificiel ni commandé par un simplo parallélisme littéraire. L'Ame et l'Écriture palpitent d'une même vie, sont habitées pur le mémo Logos, qui exprime en elles ses richesses, sous des dehors plus ou moins voilés dans le cas de l'Écriture, par la profondeur de la vie intérieure dnns le cas de l'âme. Dans l'un et l'autre cas, c'est une même rie spirituelle, issue de la vio même de Dieu, qui est traduite. La Trinité est la nappe profonde et inépuisable où s'alimente lu source de ces deux puits *(Num.,* h. 15, 2). Voilà pourquoi l'Écriture doit nécessairement s'interpréter par un sens qui soit spirituel, comme l'âme doit porter en elle un© Image qui soit divine.

Gen., I, 26 Quand Dieu fit l'homme, au commencement, a il le fit à son image et ressemblance » ; et il n'imprima pas cette image à l'extérieur, mais au dedans de lui. On ne pouvait pas la voir en vous, tant que votre maison était sale, pleine d'ordures et de plâtras. Cette source de perfection 1 était en vous, mais clic ne pouvait pas jaillir, puisque les Philistins l'avaient remplie de terre et vous avaient fait
I Cor., XV, 40 ressembler à Γ « homme terrestre ». Ainsi vous avez porté, jadis, l'image de l'homme terrestre ; mais après ce que vous venez d'entendre, débarrassés par le Verbe de Dieu de cette grande masse de terre qui vous oppressait, faites;
i Cor., xv, 40 resplendir en vous, maintenant, «l'image de **l**'homme; céleste ».

Gen., I, 26 et^^péché eU C'est cette image dont le Père disait au Fils : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance,® L'artisan de cette image est le Fils de Dieu. Artisan d'une telle valeur, que son image peut bien être obscurcie par la négligence, mais non pas détruite par la malice. L'image de Dieu demeure toujours en vous, même quand vous y superposez de vous-même celle de l' « homme terrestre ».

Le tableau de celui-ci, c'est vous qui en êtes le peintre^ La luxure vous a terni ? C'est une première couleur terrestre dont vous vous êtes recouvert. L'avarice vous brûle ? C'est une autre couleur que vous y avez mêlée. La colère vous emporte ? C'est une troisième couleur que vous ajoutez. Et l'orgueil en apporte une autre, et l'impiété une autre. Ainsi vous êtes le peintre, par toutes sortes de fautes qui, réunies, en sont pour ainsi dire les diverses couleurs, de cette « image de l'homme terrestre » que Dieu n'a pas mise en vous. Aussi nous faut-il prier

1. ***Fons scientiae.*** **Pour Origène, la vraie science ne peut être profane. L· science doit éloigner du vice (C.** ***Cris.,*** **3, -19), ou bien elle n'est pas digne «H cc nom (C.** ***Cels.,*** **8,4). Elle doit mener nu bien, sinon elle est Inutile (supra p. 220, note 2). Inversement, in vertu conduit peu à peu à une connaissant] plus grande de Dieu (C.** ***Celt.,*** **3, 60). D'où l'identification du · savant » et du • parfait », do l' · ignorant · et du · commençant ». D'où notre traduction î** ***fons scientiae,*** **source de perfection.**

Celui qui dit par les prophètes : « Voici que je détruis tes iniquités comme une vapeur et tes péchés comme de la fumée. » — Lorsqu'il aura détruit en vous toutes ces vilaines couleurs tirées des noirceurs de la malice, alors c'est la belle image créée par Dieu qui resplendira en vous. — Ainsi vous voyez comment les divines Écritures proposent des représentations et des figures qui renseignent l'âme sur la connaissance et la purification de soi. Is., XLiv, 22

L'écriture du Saint Esprit.

Vous voulez encore voir une autre description de celte image ? Eh bien, il y a le billet que Dieu écrit et il y a celui que nous écrivons, nous. Écoutez l'Apôtre : « Détruisant l'acte qui était écrit, contre nous dans les décrets et nous était contraire, SI l'a fait disparaître en le clouant à la croix. » Cet acte dont il parle était un « reçu » de nos péchés. Car chacun de nous est débiteur de ses fautes et écrit le billet (de reconnaissance) de son péché [1]. Au jugement de Dieu, que Daniel représente assis, il y a, dit-il, «des livres ouverts », pour contenir, sans doute, les péchés des hommes. C'est nous qui les avons écrits contre nous avec nos fautes. Et cela trouve une illustration dans l'Évangile, quand il est raconté de l'économe d'iniquité qu'il dit à chaque débiteur : « Prends ton billet, assieds-toi et écris : quatre-vingts » et la suite. C'est bien à chacun, n'est-ce pas, qu'il est dit : « Prends ton billet ». D'où il ressort que notre billet est un billet de péché ; tandis que le billet de justice, c'est Dieu qui l'écrit. En ce sens l'Apôtre dit : «Vous êtes ma lettre écrite, non avec de l'encre, mais par l'Esprit de Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs. » Vous avez donc en vous le billet de Dieu et le billet du Saint-Esprit. Mais si vous péchez, vous signez contre vous l'acte écrit du péché. Remarquez que lorsque vous êtes venus à la croix Col.» n. i* Dan..vu, 10 Le.. XVI, 7 π cor.,iil. 2'3 Col., n, 14

1. Cf. *Jer.,* h. 15, 5 : « Chacun de nous est débiteur pour ses péchés, et tout débiteur reconnaît par un « billet » sa dette. Celui qui n'a pas commis de péché... n'a pas ù foire de ı billet ·. *De orat.,* 28 : « Ces mauvaises actions... font qu'il y a contre nous un · billet », d'après lequel nous serons jugés. ·

du Christ et à la grâce du baptême, votre écrit a été crucifié et a été effacé dans l'eau du baptême. N'écrivez pas à nouveau ce qui a été effacé, ne rétablissez pas cd qui a été supprimé : ne gardez en vous que le billet dc Dieu, ne conservez en vous que l'écriture du Saint-Esprit

Creusons nos puits avec le nouvel Isaac.

Mais revenons à Isaac et creusons avec lui des puits d'eau vive Les Philistins peuvent susciter det oppositions et des querelles, n'en persévérons pas moins avec Isaac à creuser des puits Ρτον.,ν,ιδ jusqu'à cc qu'il nous soit dit : a Bois de l'eau de tes puit et de tes sources 1 ». Creusons au point que les eaux di puits surabondent sur « nos places publiques », creuson au point d'arriver à une science des Écritures suffisait*' non seulement pour nous, mais pour enseigner les autr et les instruire, crfcusons pour que boivent le5 homme creusons pour que boivent aussi les troupeaux 2. Écoute **Rom. 1,14** sages,.écoutez, simples : « Le docteur de l'Église est déb teur envers les savants comme envers les ignorants»; doit abreuver les hommes et il doit abreuver les troupeau: **Ps.,XXVI,** car le Prophète a dit : «Seigneur, tu sauveras homme et bêtes » 3. — Pour cela, daigne le Seigneur Jésus lui

1. Ce texte de Prou., 5, 15, est en quelque sorte le texte-elé par leq Origène interprète les divers passages sur les puits. Cf. hom., 7, 5; 12, 13, 4 ; *Num.*, h. 12. 1-2.

2. Cf. le comm. de saint Jean, 13, 6. Trois manières de boire au pi de Jacob, c'est-à-dire à l'Ecriture : 1. comme Jacob et ses ills, c'cst-iv en chrétiens avancés dans la science de l'Ecriture ; 2. comme les troup de Jacob, c'est-à-dire en · brebis du Christ », en chrétiens *simpUcloret* comme la Samaritaine avant sa conversion, c'cst-ù-dlrc en délractem l'Écriturc. i

3. Les auditeurs d'Orlgènc ne s'indignent pas que certains d'entre « soient assimilés aux bétes. Ils savent qu'il y a les « parfaits · et ceux qui le sont pas, et que l'Ècrlture a prévu cette distinction : car les · saints I l'Ancïen Testament sont la ligure des › parfaits ·, tandis que cc qui est des animaux s'applique toujours, dans la mesure du possible, aux · comnS çants ·. Le psaume -13, 13 ne dit-il pas : ‹ Homo comparatus est juraei insipientibus et similis factus est illts · ? Les bétes que Noé fait entrer d les compartiments inférieurs de l'arche, sont les âmes farouches,"que douceurs de la fol n'ont pas encore apaisées (h. 2, 3) ; les chameaux du *si* teur d'Isaac sont les âmes mal dégrossies qui paraissent stupides ou réc trnntes en face des mystères chrétiens (h. 10, 2) ; l'orge, nourriture de*

même, notre Sauveur, nous illuminer et purifier nos cœurs,
« Lui à qui appartiennent la gloire et la puissance dans i Petr., rv,
les siècles des siècles. Ainsi soit-il ». 11

maux parce que plus grossière que le froment, symbolise la nourriture d'un christianisme sommairement expliqué, convenant mieux à des chrétiens Inexpérimentés (h. 12, 5).

XIV

APPARITION DU SEIGNEUR A ISAAC
ALLIANCE AVEC ABIMÉLECH

1. — Le Prophète met dans la" représentations bouche du Seigneur ces paroles du Christ. «Entre les mains des prophètes j'ai pris des ressemblances. » Ce qui veut dire que notre Seigneur Jésus-Christ, bien qu'il ait une unité substantielle et ne soit que Fils de Dieu apparaît sous des aspects divers dans les figures et les représentations de l'Écriture *

Oi., XII, 10

Je me souviens, par exemple, avoir expliqué dans les instructions précédentes 1 que, lors de son offrande eu holocauste, Isaac était le type du Christ, lequel néanmoins était aussi représenté par le bélier. Je vais plus loin: et je dis que c'est encore le Christ qui est représenté dans l'ange qui parla à Abraham et qui lui dit : « Ne porte pas ta main sur l'enfant », car il lui dit une seconde fois : «Parce que tu as accompli ma parole, je te bénirai».

Gen., xxii, 12

Gen., XXII. 16

L'Écriture dit qu'il est la brebis ou l'agneau qu'on

icon, v, 7

1. L'unité substantielle du Fils de Dieu sous la diversité des noms, des formes et des apparences que lui donne la Bible, est une des pièces maîtresses du système d'Origène. L'Écriture serait en effet inexplicable si elle ne devait se ramener en fin de compte à une succession de belles images et d'histoires vraies. Elle n'a de sens que parce que chacune des images ou des histoires représente un aspect de la Vie multiforme de Dieu, mise à notre portée sous l'enveloppe grossière des mots. Cf. *Comm. in Joan. I,* 22 et 23 ; *Comm. in Cant. I, 4;* « Invenimus manque ipsum et justitiam dei et pacem et veritatem... quae utique omnia Ipse esse dicitur » ; *Jer., hom.* 20. La méthode allégorique trouve là un de ses fondements.

2. Cf. *supra,* hom., 8, 8.

immole pour la Pâque ; elle le désigne aussi comme le pasteur des brebis ; et néanmoins c'est encore lui qu'elle dépeint dans le pontife qui offre le sacrifice Comme Verbe de Dieu, il est appelé l'Époux, et comme Sagesse de Dieu, l'Épouse ; moyennant quoi le prophète le fait ainsi parler : « Il m'a mis un diadème sur la tête comme un Époux et m'a donné une parure comme à une Épouse [8] ».

Jn., x. 11 Mt.» ix, 15 Is.,x 1 i,10

Et tant d'autres aspects qu'il serait trop long de parcourir pour l'instant.

Isaac, figure du Verbe de Dieu dans la Loi.

A l'exemple du Seigneur qui, selon les lieux et les temps, prend des formes appropriées à toutes les circonstances, il faut croire que les saints, qui en étaient le type, se sont adaptés aux temps, aux lieux et aux circonstances, pour en figurer les mystères. C'est cc que nous voyons maintenant se vérifier en Isaac, au sujet de qui on vient de nous faire lecture : « Il monta ensuite, dit l'Écriture, au puits du serment, et le Seigneur lui apparut cette nuit-là et lui dit : Je suis le Dieu d'Abraham ton père, ne crains pas car je suis avec toi ; je te bénirai, et je multiplierai ta race à cause d'Abraham ton père. »

Gen., XXVI, 23

L'Apôtre Paul nous a indiqué deux figures en Isaac [3] : la première est celle où il écrit qu'Ismaël, fils d'Agar, représente le peuple selon la chair, et Isaac le peuple selon la foi ; l'autre est celle où il écrit : « Il n'a pas dit : et à tes descendants, comme s'il s'agissait de plusieurs, mais : à ta descendance, comme ne parlant que d'un seul qui est le Christ ». Isaac est donc la figure à la fois du peuple et du Christ. Or il est bien certain que le Christ, comme Verbe (Parole) de Dieu, a parlé non seulement dans les Évangiles, mais aussi dans la Loi et dans les Prophètes.

Gai.,iv,22 Gai.,in,ie

1. Cl. *Lev.* I, 2 : « Quid ergo ? inanem putamus esse istam personarum distinctionem, ut aliud quidem offerendum sub hominis appellatione, aliud sub animae, aliud sub pontitlcls... cognomlnatione mandetur ? »

2. Ci. *Comm. in Cant. 1,* 1 : « sponsus idem dicitur, idem etiam sponsa nominatur ·.

3. A partir d'ici, plusieurs pages empruntées par Pï.-Euchcr.

Avec cette différence que dans la Loi il enseigne les débutants et dans les Évangiles, les parfaits L

Par conséquent Isaac, maintenant, représente le Verbe se manifestant dans la Loi ou les Prophètes.

Gen., xxvi, 25 — îa °LoiS — 2. — «Isaac monta donc au puits du serment et le Seigneur lui apparut. »

Nous avons déjà dit 1 que la Loi « monta » quand le temple vint lui faire ornement ainsi que ceux qui y accomplissaient le service divin.-Ce que les Prophètes ont ajouté peut être appelé de môme « une montée de la Loi ». Aussi est-ce peut-être pour cela qu'il est dit «qu'Isaac monta au puits du serment et que là le Seigneur lui apparut ».

Ps.,ex,4 Car dans les Prophètes «le Seigneur a juré, et il ne s'en repentira pas, qu'il était lui-même prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ».

Dieu lui est donc apparu au puits du serment pour lui confirmer les promesses qui devaient se réaliser en lui.

Gen., xxvi, 25 — **La tente d'Isaac.** — «Isaac eleva un autel à cet endroit, il invoqua le nom du Seigneur, et il planta là sa tente. Et les serviteurs d'Isaac creusèrent un puits à cet endroit. »

Dans la Loi, Isaac élève un autel et plante sa tente. Tandis que dans les Évangiles, ce n'est pas une tenté qu'il plante, mais une maison qu'il bâtit .et dont il pose les fondements. Écoutez la Sagesse parlant de l'Église 2

Prov.,ix,1 «La Sagesse s'est bâti une maison et elle a placé à la base sept colonnes ». Écoutez aussi Paul sur le même

I Cor., iii, 11 sujet : «Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, savoir le Christ Jésus. »

Quand il y a une tente, toute bien plantée qu'elle est, il est évident qu'un jour elle cessera d'exister ; mais?

1. Cf. *supra,* hom., 12. Isaac sérac l'orge dans la Loi pour les commiçants, le froment dans les Évangiles pour les parfaits. — Il n'y a plus k-incnt deux, mais trois catégories de chrétiens (débutants, progressai! parfaits) dans Leo., hom. I, 1. Ce n'est que petit à petit que l'on parvk à l'état do parfait : *Num.* hom. 10, 1.

2. Cf. *supra,* hom. 5, 5.

quand il y a des fondations et que la maison est bâtie a sur le roc», cette maison-là ne cessera jamais d'exister, a car clic est fondée sur le roc». Mt.,vn,24

Là encore, Isaac creuse un puits ; on ne le voit jamais cesser de creuser des puits. Il creusc jusqu'à ce que jaillisse « la source d'eau vive » et que « le courant du fleuve P»., x l v j, réjouisse la cité de Dieu ». 4

Abimélech et Isaac : la philosophie et la foi.

3. — Mais Abimélech, cct homme qui, jadis, avait rendu hommage à Abraham, arrive maintenant de Gcrare avec ses amis auprès d'Isaac : « et Isaac leur dit : Pourquoi êtes- Gen., vous venus vers moi, vous qui me haïssez et qui m'avez XXVI, 27 renvoyé de chez vous ? A quoi ils répondirent : Nous avons vu clairement que le Seigneur est avec toi et nous avons dit : Qu'il y ait un serment entre nous et toi, et faisons une alliance avec toi pour que tu ne nous fasses pas de mal, etc... »

Cct Abimélech, à ce que je vois, n'est pas toujours en paix avec Isaac, mais tantôt il est en désaccord et tantôt il demande la paix. Si vous vous le rappelez, nous disions de lui, dans les précédentes homélies \ qu'il tient le rôle, parmi les partisans du siècle, de ces sages qui, par l'étude de la philosophie, sont arrivés à la connaissance de beaucoup de vérités. Par là vous pouvez comprendre comment, avec Isaac qui est la figure du Verbe de Dieu contenu dans la Loi, Abimélech ne peut être ni toujours en désaccord ni toujours en paix. Car si la philosophie n'est pas en opposition en tout avec la Loi de Dieu, en tout non plus elle n'est pas en accord avec elle.

Beaucoup de philosophes écrivent qu'il y a un seul Dieu, créateur de toutes choses 1 : en quoi, ils sont d'accord avec la Loi de Dieu. D'aucuns ont même ajouté que Dieu a tout fait et qu'il dirige tout par son Verbe et que c'est le Verbe de Dieu qui règle tout : en quoi, ils sont

1. CL *supra,* hom. 6, 2.

2. *Periarch.,* I. 3, 1 : · A nonnullis etiam ipsorum (sc. Graecorum) habita ejus videtur opinio, cum verbo Del. vel rnttone. creata esse omnia confitentur ›. CL Philon, De opi/. *mundi,* 0, 24 ; Q. *tn Gen.,* I, 4.

d'accord non seulement avec la Loi, mais avec les Évangiles. La philosophie dite morale et naturelle pense à peu près tout ce que nous pensons. Mais elle est en désaccord avec nous quand elle dit que la matière est coéternelle à Dieu [1] — quand elle soutient que Dieu ne s'occupe pas des choses périssables, que sa providence est réservée aux espaces lunaires [2] — quand elle fait dépendre la vie des hommes du cours des étoiles [3], — quand elle dit que ce monde durera toujours et n'aura pas de fin. Et il y a encore beaucoup d'autres points sur lesquels les tenants de cette philosophie sont soit en accord soit en désaccord avec nous.

C'est pourquoi Abimélech, dans cette figure, est représenté tantôt en paix avec Isaac et tantôt en désaccord avec lui.

Ablmélech, Ochozath et Phicol : la logique, la physique et la morale.

Je ne pense pas non plus que ce soit sans raison que l'Esprit-Saint qui écrit tout cela ait eu soin de ajouter que deux autres personnages vinrent avec Abimélech : Ochozath son gendre, et Phicol, le chef de son armée.

Ochozath signifie : «Celui qui tient», Phicol : «lifl bouche de tous », et le nom d'Abimélech : « Mon père est roi ». A eux tous, me semble-t-il, ils représentent toute la-

1. *Periarch.,* 1, 3, 3 : « Depulsis his quae a quibusdam falso perhibentur...] de materia Doo coaeterna ».

2. *In Epist. ad Rom.,* 3.1 : « Isti etiam Dei providentiam resecantes usque ad lunae eam globum supervenire contendunt ; infra vero, hoc est atE homines, eam minime descendere. ·

3. Origène pense ici aux Chaldécns (cf. *.1er.,* hom. 20, -l : « ob id quia plurima quae geruntur in terris, stellis consacrent, ... cos esse diximus... tiu terni Chaldaeorum. ■) Origène admet avec ses contcnqiorains que les astres,, nu moins dans certaines circonstances, sont soumis it l'influence des démons, et qu'ils prophétisent la pluie, le tonnerre, les éclairs. In sécheresse, etc. Cependant, quand il s'agit de l'influence des astres sur la vio humalDM sachant que l'homme est libre, qu'il est responsable et que le mérite era «noire personnelle qu'aucun déterminisme ne règle, Origène comlainnd résolument la nécessité aveugle dans laquelle les astrologues prétendent) enfermer les actions humaines. V. Bardy, *Origine et la Magic,* dans RedierctaM *de Science Religieuse,* 1928.

philosophie, que les philosophes divisent en trois parties 1 : la logique, la physique, l'éthique, c'est-à-dire la philosophie rationnelle, la philosophie naturelle et la philosophie morale. La philosophie rationnelle est celle qui reconnaît en Dieu le père de tous : c'est Abimélcch. La philosophie naturelle sert de base et tient tout, en s'appuyant en quelque sorte sur les forces de la nature elle-même : c'est celle d'Ochozath, « celui qui tient ». La philosophie morale est celle qui est dans la bouche de tous, celle qui s'adresse à tout le monde et qui se trouve dans la bouche de tous, dans la mesure où les préceptes qui s'adressent à tous se ressemblent : c'cst Phicol qui la représente, Phicol qui signifie « bouche de tous ».

Ces personnages, très au fait de ces sciences, viennent donc trouver la Loi de Dieu et lui disent : « Nous avons vu que le Seigneur est avec toi et nous avons dit : Qu'il y ait un serment entre nous et toi, et faisons alliance, pour que tu ne nous fasses pas de mal, mais que, de même que nous ne t'avons pas maudit, ainsi sois-tu béni par le Seigneur » ». Gen., xxvr·27

La figure des Mages.

Ces trois personnages qui demandent la paix au Verbe de Dieu et qui, dans leur désir, prennent les devants pour s'associer .et faire alliance avec lui, peuvent aussi représenter les Mages qui, instruits par les livres de leurs pères et les traditions de leurs ancêtres 2, viennent des régions de l'Orient et disent : Nous avons vu le roi qui vient de naître, nous avons vu que Dieu est avec lui et «nous sommes venus l'adorer». Mt., II, 2

Quiconque est versé dans ces sciences doit dire, en voyant que « Dieu était dans le Christ pour réconcilier n Cor., v. 19

1. Sénèque, *epist.* 89, 8 : · philosophiae 1res portes esse dixerunt et maximi cl plurimi auctores : moralem,naturalem, rationalem.» Enumération un peu différente dans Origène, *comm, in Canl.* Prof. : · generales disciplinae... tres sunt quas Graeci ethicam, physicam, cnopticen appellarunt ; has nos dicere possumus moralem, naturalem, inspectivam. Nonnulli sane apud Graecos etiam logicen, quam nos rationalem possumus dicere, quarto in numero posuere. »

2. Cf. Num., hom. 13, 7.

le monde avec Lui » et en admirant la grandeur de ses
Gen., œuvres : «Nous avons vu que le Seigneur est avec toi
XXVI, 2a et nous avons dit : Qu'il y ail un serment entre nous»i
S'approchant alors de la Loi de Dieu, il ne peut manquer
Ps.. cix, d® dire : « J'ai juré et décide dc garder tes commande*
106 mente ».

Le festin d'isaac, festin des parfaits.

4. — Mais que demandent-ils ? — « Que tu ne nous fasses pas de mal,
Gen., XXVI, 29 disent-ils, mais de même que noue nc t'avons point maudit, de même sois-tu béni par le Seigneur ! ». Ils demandent par là, me semble-t-il, le pardon des péchés, afin d'en éviter la punition. Ils sollicitent une bénédiction et non une récompense. D'ailleurs, voyez ce qui suit.

Gen., « Isaac leur fit, dit l'Écriture, un grand festin, et ils
xxvi, 30 mangèrent et ils burent ». Car il est bien certain que le
Rom., 1.14 ministre dc la parole « se doit aux savants et aux ignorants ». Et parce que c'est à des savants qu'il offre le festin, l'Écriture dit qu'il leur fait non pas un petit, mais « un grand festin ».

Hobr..v, 12 Quant à vous, si vous n'êtes plus dc «petits enfants» qui ont encore besoin de « lait », si vous apportez un esprit vigoureux, si, par des études poussées, vous voue êtes au préalable rendus capables de mieux comprendre
Rom., la parole de Dieu, c'est pour vous aussi qu'il y a « un
xrv, 2 grand festin». On ne vous préparera pas les « légumes ii des faibles, on ne vous nourrira pas avec le lait des petits enfants, mais le ministre de la parole vous servira a un grand festin w. Il vous parlera de la Sagesse que l'on prêche
iCor., ir.o parmi les parfaits, il vous prêchera «la sagesse de Dieu^ mystérieuse et cachée », « qui n'est connue d'aucun des prince» de ce siècle ». Il vous révélera le Christ sous l'asr
Coi., π, 3 pect de Celui « en qui sont cachés tous les trésors de le Sagesse » x.

1. Origène exprime son enthousiasme mystique un peu à la façon de cet qui prétendaient réserver aux seuls initiés les mystères «le la gnose (qu'l appelaient aussi une Sagesse). Mais si ce morceau a une allure gnostiqq tout autre est son contenu. Car le grand festin que la Sagesse a réservé al parfaits ne l'est pas, est-il besoin dc le dire, en vertu d'un système huma

Il vous fait donc « un grand festin », et lui-même mange avec vous, à moins que votre état ne l'oblige à vous dire : « Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spi- I Cor., III. rituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants dans le Christ.»

1° Le festin des Corinthiens.

C'est aux Corinthiens qu'il dit cela et ajoute : « Puisqu'il y a I Cor., III. parmi vous de la jalousie et des discordes, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas selon l'homme ? » Paul ne leur fit pas un grand festin, à tel point qu'étant chez eux et dans le besoin, il ne fut « à charge à personne » et ne mangea gratuitement le II Cor., II, pain de personne, mais il gagna lui-même sa vie et celle de tous ses compagnons en travaillant nuit et jour de ses mains.

Ils étaient donc tellement loin de mériter un grand festin, les Corinthiens, que le prédicateur de la parole de Dieu ne put même pas faire chez eux le plus petit repas. Mais au contraire, pour ceux qui savent écouter parfaitement, pour ceux qui apportent à écouler la parole de Dieu un esprit éveillé et vigoureux, il y a « un grand festin ». Isaac mange avec eux et, loin de se contenter de manger, il se lève et leur promet avec serment la paix à venir.

Le festin de la Sagesse.

Demandons donc, nous aussi, d'approcher de la parole de Dieu avec les dispositions d'esprit et la foi voulues pour être dignes de faire « un grand festin ». Car « la Sagesse a égorgé ses victimes, elle a mêlé son vin Prov., IX, dans le cratère et elle a envoyé ses serviteurs » pour amener à son festin tous ceux qu'ils trouveraient.

Et maintenant que nous entrons au festin de la Sagesse, il ne nous reste plus qu'à ne pas y emporter avec nous

d'initiation qui délivre, moyennant l'assujettissement à des obligations et à des rites secrets, des certificats d'initié à qui lui semble bon, mais en vertu de la sélection naturelle qui s'opère entre chrétiens selon leur plus ou moins grande perfection spirituelle et à laquelle Dieu préside dans sa justice. Ce n'est d'ailleurs pas selon un barème des connaissances intellectuelles que s'établissent les degrés de perfection (v. *supra,* p. SI, 1.).

les vêtements de la folie. N'y venons pas revêtus de la robe d'infidélité, ni ternis par les taches des péchés ; mais, dans la pureté et la simplicité du cœur, embrasons la parole et mettons-nous au service de la divii
I Petr., IV, Sagesse qui est le Christ Jésus notre Seigneur, « à q appartiennent la gloire et la puissance dan» les siècl des siècles. Ainsi soit-il ».

XV

LES FRÈRES DE JOSEPH REMONTENT DE L'ÉGYPTE

JACOB APPREND QUE JOSEPH EST VIVANT[1]

Montées et descentes mystiques.

1. — Quand nous lisons les saintes Écritures, il nous faut remarquer, en chaque passage, l'emploi des mots « monter » et « descendre ». Avec un peu d'attention, nous découvrirons qu'il n'est presque jamais dit qu'on « descend » dans un lieu saint, ni qu'on « monte » dans un lieu peu recommandable. Ces remarques montrent que l'Écriture divine n'est pas écrite, comme le pensent beaucoup, en un style malhabile et grossier, mais qu'elle est conforme aux règles de la science divine, moins appliquée aux récits historiques qu'aux réalités et aux sens mystiques[2].

Vous trouverez donc écrit que ce sont les descendants d'Abraham qui « descendirent » en Égypte et, par contre, que ce sont les fils d'Israël qui « montèrent » de l'Égypte. D'Abraham lui-même il est dit : « Abraham monta de l'Égypte dans le désert avec son épouse et tout ce qui lui appartenait, et Lot avec lui ». Et, dans la suite, il est dit d'Isaac : « Le Seigneur lui apparut et lui dit[3] : Ne descends Gen., XXVI, 2

Gen., XIII, 1

1. Cette homélie est d'une lecture plus difficile que les autres. Elle est encombrée de citations do l'Écriture, de justifications de mots, d'explications philologiques. La pensée s'en trouve hachée ; on ne peut la mettre en Parallèle avec les belles homélies VIII et XIII sur le sacrifice d'Abraham et sur les puits. Cependant elle est bien dans la manière d'Origène. Il est à propos do rappeler à son sujet ce qui a été dit *supra,* hom. 2, 5, p. 105, note 1.

2. Même idée *supra,* hom. 4, 3 ; 7, 1 ; 10, 2 ; 14, 3 ; 16, 3.

3. Cl. Ambroise, de *Abrah.,* 2, 4, 13 : « In hanc (sc. Aegyptum) descendit

pas en Égypte ». Mais les Ismaélites, eux aussi descendants d'Abraham, qui portaient « des parfums, de la résine et du baume », « descendirent » en Égypte, et c'est avec eux que l'Écriturc dit de Joseph : « qu'il descendit en Égypte. » Après quoi l'Écriturc dit : « Jacob, voyant qu'on vendait du blé en Égypte, dit à scs fils : Pourquoi restez-vous sans rien faire ? Voici que j'apprends qu'il y a du blé en Égypte ; descendez-y, achetcz-nous de quoi manger pour que nous vivions et que nous ne mourions pas. » Et un peu plus loin : « Les frères do Joseph descendirent en Égypte pour se procurer du blé. »

Gen., xxxvii, 25

Gen., XLTI.I

Gen., XLII.3

D'ailleurs, lorsque Siméon fut retenu prisonnier en Égypte et que ses neuf frères, une fois relâches, revinrent chez leur père, il n'est pas écrit qu'ils « montèrent » d'Égypte, mais qu' «ils mirent le blé sur leurs ânes et s'en allèrent ». Il ne convenait pas de dire qu'ils « montèrent », puisque leur frère était retenu captif en Égypte et qu'eux, l'esprit ct le cœur anxieux, lui restaient pour ainsi dire douloureusement attachés par les liens de. l'amour. Mais quand ils ont recouvré leur frère, quand Joseph s'est fait connaître et que Benjamin lui a été présenté, quand ils repartent dans la joie, c'est alor qu'il est dit «qu'ils montèrent d'Égypte et vinrent dan: la terre de Canaan chez leur père Jacob ». C'est le momen' où ils disent à leur père : « Ton fils est vivant ct c'est lu qui commande à toute la terre d'Égypte. » On ne peu en effet éviter de dire que ceux qui annoncent que Joseph est vivant et qu'il commande à toute l'Égypte montent de préoccupations bien humbles et bien basses ù d'autre extrêmement élevées.

Gen., XLII, 20

Gen., XLV, 20

Voilà, pour l'instant, ce qui nous est venu à l'cspri au sujet de ces mots de montée et de descente : ceui que cela intéresse peuvent en profiter pour réunir dan ΓÉcriture plusieurs passages à l'appui de cette assertion

mens nostra, quando cogitat quae carnalia sunt. Tunc autem as« quando invisibilia desiderat. Ideo ct Abraham dicitur descendisse in Λ tum ut affligeretur. »

La mort du péché.

2. — Voyons maintenant comment nous devons entendre la parole : « Ton fils Joseph est vivant [1]. » Gen., 20

Je ne pense pas que cette parole ait été dite dans le sens ordinaire. Supposons, par exemple, que Joseph eût pu être vaincu par la passion et qu'il eût péché avec la femme de son maître, je ne pense pas que les patriarches eussent annoncé à leur père Jacob : «Ton fils Joseph est vivant. » Car, après un tel forfait, assurément il n'aurait plus été vivant : « L'âme qui pèche, mourra [2]. » Gen., XXXIX. i^éch

Suzanne nous enseigne la même chose lorsqu'elle dit : « De tous côtés l'angoisse m'environne. Si je fais cela — c'est-à-dire, si je pèche — c'est la mort pour moi, et si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. » Vous voyez donc qu'elle aussi considère le péché comme une mort. χνιπ, 4 Dan.,xm, 22

La recommandation faite par Dieu au premier homme contient aussi le même enseignement : « Le jour où vous en mangerez, dit l'Écriturc, vous mourrez ». Et aussitôt que l'homme eut enfreint le commandement, il mourut. Elle est morte, en effet, l'âme qui a péché, et le serpent est accusé de l'avoir trompée pour avoir dit : « Vous ne mourrez point. » Gen., il, 17 Gon., in, 4

Voilà ce qu'il y avait à dire sur cette parole des fils d'Israël à Jacob : «Ton fils est vivant.»

La lumière de l'âme.

Dans la suite, l'Écriture rapporte des paroles analogues, quand elle dit : « Et l'esprit de Jacob leur père se ranima, et Israël dit : C'est une grande chose pour moi que mon fils Joseph soit encore vivant. » o<sn., XLV, 26

L'expression latine : « L'esprit se ranima » *(ressuscitalus est spiritus)* se dit en grec ἀνεζωπύρησεν, ce qui signifie moins : ranimer, que proprement : rallumer ou récnflammer [3]. C'est ce qu'on dit quand on fait repartir

1. Cf. Philon, *Qiu's rer. dip. her.*, 51,256 ; *De migrat. Abrah.*, 5, 21. Origène, *Sel. in Gen.* 46, 30.

2. Cf. Px.-Euchcr, *Gen.* 3, 45, 25.

3. La comparaison entre l'expression lutine et le mot grec trahit Ici la tûaln cio Rufin.

avec des brindilles un feu qui est tombé et presque éteint : on dit qu'il est rallumé. Quand la flamme d'une lampe baisse et paraît vouloir s'éteindre, si on la ranime en versant de l'huile, on dit encore, quoique l'expressiop soit moins bonne, que la lampe est rallumée. Et on emploiera des expressions analogues s'il s'agit d'une torche ou d'autres luminaires.

C'est donc quelque chose de semblable en Jacob que paraît indiquer cette manière de parler. Car tant que Jacob fut loin de Joseph et tant qu'on ne lui avait pas annoncé que celui-ci était vivant, son esprit baissait en quelque sorte en lui, et la lumière qui était en lui, manquant d'aliment, commençait déjà de s'éteindre. Mais quand arrivèrent ceux qui lui annonçaient que Joseph était en vie — c'est-à-dire ceux qui disaient que « la vie était la lumière des hommes », — il ralluma en lui-mêmi son esprit et la vraie lumière reprit en lui tout son éclat[1][2]

Jn., I, 4

3. — Le feu divin peut parfois s'éteindre même paru les saints et les fidèles. Écoutez donc le conseil de l'Apôtr Paul : à ceux qui méritaient de recevoir la grâce et le dons de l'Esprit, il disait : « N'éteignez pas l'esprit. Comme si Jacob avait éprouvé quelque chose de pare à ce que Paul prescrit d'éviter, et comme s'il avait repri des forces à la nouvelle que Joseph était vivant, il es écrit de lui : « Jacob ranima son esprit, et Israël dit c'est une grande chose pour moi que mon fils Joseph soi encore vivant ».

1 Thess., v, 19

IM

Gen., XLV, 27

Il faut remarquer que celui qui «ranime son esprit i cet esprit qui semblait presque éteint, est appelé Jacob mais celui qui dit : « C'est une grande chose pour moi qu mon fils Joseph soit vivant », montrant par là qu'il pres sent que la vie enclose en la réalité spirituelle de Josep est une grande chose, n'est plus appelé Jacob, mai Israël, parce qu'il semble voir en esprit la vraie viel c'est-à-dire le Christ Dieu véritable.

1. Cf. Ps.-Euchcr, I. C.

2. Semblable explication du nom d'Israël chez Philon, *De ebriet.* 20, Cf. Origène, *Num., boni.* 11,4 : « multo verius illi appellabuntur Israel qua vorius illi sunt mens videns Deum. ·

de rÉùypte0.n

Mais ce qui l'émut, ce ne fut pas seulement d'entendre dire que « son fils Joseph était vivant », ce fut surtout la nouvelle que Joseph « commandait à toute l'Égypte ». Car c'est vraiment une grande chose que d'avoir réduit en son pouvoir toute l'Égypte. Fouler aux pieds la convoitise 1, fuir la luxure, contenir et brider toutes les voluptés du corps, c'est bien là « commander à toute l'Égypte 2». Et voilà ce qu'Israël trouve grand et ce qui le ravit d'admiration. Gen., XLV, 20

Or, quiconque, tout en dominant quelques-uns des vices de son corps, cède cependant et se soumet à d'autres, ne passe pas pour commander absolument à toute l'Égypte, mais pour gouverner tout au plus une, deux ou trois cités. Joseph, lui, qu'aucune passion corporelle ne put vaincre, fut le prince et le maître de toute l'Égypte.

Le mensonge, ténèbres de l'âme.

Donc ce n'est plus Jacob mais Israël à l'esprit ranimé qui dit : « C'est une grande chose pour moi que mon fils Joseph soit vivant. J'irai et je le verrai avant de mourir. » Gen., x l v, 28

Mais il ne faut pas laisser sans explication que c'est son esprit envisagé comme la meilleure partie de lui-même, et non pas son âme, qui fut, selon l'Écriture, ranimé ou rallumé. Car l'éclat de la lumière qui était en lui a fort bien pu ne pas être éteint complètement quand ses fils lui présentèrent la tunique de Joseph toute souillée de sang de bouc, et que lui-même fut pris à leur mensonge au point de « déchirer ses vêtements, de mettre un sac sur ses reins et de pleurer son fils sans vouloir être consolé », mais en disant ; « Je descendrai en pleurs vers mon fils dans le séjour des morts. » Si donc sa lumière ne fut pas complètement éteinte, elle fut du moins considérablement obscurcie, pour qu'il ait pu être trompé, pour qu'il ait déchiré ses vêtements, pleuré inutilement, invoqué la mort et désiré descendre en pleurs au séjour des Gon., xxxvn, χxxvii, 34 θ0".» ^XXVH'

1. Toute !n page qui suit se retrouve dans Ps.-Eucher, *in Gen.* 3.
2. CL in *Gen., 45,* 8.

morts. C'est pourquoi il ranime maintenant et rallume son esprit, car il était bien naturel que l'annonce de li vérité rallumât et ranimât en lui la lumière que la tromperie du mensonge avait obscurcie.

J sens desl d'eux * appellations.

4. — Nous avons dit que Jacol cst cclui qui "ranJme son csPïït l et Israël celui qui dit : «C'est uni grande chose pour moi que monfih Joseph soit vivant. » Vous qui m'écoutez, vous pouvej donc, en partant du passage où il est écrit : « Et i dit : Ton nom ne sera plus Jacob mais Israël, car ti t'es affermi auprès de Dieu et tu es devenu puissant parmi les hommes », vous pouvez donc en parcow rant toute l'Écriture découvrir la différence entre cet appellations.

Gen., ^xxii,

Gen.. XXXII.

Ainsi, par exemple, quand il est dit : « Fais-moi connaître ton nom », celui qui ignore le nom, dans ce passage. n'est pas appelé Israël mais Jacob. Par contre, dans l« passage où les patriarches « ne mangent pas le granc nerf qui est à l'articulation de la hanche », ils ne sont paf appelés fils de Jacob, mais fils d'Israël. De même, celn qui « levant les yeux vit venir Esaü et avec lui quatre cents hommes », puis qui se prosterna sept fois devant le Prévaricateur, l'impie, l'homme qui pour un repai « avait vendu son droit d'aînesse », n'est pas appelé Israël majs jacob. Quand il lui offre des présents et qu'il dit «Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, accepte ces présents dt ma main, car c'est pour cela quej'aivuta face comme or voit la face de Dieu », il n'était pas Israël, mais Jacob Et quand il apprit que Dina, sa fille, avait été outragée. il n'est pas appelé Israël, mais l'Écriture dit : « Jacol garda Je silence jusqu'au retour de ses fils. »

Gen., xxxir,

Gen., XXV, as

Gen., xxxiii,

Gen., xxxrv,

Mais vous aussi, comme j'ai dit, avec un peu d'atten^ tion, vous ferez des remarques semblables.

Dans la lecture d'aujourd'hui, donc, ce n'est pas Jacob, mais Israël qui dit : « C'est une grande chose pour moi que mon fds JoSeph soit encore vivant. » — Et quand il arrive au puits du serment et « qu'il offre un sacrifice au Djcu de Son père Isaac», il n'est pas appelé Jacohj

Gen.. XLV. 28

Gen., xlvi,î

mais Israël *. — Si vous demandez pourquoi Dieu, lui parlant en songe la nuit, ne lui dit pas « Israël, Israël », mais « Jacob, Jacob », c'est sans doute parce qu'il faisait nuit et qu'il en était, toujours à mériter d'entendre la voix de Dieu en songe ct non pas encore directement. — Quand il se rend en Égypte, l'Ecriture ne dit pas Israël, mais Jacob « et ses fils avec lui ». — Quand il est en présence de Pharaon pour le bénir, il est appelé Jacob et non Israël. — C'est Jacob cl non pas Israël qui dit à Pharaon que «les jours de sa vie ont été courts et mauvais», ce que ne dirait certes jamais Israël. — Ensuite, au contraire, ce n'est pas de Jacob mais d'Israël qu'il est dit : « Il appela son fils Joseph et il lui dit : si j'ai trouvé grâce à tes yeux, mets la main sous ma cuisse et use envers moi de bonté ct de fidélité ». — Celui qui se prosterna vers le sommet du bâton de Joseph, n'était pas Jacob, mais Israël. — Puis, quand il bénit les fils de Joseph, il est appelé Israël.,— Quand il réunit ses fils autour do lui, il dit : « Rassemblez-vous, que je vous annonce ce qui vous arrivera à la fin des jours. Rassemblez-vous, fils de Jacob, et écoutez Israel votre père. »

Gen., XLVI, 2 — Gen., XLVi.e — θ^ νιι 7 — Gcn>e x l v i i, o — Gen., XLVir, 20 — Gen., x l v h, 31 — Gen., XtVIir, _14 — x l i x, i

Vous vous demandez peut-être ici pourquoi l'on appelle «fils de Jacob» ceux qui se réunissent, tandis que l'on appelle Israël celui qui bénit. Prenez garde que cela ne veuille indiquer que leurs progrès ne les avaient pas encore menés au niveau des mérites d'Israël : aussi sont-ils appelés « fils de Jacob » en signe d'infériorité, tandis que Jacob, pour lors parfait et bénissant en fonction de l'avenir qu'il voyait, est appelé Israël.

Si l'Écriture dit que les ensevelisseurs égyptiens ensevelirent Israël et non Jacob, cela paraît assez embarrassant. Mais je pense que l'Écriture veut indiquer par là l'état détestable de ceux qui ont avili en eux tout sens du bien et toute pénétration dans l'intelligence spiri-. tuclle. Elle leur attribue pour cela l'ensevelissement d'Israël, car il y a des saints morts et ensevelis au milieu des impies.

Gen.,L

Voilà donc, autant que les choses ont pu se présenter

1. Cf. *Sel. in Gen.*, 16, 3.

à notre esprit pour le moment, ce que nous pouvions dire de la différence entre Jacob et Israël.

Descendre en Égypte et remonter d'Égypte.

5. — Après cela, il convient d'examiner attentivement ce que Dieu dit en songe à cet Israël et: comment il le fortifie et l'encourage en l'envoyant en Égypte, comme s'il partait au combat.

Gen., XLVI. 3 Eph.» VI, 12

Il lui dit : « Ne crains pas de descendre en Égypte », ce qui revient à dire : au moment où lu vas rencontrer les princes, les puissants et les dominateurs de ce monde de ténèbres » — lequel en figure s'appelle l'Égypte [1] — ne crains pas, ne tremble pas. Et si tu veux savoir pourquoi il ne faut pas avoir peur, écoute ma promesse : « Lù, je te ferai devenir une grande nation ; je descendrai avec toi en Égypte et moi-même à la fin je t'en ferai revenir. »

Gcn<, XLVI, 3

Aussi ne doit-il pas craindre de « descendre en Égypte ne doit-il pas craindre d'affronter les luttes de ce monde] ni les combats avec les démons ennemis, celui avec qui] i cor., XV, Dieu descend au combat. Écoutez l'Apôtre Paul : « J'ail travaillé plus qu'eux tous, dit-il, non pas moi pourtant,! mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » A Jérusalem,I alors qu'une sédition s'était élevée contre lui et qu'il fl soutenait péniblement un magnifique combat pour la parole et la prédication du Seigneur, le Seigneur lui appa- ' rut et lui dit, en termes semblables à ceux qui sont adres-i a. xxiii, n ses maintenant à Israël : « Ne crains pas, Paul ; de même! que tu as rendu témoignage de moi dans Jérusalem, il j faut aussi que tu me rendes témoignage dans Rome. » fl

Mais je crois qu'il se cache un mystère encore pluil profond dans ce texte. Car elle me frappe, cette parolej Gen.. de l'Écriture : « Je ferai de toi une grande nation ; je S XLVi. 3 descendrai avec toi en Égypte et moi-même à la fin jel t'en ferai revenir. » Quel est en effet celui qui est devenu une grande nation en Égypte et qui à la fin en a été rajfl

1. C.f. *Exod.*, hom. 1, 2. — Philon, *De migrat. Abrah.*, 14, 77 ; l'Égypi·! symbole du corps do la passion ; Quis *rer. dit». hcr.*, 51, 255.

pelé 1 ? On pense qu'il s'agit de Jacob, et pourtant ce n'est pas vrai. Car, à la fin, Jacob n'est pas revenu d'Égypte, puisqu'il y est mort. Et il serait sot de dire que Dieu a fait revenir Jacob, du fait que son corps a été ramené. Sinon, il serait faux que « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ». Il ne faut donc pas entendre ce retour d'un mort, mais bien reconnaître qu'il concerne des hommes vivants et valides. Mt., xxif, 32

Demandons-nous alors si cela ne serait pas la figure de la descente du Seigneur en ce monde, de son accroissement en « une grande nation », c'est-à-dire en l'Église qui réunit les nations, et de son retour au Père à la consommation de toutes choses ; —ou bien encore la figure du premier homme qui descendit en Égypte au milieu des combats, quand, chassé des douceurs du paradis 2, il aborda les souffrances et les misères de ce monde et qu'on lui fit entrevoir le combat contre le serpent, par ces paroles ; «Tu le guetteras à la tête et il te guettera au talon 3 », et par ces paroles, également, dites à la femme : « Je mettrai une inimitié entre toi et lui, entre ta postérité et sa postérité.»' Gen., m, 15 Gen., ni, *5

Cependant Dieu n'abandonne pas ceux qui se trouvent dans ce combat, il est toujours avec eux. Il se plaît en Abel, il reprend Caïn ; il vient à l'appel d'Énoch ; au déluge, il fait construire à Noé l'arche du salut ; il fait sortir Abraham de son pays et de sa famille ; il bénit Isaac et Jacob ; il fait sortir de l'Égypte les fils d'Israël ; par Moïse, il écrit la Loi de la lettre, et, par les Prophètes, il la complète dans ses insuffisances.

Voilà ce que signifie, quand il s'agit, de Dieu, « être avec eux » en Égypte.

1. Cf. Ps.-Euclicr, *Gcn.,* 3.

2. Ne pns oublier qu'Origènc considérait l'union do l'Amo et du corps, en tout ce qu'elle impliquait de servitude pour l'âme, comme une conséquence du péché. Le paradis était donc pour lui le Heu où vivaient les âmes avant la chute. Elles vécurent ensuite sur terre ou. selon l'allégorie, en Égypte, où elles eurent à combattre le serpent : voir *supra,* h. 1,2, note 5.

3. Dans In Genèse, c'est au serpent et non à l'homme que Dieu adresse ces paroles : · Celle-ci (la femme) te meurtrira (ou, selon les Septante, te guettera : · observabit >) à la tête et tu la meurtriras au talon. » Origène, qui cite souvent de mémoire, accommode quelque peu scs citai ions à son texte.

Gen., xlvi, 4 Eph., iv, 9 Quant au texte : « Je t'en ferai revenir à la fin », je pense, comme nous avons dit tout à l'heurre, qu'il sigrii qu'à la fin des siècles le fils unique de Dieu « est descem aux enfers » pour le salut du monde [1] et qu'il en a rame le premier homme. Il faut comprendre en effet que

Le.. XXIII,43 parole dite au larron : « Aujourd'hui tu seras avec n dans le paradis», ne lui a pas été dite à lui sculemei mais à tous les saints pour lesquels le Fils de Dieu éti descendu aux enfers.

C'est de la sorte, plus réellement qu'en Jacob, qi s'accomplira la parole : « Je t'en ferai revenir à la fin

6. — Mais aussi chacun de nous, de la même façon par le même chemin, entre en Égypte et au milieu d combats [2] S'il mérite que Dieu ne s'éloigne pas de lui, deviendra « une grande nation». Cette grande nation, c'e le nombre des vertus et l'abondance de la justice en laquel l'Écriture dit que les saints croissent et multiplient.

Ainsi voilà encore une autre manière dont s'accompl la parole : « Je t'en ferai revenir à la fin. » Car, la fin, c'e la perfection des choses et la consommation des vertus

P8..CII, 2-1 Aussi un autre saint disait : « Ne me fais pas revenir a milieu de mes jours», et l'Écriture donne encore c

Gen., XXV, 8 témoignage au grand patriarche Abraham : qu* « il mot rut plein de jours ».

II Tini., IV, 7 « Je t'en ferai revenir à la fin », c'est comme si Die disait : « Puisque tu as combattu le bon combat, que t as gardé la foi, que lu as achevé ta course », je vais t faire revenir de ce monde à la béatitude future [4], à l

IITbn., IV, 8 perfection de la vie éternelle, à «la couronne de justi que le Seigneur donnera à la fin des siècles à tous ceux q l'aiment ».

« Joseph posera ses mains sur tes yeux. »

7. — Mais voyons encore cor ment il faut, entendre le texte « Joseph posera ses mains sur l yeux.»

Gen., XLVI, 4

Sous le voile de ccttc phrase, je pense qu'il se cacl

1. CL hom. 2, 3, note 34. Procope, *Gen.*, 46, 3.
2. CL Ps.-Eucher.
3. Cf. *Per(arch.*, 1, 0, 1.
4. CL *Sel. in Gen.*. 46, 1.

beaucoup de mystères et de sens secrets qu'il n'est pas le moment d'aborder ni de poursuivre. Pourtant il ne sera pas inutile de dire que certains de nos prédécesseurs ont cru voir là une prophétie A Car il était de la tribu de Joseph, ce Jéroboam qui fit deux veaux d'or et voulut entraîner le peuple à les adorer : aussi Joseph, en mettant les mains sur les yeux d'Israël, lui boucha les yeux pour ainsi dire et l'aveugla pour qu'il ne vît pas son impiété. Sur quoi l'Écriture de dire : « Tout cela à cause de Pimpiété de Jacob et à cause du péché de la maison d'Israël. Quelle est l'impiété de Jacob ? N'est-ce pas Samaric ? »

1 Reg. » XII. 28

Midi., i, 5

Mais on peut nier que ces paroles, où Dieu, sous l'apparence d'un témoignage de piété, marquait l'avenir, doivent être amenées à signifier une action répréhensible. Nous dirons alors que le vrai Joseph 2, Notre Seigneur et Sauveur, comme il mit ses mains de chair sur les yeux d'un aveugle et lui rendit la vue qu'il avait perdue, étendit de même scs mains spirituelles sur les yeux de la Loi qu'avait aveuglés l'intelligence charnelle des Scribes et des Pharisiens, et leur rendit la vue, en sorte que la vue et l'intelligence spirituelles de la Loi apparaissent à ceux pour qui le Seigneur ouvre les Écritures a.

Mt., XX. 84

Puisse le Seigneur Jésus nous « mettre ses mains sur les yeux », à nous aussi, pour que nous nous décidions à tourner les regards, non pas vers « les choses visibles, mais vers les invisibles » ! Qu'il nous ouvre les yeux qui ne s'arrêtent pas aux choses présentes, mais aux choses futures, et qu'il nous dévoile ce regard du cœur qui contemple Dieu en esprit, par le Seigneur Jésus-Christ lui-même, « à qui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

IICor., iv, 18

Apoc., V,

1. Il s'agit des prédécesseurs dans l'explication de ce passage et non dans la chaire de Césaréc. Cf. h. 2, 1, p. 91, n, 2 et h. 2, 2.

2. *Ct* Pscudo-Euchcr.

3. Cf. *Malt.,* t. 16, 11.

XVI

JOSEPH ACQUIERT POUR PHARAON LES TERRES DE L'ÉGYPTE

deÉtervîmde6

1. — Au témoignage de l'Écriture ?'› n'›' a Pas ^'Égyptien libre.

Gen., XLVil, 21

Car Pharaon «réduisit, son peuple en servitude », ne laissant personne de libre en Égypte, supprimant même la liberté dans tout le pays. Sans doute

Ex., xx,

est-ce à cause de cela qu'il est écrit : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ». L'Égypte devint donc la maison de la servitude, et, ce qui est plus regrettable, de la servi-: tude volontaire.

Hébreux et Égyptiens.

Toutefois quand il s'agit des Hébreux, qui ont été eux aussi, au rapport de l'Écriture, réduits en servitude, à qui on a arraché la liberté et qui ont eu ù supporter le joug de la domination, il est dit que c'est par la violence qu'ils y furent amenés. En effet, il est

Ex., i, 12-14

écrit : « Les Égyptiens détestaient les enfants d'Israël et les opprimaient durement par la violence. Ils leur rendaient la vie amère par de rudes travaux, mortier, briques et toute sorte de travaux des champs, par quoi ils les réduisaient en servitude avec dureté ». Remarquez bien qu'il est écrit que c'est « par la violence » que les Hébreux furent réduits en servitude ; ils possédaient une liberté naturelle dont on ne pouvait les dépouiller] que par la violence et non pas facilement par artifice.

Tandis que lorsqu'il s'agit du peuple égyptien, c'est facilement que Pharaon le réduisit en servitude, et il

n'est pas écrit qu'il fut obligé d'y employer la force x. Car les Égyptiens sont naturellement portés à une vie dégradante et deviennent vite les esclaves de toute espèce de vices. Considérez leur origine 3 : vous verrez que leur ancêtre Cham, qui s'était moqué de la nudité de son père, avait mérité de s'entendre dire que son fils Chanaan serait l'esclave de ses frères et qu'ainsi sa condition d'esclave témoignerait de sa dépravation morale. Il est donc bien juste que la corruption de la postérité soit le reflet de la flétrissure originelle de la race 3. Gen., IX, 32

Les Hébreux, au contraire, s'ils sont réduits en servitude, s'ils sont victimes de la tyrannie des Égyptiens, le sont par la violence et par la contrainte. Aussi peuvent-ils être affranchis « de la maison de servitude » et revenir à la liberté d'autrefois qu'ils ont perdue sans le vouloir. Pour cette raison, les lois divines prévoient que quiconque aura acheté un esclave hébreu, ne le garde pas indéfiniment en servitude: l'esclave servira six années et, la septième, s'en ira libre. Rien de semblable n'est prévu pour les Égyptiens : nulle part la loi divine n'a cure de la liberté des Égyptiens, cette liberté qu'ils ont perdue en le voulant bien ; la loi les laisse sous le joug éternel de leur condition de servitude perpétuelle.

diiVéché ° 2. — Si nous voulons interpréler spirituellement cette servitude des Égyptiens4, nous reconnaiSons qu'elle n'est pas autre chose que l'attachement aux

1. Cf. *Sel. In Gen.*, 47, 19.

2. Cf. Ps.-Eucher, *Gen.*, 3.

3. L'Égypte dont parle Orlgfcne, avec toutes les résonances allégoriques attachées à ce nom, n'est en général que le pays biblique des Pharaons, situé dans un passé aboli depuis longtemps. M. l'abbé R. Cadlou, *La jeunesse d'origine*, p. 391, attribue cependant lu sévérité que montre ici Orlgène pour son pays d'origine, à l'indignation qu'il avait ressentie lorsque l'évêque Démétrlus l'avait banni de l'église d'Alexandrie. L'allusion est voilée ; elle est au moins vraisemblable, si l'on en Juge d'après un passage, beaucoup plus clair, du commentaire de saint Jeum t. 2 : « J'étais avancé dans la rédaction du sixième tome, quand Je fus arraché de l'Égypte, Dieu m'en ayant sauvé, lui qui en avait fait sortir son peuple. Puis, lorsque l'adversaire... eut soulevé contre moi tous les vents d'iniquité qu'il y avait en Égypte, etc.

4. Cf. Ps.-Eucher.

vices charnels et la dépendance des démons. Ce n'est certes pas une nécessité venue du dehors qui contraint à cela, mais ce qui y mène c'est le relâchement de l'esprit, c'est le désir et la volupté charnelle auxquels l'esprit se soumet par laisser-aller. Celui, au contraire, qui se préoccupe de la liberté de son âme et qui entretient la noblesse de son esprit par des pensées célestes, celui-là fait partie des enfants d'Israël. Même opprimé par la violence pour un temps, il ne perd pas sa liberté pour toujours. —Au reste, parlant dansl'Évangile delà liberté
Jn.» vin, et de la servitude, notre Sauveur s'exprime ainsi : « Quiconque commet le péché est esclave du péché », et encore : « Si vous demeurez en ma parole, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. »

Les Égyptiens se sont réduits eux-mimes en esclavage.

On pourrait nous dire : comment se fait-il que ce soit Joseph qui ait mis le pays en possession de Pharaon, et que ce soit ce saint qui ait décrété pour Pharaon, selon ce que dit l'Écriture, cette servitude générale, qui n'est que la conséquence de l'état de péché, comme nous venons de l'expliquer ? —Λ quoi nous pouvons répondre, que l'Écriture elle-même justifie la mesure prise par le saint, puisqu'elle dit que ce sont les Égyptiens qui ont vendu leur personne et leurs biens. La faute ne retombe donc pas sur celui qui gouverne, quand c'est l'état de ceux qui sont gouvernés qui commande les mesures fi prendre.

Vous trouverez aussi que Paul fit quelque chose dfl
cor., v, 5 semblable quand « il livra à Satan », « pour qu'il apprenne,
crriin.. l, ne pas blasphémer », celui qui par ses ignobles agissements s'était rendu indigne de la compagnie des saints. Or, nul ne peut dire que ce soit Paul qui ait agi rigourcusernenten chassant cet homme del'Église et enle livrant} à Satan. Mais la faute en revient évidemment à celui qui a mérité par ses agissements de n'avoir pais de place dans l'Église et d'être mis en compagnie de Satan. —C'est de la même façon que Joseph, sachant qu'il n'y avait chez les Égyptiens ni la liberté des Hébreux ni la noblesse

d'Israël, attacha au maître qui leur convenait des esclaves qui le méritaient.

J'irai même plus loin et je dirai que vous trouverez quelque chose de semblable dans le gouvernement divin, au sujet notamment de ce que dit Moïse : « Quand le Très Haut sépara les nations et fixa les limites des peuples, il les fixa d'après le nombre des anges de Dieu, et Jacob devint la portion du Seigneur et Israël le lot de son héritage » Par quoi vous voyez que c'est en fonction des mérites des anges qu'est attribuée à chaque peuple sa souveraineté, mais que «la portion du Seigneur», c'est le peuple d'Israël. Deut.. XXXII, 8-9

La famine, fléau pour les Justes.

3. — La suite, maintenant : «Les Égyptiens, dit l'Écriture, vendirent leur terre » Pharaon, car la faim les pressait. » Gen.»

Il y a là, me semble-t-il, un reproche pour les Égyptiens. Car, quand il s'agit des Hébreux, on ne trouve pas facilement dans l'Écriture que « la faim les pressait ». Bien qu'il soit écrit que la famine s'appesantit sur le pays, il n'est cependant pas écrit que la faim pressa Jacob ou ses fils ; mais il est dit que la faim pressa les Égyptiens. Car la faim atteint les justes mais elle ne les presse pas; aussi s'en glorifient-ils, comme fait Paul que l'on voit rendre grâces de bon cœur au milieu d'épreuves de ce genre, quand il dit : « Dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité. »Car ce qui est exercice de la vertu pour les justes est punition du péché pour les méchants. π Cor., 11. 27

Quoi qu'il en soit, il est écrit qu'à l'époque d'Abraham «il y eut une famine dans le pays et Abraham descendit habiter en Égypte, car la famine s'était appesantie sur le pays ». Si l'Ecriture divine s'exprimait en une langue maladroite et qui ne se surveille pas, comme le veulent quelques-uns, elle aurait dû dire qu'Abraham descendit habiter en Égypte parce que la famine s'était appesantie sur lui. Or, regardez plutôt la précision et la prudence Gcn.. xn, 10

1. Cf. *Periarch.*, 1, 5, 2.

du langage divin. Quand il s'agit des saints, l'Écriture dit que la famine « s'appesantit sur le pays » ; quand il s'agit des méchants, elle dit que ce sont eux qui sont pressés par la famine. Or, ni Abraham, ni Jacob, ni ses fils ne sont pressés par la famine ; mais si la famine « s'appesantit », il est dit que c'est sur le pays qu'elle le fait.

Gen., XXVI, 1 — A l'époque d'Isaac, aussi, est-il écrit, «il y eut une famine dans le pays, outre la première famine qui avait eu lieu du temps d'Abraham ». Et cette famine presse si peu Isaac que le Seigneur lui dit : « Ne va pas en Égypte, mais habite le pays que je te montrerai. Séjourne dans ce pays et je serai avec toi ».

Gen., XXVI, 2

C'est cette considération, je Pense, qui, longtemps après cette époque, a fait dire au prophète : « J'ai été jeune et me voilà vieux, je n'ai pas vu le juste abandonné ni sa postérité mendiant son pain » et a fait ajouter : « Le Seigneur ne fera pas périr le juste de faim. » Tous ces textes montrent que les victimes de la famine, c'est la terre et « ceux qui sont attachés aux choses de la terre. » Mais ceux dont « la nourriture est faite la volonté du Père qui est dans les cieux » et qui nourrissent leur âme « du pain qui est descendu du ciel », ceux-là ne souffriront jamais des privations de la famine.

de nourrir les justes.

Ps. XXXVII, 25 ; Prov. X, 3 ; Phil., III, 19 ; Mt., VII, 21 ; Jn. VI, 59

Exemple d'Élie.

Aussi, cette Écriture divine n'emploie pas l'expression d'« être pressé par la faim » pour ceux qui, à sa connaissance, possèdent la science de Dieu et reçoivent la nourriture de la Sagesse céleste. Dans le troisième livre des Rois, on trouve la même précaution pour parler d'une famine : comme la famine s'appesantissait sur le pays, Élie dit à Aehab : « Il est vivant, le Seigneur Dieu des vertus, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, s'il n'y a ces années-ci de rosée et de pluie sur la terre qu'à ma parole » ; à la suite de quoi le Seigneur charge des corbeaux de nourrir le prophète et commande à celui-ci de boire l'eau du torrent de Chorrat. Une autre fois, à

I Rcg., XVII, 1

Sarepta de Sidon, il charge une veuve de nourrir le prophète ; il ne restait à celle-ci que pour un jour de vivres. Mais le don généreux et l'abandon complet qu'elle en fit les rendirent inépuisables et les firent abondamment se multiplier. Car, selon la parole du Seigneur, le pot de farine et la cruche à huile ne se trouvèrent pas en défaut pour nourrir le prophète. iReg..

Exemple d'Elisée. On trouve encore la même chose à l époque d Ehsée, quand le fils de Iader, roi de Syrie, monta contre Samarie et l'assiégea : « Et il y eut une grande famine à Samarie, au point qu'une tête d'âne valait cinquante sides d'argent et un quart de fiente de pigeon cinq sides d'argent. » Mais subitement un changement merveilleux se produisit à la voix du prophète qui disait : « Écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur : Demain, à cette heure, on aura une mesure de fleur de farine pour un sicle et deux mesures d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie. » II Reg., VI, 25 II Rcg.» VII, 1

Ainsi vous voyez ce qu'il faut retenir de tous ces textes : c'est que lorsque la famine ravage la terre, non seulement les justes ne la ressentent pas, mais au contraire, c'est eux qui indiquent le moyen d'échapper au désastre menaçant.

deLla parole de Dieu. 4. — Maintenant que vous voyez <lua Pres<I"e ,tou3 !es Passa8es' de la sainte Ecriture fournissent 1 occasion des mêmes remarques, appliquez-les au sens tropique et allégorique dont l'enseignement ne nous est pas moins révélé par les paroles des prophètes eux-mêmes. Car c'est bien évidemment do faim spirituelle que parle sans détour l'un des douze prophètes, quand il dit : « Voici que des jours viennent, dit le Seigneur, et j'enverrai une faim sur la terre, non une faim de pain ni une soif d'eau, mais la faim d'entendre la parole de Dieu. » Am., VIII. 11

Ainsi vous voyez quelle est la faim qui presse les pécheurs et la famine qui s'appesantit sur la terre : ceux qui sont de la terre, « qui n'ont de goût que pour les choses terrestres » et qui ne peuvent pas « recevoir les choses Phil.» ni. 19

i Cor., π. 14 de l'Esprit de Dieu », ont « faim de la parole de Dieu [1] ». Ils n'écoutent pas les préceptes de la loi, ils méconnaissent les avertissements des prophètes, ils ignorent les encouragements des Apôtres, ils n'éprouvent pas les effets guérisseurs de l'Évangile. Aussi est-ce à juste titre qu'il est dit en parlant d'eux, que « la famine s'est, appesantie sur la terre ».

Pe., I. 2 Prov., IX, 2-6

Le festin de la Sagesse.

Tandis que pour les justes et pour ceux qui « méditent la loi du Seigneur jour et nuit », « la Sagesse dresse sa table, tue ses victimes, mêle son vin dans la coupe et appelle à haute voix ». Ce n'est pas pour que tous viennent, ni pour que les opulents ou les riches ou les sages de ce monde descendent chez elle, mais — dit Mt.,XL 29 l'Écriture — «que ceux qui sont dépourvus d'esprit viennent à moi ». Cela veut dire que ceux qui sont « humbles de cœur », qui ont appris du Christ à être « doux et bumbles de cœur » (ailleurs ils sont appelés Mt., v, 3 « pauvres en esprit », mais ils sont riches par la foi) viennent au festin de la Sagesse, se restaurent de ses nourritures et repoussent «la famine qui s'appesantit sur la terre ».

Quant à vous, veillez à n'êtrc pas des Égyptiens que presse la faim. Ne vous laissez pas prendre aux occupations du siècle ni enchaîner aux liens de l'avarice ni amollir par les excès de la luxure. Ne vous privez pas des nourritures de la Sagesse toujours servies dans les églises di Dieu. Car si vous fermez vos oreilles à ce qu'on lit ou explique à l'église, il est hors de doute que vous avez « fairr de la parole de Dieu ». Mais si, descendant de la souch d'Abraham, vous conservez la noblesse de la race Israîlite, alors c'est la loi, ce sont les prophètes qui ne cessen de vous nourrir, et les Apôtres vous servent, de somj: tueux festins. Alors les Évangiles vous invitent à prendr Mt., vin, place dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, « dan Au n 7 le royaume du Père », pour que « vous mangiez là de l'arbr P00" ' ' de vie » et buviez du vin de « la vraie vigne », le « vin not

1. cr. *Sel. In Ezech.*. 14, 13 ; *Luc.,* 1». 28.

veau avec le Christ dans le royaume de son Père ». Car ces nourritures ne peuvent manquer aux «fils de l'époux», qui ne peuvent souffrir de la faim «tant que l'époux est avec eux » 1. Jn., xv, 1 Mt.»

Prêtres de Pharaon et prêtres du Seigneur.

5. — Dans ce qui suit, il est dit que la terre des prêtres égyptiens ne passa pas sous la domination de Pharaon et que les prêtres ne se vendirent pas eux-mêmes comme fit le reste des Égyptiens. C'est que les prêtres recevaient du froment et des cadeaux qui venaient de Pharaon lui-même et non pas de Joseph. Aussi bien, considérés comme appartenant de plus près à la famille de Pharaon que les autres, ils ne vendirent pas leurs terres à Pharaon. Mais cela montre qu'ils étaient plus pervers ; puisque cette étroite liaison avec Pharaon leur vaut de ne pas recevoir d'ordre de changement et de garder une possession de mauvais aloi. Et de même que le Seigneur dit à ceux qui étaient avancés dans la foi et la sainteté : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais mes amis », de même Pharaon dit à ces prêtres, comme s'ils étaient parvenus au plus haut degré de la perversité et au sacerdoce de la perdition : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais mes amis. » Gen., XLVIL 22 Jn., xv, 15

Voulez-vous savoir ce qui distingue les prêtres de Dieu des prêtres de Pharaon 2 ? C'est que Pharaon donne des terres à ses prêtres, tandis que le Seigneur ne donne pas à ses prêtres de part sur la terre, mais leur dit : « C'est moi qui suis votre part. » Vous qui lisez ce texte, observez tous les prêtres du Seigneur et faites la différence entre eux : on dirait que ceux dont la part est sur la terre et qui s'adonnent aux occupations et aux soins terrestres sont moins des prêtres du Seigneur que des prêtres de Pharaon. Car Pharaon veut que ses prêtres Num., χvIII·20

1. S'il y a ici une allusion à l'eucharistie, elle est bien lointaine et ne s'impose pus. Ailleurs, hom. 14, 4, les nourritures du banquet de la Sagesse ne sont pus l'eucharistie, les corbeilles de la multiplication contiennent le pain de In Parole : hom. 12, 5 ; h. 10.

2. Cf. Ps.-Euchcr.

possèdent des terres et s'appliquent à la culture dci champs, mais non de leur âme ; il veut qu'ils se consacrent à leur domaine et non à la loi. Tandis que le Chris! notre Seigneur, ce qu'il enjoint à scs prêtres, écoutons-
Le., xiv, 33 le plutôt : « Quiconque ne renonce à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple. »

Renoncer aux biens de la terre.

Ce disant, je me prends à trem- il
hier. Car avant tout, voici que je l
me dresse comme mon propre /
accusateur, voici que je prononce I
ma condamnation. Le Christ désavoue le disciple qu'il
voit posséder et celui qui « ne renonce pas à tout ce qu'il '
possède ». Or quelle est notre conduite ? Comment pou· ·
vons-nous lire ces exigences et les expliquer aux gens, j
nous qui, loin de renoncer à ce que nous possédons, voulons encore acquérir ce que nous n'avons jamais possédé J
avant d'appartenir au Christ 1 ? En face des reproches |
de notre conscience, pouvons-nous cacher et manquera
de faire connaître ce qui est écrit ? Mais je ne veux pas J
me charger d'une double faute. J'avoue, oui, j'avoue 1
devant tout le peuple qui m'écoute que ces exigences.1
sont écrites, mais je reconnais que je ne les ai pas encore!
suivies.

Et maintenant, profitons au moins de la leçon, hâtons- ‹|
nous de la suivre, hâtons-nous de quitter les prêtres de J
Pharaon aux possessions terrestres' pour passer du côte·
des prêtres du Seigneur dont la part n'est pas sur la terre·
Ps., exix, 57 et dont «la portion est le Seigneur».

I' VI' Il était bien de ces derniers, celui qui disait : « comme·
des Pûuvres› mais faisant la richesse d'un grand nombre,
comme n'ayant rien, et possédant tout. » Celui-là, c'est
Paul, et sa pauvreté lui est un sujet de gloire.

Voulez-vous entendre aussi les déclarations de Pierre
sur lui-même ? Écoutez-le avec Jean faire cet aveu coin·
a.» ni, e mun : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te l®

1. Cf. *Lcuit.,* h. 15, 2 : · Lex Christi ncc possessiones in terra neo In urW·1 bus domos habere permittit. Et quid dico domos ? nec plurcs tunicas.·*! Irénée, *A du. llaer.,* 4, 30, 1.

donne. Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. » Lee voilà, les richesses des prêtres du Christ ; les voilà, les abondantes et précieuses largesses « de ceux qui n'ont rien ». Mais ces ressources-là, ce n'est pas la possession de la terre qui peut les procurer.

6. — Nous avons comparé prêtres et peuple, Égyptiens et Israélites. Comparons maintenant, si vous le voulez, le peuple égyptien et le peuple d'Israël 1.

Il est dit, dans ce qui suit, qu'après la famine et la servitude, le peuple égyptien verse le cinquième de ses revenus à Pharaon ; par contre, le peuple d'Israël en verse le dixième aux prêtres. Croyez bien qu'il y a d'excellentes raisons pour étayer ce dire de l'Écriture. Le peuple égyptien, n'est-ce pas, doit payer un tribut où le nombre cinq entre en ligne de compte : eh bien ! par là, ce sont les cinq sens corporels qui sont désignés 2, dont le peuple charnel est l'esclave. Car les Égyptiens se complaisent toujours aux choses visibles et corporelles. Le peuple d'Israël au contraire, honore le nombre dix 3, nombre de la perfection : en effet, il a reçu les dix paroles de la loi et la vertu du décalogue le tient enchaîné, lui permettant de recevoir de la libéralité divine des secrets ignorés de ce monde. Dans le Nouveau Testament, le nombre dix est également à l'honneur : c'est en dix vertus que se déploie, y est-il expliqué, le fruit de l'Esprit ; c'est dix mines que le serviteur fidèle offre au Seigneur comme produit de son travail, et c'est de dix villes qu'il reçoit le commandement.

Gen. XLVII, 24

Gal. V, 22

Luc. XIX, 16

Mais il n'est à toute chose qu'un créateur, qu'une origine, qu'un commencement, et c'est le Christ. C'est pourquoi, si le peuple fournit le dixième de ses revenus aux ministres et aux prêtres, il offre toutefois les premiers-nés au « premier-né de toute créature » et les prémices

Col. I, 15

1. Cf. Ps.-Eucher.

2. Cf. Philon, De *migr. Abr.*, 27, 204 ; *De plant.*, 32, 132. Origène, *Num.* h."5, 2.

3. Cf. Philon, De *plant.*, 28. 123 ; *Se congr. ertid. gr.*, 17, 90 ; *De decal.*, 6, 20. Origène, *Exod.*, h. 9, 4.

7. Homélies sur la Genèse. 17

à celui qui est le « commencement de tout », de qui il
coi.» i, 15 écrit : « Il est le commencement, le premier-né de t<
créature. »

Par tout cela vous voyez la différence qu'il y a ei
le peuple égyptien et le peuple d'Israël, entre les pré
de Pharaon et ceux du Seigneur. Rentrez en vous-mô
et demandez-vous à quel peuple et à quel ordre de pré
vous appartenez. Si vous êtes encore esclaves des i
charnels, si vous payez encore l'impôt où le nombre c
entre en ligne de compte, si vous vous complaisez
π Cor., iv, « choses visibles et temporelles », et si vous méconnaij
18 les choses invisibles et éternelles, reconnaissez que K
faites, partie du peuple égyptien. Mais si vous avez s
cesse devant les yeux le décalogue de la loi et la déc
néotestamentaire que nous avons expliquée plus hi
si vous les offrez en dîmes, si vous immolez en esprit
Col., 1,18 foi les premiers-nés de votre sens au « premier-né d'en
les morts », et si vous rapportez vos prémices à celui
Jn.» i. 47 est « le commencement de tout », alors « vous êtes un i
Israélite en qui il n'y a point d'artifice ».

Quant aux prêtres du Seigneur, si, dans l'examen qu
font d'eux-mêmes, ils se trouvent affranchis des empê
tements terrestres et de toute possession mondaine,
Mt.. xix, peuvent vraiment dire au Seigneur : « Voici que »
27 avons tout quitté et que nous t'avons suivi », alors)
Mt., xix, l'entendront dire : « Vous qui m'avez suivi, au renou
lement général, quand viendra le Fils de l'Homme di
son royaume, vous siégerez vous aussi sur douze xrôj
et vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

Rester près de Dieu.

Gen., XLVII, 27 — Voyons maintenant <& Moïse* : « Et Israël, ; l'Ecriture, habita en Egypte dl le pays de Gessen. » Gessen veut dire : proximité, $ sinage. Ce qui montre que, s'il habite l'Égypte, Isr n'est cependant pas loin de Dieu, mais tout proche dfc et en rapport intime avec lui, scion qu'il dit lui-mêii
Gen., XLVI, 4 « Je descendrai avec toi en Égypte et je serai avec ta

1. Cl. Pe.-Euchor.

Pour nous, il se peut que nous ayons l'air d'être descendus en Égypte, il se peut qu'en vertu de notre condition charnelle nous soutenions les luttes et les combats de ce monde, il se peut que nous habitions au milieu des esclaves de Pharaon ; en tout cas, si nous restons près de Dieu, si nous nous appliquons à la méditation de ses commandements, si nous recherchons avec soin « ses préceptes et ses ordonnances », — car c'est cela que signifie : « être toujours près de Dieu », penser aux choses de Dieu », « chercher les choses de Dieu », — Dieu de son côté sera toujours avec nous, par le Christ Jésus notre Seigneur, « à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

Deut., xH, 1

Phil., Iï, 2

Gai., i, 5

1. Cf. *Sel. in p3.*

INDEX

Allégorie et histoire, 154.
Ancien cl nouveau Testaments, 193, 218.
Anciens, 114, 130.
Anges, 170.
Anges mauvais, 180-181.
Animaux, 74, 86, 29G.
Apelles, 94, 110, 186.
Astrologie, 232.

Billets du péché et de Dieu, 225.

Cent, 102.
Chair et esprit, 155.
Cinquante, 103-104.
Circoncision spirituelle, 115.
Création de l'homme, 78.
Croix, 101.
Culture profane, 108, 199, 220.

Degrés de la vie spirituelle, 70, 73, 97, 230.
Descente de Dieu, 130, 245.
Docteurs, 99.

Eaux supérieures, 66.
Eaux vives, 159-161, 212.
Ébionites, 117.
Étages, 105.
Étoiles, 72.

Faim de la parole, 253.
Festin de la sagesse, 235, 254.
Fiançailles avec le Christ, 190.
Figures du Christ, 228.
Fin du monde, 96.

Gnose, 234.
Grandeur de l'homme, 79.

Ignorance de Dieu, 132.
Illumination, 72.
Image de Dieu, 79-84, 225.
Incorporé!té de Dieu, 111.
Isaac, figure du Christ, 167, 171, 216, 229.

.Jugement, 104.

Lavement des pieds, 128.
Loi spirituelle, 143.
Lune, figure de l'Église, 71.

Mâle et femelle, 85.
Mariage des patriarches, 197.
Microcosme, 78.
Montées et descentes, 131, 237.
Mort de la Loi, 149.
Mystère, 101,127, 174, 184, 193.

Orgueil, 144, 211.
Ouverture des yeux, 160, 246.

Pains cachés, 127.
Parole de Dieu, 112.
Passage à un état meilleur, 178, 206.
Passions, 86-87.
Perfection, 80-81.
Philosophie et foi, 231-233.
Promesses, 175.
Providence, 111.
Puits de l'Écriture, 186, 192, 202, 212, 214.

Raison, 83, 97.
Renoncement aux biens de la terre, 250.
Repos, 98, 99.

Sara, figure de la vertu, 146.
Sens de l'Écriture, 106,216, 219
Soif de Dieu, 188.
Soir du monde, 189.
Soleil, figure du Christ, 70.

Temps, 64.
Terre, 68.
Traditions juives, 91.
Trinité, 103.
Troisième jour, 166.

Unité de l'esprit, 207.
Utilité du mal, 75.

Vigne, 70.
Virginité, 120,190.
Vision de Dieu, 129, 201.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

I 6
II 22
III 110
IV 55

Homélies sur la Genèse 63

I. La création 63
II. L'arche de Noé 90
III. La circoncision d'Abraham 110
IV. L'apparition de Dieu à Abraham 125
V. Les filles de Lot 135
VI. Abimélech et Sara 145
VII. Naissance et sevrage d'Isaac 152
VIII. Le sacrifice d'Abraham 162
IX. Secondes promesses faites à Abraham 174
X. Rébecca 183
XI. Abraham épouse Céthura ; séjour d'Isaac au puits de vision 195
XII. Rébecca conçoit et enfante 204
XIII. Les puits d'Isaac 214
XIV. Apparition du Seigneur à Isaac ; alliance avec Abimélech 228
XV. Les frères de Joseph remontent de l'Égypte; Jacob apprend que Joseph est vivant 237
XVI. Joseph, acquiert pour Pharaon les terres de l'Egypte 248

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON, C. O. L. 31.1908
OCTOBRE 1944—AUTORISATION N° 18.063—DÉPÔT LÉGAL 4· TRIMESTRE 1044
n° d'ordre chez l'imprimeur : 5240— n° d'ordre chez l'éditeur : 4.278